« À recommander absolument à tous ceux qui veulent connaître la planification et la préparation nécessaires pour lancer un raid contre le terroriste le plus recherché de la planète. »
Amiral James Lyons Jr, ancien commandant en chef des forces navales américaines dans le Pacifique.

JOHN WEISMAN

OPÉRATION GERONIMO

MISSION : CAPTURER BEN LADEN, MORT OU VIF

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/oprationgeronimo0000john

Aux guerriers du passé, du présent et du futur
En uniforme ou non
Qui nous permettent de dormir d'un sommeil tranquille

À tous ces guerriers, anonymes ou non, ainsi qu'aux maîtres-chiens
Qui ont payé le prix ultime
Pour protéger notre Constitution et notre liberté

À la mémoire du capitaine de frégate (SEAL)
Roy Henry Boehm, USN (CR)
Qui aurait donné sa vous-savez-quoi gauche
Pour faire partie de cette opération

Et à Deb, qui veille sur moi

Disponibles aux éditions Nimrod

Récits - Documents

Fallouja ! (David Bellavia)
GIGN, le temps d'un secret (Michel Bernard)
Un prince dans la tourmente (Michel de Bourbon-Parme)
Mémoires de nos pères (James Bradley)
L'Honneur et le sang (Pierre Darcourt)
Rescue Dawn (Dieter Dengler)
D'une guerre à l'autre (Sergent Yohann Douady)
L'Histoire héroïque de la Légion étrangère en Indochine (Pierre Dufour)
En première ligne (Duncan Falconer)
Autoroute vers l'enfer (John Geddes)
Appui feu en Afghanistan (Paul Grahame et Damien Lewis)
American sniper (Chris Kyle)
Le Survivant (Marcus Luttrell)
Apache (Ed Macy)
Seven Troop (Andy McNab)
L'histoire des parachutistes SAS de la France Libre (David Portier)
Celui qui s'est échappé (Chris Ryan)
Opérations spéciales : 20 ans de guerres secrètes
(Jean Sassi, avec Jean-Louis Tremblais)
L'Âme d'un guerrier (Jean Sassi)
Forces Spéciales (Jean-Marc Tanguy)
Harmattan (Jean-Marc Tanguy)

Thrillers

Accident Man (Tom Cain)
Le Réveil des ténèbres (Tom Cain)
L'Otage (Duncan Falconer)
Représailles (Duncan Falconer)
L'Opérateur (Duncan Falconer)
Eaux profondes (Duncan Falconer)
L'Ennemi (Andy McNab)
Hostiles (Andy McNab)
Couvre-feu (Andy McNab)
Force brute (Andy McNab)
Nom de code : veilleur (Chris Ryan)
Cibles à abattre (Chris Ryan)
Prise de guerre (Chris Ryan)
Stand by, stand by (Chris Ryan)
Option Zéro (Chris Ryan)
Opération Kremlin (Chris Ryan)
Poussières d'Afrique (Chris Ryan)

Romans historiques

L'Aigle de Sharpe (Bernard Cornwell)
Le Trésor de Sharpe (Bernard Cornwell)
La Compagnie de Sharpe (Bernard Cornwell)
L'Épée de Sharpe (Bernard Cornwell)
L'Ennemi de Sharpe (Bernard Cornwell)
L'Honneur de Sharpe (Bernard Cornwell)

JOHN WEISMAN

OPÉRATION GERONIMO

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Franck Mirmont

Adapté par Véronique Duthille

11 passage Saint-Pierre Amelot
75011 Paris
www.nimrod.fr

Titre original :

KBL KILL BEN LADEN
Copyright © 2011 by John Weisman. Published by arrangement with WILLIAM MORROW, an imprint of HARPERCOLLINS PUBLISHERS. All rights reserved.

Pour la traduction française :
copyright © Nimrod / Movie Planet 2012
ISBN 978-2-915243-51-2

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Note de l'auteur

Pour rédiger cet ouvrage, j'ai procédé comme pour n'importe quel travail journalistique : en recherchant dans les sources d'information ouvertes, en m'entretenant avec des personnes impliquées dans le genre de missions décrites ici et en vérifiant les informations d'ordre tactique ou politique auprès de sources du milieu des opérations spéciales ayant effectué de nombreuses missions de neutralisation de cibles de haute valeur sur le théâtre AfPak ces dernières années – des sources connaissant parfaitement la bureaucratie de la Maison Blanche, aussi bien que des individus très au fait du travail effectué par la communauté du renseignement au cours des dix dernières années pour trouver Ben Laden. Toute erreur ou imprécision serait donc de mon fait, et non du leur.

« La seule journée facile, c'était celle d'hier. »
Devise des US Navy SEALs

Pakistan

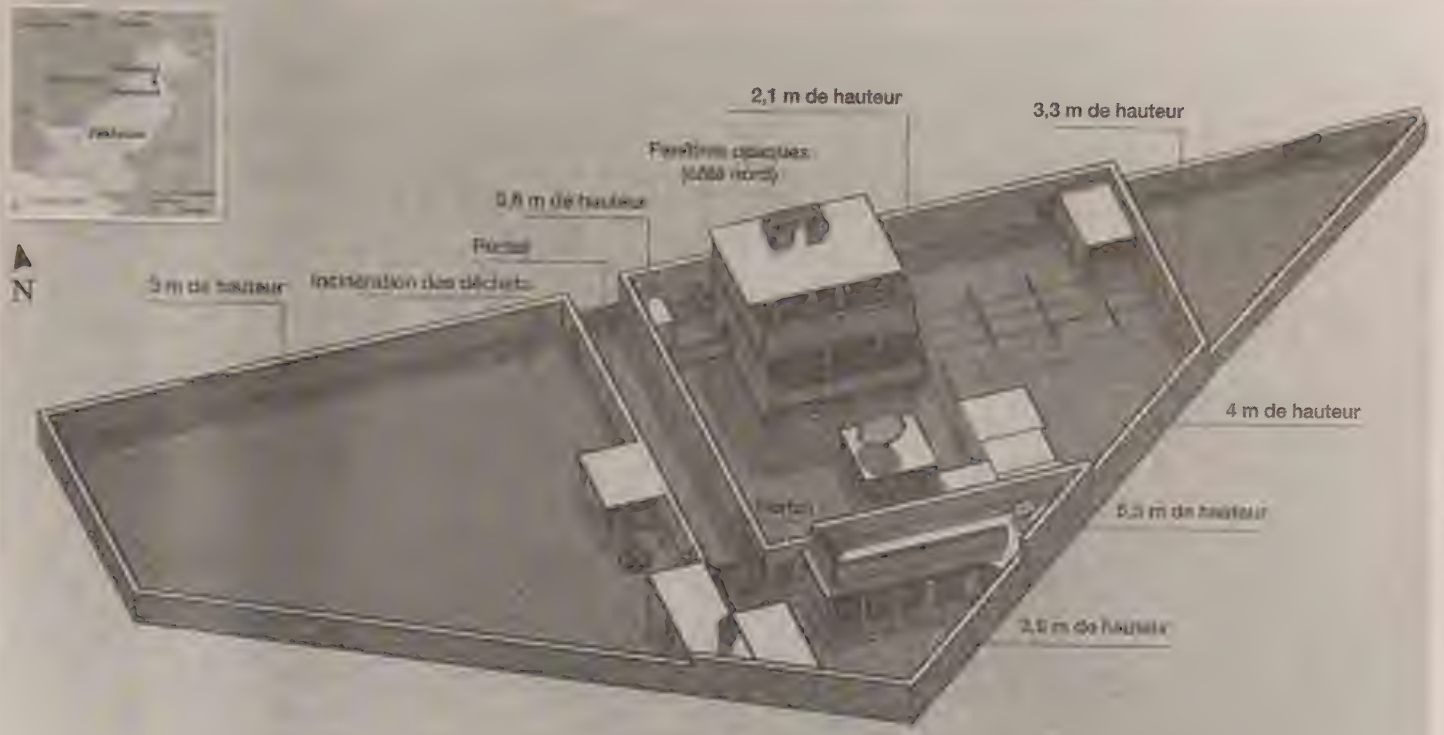
Frontières provinciales
0 50 100 Kilometers
0 50 100 Miles
Boundary representation is not necessarily authoritative.
Afghanistan
Pakistan
India
Gilgit-Baltistan
Azad Kashmir
1972 Line of Control
Khyber Pakhtunkhwa
Abbottabad
Peshawar
Islamabad
Islamabad Capital Territory
Azad Kashmir
Miram Shah
Federally Administered Tribal Areas
Khyber Pakhtunkhwa
Punjab
Faisalabad
Balochistan
Tajikistan
Uzb.
Tajikistan
China
Afghanistan
Peshawar
Islamabad
Area of main map
Iran
Quetta
Pakistan
India
Arabian Sea
0 200 Kilometers
0 200 Miles

Compound d'Abbottabad (2005)

Compound d'Abbottabad

N
Islamabad
Pakistan

Compound d'Abbottabad (2011)



Plan du compound d'Abbottabad

Prologue

Le vétéran des Rangers s'avança dans le champ labouré jusqu'au sac mortuaire que les deux jeunes SEALs s'apprêtaient à charger dans le Chinook. Il leva le bras comme un agent de la circulation et cria par-dessus le grondement des turbines Lycoming qui tournaient au ralenti : « Hé, les gars, laissez-moi jeter un coup d'œil ! »

« Bien sûr, camarade. » Les SEALs redéposèrent le sac au sol et celui qui avait un visage juvénile fit glisser la fermeture éclair. Le Ranger alluma sa lampe torche Surefire à lentille verte et baissa les yeux. C'était bien lui, même s'il avait été défiguré. Les balles avaient tendance à faire ça. Surtout s'il s'agissait de balles Barnes 70 grains TSX tirées à moins de 5 mètres de distance.

Une balle l'avait touché juste au-dessus de l'œil gauche. L'homme devait avoir le visage tourné vers le tireur car elle était ressortie derrière l'oreille droite, emportant avec elle un bon morceau de boîte crânienne et de matière cervicale. Entre la lueur verte de la lampe et les lunettes de vision nocturne du Ranger, le sang et les matières apparaissaient en noir. Mais ce n'était pas tout. Le choc et l'énergie cinétique avaient fait gonfler la tête de sorte que le mort semblait hydrocéphale.

Ça faisait des dégâts, ces balles.

Même dans la lueur verte, il pouvait voir que la barbe en bataille et les cheveux bouclés avaient pour la plupart viré au gris. Ce salopard s'était donc teint les cheveux pour tourner ses vidéos. Cette pensée fit naître un sourire sur ses lèvres. Il songea : *Je me demande ce que dit le Coran au sujet de la coloration Just*[1] *for Jihad.*

Il se baissa avec effort et fit glisser la fermeture éclair jusqu'au niveau du torse.

Whaou. Crankshaft s'était pris une belle rafale en plein corps.

1. Allusion à la publicité américaine pour la teinture de cheveux Just destinée aux hommes : « Just for Men ».

Quatre, peut-être cinq balles, voire plus. Toute la cage thoracique avait été transformée en une masse gélatineuse et spongieuse ensanglantée. Une légère odeur fécale indiqua à Charlie qu'elles avaient probablement touché aussi le côlon.

Il ne faisait aucun doute que Washington n'évoquerait rien de tout cela. Le Ranger se fit le pari que le rapport officiel annoncerait quelque chose du type « une balle dans la poitrine et une balle dans la tête ». Après tout, nous étions les gentils. Transformer l'architecte du 11-Septembre en hamburger ? Ce serait pire que politiquement incorrect. Ce serait inhumain.

Et pourtant, cette vision engendra un sourire sur son visage. Les jeunots avaient fait du bon travail. Pas de blessure embarrassante, du genre au bras ou à la jambe.

Un beau tir meurtrier.

Ce qui se faisait de mieux. Presque aussi bien qu'une exécution. Et le Ranger s'y connaissait, en exécutions sauvages.

Il se tourna vers le jeune SEAL et hurla par-dessus le grondement des turbines :

« Il a dit quelque chose ?

– Pas un mot, répondit le SEAL en secouant la tête. Il est juste tombé comme un sac de vous savez quoi. »

L'autre SEAL ajusta la sangle de son fusil d'assaut à canon court tandis que le Ranger remontait son long pantalon bouffant, qui recouvrait près de 250 000 dollars de prothèses orthopédiques. Le SEAL les montra du doigt. « Vous les avez perdues où ? »

Le Ranger resserra la bande velcro du gilet pare-balles qui lui avait été attribué. Celui-ci était beaucoup trop large. Il avait perdu 12 kilos au cours des six derniers mois. « En Irak.

– Quand ?

– 2004.

– *Quand ?* »

Le Ranger mit ses mains en cornet pour répéter plus fort : « En deux mille quatre ! »

Le SEAL remarqua alors les mains abîmées du Ranger. Son visage trahit un profond respect. Il montra à nouveau les prothèses.

« Elles marchent bien ?

– Pas mal, mais elles n'ont pas trop servi encore. J'en saurai plus dans dix ans, après la révision des 50 000 kilomètres. » – Le Ranger fit un geste en direction des femmes et des enfants, tous menottés par des liens en plastique, qui étaient assis contre le mur extérieur du compound, près de pieds de cannabis sauvage. – « Qu'est-ce que vous

allez faire d'eux ?

– On va les laisser aux Pakistanais.

– Ca me semble être une bonne chose », acquiesça le Ranger d'un signe de tête.

Il déplaça le faisceau de sa lampe de manière à éclairer le chemin menant à la rampe abaissée de l'hélicoptère, puis se tourna à moitié vers les SEALs.

« Beau boulot », lança-t-il. « Bravo Zoulou[1]. Vous pouvez l'emmener. »

1. Message par lequel les autorités de la Marine font connaître leurs félicitations après des manœuvres ou une opération.

PARTIE 1

Du 5 décembre 2010 au 27 janvier 2011

1

Abbottabad, Pakistan
5 décembre 2010, 8h21 (heure locale)

Le mendiant était nerveux. C'était impossible à deviner tant il parvenait à faire bonne figure, mais ça n'en était pas moins vrai. Après avoir assisté aux prières matinales à la mosquée de Sakoon, il fit rouler sa caisse d'infirme dans une ruelle proche du carrefour de Narian et avança jusqu'aux tables disposées à la terrasse d'un salon de thé, comme il avait l'habitude de le faire chaque jour.

Il adressa un sourire à Waseem, le gérant du salon de thé, en dévoilant ses dents jaunies et ébréchées – « Bonjour, mon frère » –, puis il accepta chaleureusement la petite tasse de thé bouillant, sombre et sucré que Waseem lui offrait chaque fois qu'il venait, parfois le matin, parfois un peu plus tard.

Waseem frotta son crâne dégarni. Il admirait ce mendiant dont le nom de Shahid[1] n'aurait pu être mieux trouvé. Après tout, c'était un moudjahidin, un guerrier, qui avait perdu ses deux jambes et la majeure partie de quatre doigts lorsque ces misérables Américains avaient frappé son compound du Waziristan avec un missile tiré par l'un de leurs drones Predator, lesquels tuaient indifféremment tous les musulmans, qu'ils aient quelque chose à se reprocher ou non.

Shahid était arrivé à Abbottabad un peu plus d'un mois auparavant, en provenance de Peshawar d'après ses dires, et du Waziristan avant cela. Il comptait se rendre à Islamabad, qui n'était pas très loin. Peut-être y arriverait-il un jour, si telle était la volonté de Dieu, pour y toucher l'argent que le gouvernement – cette bande de voleurs en adoration devant l'Occident – lui devait.

À en juger par son fort accent teinté d'ourdou, Waseem avait tout d'abord cru que le mendiant était originaire du Nord, de cette région montagneuse et accidentée proche de la frontière afghane. Quelque

1. *Shahid* est un terme religieux qui signifie à la fois « témoin » et « martyr ». Il est utilisé comme marque de respect pour tous les musulmans ayant accompli un commandement religieux ou ayant trouvé la mort en défendant leur famille ou leur pays.

chose comme Drosh, ou Chitral. Des endroits dans lesquels les représentants du gouvernement – Waseem considérait le président du Pakistan et la plupart des bureaucrates d'Islamabad comme de vulgaires marionnettes de ces Américains honnis – avaient peur de se rendre.

Les hommes étaient plutôt robustes dans cette région. Des djihadistes capables de surgir de n'importe où en portant 60 ou 70 kilos sur leur dos, grimpant ou dévalant les passes montagneuses comme des chèvres. Des soldats de Dieu, qui faisaient payer le prix fort aux infidèles. Et qui, parfois, le payaient eux aussi.

« Une douceur, frère Shahid ? », interrogea Waseem comme à l'accoutumée. Personne ne souhaitait manquer de respect à quelqu'un qui avait été prêt à sacrifier sa vie pour défendre l'Islam contre les mécréants.

Le mendiant posa au sol les deux morceaux de bois qu'il utilisait pour faire avancer la caisse rembourrée dans laquelle il se déplaçait. « Que Dieu te bénisse, frère Waseem.

– Qu'il te bénisse aussi, frère Shahid. » Waseem disparut quelques instants avant de revenir avec une pâtisserie dégoulinante de miel posée sur un petit rectangle de papier paraffiné. Il demeura là en bras de chemise, sortit un mouchoir sale de sa poche arrière et s'épongea le front comme s'il brûlait sous un soleil estival tout en regardant le mendiant enfourner la pâtisserie dans sa bouche du bout de ses doigts meurtris, puis s'essuyer les lèvres d'un revers de manche loqueteuse.

« Tout va bien ? »

Le mendiant acquiesça d'un hochement de tête avant de siroter son thé. « Aussi bien que possible, grâce à Dieu. » Il vida sa tasse, puis la tendit à Waseem avant de balayer l'espace autour de lui d'un regard suspicieux. « Il y avait des étrangers ici hier, je les ai vus du côté de la mosquée Bibi Amna. »

« Oui », confirma Waseem. « Ils étaient quatre en uniforme. Des capitaines. Je crois qu'ils arrivaient d'Islamabad. » Il marqua un temps d'arrêt. « À en juger par leur allure, ils devaient visiter l'Académie militaire. »

« Dieu soit loué. » Le mendiant ramassa ses bouts de bois. « J'ai toujours rêvé d'étudier à l'Académie militaire. » Il tapota l'un de ses morceaux de bois contre ses moignons de doigts emmitouflés de chiffons. « Mais Dieu m'a réservé un autre destin. »

« Dieu soit loué. »

Le mendiant acquiesça en soupirant. « Dieu soit loué. » Puis il fit pivoter son torse, poussa sur ses bouts de bois et, mètre après mètre, manœuvra sa caisse à roulettes dans la rue jusqu'au carrefour du marché d'Iqbal où il avait l'habitude de passer une heure, parfois plus, le dos calé contre un mur, un bol en bois devant lui afin de recueillir l'aumône – ainsi que des renseignements.

*

C'était l'arrivée de ces étrangers qui avait alerté le mendiant, qui l'avait rendu plus nerveux qu'à l'accoutumée.

Ils parlaient pachtoun. Leur accent ? Islamabad, songeait le mendiant. Plus que probable. Mais l'idée qu'il puisse s'agir d'officiers visitant l'Académie militaire pakistanaise lui semblait inconcevable. Ces gars n'avaient ni la démarche ni le vocabulaire de soldats. Il devait plutôt s'agir de professionnels du renseignement. Ils sentaient l'ISI[1], les services de renseignement militaires pakistanais, à plein nez. Et le mendiant était bien placé pour savoir que des éléments haut placés de l'ISI considéraient Al-Qaida et les talibans d'un bon œil.

De plus, les opérations sous couverture militaire étaient une pratique largement répandue au sein de l'ISI. En 2008 et 2009, certaines des unités d'élite de l'ISAF en Afghanistan employées pour traquer des cibles prioritaires – des « cibles de haute valeur » – avaient opéré avec des « observateurs militaires » pakistanais intégrés dans leurs rangs.

Sauf que ces observateurs n'avaient rien de militaire. Il s'agissait d'officiers de l'ISI camouflés dans des uniformes et dont l'objectif consistait à rendre compte à Islamabad des sources d'information, des méthodes de travail et des tactiques employées par ces unités de l'ISAF.

Et devinez quoi ? Il n'avait pas fallu longtemps après cela pour que les cibles prioritaires en Afghanistan commencent à modifier leurs tactiques et leurs méthodes. Et peu après, plusieurs des sources qui avaient renseigné les Américains et les avaient conduits jusqu'à ces cibles prioritaires avaient été enlevées, torturées, puis exécutées.

Plus intriguant encore, le mendiant avait observé à la loupe ces gars en uniforme, et il avait acquis la certitude qu'ils étaient aux aguets. Ils paraissaient surveiller autour d'eux. Sonder. Chercher une quelconque anomalie dans cette ville de garnison de près de 35 000 âmes.

Traquer quelque chose de bien précis.

1. Inter-Services Intelligence.

Et le mendiant – dont le nom d'infidèle était Charlie Becker, dont les jambes et les doigts avaient été déchiquetés le jour de la fête des pères de l'année 2004, lors d'un attentat-suicide revendiqué par Al-Qaida à la sortie de la ville de Mahmudiya, en Irak, et dont le grade actuel était celui de GS-15, échelon 10, à la SAD, la Division des activités spéciales de la CIA – savait exactement après quelle anomalie couraient les étrangers qu'il avait vus la veille.

Ils étaient à la recherche d'une planque de la CIA. Une planque qui avait été mise en service près de deux mois plus tôt. Une planque qui avait été louée à un propriétaire crédule par des Pakistanais anti-Américains recrutés sous faux pavillon et persuadés de travailler pour le réseau Haqqani, une milice afghane violente implantée au Waziristan, au nord du Pakistan, où ils géraient des camps d'entraînement pour terroristes étrangers.

Ces Pakistanais, qui avaient été en réalité bernés, avaient loué la propriété à la demande de leur ennemi juré et de celui du réseau Haqqani : la CIA.

Laquelle y avait implanté pour plusieurs millions de dollars d'équipement high-tech destiné à l'écoute et à l'interception des communications, équipement qui avait été importé avec difficulté, méticulosité et ingéniosité, morceau par morceau.

Cette planque avait été baptisée « Camp de base Walhalla[1] ». C'était elle que Charlie devait protéger, c'était pour elle qu'il devait effectuer des mesures de contre-surveillance.

*

Charlie Becker, sergent en retraite d'un régiment aéroporté des Rangers de l'US Army, avait passé près de cinq ans et demi en rééducation après avoir subi ce qu'il appelait « un sale accident en Irak ». Et comme il était particulièrement doué pour l'apprentissage des langues, qu'il n'avait nullement l'intention de s'arrêter de travailler pour gagner sa vie, ni d'écrire ses Mémoires ou de subsister avec une maigre pension d'handicapé, il avait appliqué à la lettre le credo qui l'avait toujours guidé : « Ne pas se prendre la tête, ne pas prendre de revanche, mais se prendre en main. » Il avait donc passé ces cinq années et demie à forger son corps et son esprit, à apprendre la langue de ses ennemis.

Il l'avait apprise jusqu'à la parler comme sa langue maternelle.

1. Dans la mythologie germanique, lieu où séjournent les guerriers les plus valeureux morts au combat.

Il était désormais bilingue en ourdou et en pachtoun, et il ne se débrouillait pas trop mal en arabe. Depuis janvier 2009, il avait passé l'essentiel de son temps à Guantanamo à faire subir des interrogatoires. Il s'était porté volontaire pour Gitmo[1] après avoir estimé que c'était le meilleur moyen pour lui de porter sa maîtrise des langues au niveau désiré. Le meilleur moyen, avait-il assené, pour discuter des lois coraniques en ourdou ou en pachtoun et améliorer son expression orale. Le meilleur moyen, il en était intimement convaincu, pour apprendre à *se faire passer* pour celui qu'il n'était pas.

Charlie n'était pas un imbécile. Il avait découvert en Irak qu'on le prenait aisément pour un Égyptien ou un Syrien. Du moins tant qu'il n'ouvrait pas la bouche. Mais à présent ? À présent, il avait tous les outils en main.

Et quand il avait appris que la CIA mettait en place cette… chose à Abbottabad, il s'était porté volontaire pour la jouer en solitaire et surveiller les arrières de ses camarades.

Il avait donc abandonné ses prothèses dans son casier de l'annexe de la Division des activités spéciales implantée à Camp Alpha, elle-même située dans une enceinte ultra-sécurisée de la base aérienne de Bagram, en Afghanistan. Ce même Camp Alpha qui était protégé par quatre épaisseurs de clôture grillagée haute de 3 mètres surmontée de barbelés à lames de rasoir, patrouillé par des équipes cynophiles et sécurisé par un système de détecteurs infrarouges dont le coût dépassait largement ce que Bill Gates et Warren Buffett réunis pouvaient gagner en un an, bonus compris.

C'était dans cette enceinte, à l'intérieur d'un hangar dont le toit avait été conçu pour endiguer les intrusions électromagnétiques des drones de l'ISAF ainsi que des satellites russes ou chinois, et qui était suffisamment grand pour abriter trois C-17 Globemaster-III, que la CIA gardait en réserve quelques mauvaises surprises à l'intention de ses cibles prioritaires les mieux planquées.

Savoir ce qu'il y avait dans ce hangar et pouvoir jeter un coup d'œil au matériel qui y était entreposé avait représenté une formidable motivation pour Charlie Becker.

Raison pour laquelle il avait vécu six semaines autour de ce hangar, dans les mêmes vêtements que ceux qu'il portait désormais, sans rien d'autre pour se protéger des éléments que l'abri en carton qu'il s'était confectionné, en se nourrissant uniquement de ragoût de lentilles, de *roti* – des galettes de pain – et de thé sucré qui constituaient le

1. Abréviation américaine de Guantanamo.

quotidien alimentaire des Pakistanais les plus pauvres. Il ne s'était lavé que de manière occasionnelle, à l'exception de ses moignons, qu'il nettoyait religieusement avant les prières de l'aube, du matin, de midi, de l'après-midi et du soir, qu'il récitait avec la ferveur du djihadiste salafiste dans la peau duquel il était entré.

Il avait bu l'eau tiède des robinets pakistanais et les milkshakes aux fruits *zam-zam* rapportés d'Abbottabad jusqu'à ce que ses intestins s'y habituent, ce qui signifiait désormais qu'il n'avait plus besoin d'aller douze fois par jour à la selle, ou à l'inverse, une seule fois en douze jours.

Il s'était habitué à se déplacer dans sa caisse à roulettes rembourrée – entièrement construite à partir de matériaux récupérés au Pakistan – jusqu'à ce que cela devienne une seconde nature, il avait perfectionné sa maîtrise du pachtoun jusqu'à pouvoir rêver dans cette langue et exsuder le pachtounwali[1] par chaque pore de sa peau. Puis il avait eu un dernier entraînement intensif de quatre semaines jusqu'à avoir la conviction que sa légende était fiable, sa couverture crédible et son corps prêt pour le Grand Spectacle.

Et tout ce qu'il avait fait – les souffrances qu'il avait endurées, l'énergie qu'il avait dépensée – en valait la peine.

Cela en valait la peine parce que le spectacle allait être monstrueux. Gargantuesque. Plus fort qu'à Broadway. Plus fort qu'à Hollywood. Plus fort que ces putains d'Oscars.

Cette fois, il s'agissait de Crankshaft. Geronimo. OBL.

OBL. Oussama. Le fantôme. Le spectre. Le Graal.

Et Charlie avait un rôle à jouer dans ce spectacle. Non pas un second rôle, mais un rôle de premier plan.

Sous couverture, bien sûr. Et de manière anonyme. Mais un rôle de premier plan tout de même.

Pour autant, bien sûr, qu'il survive.

1. Code coutumier commun aux différentes tribus pachtounes.

2

Abbottabad, Pakistan
7 décembre 2010, 9h12 (heure locale)

Charlie Becker fit une pause, observa la circulation, puis traversa Hospital Road, qui formait une sorte de frontière entre le quartier commerçant et ses trois hôpitaux et, au nord-est, le complexe militaire tentaculaire hébergeant le campus que de nombreux Pakistanais surnommaient le West Point du Pakistan. C'était une ville qui, d'une certaine manière, rappelait à Charlie l'Académie navale d'Annapolis, dans le Maryland. Il n'y avait certes ni baie ni navire à Abbottabad, mais les deux villes étaient d'une taille similaire, avec chacune leur académie militaire et plusieurs centaines de jeunes aspirants. Et, comme Annapolis, Abbottabad était une ville où les résidents de la capitale pakistanaise pouvaient se réfugier pour échapper à la canicule. De même que les habitants de Washington passaient l'été ou les longs week-ends sur les rives de la baie de Chesapeake, ceux d'Islamabad venaient à Abbottabad pour profiter des brises rafraîchissantes qui soufflaient des sommets du nord et de l'ouest.

Ce matin-là, les brises étaient plus que fraîches. Il avait fait environ un huitième du parcours qu'il effectuait quotidiennement, en s'arrêtant devant les mosquées ou en quémandant du ragoût de lentilles et de poulet, du thé ou des pâtisseries aux commerçants amicaux avec lesquels il avait l'habitude de bavarder ou d'échanger des ragots.

Son circuit, qui couvrait environ 5 kilomètres et demi, variait d'un jour à l'autre, mais il s'effectuait toujours sur un axe de 360 degrés. Le camp de base Walhalla, qu'il surveillait, en constituait plus ou moins l'épicentre. L'une des routes qu'il empruntait souvent le conduisait à travers le quartier de Bilal, moins urbanisé autour de l'enceinte d'un lieu que le sergent retraité considérait comme GZ. Ground Zero. C'était cette enceinte de forme irrégulière que le camp de base

Walhalla avait été chargé de surveiller.

L'endroit était étonnant. GZ était flanqué sur deux côtés par des champs de blé soigneusement labourés. Sur d'autres parcelles poussaient des rangs tout aussi symétriques de plants de tomates, de choux-fleurs et de salades.

Charlie s'intéressait tout particulièrement à l'enceinte, autour de laquelle des plants de cannabis poussaient ça et là comme des mauvaises herbes. Les murs atteignaient jusqu'à 4,50 mètres de hauteur, voire 5,50 mètres à certains endroits. Chaque centimètre était surmonté de fil de fer barbelé. Une caméra de surveillance avait été installée au-dessus et de chaque côté du portail à double battant.

À la différence de la très grande majorité des habitations du voisinage, GZ ne disposait d'aucun balcon visible de l'extérieur. À la différence des autres propriétés résidentielles d'Abbottabad – des propriétés appartenant généralement à des généraux en deuxième section, des hauts fonctionnaires de l'administration ou d'anciens responsables des services de renseignement –, celle-ci ne bénéficiait pas de la moindre parabole satellite pour la télévision ou Internet, que ce soit sur les toits des deux bâtiments principaux sur ceux des trois bâtiments annexes, plus petits. On n'y voyait pas non plus le classique enchevêtrement de fils électriques ou de câbles téléphoniques que l'on pouvait voir pendre de la plupart des maisons du Pakistan, y compris dans les quartiers les plus huppés.

En réalité, songeait Charlie, cet endroit évoquait plus un établissement commercial, à l'image des entrepôts ou des petites usines qu'il avait vus en Irak, qu'une luxueuse villa.

Il s'agissait pourtant bien d'une villa, dont les propriétaires étaient deux frères, Arshad et Tareq Khan. Charlie savait cependant que ces identités étaient fausses. « Arshad » était celui des deux frères qui vivait sur place. Il conduisait un Suzuki SUV[1] rouge ou une camionnette Suzuki blanche et expliquait à tous ceux qui l'interrogeaient qu'il avait fait fortune dans le négoce d'or au sud du pays.

Mushtaq Sadiq, le fermier bossu et contrefait qui cultivait les tomates et les choux sur l'une des parcelles adjacentes, avait expliqué à Charlie la semaine précédente qu'Arshad et Tareq avaient acheté le terrain et fait construire GZ cinq ou six ans plus tôt et que plus d'une douzaine de personnes y vivaient. Mushtaq croyait se rappeler qu'ils étaient originaires de Charsadda. Charlie avait acquiescé d'un hochement de tête. Il connaissait cette ville. Elle se trouvait sur la

1. Véhicule utilitaire de sport.

frontière nord-ouest, à une trentaine de kilomètres de Peshawar et à 80 kilomètres de la passe de Khyber. C'était à partir de Charsadda que Tareq Khan avait passé un important appel par téléphone satellite à destination de GZ au mois de juillet précédent.

Charlie n'avait vu Arshad qu'une seule fois, alors qu'il conduisait son SUV Suzuki rouge avec l'une de ses épouses, voilée, dissimulée derrière les vitres teintées, et un jeune fils assis à l'avant près de lui. Charlie avait estimé qu'Arshad devait être âgé d'une quarantaine d'années. Taille ? Impossible à dire. Apparence ? Soignée. Il avait semblé bien rasé, à l'exception de sa moustache en brosse à la mode pachtoune qu'arboraient tous ceux de sa classe sociale, laquelle était sans aucun doute supérieure.

Confirmation ? À en croire Mushtaq, le fermier et voisin d'Arshad, ce dernier parlait pachtoun – la langue des tribus du nord-ouest du Pakistan – avec les intonations de la classe supérieure, un peu l'équivalent de l'accent d'Oxbridge[1] qui caractérisait l'élocution des Premiers ministres britanniques. « Il parle comme une Benazir Bhutto », avait sournoisement précisé Mushtaq lorsqu'il s'était entretenu avec Charlie. Le véritable nom d'Arshad Khan – ou du moins son nom de guerre – était Abu Ahmed al-Kuwaiti. Et Al-Kuwaiti était l'un des deux messagers de haut niveau en lesquels Oussama Ben Laden avait toute confiance.

Le plus jeune des deux frères, Tareq, n'était encore jamais apparu durant les cinq semaines et demie au cours desquelles Charlie avait été inséré sur zone.

Charlie savait pourquoi : Tareq n'était pas en ville. Il se trouvait dans le Golfe, occupé à transmettre des messages d'OBL à Aqpa – Al-Qaida en Péninsule arabique. Tout simplement parce que Tareq était le deuxième messager en qui OBL avait placé toute sa confiance.

*

Si Charlie savait tout cela, c'est que la couverture de Tareq Khan avait été éventée trois ans plus tôt, et ce en dépit des mesures de sécurité qu'il avait prises lors de ses déplacements à l'étranger et bien qu'il n'ait jamais communiqué avec Ben Laden autrement que face à face. Quand Tareq faisait usage de téléphones portables, ce qui était rarissime, il utilisait des cartes prépayées ou des cartes achetées à son intention par des intermédiaires dans des pays européens où il n'était

1. Contraction de Oxford et Cambridge, les universités huppées britanniques.

pas nécessaire de faire la preuve de son identité.

C'était une carte SIM qui avait conduit les enquêteurs jusqu'à Tareq Khan, une carte d'origine suisse commercialisée par l'opérateur Swisscom. Il avait utilisé cette carte prépayée en septembre 2005 pour passer un unique coup de fil, de trente secondes seulement, depuis Dublin jusqu'à sa villa d'Abbottabad afin d'avoir des nouvelles de son plus jeune fils, Khalid, alité en raison d'une pneumonie.

L'appel avait été intercepté par le Government Communications Headquarters (GCHQ[1]) britannique basé à Cheltenham, l'équivalent anglais de l'Agence de sécurité nationale américaine. Lorsque Khan avait passé son appel, le GCHQ se trouvait en pleine situation de crise en raison des événements du 7 juillet 2005 qui avaient vu Londres frappée par une campagne d'attentats à la bombe faisant plus de 52 morts et plusieurs centaines de blessés. Sur les quatre terroristes impliqués dans les attentats, trois étaient d'origine pakistanaise et deux d'entre eux avaient été formés comme artificiers par Al-Qaida au nord-ouest du Pakistan. À cette période, le GCHQ traquait virtuellement tous les appels passés depuis l'Angleterre ou l'Irlande en direction du Pakistan. Lorsqu'elle découvrit que Tareq Khan utilisait une carte SIM de Swisscom, l'agence le mit sous surveillance radar.

Pourquoi ? Parce qu'entre 2001 et 2003, les cartes SIM de Swisscom avaient été les cartes favorites des opérateurs de haut niveau d'Al-Qaida, et notamment du cerveau des attaques du 11-Septembre, Khalid Sheikh Mohammed, KSM pour les experts de la lutte antiterroriste. C'était en réalité une carte SIM de Swisscom qui avait été utilisée à l'origine pour remonter jusqu'à KSM et le localiser à Karachi.

À partir de 2007, la plupart des opérateurs d'Al-Qaida avaient abandonné les cartes SIM de Swisscom, jugées trop dangereuses. Mais Tareq Khan en avait néanmoins utilisé une.

Pour quelle raison avait-il agi ainsi ?

Charlie n'en avait aucune idée. Peut-être que Tareq Khan pensait n'avoir rien à craindre puisqu'il avait acheté cette carte avant la capture de KSM. Peut-être s'était-il plus inquiété pour la santé de son fils que pour sa propre sécurité. Le *pourquoi* n'avait pas d'importance. Tareq Khan avait passé un coup de fil bref et il avait été identifié.

Et, grâce à un coup de chance, songea Becker, il avait été localisé.

Par les Britanniques, par les Européens, par les Saoudiens et, finalement, par les Américains.

Puis, en juillet 2010, Tareq Khan avait passé deux coups de

1. Centre d'interception des communications.

téléphone par réseau satellite. L'un d'entre eux le 20 juillet, en utilisant un téléphone à Kohat, au nord-ouest du Pakistan. Et un autre le 22 juillet, à partir de Charsadda.

Les deux coups de fil avaient été adressés à la villa d'Abbottabad que Charlie avait surnommée Ground Zero.

Ils avaient duré moins de vingt secondes pour chacun d'entre eux. Mais, dans les deux cas, Tareq Khan avait utilisé le mot *al mas*, « le diamant » en arabe, un nom de code connu pour désigner Ben Laden.

C'était Tareq Khan que le camp de base Walhalla espérait surprendre. Car s'il se présentait à la villa, il était plus que probable qu'il y viendrait pour voir OBL. C'était pour cette raison que le camp avait été établi à Abbottabad dès le début du mois d'octobre, quand bien même OBL jouait toujours à l'homme invisible.

*

Mais il y avait maintenant des étrangers en ville. De nombreux visiteurs passaient à Abbottabad, dont les hôtels accueillaient plusieurs milliers de touristes ou de familles de militaires venant voir leurs proches en formation à l'Académie militaire. Quantités de dignitaires venaient même assister aux cérémonies de remise des diplômes qui se déroulaient au printemps.

Mais ces visiteurs-là étaient différents. Waseem avait vu quatre hommes. Il n'avait pas fallu plus d'un jour à Charlie pour identifier en réalité quatre *équipes*. Elles travaillaient de manière autonome, mais poursuivaient le même objectif. Elles exploraient les alentours de l'Académie militaire et les quartiers résidentiels situés au nord et à l'est de l'académie, où se situaient les plus grandes propriétés d'Abbottabad.

« Explorer » était un terme inapproprié ; elles *quadrillaient* plutôt le terrain. Elles avaient divisé leur aire d'opération en quadrants, et chacune des équipes contrôlait son quadrant de la même manière. Elles progressaient toutes du nord au sud, puis du sud au nord, de l'est à l'ouest, puis de l'ouest à l'est. Elles se déplaçaient en voiture aussi bien qu'à pied.

Charlie savait exactement ce qu'elles faisaient. Ces équipes étaient à la recherche d'anomalies. Elles étaient à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un qui ne serait pas à sa place. Et elles le faisaient sans relâche.

*

7 décembre 2010, 11h14

Charlie vit la Mercedes arriver sur l'avenue à quatre voies qui se rétrécissait jusqu'à devenir une rue à deux voies saturée de gaz d'échappement. Elle se rangea devant le Café Kaboul. Il s'était posté à proximité d'une échoppe qui vendait les milkshakes aux fruits connus localement sous le nom de *zam-zam*, dont il se nourrissait si son bol se remplissait suffisamment de *paisa*, d'*anna* ou de roupies pour lui permettre de s'en offrir un. Charlie ne vivait qu'avec l'obole qu'il gagnait sous son identité de Shahid – de rien d'autre.

Il effectuait désormais la seconde partie de son périple quotidien, progressant lentement derrière le camp de base Walhalla. Il s'agissait de sa route de repli car elle conduisait loin de l'Académie militaire et du centre commerçant d'Abbottabad.

La matinée avait été longue. Les bras et les épaules de Charlie étaient le siège de crampes insupportables et ses moignons l'élançaient. L'heure du déjeuner avait quasiment sonné. Il avait hâte d'avaler un ragoût de lentilles et de poulet, de venir à bout de ses trois heures sur les trottoirs, de faire ses prières du soir, puis de rentrer dans son abri, où il rédigerait son rapport quotidien à l'attention du Walhalla avant qu'il ne soit transmis à Langley[1].

Les passagers du véhicule attirèrent son regard. *Merde*. Il s'agissait d'une cinquième équipe de surveillance. Ils étaient quatre à occuper l'espace de la Mercedes diesel couleur café dont les vitres étaient baissées.

La voiture était garée et aucun des passagers ne bougeait. Charlie compta en silence. Trente, soixante, quatre-vingt-dix secondes. Toujours rien. Les passagers ne discutaient même pas entre eux. Au lieu de cela, ils inspectaient la rue, la balayant du regard à 360 degrés.

Le conducteur, un homme au visage rond ponctué d'une fine moustache, portait un uniforme de capitaine. Il en allait de même pour le passager assis à la place du mort, un individu massif à la forte pilosité faciale. La porte arrière s'ouvrit alors pour laisser apparaître un commandant guindé. Il brossa son uniforme d'un revers de la main et inspecta les faux plis de son pantalon. Puis il observa le flot des véhicules, trouva une brèche et s'y glissa en marchant dans la direction de Charlie.

Cette brèche momentanée dans la circulation permit à Charlie d'apercevoir le quatrième passager, un civil assis derrière le conducteur qui venait de tourner la tête pour regarder le commandant s'éloigner.

1. Siège de la CIA.

Et fixait à présent Charlie. Sans le quitter des yeux.

La peur saisit aussitôt Charlie.

La terreur.

Oh, mon Dieu ! Pendant un millième de seconde, Charlie sombra dans un trou noir. Il sentit que le commandant, qui avait arrêté le flot de circulation d'un geste de la main, se dirigeait vers lui.

Tous les réflexes de survie que Charlie avait acquis au cours de son entraînement à Bagram se mirent en branle.

Il s'obligea à détourner les yeux. Il les baissa pendant quelques secondes pour compter les rares pièces au fond de son bol. Puis il les releva, détourna le regard de la Mercedes et esquissa un sourire fatigué tout en tendant la main. « Une pièce pour un frère invalide, commandant ? Juste une petite pièce ou deux pour un frère victime des infidèles ? »

Tout en songeant en même temps : *Bon Dieu – je connais ce gars dans la bagnole. Mais c'est impossible. Où aurais-je pu…*

Guantanamo. Guantanamo, Guantanamo, Guantanamo.

Le teint clair. Des cheveux épais, noirs et bouclés sous un *karakul*[1]. Un nez large et aplati, comme s'il avait passé beaucoup de temps sur un ring. Une barbe épaisse de djihadiste.

Saif.

Saif Hadi al-Iraqi.

Les pensées de Charlie s'emballèrent.

*

Véritable identité : Nasser Abdulrazaq Abdulbaqi. Ancien commandant dans l'armée de Saddam Hussein. Il avait combattu en Afghanistan lors de l'invasion par les Soviétiques avant de rejoindre Al-Qaida à la fin des années 1990, puis de coordonner les activités d'Al-Qaida en Irak à partir de 2003. Ce salopard était le boss d'Abou Moussab al-Zarqawi. Charlie savait qu'il avait égorgé de ses propres mains une vingtaine ou une trentaine de personnes, dont quatre Américains. En 2004, alors que Charlie travaillait pour la CIA en Irak, il avait entendu le nom de Saif Hadi al-Iraqi et savait que ce celui-ci avait beaucoup de sang sur les mains.

Cet enfoiré avait été intercepté au Pakistan en 2006 avant d'être transféré à Gitmo. Puis il avait été expulsé au Yémen en décembre 2009 à la suite de l'amnistie du procureur général des États-Unis, qui

1. Toque d'astrakan.

passait le plus clair de son temps à poursuivre les officiers de la CIA pour le travail qu'ils effectuaient, mais qui relâchait les terroristes afin qu'ils puissent continuer à tuer d'autres Américains.

Cet imbécile de procureur général avait renvoyé Br'er Saif dans son buisson de ronces[1].

Saif Hadi. Un meurtrier d'Al-Qaida et un poseur de bombes par vocation.

Saif Hadi, qui avait aidé à former le kamikaze en chef des attentats de Londres, Mohammed Sidique Khan, quand ce dernier avait effectué un pèlerinage terroriste au Pakistan en 2003.

Saif était une véritable ordure. Un homme plein de haine.

Charlie avait passé deux semaines à l'interroger. En arabe, en pachtoun waziri et en ourdou.

Face à face.

Nez à nez.

Sans aucune échappatoire possible. *Il me connaît. Je le connais.* Il avait toujours eu un regard haineux. Toujours. Il n'avait jamais cédé un pouce de terrain. Moi non plus d'ailleurs.

Mais maintenant : *oh, merde.*

*

Dès le début de la mission, son affectation à Gitmo avait constitué le seul élément d'incertitude dont Charlie s'était soucié. Il avait parfaitement compris que les combattants d'Al-Qaida qu'il avait interrogés avaient passé autant de temps à l'étudier qu'il en avait passé à les étudier. Il avait toujours su que la plupart d'entre eux repartiraient travailler un jour pour le réseau Al-Qaida et que, s'ils étaient relâchés, ou plutôt quand ils seraient relâchés, ils passeraient alors leurs premières journées ou semaines de liberté, voire leurs premiers mois, à rédiger des rapports sur chaque infidèle qu'ils avaient croisé lors de leur capture, de leur incarcération et de leurs interrogatoires. C'était leur boulot. Afin de renforcer les connaissances d'Al-Qaida. Afin de constituer des dossiers sur leurs geôliers et leurs interrogateurs. Afin qu'ils puissent les prendre pour cibles à leur tour.

L'esprit de Charlie tournait à la vitesse de la lumière. *Que sait-il de moi ? Je travaillais sous un pseudo. À Gitmo, j'étais censé être un Portoricain, M. José.*

1. Allusion aux *Contes de l'Oncle Rémus*, de Joel Chandler Harris, mettant en scène un personnage nommé Frère Lapin (Br'er Rabbit). Dans l'une des aventures, un loup et un renard se disputent Frère Lapin avant de le jeter dans un roncier, dont il s'échappe facilement.

Et alors ? Serait-il capable de m'identifier tout de même ? Malgré ma barbe, malgré ma crasse, malgré tout le reste ?

Charlie avait veillé à ses mesures de sécurité opérationnelle au cours des quinze mois qu'il avait passés à Gitmo. Pseudo, moustache à la Tito Puente[1], lunettes aux verres teintés, aucun objet personnel sur lui, un uniforme stérile sans aucun insigne à l'exception d'un drapeau américain. De plus, il était toujours assis derrière son bureau lorsqu'ils lui étaient amenés, les yeux bandés, escortés par deux Marines. Ils n'avaient eu aucun moyen d'estimer sa taille ni de savoir ce qui était arrivé à ses jambes.

Sans compter que lorsqu'il avait commencé à travailler à Camp X-Ray, Charlie marchait comme tout le monde. Il pouvait courir sur 8 kilomètres, se tenir debout toute la journée, grimper à des échelles et même danser. Il lui avait suffi de 575 000 dollars de chirurgie reconstructrice et de prothèses orthopédiques pour être comme remis à neuf. Encore mieux que neuf. Le nouveau modèle amélioré de Becker bionique.

Mais toutes ces mesures de sécurité opérationnelle avaient-elles été suffisantes ?

Car ici et maintenant, Charlie était terrifié.

Cet enfant de salaud a-t-il remarqué mes prothèses ? A-t-il mémorisé les cicatrices sur mon visage ? A-t-il dessiné des esquisses de mes mains estropiées pour ses agents traitants ?

Et, plus important encore : *pourquoi est-il là ?*

Charlie savait que les coïncidences n'existaient pas dans le monde du renseignement. Les choses n'arrivaient jamais par hasard. Et il savait donc qu'il y avait une raison pour laquelle Saif Hadi al-Iraqi se trouvait à Abbottabad : parce que l'ISI avait voulu qu'il y soit. Pour quelle raison ? Pour identifier des gringos, bien sûr. Des espions infidèles employés par le Grand Satan. Saif avait été à Gitmo et, avant cela, il avait été détenu dans deux autres sites fantômes. Il avait croisé des gens. Il saurait reconnaître des visages.

Et l'ISI le payait pour qu'il puisse les identifier. Ces soi-disant alliés dans notre Guerre contre la Terreur n'étaient pas nos alliés, pas le moins du monde. S'ils l'avaient réellement été, ils n'auraient jamais engagé quelqu'un comme Saif Hadi al-Iraqi, qui avait presque autant de sang sur les mains qu'OBL. Et qui, en fait, connaissait OBL.

Il n'était pas étonnant qu'ils aient amené Saif Hadi al-Iraqi à Abbottabad. *Putain de bon Dieu.*

---

1. Musicien portoricain.

*

Le commandant ignora la main tendue de Charlie. Il passa devant lui comme s'il n'existait pas et se dirigea vers l'échoppe de milkshakes pour commander quatre *zam-zam* à la mangue. Charlie l'entendit passer la commande. Il avait un accent du Sud, de Karachi. Ce n'était définitivement pas quelqu'un de la région.

Charlie rassembla ses pensées : *Ne regarde pas la Mercedes.* Efforce-toi d'être Shahid jusqu'au bout des ongles.

Vis comme Shahid.

Respire comme Shahid.

Transpire la shahidité.

Charlie garda le visage légèrement baissé, de manière à ne pas présenter son profil à la Mercedes de l'autre côté de la rue. Les profils pouvaient se révéler traîtres à distance.

Le commanda paya le commerçant, récupéra sa monnaie, plaça les gobelets dans un support de carton, puis se tourna vers la rue. Il baissa les yeux vers Charlie en passant devant lui. Charlie croisa son regard sombre.

Le commandant grimaça. « Et où as-tu été blessé ? », demanda-t-il d'une voix haut perchée et agaçante – la voix d'un bureaucrate.

« À Miram Shah, commandant. Des missiles. Près de l'école pour filles. Ils ont tué mon fils Mohammed, cracha Charlie. Ils n'ont aucun scrupule à tuer nos enfants.

– Quand ça ?

– L'hiver dernier. »

Le commandant hocha la tête, comme s'il réfléchissait. Il plissa les paupières, puis jeta un coup d'œil à la Mercedes avant de parler comme s'il s'adressait à lui-même. « Les Américains sont de la vermine. Ils nous sucent le sang. Ils crachent sur nos traditions. »

Il plongea la main dans sa poche, puis la tendit vers Charlie. Une demi-douzaine de pièces de monnaie cliquetèrent dans le bol.

Charlie se couvrit le visage de ses mains en signe de remerciement. « Que Dieu soit béni, et toi aussi, mon frère.

– Dieu est bonté », répondit le commandant sans prendre la peine de regarder Charlie. Il avança sur la chaussée, leva sa main libre pour interrompre la circulation, puis traversa sans prêter attention aux coups de klaxon et aux injures des conducteurs.

Charlie compta jusqu'à vingt-cinq sans oser relever les yeux, se

concentrant sur les pièces qui se trouvaient dans son bol. Ce ne fut que lorsqu'il entendit le klaxon caractéristique de la Mercedes retentir à deux reprises qu'il osa regarder le véhicule qui disparaissait dans le flot de circulation. Les vitres teintées avaient été remontées.

Il attendit que le véhicule ait disparu puis il ramassa les pièces dans le bol pour vérifier qu'elles étaient authentiques et qu'il ne s'agissait pas de mouchards électroniques.

Faisait-il preuve de paranoïa ?

Non, il faisait preuve de vigilance. Les règles du jeu venaient de changer. Le risque venait d'augmenter, de manière exponentielle. *Cinq équipes*, avec Saif Hadi al-Iraqi travaillant comme rabatteur pour l'ISI.

Les Pakistanais resserraient les mailles du filet. Sans savoir ce qui avait pu éveiller leurs soupçons, il était incontestable qu'ils subodoraient que quelque chose se préparait. Ici. Dans cette merveilleuse ville d'Abbottabad. Ce n'était pas une bonne nouvelle. Ni pour Charlie, ni pour Langley.

3

Langley, Virginie
7 décembre 2010, 6h45 (heure locale)

Anthony Vincent Mercaldi, qui occupait à cette époque le poste de vingt et unième directeur de la CIA, avait été avocat en Californie. Il avait aussi travaillé comme juriste spécialisé dans les droits civiques au sein du Département de la Santé, de l'Éducation et des Services sociaux sous l'administration Nixon, et il avait également effectué un mandat de huit ans en tant qu'élu démocrate du Congrès avant de servir pendant dix-huit mois comme directeur du Bureau de la gestion et du budget[1]. Quand le quarante-deuxième président des États-Unis avait réalisé à l'apogée de sa campagne présidentielle de 1994 qu'il avait besoin d'un homme responsable pour gérer tous les immatures travaillant à la Maison Blanche, il avait demandé à Mercaldi de devenir son directeur de cabinet.

En d'autres mots, Anthony Vincent Mercaldi, qui insistait pour que tout le monde l'appelle Vince, était l'une des cinq ou six personnes qui comptaient vraiment à Washington.

À cette heure matinale, Appelez-moi-Vince effectuait généralement son footing de 8 kilomètres sur un tapis roulant de la salle de sport de la CIA, en regardant Al-Jazira en langue anglaise, CNN International ou la BBC.

Mais quand il était 6h45 à Langley, en Virginie, il était 15h45 à Abbottabad, au Pakistan.

Et Vince était sérieusement préoccupé par Abbottabad. Pour être plus exact, Vince était sérieusement préoccupé par Charlie.

Il avait personnellement rencontré Charlie trois semaines avant que celui-ci ne parte pour Bagram afin d'y achever les préparatifs de sa mission. Il avait invité Charlie à déjeuner en tête à tête dans la salle à manger privée qui jouxtait son bureau de directeur de la CIA, au milieu de la vaisselle en porcelaine frappée du sceau de l'Agence.

1. Administration qui gère les activités des agences fédérales pour la Maison Blanche.

Il l'avait invité à déjeuner parce qu'il avait toujours pris à cœur son rôle de membre du Congrès. Il avait toujours estimé que la Chambre des représentants était la Chambre du peuple et, au cours de ses seize années au sein de l'administration, il avait toujours pris le temps de recevoir ses électeurs quand ils en exprimaient le besoin ou quand lui-même revenait sur ses terres pour prendre le pouls de sa circonscription.

Il avait perpétué cette tradition d'écoute et d'accueil lorsqu'il avait emménagé au septième étage de Langley à l'occasion de sa nomination en tant que D/CIA. Comment pourrait-on, se disait-il, demander à un homme ou à une femme de risquer sa vie en première ligne sans le ou la regarder droit dans les yeux ?

Et maintenant, il repensait au message flash[1] que Charlie avait transmis dès qu'il en avait eu la possibilité après sa rencontre avec Saif Hadi al-Iraqi. Et Vince était inquiet – tant pour Charlie, qu'il appréciait et qu'il admirait, que pour l'Opération.

Ce n'était pas la première fois que l'Opération pour laquelle il s'était tant démené se retrouvait menacée. Au mois d'octobre précédent, alors que le GBL (Groupe Ben Laden) qui avait succédé à Alec Station[2] – le premier groupe de travail de la CIA entièrement consacré à Ben Laden et Al-Qaida – était occupé à mettre en place la planque d'Abbottabad, un imbécile de l'OTAN (Vince avait lancé une enquête et découvert que le coupable était un lieutenant-colonel norvégien coureur de jupons qui avait voulu se mettre en valeur auprès d'une journaliste basée à Bruxelles) avait révélé à CNN qu'OBL ne se cachait pas dans une grotte quelque part en Afghanistan ou dans l'une des régions tribales du pays, mais qu'il vivait la vie de Reilly[3] dans une villa quelque part au nord-ouest du Pakistan.

Bien sûr, CNN avait aussitôt diffusé l'information. Qui aurait pu résister ?

Toutes les alarmes s'étaient mises à sonner à Langley. À l'époque, le GBL employait plus de 250 personnes travaillant sous couverture de la Division des Activités spéciales de la CIA, mais il s'agissait en réalité d'une unité autonome rapportant directement à deux personnes seulement : Vince Mercaldi, le directeur de la CIA, et Stuart Kapos, le directeur du Service clandestin national[4] – lequel

1. Transmissions radio très haute vitesse.
2. Nom de code de l'Unité Ben Laden opérationnelle de 1996 à 2005.
3. Allusion à *La Vie de Reilly*, une sitcom des années 1950 dans laquelle le personnage principal vit confortablement au crochet des autres.
4. Service chargé de l'acquisition de renseignements clandestins, qui proviennent principalement d'agents étrangers recrutés sur le terrain.

avait succédé à l'ancien Département des Opérations.

Une ligne droite. Aucun intermédiaire.

Le GBL était pratiquement unique à Langley dans la mesure où son existence n'avait jamais été divulguée, contrairement à ce qui avait pu se passer pour d'autres unités clandestines. Tout le monde savait que la CIA avait formé une Unité Ben Laden, baptisée Alec Station. Un ancien responsable d'Alec Station aimait même à se pavaner sur les plateaux de télévision, où il dénigrait régulièrement la CIA. Et tout le monde connaissait l'existence du CCT – Centre de contre-terrorisme – de la CIA, créé à l'origine par le légendaire espion Duane « Dewey » Clarridge en 1986 et toujours engagé dans des opérations contre les ennemis de l'Amérique.

Mais très peu de personnes – et certainement pas l'un des membres du Congrès susceptible de se confier à un représentant de la presse – avaient été briefées sur les petites mains qui travaillaient dans l'une des pièces ultra-sécurisées situées dans le sous-sol du nouveau bâtiment de la CIA depuis juillet dernier. Ceux qui travaillaient là y avaient été transférés sous leur précédente affectation. La plaque sur la porte indiquait « Division des Activités spéciales : Groupe de soutien technique AfPak[1] ». Et c'était ainsi que l'unité était listée dans le répertoire téléphonique interne de la CIA. Mais il s'agissait du GBL – un groupe intégralement consacré à Ben Laden, à cent pour cent.

Ce groupe consistait en une association de talents sélectionnés individuellement. Il y avait là des linguistes, des analystes, des opérateurs du Service clandestin et de sa Division des Activités spéciales ; il y avait des pros du renseignement, des spécialistes du profilage, des SEALs, des opérateurs de la Delta Force et d'autres durs à cuire du Joint Special Operations Command (JSOC[2]) de Fort Bragg, en Caroline du Nord, ainsi que des soldats et des contractuels de la plus habile de toutes les unités de guerre contre-insurrectionnelle, l'Unité de guerre asymétrique de Fort Meade, dans le Maryland.

Il s'agissait d'une grande première : le GBL était une force opérationnelle constituée de personnels du monde du renseignement ou des opérations répondant à sa propre chaîne de commandement et disposant de l'autorité suffisante pour initier des actions de recueil de renseignements sur le long terme avant de les exploiter en menant ses propres opérations. Le GBL résultait de l'union parfaite entre les capacités de renseignement de la CIA et les capacités d'action

1. Afghanistan/Pakistan.

2. Chargé de diriger et de coordonner les unités des forces spéciales des différentes branches de l'armée américaine.

paramilitaires uniques du JSOC. Son budget dépassait les dix chiffres. Et il était entièrement dévolu à un seul objectif : trouver et tuer Oussama Ben Laden.

Certains des personnels qui y avaient été affectés avaient déjà passé plus de dix ans de leur vie à travailler sur Ben Laden. Mais le GBL représentait la première entité leur permettant de travailler sur ce sujet d'une manière globale, en synergie. Au cours des premières semaines, le GBL ne s'était réuni que la nuit, afin que ses membres n'attirent pas trop l'attention. Puis, l'information commençant à affluer de plus en plus rapidement, ils s'étaient mis à travailler à temps plein avec le soutien de Vince Mercaldi. En fait, dès les premiers jours, le directeur avait rencontré quotidiennement le chef du GBL, Richard Hallett, afin de garder un œil sur les avancées du groupe.

Et, le 1er septembre 2010, Hallett avait indiqué à Appelez-moi-Vince qu'ils avaient localisé OBL – ou tout au moins qu'ils avaient la forte conviction d'avoir trouvé ce salopard. Un messager du nom de Tareq Khan, l'homme qui utilisait le terme codé *al mas*, « le diamant », était retourné à sa villa. Le personnel du GBL était persuadé, sans l'ombre d'un doute, que Tareq était rentré pour remettre en mains propres un message qu'Oussama attendait depuis longtemps.

Le retour de Tareq à Abbottabad était l'une des raisons qui avaient justifié la présence de Charlie au Pakistan. Et c'était également la raison pour laquelle Dick Hallett, un maître barbouze qui avait débuté dans le corps des Marines, mais passé vingt-neuf ans de sa carrière en qualité d'opérateur du service action dans certains des endroits les moins recommandables de la planète, avait, dès le 3 septembre, et avec le soutien de Vince Mercaldi comme celui du D/NCS[1] Kapos, entamé un travail d'approche aussi sensible que complexe. Les efforts de Hallett avaient abouti à la mise en place d'une planque de la CIA à moins de 250 mètres de la villa d'Abbottabad dans laquelle Hallett et son meilleur analyste, surnommé Spike, pensaient que Ben Laden résidait.

Puis, le 18 octobre, moins de dix jours après que la planque eut été activée, CNN avait diffusé l'information selon laquelle, à en croire une source de l'OTAN, « Ben Laden vivait dans une villa au Pakistan ». La panique avait alors gagné Langley. Une panique silencieuse, étouffée, mais une panique très réelle.

Il avait fallu près d'une semaine pour que les effets secondaires se tassent.

Le premier jour de panique, Vince Mercaldi était monté au

1. Directeur/National Clandestine Service (directeur du Service clandestin national).

créneau pour prendre en main le GBL et limiter les dégâts. Il avait eu la présence d'esprit – le génie, affirmerait plus tard Dick Hallett – d'appeler aussitôt Richard Holbrooke, un diplomate chevronné, intime des arcanes de Washington et envoyé spécial du président au Pakistan.

Dick Holbrooke n'avait aucune idée de ce qui pouvait se passer à Abbottabad, pour la bonne raison qu'à l'instar de tous les bavards de Washington, il n'avait pas été mis dans le secret. Raison pour laquelle Vince l'avait appelé et lui avait confié sur le ton de la conspiration : « Je te le dis à toi, Dick, mais ne le répète surtout à personne ! Je peux t'assurer qu'en ce qui concerne la CIA, l'information de CNN est complètement bidon. C'est un vœu pieux. Une fiction irresponsable. L'OTAN s'est complètement emmêlé les pinceaux. »

Cette confidence avait été transmise dans la foulée par Holbrooke à ses journalistes favoris. De source autorisée, bien sûr.

Vince avait éclaté de rire lorsqu'il avait lu ses paroles – celles qui étaient publiables, sans que la source soit nominalement citée – dans la presse du lendemain.

La chose était assez risquée car, à l'époque, le Département de la Justice étrillait la CIA à la recherche de quelqu'un à assigner, n'importe qui, en raison des méthodes d'interrogatoire soi-disant « améliorées » de l'Agence. Et les commissions du renseignement du Congrès avaient demandé que les agents de la CIA ne puissent jamais mentir, tricher, voler ni faire quoi que ce soit que des boy-scouts ne pourraient pas faire. Raison pour laquelle les agents de Vince avaient dû faire preuve de belles qualités de contorsionnistes en fournissant des réponses officielles suffisamment floues pour étouffer l'affaire, sans que celles-ci ne leur reviennent en pleine figure lorsque la vérité sur Abbottabad finirait par être connue.

*

Vince se concentra sur le message flash de Charlie. Cinq équipes constituées d'enquêteurs pakistanais et d'une brute de Guantanamo – une très dangereuse brute, par-dessus le marché – passaient au peigne fin une ville de 35 000 habitants. *Merde.*

« Il ne fait aucun doute que les Pakistanais sont inquiets, pas vrai ? » Il brandit la feuille devant le maître barbouze du Service clandestin national. « Qu'en pensez-vous, Stuart ? »

Stuart Kapos avait vingt-huit années d'expérience en tant qu'officier au sein du Service clandestin national de la CIA. Il était maintenant à

sa tête. Âgé de 55 ans, costaud, il avait joué dans l'équipe de football de l'Académie navale et continuait aujourd'hui encore à courir le marathon. Kapos, qui était réputé au sein de l'Agence pour être quelqu'un de pragmatique, but son café, reposa sa tasse sur le bureau du directeur et se rencogna dans son fauteuil face à Mercaldi. « Je pense comme vous, patron. Les Pakistanais s'inquiètent de ce que nous pourrions faire. » Il sourit. « Et vous savez qu'ils ont raison de s'inquiéter.

– Nous n'avons aucune preuve de ce qu'OBL soit à Abbottabad.

– Pas encore.

– Et nous avons déjà dépensé plusieurs centaines de millions de dollars dans cette opération, sans obtenir le moindre début de preuve de sa présence à cet endroit.

– Vous savez qui ils avaient l'habitude de citer à l'Académie ? John Paul Jones[1] : « La victoire est impossible pour celui qui ne prend aucun risque. »

– Facile à dire pour vous, répondit le D/CIA. Vous travaillez dans l'ombre. C'est moi qui me ferai botter le cul en public si je dois expliquer au Congrès que nous avons gaspillé en vain l'argent du contribuable.

– C'est pour cela que vous avez droit à la plus grosse voiture et aux gardes du corps, rétorqua Kapos en grattant son crâne rasé. J'ai parlé à Dick Hallett et à Spike avant de venir ici. Laissez-moi vous dire ce que le GBL pense du message de Charlie. Ils disent : OK, partons du principe que les Pakistanais savent – ou tout au moins que quelques-uns d'entre eux savent – qu'OBL se trouve *réellement* dans la villa des frères Khan à Abbottabad. Et donc, les Pakistanais s'interrogent : que se passerait-il si ces imbéciles d'Américains prêtaient foi aux déclarations de cet homme de l'OTAN et commençaient à se demander si OBL n'est pas au Pakistan plutôt que caché dans une grotte du Waziristan ? Et que se passerait-il si le Grand Satan envoyait ses redoutables équipes de la CIA sur notre sol souverain pour vérifier l'histoire de l'OTAN ? Et que se passerait-il si le Grand Satan avait des espions à Abbottabad, où nous savons qu'OBL se cache, et qu'ils le trouvaient ? Alors nous autres, Pakistanais, nous serions dans la merde. Car nous aurions menti à notre plus important partenaire financier.

– Hmmm. Et puis ?

– Alors, les analystes de Spike estiment que les Pakistanais – du moins ceux qui protègent OBL – ont envoyé toute une équipe de

1. Officier de marine écossais, héros sur mer de la guerre d'indépendance des États-Unis.

sbires de l'ISI à Abbottabad pour s'assurer que nous n'opérons pas dans cette ville. »

Le directeur se gratta l'oreille.

Kapos poursuivit.

« Parce qu'il est certain qu'ils n'ont pas envoyé d'équipes ailleurs. Nous n'avons rien noté à Lahore, à Peshawar, Islamabad, Karachi ou Rawalpindi. Il n'y a aucune équipe nulle part, sauf à Abbottabad.

» Spike trouve que le déploiement de ces équipes est un signe très encourageant. Car vous savez, comme je le sais moi-même, que quand nous mettrons la main sur OBL – ce que nous finirons par faire – nous découvrirons qu'il a vécu dans une ville où tous les officiers supérieurs de l'armée pakistanaise et les grands pontes de leurs services de renseignement viennent prendre leur retraite. OBL, au milieu de la crème de l'appareil militaire pakistanais et de ses barbouzes ? Et nous le tuerions sous leur nez ? Ils ne feront pas que se chier dessus. Ils se noieront dans leur propre merde. »

« Hmmm. » Pendant quelques dizaines de secondes, le directeur resta assis silencieusement en contemplant le plafond, puis il reprit la parole. « OK, Stu, mettons que vous ayez raison. OBL se trouve à Abbottabad. Dans ce cas, comment faisons-nous pour garder les Pakistanais à l'écart ? »

Kapos répondit par un haussement d'épaules, puis il pointa le doigt en direction de la tasse de café qu'il avait posée sur le bureau du directeur. « Il suffit de suivre les instructions marquées sur ma tasse. »

Vince fit tourner la tasse jusqu'à ce qu'il puisse lire le texte marqué dessus : « NE RIEN ADMETTRE. TOUT NIER. RÉPONDRE À UNE ACCUSATION PAR UNE AUTRE. » Il éclata de rire. « C'est tout ?

– En résumé, oui.

– Amusant, Stu. Très amusant. – Le regard du directeur redevint sérieux. – Écoutez, si le GBL a raison, alors nous devons distraire les Pakistanais. Attirer leur attention ailleurs qu'à Abbottabad, loin du Walhalla. Nous devons détourner leur attention.

– C'est exact, acquiesça Kapos. Vous vous rappelez Sun Tzu ? »

Vince fronça les sourcils. « Sun Tzu ?

– Il a écrit : « Toute guerre est fondée sur la tromperie. » – L'officier du service opérations but son café. – Aujourd'hui, 7 décembre, nous commémorons l'anniversaire de Pearl Harbor. Vous vous rappelez comment les Japonais ont occupé Roosevelt en menant des négociations illusoires pendant que la flotte de l'amiral Isoroku Yamamoto voguait plein est en direction d'Hawaii ? Nous devons faire la même chose

avec les Pakistanais, les occuper avec une bonne partie de bonneteau et de jeux de miroirs. »

Vince posa le message flash de Charlie sur son bureau, feuille retournée, et agita les mains au-dessus comme s'il déplaçait des cartes à jouer, face cachée.

« Ne quittez pas l'as des yeux et empochez vingt dollars.

– Que personne n'empoche jamais. Exactement. »

Le D/CIA fixa son directeur dans les yeux.

« Et je parie que vous avez déjà une opération de diversion à l'esprit ? »

Stuart Kapos glissa un pouce dans ses bretelles rouge, bleu et blanc et adressa un sourire chafouin à son patron. « Vous avez encore dix minutes à me consacrer ?

– J'ai toute la journée devant moi si vous le souhaitez.

– Dix minutes suffiront. Il s'agit d'une chose bête comme chou. Vous allez adorer.

– Faudra-t-il en informer le Congrès ? »

Kapos secoua la tête. « Pas la peine. Tous les acteurs sont déjà en place. Je vais faire appel à deux équipes de notre programme de ciblage Whiskey Trio. Whiskey Trio est géré par la Division des Activités spéciales et le Congrès a déjà été briefé à son sujet. Le GBL peut donc continuer comme avant. »

Cela rendit Vince heureux. Le fait qu'il n'y ait pas à briefer à nouveau le Congrès signifiait qu'il n'y avait pas de nouveau risque de fuite. Le D/CIA posa ses deux coudes sur son bureau et croisa les mains. « Allez-y, mon garçon. Je vous écoute. »

4

Cumberland Parkway, Virginia Beach, Virginie
9 décembre 2010, 5h10 (heure locale)

Le maître d'équipage de seconde classe (SEAL) Troy Roberts, promotion BUD/S[1] 237, acheva les huit minutes d'étirement qu'il faisait tous les matins afin de ne pas souffrir de crampes lorsqu'il effectuerait son footing de 12 kilomètres. Son itinéraire de ce matin le conduirait vers l'ouest, autour du lac Trashmore, puis vers le sud et l'est, où il longerait le périmètre du Bow Creek Country Club. Il ne répétait jamais le même parcours d'un jour à l'autre. Cela faisait partie de ses procédures de sécurité opérationnelle habituelles.

La sécurité était un élément intrinsèque du mode de vie que menait Troy – et sa famille. Lorsque son épouse, Brittany, était interrogée sur les activités de son mari, elle répondait que Troy travaillait au sein d'une équipe logistique de la Navy chargée d'appuyer les équipes SEAL, même si elle savait que c'était un mensonge. Elle mentait parce que son mari était un Navy SEAL dont les missions, de même que le véritable nom de son unité, étaient classifiées top secret.

La capacité de Troy à mener cette double existence avait été prise en compte dans son processus de sélection. Troy avait subi toute une batterie de tests psychologiques destinée à s'assurer qu'il n'était pas sociopathe et ne souffrait d'aucun trouble de la personnalité. Les résultats avaient également démontré qu'il faisait partie de cette infime minorité – une personne sur plusieurs centaines de milliers d'individus – capable de tuer avec efficacité, brutalité, de n'importe quelle manière, puis de tourner le bouton et de rentrer chez lui pour redevenir un père et un mari aimant. En d'autres mots, c'était un opérateur idéal pour les forces spéciales.

Ce qui était une bonne chose dans la mesure où le coût de son entraînement ininterrompu atteindrait au final une somme à sept

1. *Basic Underwater Demolition/SEAL* : entraînement de 24 semaines destiné à selectionner les futurs Navy SEALs.

chiffres. Il pouvait forcer des serrures, voler des voitures, chiffrer ou déchiffrer des messages, sauter d'un avion ou même s'exfiltrer d'un sous-marin nucléaire immergé à bord d'un propulseur sous-marin. Depuis sa récente affectation au sein de son unité actuelle, cet opérateur au visage poupin avait déjà tué plus d'une vingtaine de personnes. Non par des tirs longue distance, mais en face à face, en mettant les mains dans le cambouis. Et, à la différence des SEALs de la base amphibie de Little Creek, où les SEAL Team Deux, Quatre, Huit et Dix étaient cantonnés, Troy portait rarement en public l'insigne SEAL constitué d'un aigle, d'un pistolet à pierre et d'un trident, communément surnommé le « Budweiser » au sein du SEAL.

Il faut dire qu'il portait rarement l'uniforme, à l'exception de quelques rares occasions ou lorsqu'il était déployé à l'étranger. Il allait travailler en vêtements civils, le plus souvent en jean et avec une surchemise flottante qui lui permettait de dissimuler le Glock 26 glissé dans son holster fatigué en Kydex et en cuir Crossbreed, ainsi que son poignard Emerson LaGriffe, qu'il portait attaché à une chaîne autour de son cou pour un usage éventuel en cas de situation désespérée – deux armes qu'il emmenait partout avec lui, même dans ses footings quotidiens. Il n'utilisait les équipements que l'armée mettait à sa disposition qu'après avoir franchi le checkpoint qui conduisait au Centre d'entraînement de Dam Neck Fleet, à douze minutes de son domicile.

Il y en avait un paquet. Ce que le contribuable américain avait acheté à l'usage du jeune homme brun de 24 ans originaire du Minnesota, et dont l'indicatif radio était T-Rob, remplissait un conteneur de 6 mètres de long – plus précisément un conteneur d'acier de 5,94 mètres de long, 2,50 mètres de haut et 2,44 mètres de large. Jusqu'à la gueule.

Ce conteneur et des dizaines d'autres, chacun d'eux contenant l'équipement individuel d'un SEAL, étaient entreposés dans un bâtiment semblable à un hangar à l'est de Regulus Avenue et au nord du lac Tecumseh, à l'extrémité nord du campus tentaculaire de Dam Neck qui hébergeait le quartier général de l'unité de Troy Roberts, le Naval Special Warfare Development Group, plus souvent désigné sous son acronyme DevGru.

Le DevGru était le terme non classifié utilisé pour évoquer l'unité précédemment connue sous le nom de SEAL Team 6. Le ST6 avait été créé à la suite de la tentative calamiteuse de sauvetage d'otages américains en Iran par la Delta Force, tentative qui s'était soldée par la débâcle des équipes sur le site balisé Desert One le 25 avril 1980, provoquant la mort de huit soldats américains et ternissant le

prestige et l'image des États-Unis auprès de leurs alliés comme de leurs adversaires. À la fin du mois d'octobre de cette même année, le premier chef de corps du ST6, le capitaine de frégate Richard Marcinko, avait personnellement sélectionné les soixante-douze premiers SEALs qui intégreraient l'unité – les Plankowners[1] en langage Navy – en les soustrayant au SEAL Team 1, basé à Coronado, en Californie, et au SEAL Team 2, basé à Little Creek, en Virginie.

Marcinko poussa la formation du SEAL Team 6 au maximum. Ces nouvelles recrues entraînées à l'art du contre-terrorisme grillèrent des milliers de cartouches ; perfectionnèrent le saut en parachute à haute altitude ; affinèrent leurs techniques d'abordage des navires de croisière, des tankers ou des porte-conteneurs en utilisant des échelles souples d'escalade et leur seule force musculaire ; améliorèrent leurs tactiques pour donner l'assaut à n'importe quelle structure, qu'il s'agisse d'une plate-forme pétrolière, d'un avion ou d'un train de voyageurs. Ils pouvaient être déployés à partir d'un sous-marin ou d'un avion de ligne. Ils s'entraînèrent sans relâche, partageant leur expérience avec leurs homologues étrangers, le Special Air Service et le Special Boat Squadron des Britanniques, le GSG-9 des Allemands ou encore le Sayeret Matkal des Israéliens.

Cependant, au milieu des années 1980, le ST6 traversa une mauvaise passe. En dépit du fait que les hommes du Team 6 étaient parmi les meilleurs au monde, la discipline de l'unité n'en était pas moins réputée pour être laxiste. Les débordements alcoolisés n'étaient pas rares et la gestion financière de l'unité quasiment inexistante.

Le Service d'enquête criminelle de la Navy lança une procédure qui aboutit à l'inculpation de plusieurs membres du ST6, dont son ancien chef de corps, Richard Marcinko. Plusieurs d'entre eux furent jugés coupables d'infractions. Marcinko en personne fut condamné à un an de prison à purger au quartier de basse sécurité de la prison fédérale de Petersburg, en Virginie. Les charges retenues contre lui étaient les suivantes : « Conspiration en vue de frauder le gouvernement des États-Unis et tentatives de corruption. Article 18 du Code des États-Unis, section 371. »

Cela incita la Navy à modifier le nom de l'unité en 1987, dans l'espoir que ses fautes soient rapidement oubliées. Elles ne le furent pas – du moins pas avant une dizaine d'années.

De la même manière, le nouveau nom de l'unité ne fut jamais

1. Surnom attribué par la Navy aux premiers membres d'équipage servant sur un navire tout juste baptisé.

réellement adopté. La Navy l'avait peut-être rebaptisée DevGru, mais, dans l'esprit de la plupart des marins, ainsi que dans l'esprit du grand public – à travers les vidéos postées sur YouTube, les jeux vidéo ou les romans –, elle resterait connue sous le nom de SEAL Team Six.

*

5h12

La température atteignait péniblement les 2 degrés au-dessus de zéro lorsque Troy entama ses foulées face au vent. Le froid ne le gênait pas : il courait toujours en short, quel que soit le temps, mais le haut de son corps n'en était pas moins protégé par trois fines épaisseurs de vêtements aussi légers qu'imperméables et étanches, le tout couronné par un bonnet de marin.

Courir avait toujours constitué une thérapie pour Troy. Même au cours du stage BUD/S, les six mois infernaux que devaient traverser tous les SEALs dans le cadre de leur sélection initiale, et au cours desquels les stagiaires couraient sur près de 1 300 kilomètres au total, il avait profité de ces périodes de course pour faire le vide et laisser son corps épuisé purger le stress accumulé.

La sélection pour le DevGru avait été encore plus difficile. Troy avait été le seul des quatorze candidats à achever le nouveau cycle d'entraînement de six mois effectué à l'automne 2007.

Mais le stage BUD/S – et même la Semaine d'enfer, au cours de laquelle l'effectif de la promotion 237 était passé de quatre-vingts hommes à quelques dizaines, puis à dix-huit seulement – avait été facile en comparaison de ce qu'il vivait à présent.

Sa carrière au DevGru était en jeu, ce qui impliquait que sa carrière au sein de la Navy l'était également puisqu'il ne s'imaginait pas être autre chose qu'un SEAL. Il s'était engagé dans la Navy à 18 ans, s'était porté volontaire pour le stage BUD/S dès que cela avait été possible, puis, après deux années passées au sein du SEAL Team 4, il avait passé les sélections pour le DevGru.

En fin de compte, tout se résumait maintenant à une seule chose : il était conscient de ce qu'il vivait pleinement son rêve et qu'il ne pourrait jamais se satisfaire de moins. Mais que se passerait-il s'ils lui retiraient son accréditation secret défense ? Il se retrouverait à la rue. Compte tenu de la situation économique, de son emprunt à rembourser, de son épouse Brittany qui travaillait à mi-temps, de la garderie à payer pour leur fils Corbin, âgé de 5 ans et demi, et du fait

qu'ils allaient avoir un deuxième enfant… Ils perdraient la maison. Tout. Et que dirait son pasteur ? Troy était un chrétien pratiquant ; lui et Brittany s'impliquaient dans la vie de leur paroisse.

Ça ne sentait pas bon. Pas bon du tout.

*

Il s'était écoulé deux mois à peine, presque jour pour jour, depuis que Troy avait été intégré dans le groupe d'assaut SEAL chargé de venir en aide à la Britannique Linda Norgrove, une jeune femme de 36 ans travaillant pour une association humanitaire américaine. Norgrove avait été enlevée le 26 septembre 2010 dans l'est de l'Afghanistan, dans la province de Kunar. Des drones américains l'avaient surveillée, elle et ses trois collègues afghans, tandis qu'ils étaient transférés dans un compound fortifié de la province de Korengal. À l'aide des technologies laser de l'Agence de sécurité nationale et des systèmes d'imagerie de l'Agence géospatiale nationale – il avait été démontré, sans l'ombre d'un doute, que les ravisseurs s'apprêtaient à mutiler et à tuer leurs prisonniers.

Une mission nocturne avait été montée. Le commandant de la Task Force 131 avait chargé une équipe d'assaut de six hommes, détachés du Red Squadron, de la conduire.

Six des ravisseurs de Norgrove avaient été tués au cours de l'assaut initial, et celle-ci avait réussi à s'enfuir dans la confusion qui avait suivi la fusillade. Mais aucun des SEALs ne s'en était alors rendu compte, et lorsque l'un d'eux avait aperçu un mouvement sur le toit de l'un des bâtiments, il avait instinctivement lancé une grenade. Quelques instants plus tard, Norgrove avait été découverte mortellement blessée, allongée près du corps déchiqueté de l'un de ses ravisseurs.

Au cours du débriefing de fin de mission qui s'était ensuivi, aucun des hommes du Red Squadron n'avait mentionné la grenade. Les premiers rapports indiquèrent que Norgrove avait été tuée quand l'un des ravisseurs avait fait exploser la veste de kamikaze qu'il portait sur lui, ce qui était cohérent avec l'histoire qu'avaient rapportée les SEALs au cours de leur débriefing initial.

Mais de nouvelles investigations menées par le commandant de la Task Force rattachée au Joint Special Operations Command, un lieutenant-colonel des Rangers qui avait suivi le déroulement de la mission filmée en temps réel par un Predator, révélèrent qu'il n'y avait eu aucune veste explosive. L'examen de la vidéo du Predator confirma qu'un SEAL avait bien lancé une grenade.

C'était alors que le SEAL coupable d'avoir lancé la grenade s'était désigné. Il ne faisait aucun doute qu'il ferait l'objet d'une enquête pouvant se conclure par une sanction disciplinaire et, éventuellement, par une mise à pied définitive. Mais les autres SEALs étaient tout aussi responsables puisqu'ils avaient péché par omission. Ils n'avaient pas menti, ils avaient gardé le silence. Ils avaient trahi leur code d'honneur. Le fait que Norgrove ait été tuée par accident tracassait Troy, mais ça ne le traumatisait pas, pas plus que cela ne traumatisait ses camarades. Ils avaient tous participé à d'innombrables missions du même genre et savaient que la guerre était quelque chose de compliqué et que des gens -- parfois des innocents – se faisaient tuer, y compris par des tirs amis. Les perturbations psychologiques que cet accident avait entraînées au sein de l'équipe étaient plus ennuyeuses. L'accident et les enquêtes qui en avaient résulté avaient brisé l'unité de l'équipe. Les investigations avaient laminé leur sentiment d'appartenance à un groupe et les avaient renvoyés à leur individualité. L'intégrité de leur unité était menacée et leurs carrières étaient compromises. La situation n'avait rien de très sain.

Neuf semaines plus tard, la carrière de Troy était toujours en jeu. Le déploiement du Troop Charlie avait été reporté. Il était désormais assigné à un bureau à Dam Neck en attendant que les autorités décident de ce qu'il convenait de faire de lui et de ses camarades.

Pire, le Red Squadron lui-même, et par extension l'ensemble du DevGru, faisait l'objet d'un examen approfondi de la part des bureaucrates de la Navy à Washington, dont beaucoup – des commandants de bord, des volants, des sous-mariniers – ne débordaient guère de sympathie envers les SEALs, qu'ils considéraient comme des cow-boys, des individus incontrôlables ou pire encore. Et le fiasco de Norgrove n'avait fait que renforcer cette opinion négative.

Mais la Navy était bien différente de ce qu'elle avait été par le passé, et cela valait aussi pour le SEAL. À l'époque, d'après ce qu'avait entendu dire Troy, l'unité rassemblait ce que l'on pouvait voir dans le vieux film *Navy Seals : les meilleurs*, à savoir beaucoup d'alcool, des bagnoles puissantes et des jolies filles. Les comportements excessifs étaient alors encouragés par les officiers et les sous-officiers.

Ce n'était plus le cas aujourd'hui. Une simple conduite en état d'ivresse pouvait valoir à un SEAL de perdre son accréditation top secret – et son boulot au sein du Team. Il en allait de même pour une faute de comportement. Les SEALs d'aujourd'hui étaient bien moins enclins que leurs homologues des années 1980 à passer toute la nuit à boire dans l'un des nombreux bars de Virginia Beach. Pour

T-Rob et la plupart de ses camarades, cela n'allait pas au-delà d'une ou deux bières sirotées au domicile privé. Car si vous étiez convoqué en urgence sur votre BlackBerry et que vous n'étiez pas sobre et prêt à être déployé, il ne vous restait plus qu'à prier Dieu.

Mais la situation n'était pas désespérée. Troy avait deux atouts dans sa manche qui pouvaient servir sa cause : l'un d'eux était le chef de corps du JSOC, et l'autre le plus proche ami et collègue de Troy.

Le Com/JSOC, l'homme auquel rapportaient tous les SEALs du DevGru, était lui-même un SEAL. Le vice-amiral Wesley Bolin, USNA'76[1] et BUD/S promotion 95 (1978), avait commandé le SEAL Team 3 à Coronado, puis le DevGru, avant de servir comme numéro trois au sein du Centre des opérations spéciales de Tampa. Comme son prédécesseur immédiat au JSOC, le lieutenant-général Stanley McChrystal, Wes Bolin était un chef habitué à conduire ses hommes en première ligne, n'hésitant jamais à accompagner les éléments des groupes d'assaut de la Task Force 131, qui était spécialisée dans les missions de capture/neutralisation de cibles de haute valeur.

Bolin était également un spécialiste de la guerre contre-insurrectionnelle en général, et des opérations spéciales en particulier – quelqu'un qui comprenait que la guerre se résumait à tuer des gens et à détruire, et que la victoire consistait à faire subir cela aux autres avant qu'ils ne vous le fassent subir.

En fait, en 1994, alors étudiant en troisième cycle à l'Académie navale de Monterey, en Californie, le capitaine de corvette Wes Bolin avait inspiré un autre étudiant et collègue du SEAL Team 3, Bill McRaven, au point que celui-ci avait écrit un ouvrage décisif sur les opérations de guerre contre-insurrectionnelle, *Spec Ops : Case Studies in Special Operations Warfare, Theory and Practice*[2]. Cet ouvrage, qui avait été publié l'année suivante, analysait huit importantes opérations spéciales, des fiascos (Opération Chariot, le raid des forces britanniques sur Saint-Nazaire en 1942) comme des succès (le raid des Rangers américains sur le camp de prisonniers de Cabanatuan en janvier 1945 ; ainsi que l'opération Jonathan, le raid sur Entebbe mené par les Israéliens en 1976), mais aussi d'autres qui n'avaient pas donné les résultats escomptés (Opération Kingpin, le raid avorté de l'armée américaine sur Son Tay en 1970). McRaven avait pour ainsi dire dédié son livre à Wes.

Troy avait rencontré l'amiral Bolin, originaire de l'Arizona et

1. United States Naval Academy, promotion 1976.
2. *Opérations spéciales : études de cas en guerre contre-insurrectionnelle, théorie et pratique.*

ancien joueur de l'équipe de football de l'Académie navale, au cours de l'une des fréquentes visites du commandant du JSOC en Afghanistan. Wes Bolin avait même partagé l'hélicoptère de Troy au cours de deux missions de capture/neutralisation. Le jeune SEAL et ses camarades avaient alors su qu'ils auraient droit à une poignée de main virile de la part de l'amiral au torse musclé dont l'indicatif radio était Slam[1]. Après tout, c'était l'amiral Slam qui plus d'une fois, en public, avait fait allusion aux stratèges lisses et politiquement corrects de la Navy au Pentagone – ceux qui avaient réclamé les têtes du Red Squadron – en les appelant « les princes parfumés ». Et c'était aussi l'un des rares officiers généraux à demander que la loyauté s'applique aussi bien du haut vers le bas que du bas vers le haut de la chaîne de commandement.

L'autre atout de Troy était le quartier-maître du Troop Alpha. Danny Walker était le vétéran du Red Squadron. Aujourd'hui âgé de 43 ans, il s'était engagé dans la Navy après avoir passé cinq ans au 82e Airborne. Il avait intégré le stage BUD/S de la promotion 203 à 29 ans, avec quatre ans de plus que le plus âgé de tous les autres candidats. Cela faisait désormais près de dix ans qu'il travaillait pour le DevGru et ce n'était pas seulement le meilleur ami de Troy, c'était aussi son coach et son mentor. Ils fréquentaient en outre la même église.

Le conseil de Danny avait été aussi concis qu'amical : « Considère cela comme une sorte de purgatoire, T-Rob. Cela va s'arranger. Et je surveille tes arrières. Alors, garde tes idées au clair, serre les fesses et ferme les écoutilles. »

*

Il commença à bruiner. Troy leva les yeux et balaya l'horizon. Des nuages gris s'accumulaient au-dessus de lui, mais il distinguait un bout de ciel bleu à l'ouest. La pluie ne durerait pas. Il accéléra le rythme, pressé de finir son footing et de retrouver son bureau.

Il détestait ne rien avoir à faire et il savait que plus il serait privé longtemps de séances de tir, de vols en hélicoptère ou de tout autre entraînement lui permettant d'entretenir ses aptitudes, plus il lui faudrait de temps pour se remettre à niveau. Mais Troy était persuadé, intimement convaincu, que Dieu avait ses raisons. Il avait son propre dessein. Bien sûr, Troy ne savait pas ce qu'Il pouvait avoir en tête, mais il y avait quelque chose. De la même manière que Dieu lui

1. Broyer, écraser.

avait permis de survivre au stage BUD/S et à la sélection du Green Squadron, de la même manière qu'il lui avait accordé le don de sauter d'un avion à plus de 10 kilomètres d'altitude, de descendre en rappel d'un hélicoptère, de pénétrer en force dans un bâtiment ou de presser la détente pour neutraliser une cible de haute valeur.

Ouais, la vie pouvait maintenant faire chier, mais Dieu avait un plan et Il ferait en sorte que Troy le réalise. Alors, Troy garderait la foi et le cap jusqu'à ce que Dieu dévoile Son jeu et – Oh, mon Dieu, s'il Vous plaît – le renvoie faire la guerre.

Sur un plan plus rationnel, Troy connaissait également par cœur les deux vérités que connaissaient tous les SEALs : tout d'abord, que le job le plus pourri au sein du DevGru ou de n'importe quel autre Team du SEAL valait toujours mieux que n'importe quel autre boulot dans la Navy. Et la seconde ? C'est l'un des instructeurs de Troy au cours du stage BUD/S qui l'avait mieux énoncée. C'était au cours de la Semaine d'enfer, au soir du deuxième jour, alors qu'ils n'avaient pas encore dormi une seule minute. L'instructeur les avait faits se jeter dans l'écume glacée – cela se passait fin février –, puis sur le sable. Encore et encore.

Ils appelaient cela l'exercice du sifflet. Un premier coup de sifflet, et vous plongiez dans l'eau. Un deuxième coup de sifflet, et vous vous rouliez dans le sable. Au troisième coup de sifflet, vous rampiez dans le sable en direction des instructeurs. Et à nouveau plonger dans l'eau. Rouler dans le sable. Ramper. Pendant plus d'une heure. À la fin de l'exercice, le treillis gorgé d'eau et poisseux de sable de Troy pesait plus de 10 kilos tandis que ses jambes, son dos, ses épaules et son torse étaient pelés à vif. Ses chevilles étaient ensanglantées en raison du sable qui s'était infiltré dans ses rangers. Au bord de l'hypothermie, il tremblait tant qu'il parvenait à peine à se tenir debout.

C'est alors qu'avait débuté la phase suivante de la Semaine d'enfer. Chacun des équipages de six stagiaires affectés à un même canot avait hérité de son poteau télégraphique. Ils avaient commencé par faire une série de 25 abdominaux (couché-assis) avec le poteau serré contre leurs poitrines. Puis ils avaient hissé le poteau sur leurs épaules et entamé un footing de 2 kilomètres. Sur la plage. Sur le sable mouillé. En pleine nuit.

Après avoir parcouru moins d'une centaine de mètres, les muscles le tiraillant, les ampoules se formant sur son épaule, et après une demi-douzaine de faux pas au cours desquels il avait cru se casser la cheville, Troy avait sérieusement pensé qu'il allait mourir là.

C'était l'idée générale de la Semaine d'enfer. Même s'il n'avait

pu le formuler à ce moment-là, Troy avait instinctivement compris que ce n'étaient pas les gazelles qui survivraient à la Semaine d'enfer, pas plus que les adeptes de la musculation ou les athlètes de l'université. C'étaient les gueux – il espérait être l'un d'eux –, ceux qui se contentaient de tenir le coup, de ne rien lâcher. Les gueux qui encaissaient la douleur et la souffrance et le froid et qui aidaient aussi leurs camarades à résister. Ceux qui n'abandonnaient jamais.

Alors, Troy lutta contre la douleur, les ampoules et les chevilles gonflées. Et contre le froid, ce froid qui pénétrait au plus profond de vous et vous engourdissait l'esprit. Un froid comme il n'en avait jamais connu auparavant. Et à l'issue de ces deux interminables kilomètres, quand les instructeurs les avait finalement autorisés à se débarrasser de leur poteau et à s'écrouler dans le sable, Troy avait découvert la vérité sur ce qu'était la vie d'un SEAL.

« Demain », avait aboyé dans son mégaphone l'instructeur bronzé à l'attention des misérables stagiaires effondrés dans le sable glacé, « Demain, bande de crevards, je vous ferai faire des trucs qui vous donneront l'impression que la journée d'aujourd'hui était une partie de plaisir. »

« Oh ouais », avait-il hurlé en courant à reculons dans le sable, un gros cigare cubain Cohiba Siglo VI à la main droite, « une putain de partie de plaisir… »

L'instructeur avait failli perdre l'équilibre tant il riait. « Demain, vous apprendrez que la seule journée facile, c'était… hier ! »

5

Consulat américain, Lahore, Pakistan
23 décembre 2010, 10 heures (heure locale)

Ty Weaver déposa son téléphone mobile dans le casier sécurisé à l'extérieur du Bureau régional de sécurité du consulat, là où une chambre sourde[1] avait été aménagée. Il composa le code sur le clavier puis, tout en prenant soin de ne pas déranger le voile de plastique protecteur à l'entrée, il ouvrit la porte.

Weaver, âgé de 36 ans, apparaissait dans le répertoire du consulat en tant que consultant logistique & sécurité, gérant de la société Kronos International établie à Orlando, en Floride. En réalité, Kronos était une société de couverture de la CIA et Weaver, qui avait passé sept ans en tant qu'opérateur au sein de la Delta Force – l'unité de l'armée de terre basée à Fort Bragg, spécialisée dans les opérations de libération d'otages ou de contre-terrorisme –, travaillait actuellement avec le grade de GS-14 pour la Ground Branch de la Division des Activités spéciales de la CIA, la branche paramilitaire dédiée aux opérations terrestres de l'Agence.

Il avait rejoint la CIA en 2007, peu après avoir œuvré au sein d'une mission commune CIA-Delta au nord-ouest de la Chine. Depuis, il avait effectué deux tours d'opération de six mois chacun en Afghanistan ainsi qu'un détachement de quatre mois à l'ambassade américaine d'Islamabad. Il avait passé les dix derniers mois à Ashburn, en Virginie, avec son épouse Patty, et avait travaillé comme instructeur pour l'Agence au camp de West Virginia, où l'on formait le personnel aux manœuvres évasives ou défensives au volant d'une voiture. C'était un boulot tranquille : un petit trajet tous les matins jusqu'à Summit Point, puis un retour à la maison pour 17 heures.

Cependant, à la mi-octobre, Rich Erwin, le directeur des opérations pour la Division des Activités spéciales, l'avait convoqué et lui avait demandé de se porter volontaire pour un second détachement à

1. Pièce spécialement conçue pour être à l'abri des moyens d'écoute.

Islamabad. L'Agence avait besoin d'un opérateur qui connaisse le coin et puisse vadrouiller au milieu de nulle part afin de marquer les cibles destinées aux drones Predator armés. Non seulement Ty connaissait le pays, mais il avait les capacités opérationnelles et les connaissances techniques requises pour la mission. Accepterait-il ?

Le moment était particulièrement mal choisi, et Ty avait expliqué pourquoi à Erwin. Son épouse Patty était enceinte de cinq mois. Elle avait fait une fausse couche l'année précédente et le médecin lui avait demandé de se reposer cette fois-ci. Ce serait leur premier enfant. L'Agence lui avait d'ailleurs promis qu'il n'aurait pas à effectuer de nouveau déplacement avant l'été 2011.

Il avait balayé le bureau du regard, furieux que le directeur des opérations spéciales ait osé le convoquer pour lui poser la question.

Rich Erwin avait haussé les épaules avec empathie. « Eh, je sais que c'est dur pour vous », avait-il répondu. « Le problème, c'est que nous venons de créer une unité mixte avec le Squadron D de l'AWG[1]. »

C'était une nouveauté pour Ty. Les unités militaires des opérations spéciales avaient entretenu des relations plutôt tendues avec l'Agence au cours de ces dernières années. Cela tenait à leur culture du commandement : bien sûr, ils avaient été obligés de travailler ensemble en fonction des circonstances et des missions, mais cela revenait à chaque fois à mélanger de l'eau avec de l'huile. Les opérateurs ne posaient aucun problème – plusieurs d'entre eux provenaient des unités d'élite ou du corps des éclaireurs des Marines – mais, au sommet, il n'y avait aucune homogénéité, aucune symbiose, et très peu de je-finis-la-phrase-que-vous-avez-commencée ou d'esprit d'unité tel qu'il était pratiqué par les opérateurs d'élite.

Mais le D/CIA avait désormais établi d'étroites relations de travail avec Wes Bolin au JSOC. Ils faisaient mieux que s'entendre, ils s'appréciaient mutuellement. D'importants projets étaient en cours. Faute de mieux, la proposition d'envoyer Ty en détachement constituait un premier test pour savoir si cette entente qui régnait au sommet pourrait se propager jusqu'à la base.

« Raison pour laquelle nous avons besoin de vous, Ty. Vous êtes pour ainsi dire le seul gars connaissant suffisamment bien le Pakistan et l'AWG pour pouvoir vous intégrer à la mission de manière impromptue. »

Ty avait dû admettre que Rich n'avait pas tort. La Division des Activités spéciales comportait son lot de SEALs et de Marines, mais

1. *Asymmetric Warfare Group* : Groupe de guerre asymétrique.

le Squadron D – qui était l'un des deux éléments secrets de l'AWG basé à Fort Meade – était composé en grande majorité d'anciens opérateurs de la Delta Force ou d'anciens Rangers du 75e Ranger Airborne Regiment. Ty avait passé trois années au 75e avant d'intégrer la Delta Force. Il avait également travaillé en collaboration étroite avec le Squadron C de l'AWG dans la province du Helmand, en Afghanistan, en 2008 et en 2009. Il les avait aidés à peaufiner leurs méthodes d'identification et de frappe de cibles de haute valeur – les talibans fabricants de bombes et les artificiers d'Al-Qaida spécialisés dans la conception des IED[1].

À l'origine, les tactiques avaient été développées en 2005 et en 2006 pour l'Irak, par les éléments du programme anti-IED baptisé Constant Hawk[2], mais elles avaient été significativement améliorées et perfectionnées dans le Helmand sous la houlette du programme Whiskey Solo développé par l'AWG.

Et la CIA voulait désormais adapter le programme Whiskey Solo aux spécificités du théâtre AfPak. Cette nouvelle unité mixte serait baptisée Whiskey Trio. Son principal défi ? Whiskey Trio devait opérer sous le radar, car les ultranationalistes pakistanais devenaient fous furieux chaque fois qu'un djihadiste était réduit en poussière par un tir de missile Hellfire.

« Ça ne vous prendra pas plus de quatre semaines, avait annoncé Rich.

– Quatre semaines critiques en ce qui concerne Patty.

– Nous prendrons soin d'elle. – Rich avait lu une expression de scepticisme sur le visage de Ty. – Je suis sérieux. Nous irons la voir tous les jours s'il le faut. Nous sommes même prêts à lui fournir une aide à domicile à plein temps. »

Ty avait fixé son chef d'un air dubitatif. « Bon Dieu, Rich ! » Il s'était levé. « Je descends à la cafétéria me chercher un café. »

Rich avait gardé une expression neutre. « Bien sûr, réfléchissez-y. Mais ramenez-moi un café, OK ? Noir, sans sucre. »

*

Évidemment, il s'était porté volontaire. Au fond de lui, Ty était toujours un soldat qui croyait aux valeurs surannées du Devoir, de l'Honneur, de la Patrie. Il n'en avait pas moins arraché une rallonge

1. *Improvised Explosive Device* : engin explosif improvisé.
2. Programme de détection des IED par moyens aériens à l'aide de prises de vue haute résolution et d'analyse informatisée de l'image.

budgétaire à Rich Erwin afin que Patty puisse être effectivement veillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant qu'il serait en déplacement. En même temps, ce détachement lui donnerait la chance de reprendre contact avec son ancien camarade de Delta, indicatif Loner, qui commandait actuellement le Squadron D de l'AWG. Loner était un quartier-maître longiligne aux cheveux noirs qui vivait dans le Maryland, à environ trois quarts d'heure de route de Fort Meade. Il était le meilleur tireur au pistolet avec lequel Ty avait jamais travaillé. Et l'un des hommes les plus durs à la tâche.

Ty se rendrait au Pakistan de la même manière qu'il avait procédé pour son premier détachement : avec un passeport officiel[1] plutôt qu'avec un passeport diplomatique, et sous la fausse identité de Tim White. Sa couverture serait celle d'un consultant en sécurité pour l'ambassade américaine à Islamabad et le consulat américain à Lahore.

Loner et deux autres gâchettes du Squadron D, Kent et Gary, l'accompagneraient sous passeports officiels en qualité de personnels de sécurité détachés comme chauffeurs auprès de l'attaché défense régional du Département d'État en poste à Islamabad. L'attaché défense les affecterait ensuite au consulat de Lahore.

Sur le papier, Ty rendrait compte aux attachés défense de Lahore et de Peshawar, pour lesquels il réaliserait des enquêtes de sécurité et, par définition, servirait en première ligne dans les négociations diplomatiques entre les deux pays. Ce qu'il ferait réellement afin de justifier sa couverture. Il en avait besoin car les deux consulats, aussi bien que l'ambassade à Islamabad, grouillaient de personnels que le Département d'État qualifiait de « personnel national » (FSN, Foreign Service Nationals[2]). Les FSN étaient indispensables car, pour dire les choses crûment, très peu de diplomates américains parlaient couramment le pachtoun, et aucun d'entre eux ne travaillait à Lahore. Il revenait donc aux FSN, plutôt qu'aux fonctionnaires américains du service diplomatique, de conduire les affaires du consulat. Les Américains se contentaient de gérer les Pakistanais qui parlaient anglais.

D'autre part, la CIA était convaincue que de nombreux FSN travaillant en tant que personnel consulaire, chauffeur, garde, traducteur, secrétaire, concierge, cuisinier, ou encore employé au service des visas, étaient également officiers ou agents traitants de l'ISI – les services de renseignement militaire pakistanais.

1. Passeport attribué aux membres du Congrès ou au personnel d'une mission diplomatique à l'étranger. Il ne garantit pas l'immunité diplomatique.
2. Contractuel de nationalité étrangère au service du gouvernement américain.

Le fait que chaque consulat ou ambassade des États-Unis soit infiltré par des opérateurs des services de renseignement de leurs pays hôtes était une réalité indéniable. Raison pour laquelle Ty et ses collègues devaient absolument maintenir leur couverture et accomplir le travail qu'ils étaient censés faire en fonction de leurs visas.

Cette surveillance et ces infiltrations par les pays hôtes expliquaient pourquoi chaque consulat ou ambassade possédait toujours des pièces sécurisées et interdites aux FSN. Les bureaux de l'attaché défense entraient dans ce cas de figure. La chambre sourde du consulat se trouvait d'ailleurs dans l'une des pièces de son bureau. Quand le site était suffisamment grand, la CIA préférait disposer de sa propre chambre sourde, mais bien que le consulat de Lahore fût situé dans la deuxième plus grande ville du pays, la CIA et le consulat y partageaient les mêmes bâtiments.

L'attaché défense régional, âgé d'une quarantaine d'années, était un beau parleur aux cheveux roux, fana du deuxième amendement[1] et connu au consulat sous le nom de M. Wade. Son indicatif était Mountaineer[2] en raison des études qu'il avait suivies à l'université de West Virginia et du sweatshirt bleu et or WVU suspendu à l'une des patères de son bureau. Il le revêtait en qualité de porte-bonheur durant la saison sportive et le portait actuellement car les Mountaineers allaient jouer dans quatre jours à Orlando, au stade Citrus Bowl. Wade avait auparavant servi à Bagdad, Kaboul et Beyrouth, et il ne lui avait pas fallu plus d'une demi-heure pour deviner qui était réellement Ty.

Mais étant donné que les attachés défense régionaux étaient des spécialistes, à l'inverse des autres fonctionnaires du service diplomatique, envers lesquels ils éprouvaient un certain mépris en raison de leur morgue, M. Wade avait été plus qu'enclin à jouer le jeu et à fournir à Ty toute l'aide dont celui-ci pourrait avoir besoin. Sans compter que M. Wade appréciait également la compagnie des trois soldats de l'AWG qui étaient arrivés peu après Ty. Ils se faisaient appeler Eugene, Gary et Kent, mais Wade les avait surnommés les « Barbouzes » et le « Démon » – ce dernier surnom venait du fait que Kent, qui insistait pour décapsuler les bouteilles de bière avec ses dents, pouvait également faire des choses incroyables avec la dague qu'il portait dans une chaussette et dont il ne se séparait jamais.

---

1. Le deuxième amendement de la Constitution des États-Unis d'Amérique garantit aux citoyens américains le droit de porter des armes.
2. Nom du club omnisports universitaire de l'université de West Virginia (West Virginia University, WVU).

*

« Salut, M. Wade. Joyeux Noël ! »

L'attaché défense releva les yeux. « À toi aussi, M. Tyster, ou plutôt M. Tim. Je te souhaite un joyeux Noël. » Wade rit bêtement, puis pointa son pouce en direction de la porte de la chambre sourde. « Tu as reçu un coup de fil de la Centrale.

– Ils ont dit ce qu'ils voulaient ?

– Ouais. Ils m'ont dit que la NSA[1] venait d'intercepter un message crypté et qu'ils pouvaient maintenant confirmer que le Père Noël viendrait réellement nous voir.

– Ça m'étonnerait qu'il vienne jusqu'ici.

– Oh, détrompe-toi. Le Père Noël passe toujours à Lahore. Mais au lieu de venir en traîneau, il voyage en *tuk-tuk*[2] et nous apporte de la poussière et de la pluie. Surtout de la pluie. »

L'attaché défense désigna la cafetière Keurig d'un geste de la main. « Un café ? J'ai reçu un petit assortiment de dosettes aujourd'hui. Que dirais-tu d'un Wolfgang Puck[3] vanille française ? »

L'idée que Ty se faisait du café était plutôt celle d'un percolateur traditionnel. « J'aimerais autant un Yuban[4].

– Un quoi ?

– Un Yuban. – Ty s'assit sur l'extrémité du bureau de l'attaché défense. – Tu sais, le célèbre café terroriste, Yuban Laden.

– Un Yuban Laden ?, lâcha Wade avec un petit rire nerveux. Dix ans déjà qu'on voudrait bien lui chantonner *Wake up and Smell the Coffee*[5].

– Ne m'en parle pas. – Ty se détacha du bureau. – Tu te rappelles cette information sur CNN il y a quelques mois selon laquelle il serait ici, au Pakistan, et vivrait comme un pacha dans une villa luxueuse ?

– Ouais, je me souviens. C'était du pipeau complet. Écoute, je connais ce pays et je sais qu'il n'est pas ici. Il se cache à la vue de tous.

– Où ça ?

– À Washington, déguisé en chauffeur de taxi.

– Très drôle. » Ty prit une tasse sur l'étagère de livres de Wade et l'apporta vers la cafetière avant de se servir. « Pas mauvais. » Il souffla dessus. « Chaud. Langley a dit ce qu'ils voulaient ? »

---

1. *National Security Agency* : Agence de sécurité nationale.
2. Tricycle motorisé.
3. Célèbre chef cuisinier.
4. Marque de café d'Amérique du Sud.
5. Titre d'un album des Cranberries sorti en 2001 (Réveille-toi et sens l'odeur du café).

Wade fit la moue. « Non, non… Mais ce ne sont sans doute pas des bonnes nouvelles. C'est Noël. À Noël, tous les patrons se transforment en Père Fouettard. Tu vas voir, ils vont sans doute prolonger ton détachement. Te demander de bosser pendant les vacances.

– Je préfère ne pas y penser.

– Tu as raison. Il faut penser positif. Ils vont te renvoyer au pays dans un vol première classe, te donner un mois de congés payés et t'offrir une promotion à l'échelon supérieur.

– Tu pourrais me donner un peu de ce truc que tu fumes ?

– En l'occurrence, ce sera du gui. »

Ils rirent tous les deux, puis l'attaché défense redevint sérieux. « La vérité ? Le Père Fouettard, ce sont les Pakistanais. »

Ty acquiesça. Wade avait raison à ce sujet. Les Pakistanais faisaient preuve d'une réelle agressivité depuis quelque temps. Il devenait de plus en plus difficile d'échapper à leur surveillance pour aller en brousse, le terme que Ty utilisait pour désigner le Nord-Waziristan, riche en cibles de haute valeur et où les personnels de l'AWG et lui avaient passé les huit dernières semaines à marquer celles qui seraient surveillées par des drones volant à 50 000 ou 60 000 pieds d'altitude.

Ty était épuisé. Entre son travail de couverture et sa véritable mission, il avait trimé jusqu'à dix-huit heures par jour. Il attendait avec impatience les trois jours de vacances de Noël au cours desquels les bureaux du consulat seraient fermés. « J'imagine que je ferais mieux d'appeler la Centrale.

– Dis-leur que tu aimerais être relevé en guise de cadeau de Noël. »

Ty pianota le code donnant accès à la chambre sourde, ouvrit la porte, puis se glissa dans la pièce en refermant soigneusement la porte derrière lui.

Wade regarda l'homme de la CIA pénétrer dans la chambre sourde. Il n'avait pas été briefé sur la mission de Ty mais, comme les anciens avaient l'habitude de le dire au temps de la guerre froide, l'attaché défense n'en avait pas moins roulé sa bosse. Il savait que Ty travaillait pour un des programmes antiterroristes de Langley et il ne lui avait pas échappé que les trois autres contractuels civils ressemblaient fortement à certains personnels du JSOC qu'il avait eu l'occasion de croiser à Kaboul, où ils étaient connus sous le nom de « Nettoyeurs ».

*

Ty posa son calepin devant lui, puis composa le numéro que Wade lui avait laissé. C'était un numéro de téléphone correspondant à Langley,

mais un numéro qui ne lui était pas familier. Quelqu'un décrocha au bout de deux sonneries. Ty annonça : « Deux-un-quatre-un.

– Authentification ? », interrogea l'opérateur.

Ty récita son code d'authentification.

« Passez en mode crypté », demanda l'opérateur.

Ty appuya sur un bouton latéral du combiné et attendit que les LED passent du vert au rouge. « Mode crypté.

– Je vais vous passer votre correspondant. »

Après une petite pause, Ty entendit trois sonneries, puis une voix inconnue décrocha.

« Ty Weaver ?

– Oui.

– Stuart Kapos à l'appareil. Enchanté de vous avoir. »

Stuart Kapos ? Waouh… Ty estimait qu'il devait y avoir huit ou neuf niveaux hiérarchiques entre lui et le directeur du Service clandestin national. « Monsieur ?

– Oubliez les formalités. Appelez-moi Stu. Comme le téléphone. »

Ty éclata de rire. STU[1] était un acronyme militaire désignant des téléphones cryptés plus anciens et plus encombrants que celui qu'il utilisait actuellement. « Oui, Monsieur… Euh, Stu.

– Je suis ravi de vous avoir en ligne. Deux choses, Ty. La première : je vous prie de nous excuser pour votre séjour prolongé au Pakistan. Mais il faut que vous compreniez que la mission Whiskey Trio est critique. Nous avons neutralisé un grand nombre de cibles de haute valeur grâce à vous et à vos collègues, et nous avons semé la panique chez de nombreuses autres.

– Merci… Stu.

– Vous avez parlé à Patty – il y a deux jours, je crois – et vous savez que nous veillons sur elle.

– Oui, Monsieur. » Les pensées de Ty se bousculaient. Que pouvait bien lui vouloir le patron du Service clandestin national ?

« Voici maintenant le deuxième point.

– Monsieur ?

– Je veux que vous adoptiez une attitude provocatrice.

– Provocatrice ?

– Vous et votre équipe de l'AWG, vous avez effectué un travail formidable. Les Pakistanais n'ont aucune idée de là où vous êtes allés ni de ce que vous avez fait. Mais, désormais, cela doit changer. Je veux

1. STU (*Secure Telephone Unit*) désigne une famille de téléphones cryptés développés par la NSA à l'usage du gouvernement américain.

que vous sortiez de l'ambassade. Oubliez la voiture officielle. Faites des vagues. Nous voulons voir comment ils vont réagir. S'ils vont vous coller au train. S'ils vont essayer de vous empêcher d'agir ou vous provoquer, et si oui, de quelle manière.

– Vous voulez que je grille ma couverture ?

– En résumé, oui. »

En résumé ? C'était plus qu'en résumé. Stu Kapos demandait à Ty de se peindre une grosse cible rouge dans le dos. « Alors, vous voulez m'utiliser comme appât, c'est cela ? »

Le silence se fit quelques instants au bout de la ligne. « D'une certaine manière. »

D'une certaine manière ? C'est quoi, ce bordel ? Ty leva les yeux au plafond. Les patrons ne changeraient jamais. « Pourquoi ? Dans quel but ?

– Laissez-moi formuler la chose autrement. Nous portons un intérêt particulier à la surveillance que l'ISI exerce sur nous. Et sur la manière dont ils procèdent. Pour l'instant, je ne peux pas vous en dire plus.

– C'est très important ?

– Non, c'est vital. »

Ty songea à ce que Kapos venait de lui dire. « Ils ne peuvent pas m'arrêter ? J'ai un passeport américain. »

Il attendit que Kapos confirme.

Kapos ne confirma pas.

Ce n'était pas bon signe.

« Le pire qu'ils pourraient faire, c'est m'expulser, n'est-ce pas ? »

Un nouveau silence. Puis : « Il serait préférable pour la mission que vous vous déplaciez avec votre passeport personnel plutôt qu'avec votre passeport officiel. »

Bon Dieu ! Et pourquoi pas me demander de porter une veste explosive ?

« Vous n'êtes pas sérieux ?

– Vous avez votre passeport personnel ?

– Bien sûr. Mais il ne comporte même pas de visa d'entrée sur le territoire pakistanais.

– N'ayez pas d'inquiétude là-dessus. Nous vous couvrirons.

– Me couvrir ? – Ty marqua une pause. – Ne m'en veuillez pas, mais j'aimerais bien savoir ce que pourrait signifier « me couvrir » dans ce cas de figure.

– Cela signifie que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous protéger.

– Et si je me fais bousculer ? »

Les Pakistanais étaient réputés pour ne pas y aller de main morte.

« C'est une possibilité », répondit Kapos.

Ty essaya d'envisager toutes les issues. « Laissez-moi vous poser une question franche. Que se passerait-il s'ils voulaient s'en prendre à moi ?

– Vous voulez dire s'ils faisaient usage de la force ?

– Affirmatif. »

La réponse du NCS fut sans ambiguïté. « Vous avez été entraîné. Vous devriez pouvoir vous défendre.

– Jusqu'à faire usage de force létale ? » En raison du climat politiquement correct qui prévalait, à l'heure où le Département de la Justice poursuivait les officiers de la CIA ou ses contractuels, Ty souhaitait recevoir des instructions précises. Dénuées de sous-entendus.

Visiblement, Stu Kapos voyait les choses de la même manière. « Vous ferez tout ce que vous jugerez approprié compte tenu de la situation. Je ne vous donne pas pour autant l'autorisation de jouer au cow-boy. Faites ce que vous avez à faire – et soyons clair sur ce point, cela inclut l'usage de la force létale. Nous couvrirons vos arrières de toutes les manières possibles.

– Compris. » Ty n'avait aucune idée de la raison pour laquelle ils lui demandaient de faire preuve d'agressivité ou de griller sa couverture, mais la réputation de Stu Kapos valait son pesant d'or. Contrairement à de nombreux personnels de l'Agence, à sa connaissance Kapos était quelqu'un de régulier.

Ty avait peut-être quelques scrupules, mais c'était un homme dévoué à ses missions. Aussi, au lieu de rechigner, il réagit en soldat et posa la question essentielle : « Quand voulez-vous que je commence ?

– Dès que possible. Utilisez les gars de l'AWG comme soutien pour une éventuelle exfiltration. De cette manière, s'il y a un incident, ils viendront vous récupérer et vous ramèneront au consulat – territoire souverain des États-Unis. Cela a été arrangé avec leurs autorités.

– Et les gars du Département d'État ?

– Ils ne sont pas au courant.

– Même pas l'attaché défense ? Je suis pourtant censé travailler pour lui. » Ty aurait préféré que Wade soit informé de ce qui se passait. Il pourrait avoir besoin de son aide si les choses devaient tourner au vinaigre.

« Vous pouvez lui expliquer que vous prévoyez d'attirer l'attention des Pakistanais. Rien d'autre. Pas un mot sur le fait que nous désirons savoir comment ils travaillent. »

Ty soupira dans le combiné. « OK. On fait comme ça.

– Écoutez-moi, Ty. – Ty perçut la respiration de Kapos dans le haut-parleur. – Je sais que c'est dur pour vous et pour votre famille mais, croyez-moi, vous n'avez pas idée de l'importance de votre travail. »

L'ancien opérateur Delta esquissa l'ombre d'un sourire. « Franchement, Stu, j'espère que ça en vaut la peine. C'est la peau de mes fesses que vous mettez en jeu. »

6

Maison Blanche, Washington
4 janvier 2011, 16h45 (heure locale)

Le Bulletin quotidien, à savoir le briefing quotidien du président en matière de renseignement et de sécurité, était habituellement conduit par son conseiller à la sécurité nationale ou par son conseiller en contre-terrorisme à 6h30 dans sa résidence ou à 7h30 dans le Bureau ovale. La journée du 4 janvier était cependant consacrée à un déplacement et le briefing se déroula donc à 9 heures au cours d'un vol d'Air Force One à destination de la base aérienne d'Andrews, alors que la famille présidentielle revenait à Washington après avoir passé ses vacances de Noël à Chicago. En dehors de ce déplacement, le seul autre impératif noté dans l'agenda du président était un rendez-vous à 16h30 dans le Bureau ovale avec le secrétaire d'État à la Défense – un rendez-vous à huis clos. La seule chose inhabituelle dans cette rencontre venait de ce qu'aucune photographie ne serait diffusée. Mais aucun membre de la presse accréditée ni personne d'autre n'y prêta attention.

Aucun photographe n'avait été convié pour la seule raison que le secrétaire d'État à la Défense n'était pas seul à patienter dans le Bureau ovale lorsque le président arriva, accompagné de son conseiller en contre-terrorisme. Le SecDef[1] Richard Hansen était assisté du D/CIA Vince Mercaldi. Et Mercaldi, à la dernière minute, avait demandé à ce que l'amiral Wesley Bolin se joigne à lui.

Bolin avait revêtu une tenue civile afin de ne pas attirer l'attention. C'était superflu ; il n'y avait aucun journaliste accrédité à la Maison Blanche qui aurait été susceptible de reconnaître le très discret commandant du JSOC qui avait réussi, au cours de toutes ces années, à demeurer sous leur radar.

Mercaldi et Bolin ne furent guère enthousiastes lorsqu'ils virent le conseiller en contre-terrorisme arriver dans le sillage du président. Dwayne Daley avait hérité de ce poste après avoir pris sa retraite de

1. Secrétaire d'État à la Défense.

la CIA afin de jouer le rôle d'expert en politique du renseignement dans le cadre de la campagne présidentielle. En retour, il lui avait été promis le poste de directeur de l'Agence. Un examen plus poussé avait cependant démontré que la carrière de Daley n'avait pas toujours été irréprochable. En tant que chef de poste au Yémen, il avait ignoré la popularité croissante dont avait bénéficié Oussama Ben Laden dans le pays. Ses comptes rendus des événements de Sanaa étaient non seulement superficiels et simplistes, mais ils ne tenaient pas compte de l'importance des alliances tribales et de leurs implications. Bien que parlant l'arabe, il avait permis aux Yéménites de contrôler toutes ses sources, à l'exception de celles dénuées d'intérêt. Lorsque l'attaque contre le destroyer USS *Cole* s'était produite, Langley avait découvert à son grand désarroi que leur chef de poste était resté sourd et aveugle face à l'importance de la menace que faisait peser Al-Qaida dans le pays. Un peu plus tard, alors qu'il travaillait comme assistant du directeur du renseignement de la CIA, il avait fait plusieurs déclarations inexactes, sources d'embarras tant pour la Maison Blanche qu'au sein de la communauté du renseignement.

Bref, après que plusieurs journaux eurent évoqué ses bévues, des démocrates de haut rang avaient indiqué à la Maison Blanche qu'il n'était pas souhaitable de proposer Daley à un quelconque poste nécessitant l'approbation du Sénat.

Dwayne Daley s'était donc vu offrir le poste de conseiller en contre-terrorisme au sein de l'administration présidentielle, avec le rang de conseiller adjoint à la sécurité nationale et assistant du président. Non pas en raison de ses qualités, de son intelligence ou de ses compétences, mais en raison d'une étrange alchimie. Pour une raison inexplicable, le président se sentait à l'aise avec Dwayne Daley. Depuis le tout début de la campagne présidentielle, il avait joué au golf ou au basket-ball avec lui. Pire, Dwayne Daley avait réussi à évincer le conseiller à la sécurité nationale et le directeur de la CIA après avoir convaincu le président que c'était à lui, pas à eux, de délivrer le Bulletin quotidien à POTUS[1].

C'était une des énigmes chroniques de Washington. Au cours de trop nombreux mandats écoulés à la Maison Blanche, dont celui-ci, la compétence avait souvent laissé la place à la sociabilité ou à l'alchimie. Comment expliquer autrement ce qu'il était advenu de Harriet Miers[2]

1. Acronyme désignant le président des États-Unis (*President Of The United States*).

2. Candidate à la Cour suprême des États-Unis, Harriet Miers a finalement retiré sa candidature avant d'être auditionnée par le Sénat.

ou d'Alberto Gonzales[1] sous l'administration Bush, de Dwayne Daley sous l'administration actuelle ?

*

Le président serra les mains tendues devant lui, souhaitant à chacun une bonne année, puis il se laissa tomber dans un fauteuil du Bureau ovale, le dos au bureau où il conduisait habituellement ses affaires. Ses interlocuteurs se partagèrent les deux canapés qui lui faisaient face.

Le SecDef prit la parole. « M. le Président, j'ai demandé à Vince de m'accompagner aujourd'hui en raison des développements que nous connaissons sur le front pakistanais. »

Le président acquiesça d'un signe de tête. « Des développements de bon augure, j'espère.

– Je les qualifierai de prometteurs », répondit le secrétaire. Richard Hansen était d'une nature posée.

Il avait passé le plus clair de sa carrière comme analyste à la CIA avant de devenir directeur adjoint du renseignement, puis directeur du renseignement alors que l'Agence sortait de la crise de l'Irangate. Sa véritable vocation s'était cependant pleinement exprimée au milieu des années 1990 lorsqu'il avait assuré la présidence de l'université du Missouri. Le SecDef Hansen avait peut-être fait partie des initiés enthousiastes de Washington, mais il était resté au fond de lui-même un universitaire : minutieux, précis et sensé. Sa personnalité d'intellectuel contribuait aussi, à en croire certains, à ce qu'il fasse preuve de trop de précautions. Au cours de sa carrière à la CIA, Richard Hansen avait en effet été connu pour son aversion au risque dès lors qu'une opération était planifiée.

Il avait conservé cette particularité en revenant à Washington en qualité de secrétaire d'État à la Défense, tout en préservant sa présence d'esprit et sa profonde intelligence. Au sein de cette administration composée d'un grand nombre de jeunes, d'idéologues et de néophytes en matière politique, lui-même et le D/CIA Vince Mercaldi, avec la secrétaire d'État Katherine Semerad, constituaient une troïka d'adultes capable de fournir au président des conseils politiques avisés et prudents, avec une pratique des institutions suffisante pour donner aux décisions présidentielles le contexte et le poids nécessaires.

Richard Hansen ne brillait pas par son apparence. Il portait des vêtements quelconques, des chemises blanches et des cravates ternes.

1. Alberto Gonzales a été amené à démissionner de son poste de procureur général des États-Unis.

Mais il avait l'un des esprits les plus brillants de sa génération et, en dépit de son allure sobre, il ne faisait preuve d'aucune timidité dès lors qu'il s'agissait de dire ses quatre vérités au pouvoir.

« Nous avons obtenu de beaux succès dans notre programme sur les cibles de haute valeur au Pakistan, mené en collaboration avec la CIA », annonça Hansen en tournant la tête vers Mercaldi, amenant celui-ci à acquiescer.

Le président acquiesça à son tour. « Vous pourriez me mettre à jour ?

– Bien sûr. » Le secrétaire parla pendant sept ou huit minutes, en lui fournissant les données essentielles du programme.

Le président le remercia lorsqu'il conclut. « Merci, Rich. Il est satisfaisant de voir que nous avons progressé. Je regrette seulement que nous ne puissions informer le peuple américain de ce que nous faisons en son nom. »

Dwayne Daley se racla la gorge. « M. le Président », dit-il. « Je ne voudrais pas me montrer négatif, mais ce programme pourrait entraîner quelques fâcheuses répercussions susceptibles de mettre en péril nos intérêts stratégiques dans la région.

– Vraiment ?, interrogea le président en se tournant vers son conseiller en contre-terrorisme. Précisez votre pensée, Dwayne.

– Nous courons le risque de nous mettre les Pakistanais à dos, M. le Président. Ces frappes missile ne sont rien d'autre qu'une provocation. Chaque nouvelle frappe est comme un message de recrutement adressé aux extrémistes d'Al-Qaida ou du Pakistan.

– Chacune des ces frappes élimine aussi bien les ennemis du Pakistan que ceux des États-Unis, Dwayne, l'interrompit Wes Bolin. Nous tuons des personnes dont l'occupation consiste à tuer des Pakistanais. »

L'amiral se tourna vers le président. « Monsieur, je suis allé au Pakistan six fois au cours des huit derniers mois et je peux vous affirmer de première main – Bolin fixa le conseiller en contre-terrorisme droit dans les yeux – que, d'un, le programme fonctionne, et que, de deux, les Pakistanais nous en sont reconnaissants.

– Eh bien, rétorqua Daley sur un ton réprobateur, pas totalement, amiral. Soyons précis.

– Vous avez raison, Dwayne, pas totalement. *Tous* les Pakistanais ne nous apprécient pas. » Bolin ne comptait pas se payer la tête du conseiller en contre-terrorisme au cours de cet entretien, mais il n'entendait pas non plus se laisser marcher sur les pieds.

Un ange passa, puis le président demanda : « Qu'en est-il de l'autre

programme ? Celui que vous avez monté à Abbottabad ?

– Nous faisons des progrès constants, répondit Vince Mercaldi. Nous avons établi une base opérationnelle. Nous avons également identifié 18 individus qui occupent pour l'instant la villa.

– Mais, lança le président, vous n'avez toujours pas identifié notre cible prioritaire, n'est-ce pas ?

– Pas encore, M. le Président.

– Vous pourriez me donner une estimation du temps qu'il vous faut encore ? »

Le directeur de la CIA répondit par un signe de tête négatif. « J'ai bien peur que non, Monsieur. Ces choses prennent du temps. Nous avons placé l'endroit sous surveillance. Nous disposons de bons éléments sur le terrain – et nous avons même envoyé une de nos sources sur place, un médecin, dans le cadre d'un programme de vaccination à Abbottabad. »

Le président fixa le D/CIA d'un air interrogateur. « La CIA a monté un programme de vaccination ?

– C'est exact, M. le Président. Il s'agit d'une opération sous faux pavillon, via une organisation humanitaire qui ne sait pas qu'elle travaille pour la CIA. Nous avons financé une ONG installée au Pakistan qui souhaitait lancer une campagne de vaccination contre l'hépatite B à Abbottabad. Puis nous y avons infiltré une de nos sources, un médecin, qui s'est porté volontaire pour participer à cette campagne. Nous avons pensé que nous pourrions gagner sur les deux tableaux, non seulement en le faisant pénétrer à l'intérieur de la villa, mais aussi en contribuant à la santé des habitants d'Abbottabad. »

Le président sourit. « C'est une manière originale de voir les choses, Vince. Une idée brillante.

– Merci, M. le Président. J'aurais aimé que ce soit la mienne, mais elle est venue d'un membre du Groupe Ben Laden.

– Vraiment, qui ça ?

– Nous l'appelons Spike.

– J'aimerais rencontrer Spike un de ces jours.

– Bien sûr, Monsieur.

– Et que s'est-il passé finalement ?

– Notre médecin a été admis dans l'enceinte de la villa des Khan, mais pas dans la villa elle-même. Il n'a pas été autorisé à vacciner qui que ce soit. Nous n'avons donc même pas obtenu d'échantillons d'ADN.

– Dommage, regretta le président.

– Il n'a pas vu non plus qui que ce soit qui ressemble à OBL. »

Le président se mordilla la lèvre inférieure, mais resta silencieux.

Mercaldi poursuivit. « Cependant, nous sommes relativement certains que les Pakistanais ignorent tout de notre présence à Abbottabad. »

Le président fronça les sourcils. « Donc, nous n'avons pas encore eu la confirmation visuelle de la localisation de notre cible ?

– Malheureusement, non, M. le Président. Pour le moment en tout cas, nous en sommes là.

– M. le Président, il serait peut-être temps…, commença Dwayne, mais il s'interrompit aussitôt en lisant l'expression sur le visage de Vince Mercaldi. Désolé, Monsieur. Rien d'important. »

Le président se frotta le menton. « Si nous devions avoir ce que vous appelez la confirmation visuelle de ce que notre cible est bien là, Vince, combien de temps vous faudrait-il pour monter une opération ?

– Nous en sommes tellement loin, M. le Président, que nous ne sommes pas encore entrés dans les détails.

– Pas même une vague estimation ? »

Encore une satanée estimation ! Mais le directeur de la CIA perçut dans le regard du président un très léger soupçon de négativisme, une certaine réticence à agir, qui l'incita à se tourner vers Wesley Bolin. « Wes, vous avez une idée ? »

Vince Mercaldi savait parfaitement que Wes Bolin avait une idée puisqu'ils en avaient discuté ensemble moins de deux heures plus tôt. Bolin lui avait indiqué qu'une mission de capture/neutralisation par une équipe de la Delta Force ou des SEALs constituerait la manière la plus efficace de traiter Ben Laden. Il avait monté plus d'un millier de raids de ce type au cours de l'année passée. Le seul problème cette fois-ci venait de ce qu'il se déroulerait au Pakistan. Il faudrait agir avec une extrême furtivité, de manière à ne pas apparaître sur l'écran radar pakistanais. En dehors de cela, l'opération était assez évidente. Comme Bolin l'avait affirmé, « Vince, cela fait déjà trente ans que nous pratiquons ce type de mission ».

L'amiral SEAL prit quelques secondes pour réfléchir à la question. Il avait perçu la tension régnant dans la pièce et jugea que ce n'était pas une bonne idée d'entrer dès maintenant dans les détails. « Il faudrait moins de temps que vous ne pourriez l'imaginer, M. le Président. Nous avons déjà une bonne idée de la configuration de l'endroit. Toute la question est de savoir quel résultat vous souhaiteriez obtenir. Nous pourrions envisager une frappe aérienne – ce que nous avions fait au début de la guerre en Irak en frappant les trois bâtiments dans lesquels Saddam Hussein avait le plus de chances de s'être réfugié.

Mais comme vous le savez, nous l'avions alors raté. Ma préférence irait donc à l'envoi d'hommes au sol…

– Amiral, comme Vince vient de le faire remarquer, il est sans doute encore trop tôt pour entrer dans les détails à ce stade », l'interrompit Hansen.

Le SecDef disposait de bonnes sources au sein de la Maison Blanche. Il savait que Daley et le conseiller à la sécurité nationale avaient tous deux affirmé au président que la planque de la CIA à Abbottabad était une opération risquée qui pourrait se solder par une catastrophe et qu'un assaut par des troupes au sol déboucherait sur une rupture permanente des relations entre le Pakistan et les États-Unis.

En privé, Rich Hansen partageait le même avis que le conseiller en contre-terrorisme au sujet d'un assaut, mais pour des raisons différentes. Hansen avait travaillé à la CIA au cours de la mission désastreuse de Desert One. Il était convaincu que la mission avait été vouée à l'échec en raison des réticences d'une administration frileuse, conduite par un président réticent autant que timoré. Pourtant, cette expérience traumatisante avait influencé chacune des décisions qu'il avait été amené à prendre par la suite. Il était impossible qu'il autorise des Américains à sacrifier leur vie comme cela avait été fait en avril 1980.

Un autre facteur devait être pris en compte : *ce* président. Hansen et Mercaldi étaient des vétérans de Washington qui avaient travaillé pour l'administration républicaine autant que pour l'administration démocrate. Ils en avaient discuté ensemble et étaient tombés d'accord sur le fait qu'aucun d'eux n'avait jamais travaillé pour une administration manquant autant de *Weltanschauung*[1] et de vision stratégique que celle qu'ils servaient actuellement.

Ils étaient également tombés d'accord sur le fait que cette réunion n'était ni le lieu ni l'heure pour débattre des aspects tactiques – ou stratégiques – concernant une éventuelle opération à Abbottabad.

Bolin se tourna vers le SecDef. « Désolé, M. le secrétaire, vous avez raison : il est encore trop tôt pour faire des projections hasardeuses. »

Hansen fut soulagé de voir l'amiral temporiser de si bon gré. De plus, il y avait une autre raison pour laquelle le SecDef ne souhaitait pas entrer dans les détails tactiques. Il savait, pour l'avoir constaté auparavant, que son commandant en chef était un homme qui manquait d'expérience en matière de planification militaire. Et que ce président ne comprenait pas vraiment quels pouvaient être les véritables

1. Terme allemand désignant la conception du monde de chacun selon sa sensibilité particulière.

impératifs des opérations spéciales – ou même de n'importe quelle opération militaire. Hansen songea que c'était autant générationnel – ce président était encore loin d'avoir l'âge d'être conscrit quand la conscription avait été abolie – que culturel. Au cours des vingt-quatre derniers mois, Hansen avait noté avec une déception accrue que ce président était pour ainsi dire absent lorsqu'il s'agissait de traiter avec les militaires, que ce fût pour des questions d'ordre administratif ou stratégique.

Raison pour laquelle Hansen ne comptait certainement pas aborder ce sujet à cette occasion, même s'il était personnellement opposé à un assaut direct sur le compound d'Abbottabad. Il avait déjà discuté de cet aspect des choses avec Mercaldi et ils étaient d'accord sur un point essentiel : la mission sur Abbottabad ne serait rien d'autre qu'une mission visant à capturer Ben Laden mort ou vif. Mais plutôt mort. La manière précise dont serait exécutée cette mission, ainsi que la manière dont ils la présenteraient au président – et le convaincraient de donner son feu vert – seraient déterminées ultérieurement.

Wes Bolin connaissait également les réticences du secrétaire d'État en ce qui concernait un éventuel assaut sur le compound d'Abbottabad. Il avait passé la plus grande partie de l'après-midi à discuter avec Mercaldi des a priori négatifs de Hansen. C'était une des raisons pour lesquelles le D/CIA avait tenu à ce que Bolin l'accompagne à la Maison Blanche. Il avait souhaité que le SecDef puisse voir Bolin à l'œuvre et que l'amiral SEAL puisse voir le secrétaire d'État à l'œuvre. Le conseil du D/CIA avait été conforme à ses habitudes. Il avait suggéré à l'ancien arrière de football de la Navy : « Connais tes adversaires et prépare-toi pour toutes les éventualités. »

Ce qui est exactement ce qu'avait fait Slam Bolin avant même le mois de janvier. À l'invitation de Mercaldi, le jour du nouvel an, il avait choisi le capitaine Larry Bailey, l'un de ses officiers supérieurs SEAL du JSOC, pour être son officier de liaison personnel avec le groupe Ben Laden de la CIA, et il l'avait envoyé à Langley. Il avait également remplacé l'officier de liaison JSOC du Conseil de sécurité nationale pour la guerre contre-insurrectionnelle, un lieutenant-colonel de l'armée de terre, par un contre-amiral vétéran du SEAL. Enfin, il avait aussi réuni la crème des forces spéciales – Delta, DevGru et force de frappe du 75e Régiment de Rangers – qu'il avait chargée de s'entraîner à donner l'assaut sur le compound de Ben Laden à Abbottabad quelques jours seulement après l'établissement du camp de base Walhalla par la CIA.

Mais cela, même les soldats ne le savaient pas encore.

7

Dam Neck, Virginie
12 janvier 2011, 7h30 (heure locale)

Troy Roberts adorait s'entraîner dans les maisons de tir[1] – cela tombait bien, puisqu'il y passait énormément de temps maintenant qu'il était revenu du Purgatoire. Il savait que c'était un cliché, mais il n'en aimait pas moins l'odeur de la poudre, la poussée d'adrénaline qui accompagnait l'action, le sentiment de cohésion au sein de l'unité rendu possible par le fait que tout le monde savait – savait vraiment – où se trouvait chaque membre de l'équipe à chaque millième de seconde, sans oublier le plaisir de toucher la cible avec toute la précision souhaitée.

Une autre raison pour laquelle il aimait s'entraîner dans les maisons de tir venait de ce que, à l'instar des autres membres de son groupe de six hommes du Troop Charlie, il avait alors l'opportunité de répéter encore et encore la chorégraphie délicate, complexe, et parfois problématique, d'un assaut en combat rapproché et en situation de stress dans le cadre d'une capture/neutralisation, en s'adaptant en permanence aux contraintes imprévisibles et omniprésentes de la loi de Murphy.

Car en dehors de toutes les heures d'entraînement, de tous les scénarios possibles et de tous les exercices interminables que chaque homme du DevGru devait accomplir, Troy et ses camarades savaient – pour l'avoir déjà vécu – que, quel que soit votre degré d'entraînement, quel que soit le nombre de fois que vous aviez répété le scénario, quelle que soit la manière dont vous aviez préparé votre corps, votre esprit ou votre équipement, les lois de Murphy s'appliquaient toujours dans le monde réel. La loi de Murphy originelle était celle que préférait Troy : « Si une chose peut mal tourner, elle tournera mal. » Mais il croyait également en quelques autres lois de Murphy. Il savait qu'aucun plan ne survivait à l'accrochage initial, qu'un cordon détonant réglé sur

1. Bâtiments modulables dans lesquels l'entraînement se fait à balles réelles.

cinq secondes brûlait toujours en trois secondes et que si un assaut se déroulait parfaitement bien, c'était parce qu'il s'agissait en réalité d'une embuscade.

Il y avait également une loi de Murphy qui résumait, en tout cas pour Troy, le concept des opérations spéciales : « Si c'est stupide mais que ça marche, alors ce n'est pas stupide. »

*

Les maisons de tir de Dam Neck, tout comme celles des meilleurs sites d'entraînement, par exemple celui de Blackwater à Moyock, en Caroline du Nord, étaient des structures de plusieurs étages dotées de cloisons mobiles et d'escaliers ajustables. Elles pouvaient être accolées les unes aux autres pour former un étroit labyrinthe de couloirs débouchant sur de petites pièces, à l'image des constructions que vous trouviez dans les faubourgs de Beyrouth, ou des *droguistas,* les planques des narcotrafiquants à Bogotá, en Colombie, mais elles pouvaient aussi passer pour des villas irakiennes telles qu'elles existaient dans le Triangle de la Mort, où des djihadistes sunnites vivaient toujours, ou ressembler aux compounds talibans de la province du Helmand ou encore à quelques étages du Taj Mahal Hotel & Tower de Mumbai. Il suffisait d'arriver avec un plan, et les équipes des maisons de tir organisaient l'espace comme vous le souhaitiez.

En moins de vingt-quatre heures, vous pouviez ainsi vous entraîner à donner l'assaut dans un bouge somalien ou dans le palace d'un prince saoudien ; simuler plusieurs entrées en force simultanées ; faire exploser des portes et découper ou briser des fenêtres. Vous pouviez même demander à l'un des autres groupes d'assaut de faire le plastron et utiliser des munitions non létales – avec des balles remplies de peinture rouge ou bleue qui faisaient un mal de chien lorsque vous étiez touché.

Et quand il s'agissait de faire le barnum à l'occasion du passage d'un quelconque VIP – le président de la Chambre des représentants, le secrétaire d'État, le prince Charles et Camilla –, celui-ci était installé dans une des pièces d'une maison de tir tandis qu'un groupe d'assaut simulait une opération de libération d'otages à balles réelles à l'aide de mannequins qui représentaient les terroristes tandis que le VIP jouait l'otage.

Les instructeurs des maisons de tir adoraient compliquer les choses. Ils n'hésitaient pas à ajouter quelques pièges vicieux – des fils déclencheurs invisibles pour faire par exemple détoner des grenades flash-bang – afin que les tireurs du DevGru restent sur leurs gardes. Ils

pouvaient aussi débuter un scénario dans l'obscurité la plus complète, puis allumer toutes les lumières afin d'observer la manière dont les tireurs éblouis s'ajustaient à la nouvelle situation. Ils faisaient de leur mieux pour pimenter toutes les étapes de tous les exercices avec quelques-unes des lois de Murphy, de telle sorte que chaque SEAL du DevGru soit capable de réfléchir au cours de l'action et de comprendre que faire preuve de trop de rigidité en suivant aveuglément un plan à la lettre pouvait vous coûter la vie.

Le lieutenant-colonel Pete Blaber, l'un des meilleurs chefs de groupe de la Delta Force au cours des années 1990, l'avait exprimé de cette manière : « Si vous échouez dans votre préparation, vous vous préparez à l'échec. »

Les instructeurs des maisons de tir au DevGru l'exprimaient de manière un peu plus abrupte. Un panneau placardé à l'entrée de la maison de tir n° 1 de Dam Neck annonçait en toutes lettres :

DARWIN SUN TZU MUSASHI
ADAPTE-TOI, TRIOMPHE OU MEURS !

L'exercice de cette matinée était une variation de la mission standard « mort ou vif » qui était pratiquée depuis 1983. Elle avait bien sûr été perfectionnée depuis, de même que les équipements et les armes utilisés par le DevGru avaient été améliorés et rendus plus sûrs. De la même manière, les briefings étaient désormais donnés sous la forme d'un PowerPoint plutôt qu'avec un tableau noir et une craie, et les hommes disposaient d'images provenant de satellites ou de drones plutôt que de simples schémas. Mais l'essence d'une mission « mort ou vif », ou « capture/neutralisation », n'avait pas varié en plusieurs décennies. En fait, elle n'avait pas varié depuis un demi-siècle.

Une mission « mort ou vif », à l'image du concept même des opérations spéciales, reposait sur la théorie de la supériorité relative, laquelle avait été formulée pour la première fois en 1995 par Bill McRaven dans son livre précurseur *Spec Ops*. Pour résumer, la supériorité relative était atteinte lorsqu'un petit groupe d'assaillants remportait un avantage tactique essentiel sur un adversaire en plus grand nombre. Elle était rendue possible par la mise en œuvre de six principes de base : rapidité, surprise, simplicité, sécurité, répétition et objectif.

Songez au raid sur Entebbe, le 4 juillet 1976, ou à l'opération de libération de Benito Mussolini menée par Skorzeny en septembre 1943 : ces missions avaient été menées par des petites unités qui, en

raison de la rapidité d'exécution, de l'effet de surprise et de la violence de l'action, avaient triomphé de forces beaucoup plus importantes et atteint leurs objectifs. Les éléments qui avaient permis au nazi Otto Skorzeny de remporter le succès avaient été les mêmes que ceux qui avaient permis aux commandos israéliens de Yonatan Netanyahou de libérer une centaine d'otages des mains de leurs ravisseurs : c'étaient les six principes de base de la supériorité relative.

Ce sont ces principes que T-Rob et son groupe d'assaut du Red Squadron perfectionnaient dans leurs maisons de tir de Dam Neck, ou à Fort A.P. Hill, plus au nord, où ils pratiquaient les assauts héliportés à partir de Black Hawk 60-J modifiés, ou dans le désert, près de la base aérienne de Davis-Monthan à Tucson, où ils effectuaient des sauts en parachute à près de 10 000 mètres d'altitude, tombant en chute libre sur plus de 5 000 mètres avant d'ouvrir leurs toiles et de dériver sur 3 kilomètres jusqu'à leur objectif.

*

Aujourd'hui, T-Rob et son mentor de l'Alpha Troop du DevGru, Danny Walker, travaillaient sur un scénario qui leur avait été soumis à 6h30. Il s'agissait d'un entraînement à balles réelles, le dixième depuis que le Red Squadron avait été réactivé huit jours plus tôt. Ils avaient commencé par répéter les manœuvres d'infiltration, puis avaient enchaîné avec des armes vides. Enfin, trois jours auparavant, ils avaient débuté les exercices à balles réelles. Il s'agissait de rafraîchir leurs capacités de mouvement et de tir – des compétences fragiles.

L'exercice : simuler l'insertion par hélicoptère d'un groupe d'assaut composé de vingt-quatre membres afin de capturer morte ou vive une cible de haute valeur vivant dans une villa à plusieurs étages située en milieu urbain. Il s'agissait du même scénario de base que celui sur lequel ils avaient travaillé au cours des deux jours précédents. Seule la disposition de l'objectif avait changé. Le 10 janvier, il s'agissait d'une maison à un seul étage ; hier, d'une maison à demi-niveaux ; aujourd'hui, il y avait deux étages.

Ils avaient reçu pour toute information une simple esquisse de l'extérieur de la villa et de la parcelle sur laquelle elle avait été construite. Il y avait une autre structure sur ce terrain, un bâtiment de forme carrée situé juste en face de la porte d'entrée et qui était signalé comme inaccessible. Aucune autre entrée n'était indiquée et le rez-de-chaussée ne comportait aucune fenêtre. Les hommes n'avaient reçu aucun renseignement relatif à la disposition des pièces intérieures,

mais ils avaient été informés que l'opération se déroulerait de nuit.

Il n'y avait là rien d'inhabituel pour les SEALs. La plupart des missions visant à la capture de cibles de haute valeur se déroulaient de nuit, lorsque la cible était la plus vulnérable tandis que les SEALs se trouvaient quant à eux dans leur élément compte tenu de l'éventail de matériel de vision nocturne, infrarouge ou thermique, à leur disposition.

Le 6-Team du Charlie Troop, formé de six tireurs, constituerait le groupe de tête et forcerait la porte, aussitôt suivi par le 2-Team, qui investirait le côté bâbord du rez-de-chaussée. Le 2-Team du Charlie Troop, formé de six assaillants, nettoierait les pièces du rez-de-chaussée et les couloirs. Les tireurs du 1-Alpha s'empareraient du premier et du deuxième étage tandis que les SEALs du 3-Alpha établiraient un périmètre de sécurité à l'extérieur.

Les vingt-quatre hommes se retrouvèrent dans la salle de conférence du Red Squadron, une pièce banale qui ressemblait à n'importe quelle salle de classe d'un lycée de province. Deux drapeaux, la bannière étoilée et le drapeau bleu et or de la Navy, étaient suspendus à des hampes à l'entrée de la salle. Les murs étaient décorés de photos prises au cours des missions ainsi que de portraits des anciens officiers commandants du Red Squadron. La pièce était occupée par soixante-douze tables de travail individuelles réparties sur un dallage en linoléum tacheté, une grande bibliothèque aux étagères chargées d'ouvrages sportifs, toute une panoplie d'équipements audiovisuels dont la valeur d'achat dépassait sans doute les six chiffres, une machine à café et une douzaine d'ordinateurs dont la moitié à accès partiellement sécurisé.

L'officier commandant le Red Squadron, le capitaine de frégate David Loeser, attendit que les marins s'asseyent, puis il tapa du poing sur l'une des tables du premier rang et prit la parole. « OK les gars, écoutez-moi. Nous venons de recevoir un nouveau scénario du JSOC. »

Loeser, qui était originaire du Maryland et qui avait grandi sur la côte est, près de Cambridge, était âgé de 39 ans et destiné à devenir capitaine de vaisseau avant ses 45 ans. Il appréciait son Squadron, et plus particulièrement ce groupe qui rassemblait un bon mélange de jeunes loups et de vétérans et qui avaient formé une vraie bonne équipe. Ils pouvaient opérer par binômes, par groupes de quatre, de six ou de douze et pouvaient se remplacer mutuellement si nécessaire.

En les observant, Dave Loeser songea qu'ils étaient exactement à l'image de ceux auxquels l'intrépide lieutenant issu du rang et père des SEALs, Roy Boehm, avait songé lorsqu'il avait conçu en 1961

l'idée d'une unité de forces spéciales au sein de la Navy : une unité constituée de marins non conformistes au caractère éprouvé, capables de travailler ensemble comme les rouages d'une machine bien huilée et de tout faire – crocheter une serrure, sauter en parachute, secourir des otages, passer derrière les lignes ennemies pour détruire des équipements ou neutraliser des cibles… Une équipe d'hommes qui pourraient aller n'importe où, accomplir l'impossible et revenir en vie après avoir réussi envers et contre tout.

Il en était allé ainsi, à une exception près : l'épilogue catastrophique de l'affaire Linda Norgrove, en novembre de l'année passée. S'ils n'avaient pas perdu toute confiance en eux, ce désastre les avait sérieusement ébranlés. Tous les déploiements de l'unité avaient été suspendus. Jusqu'à la semaine dernière, les hommes avaient été relégués à des tâches administratives.

Après l'affaire Norgrove, le Squadron – six Troops comptabilisant au total soixante-dix-huit hommes – avait été mis à pied dans son ensemble. Les innocents comme les coupables avaient été sanctionnés puisqu'ils formaient une équipe. Ils avaient été privés d'entraînement, de champ de tir et de toute autre formation susceptible de les aider à maintenir leurs capacités au top, aussi bien en médecine du champ de bataille qu'en combat rapproché.

Le jour où l'enquête de commandement avait rendu ses conclusions, en excluant un homme du DevGru et en disculpant les autres, Loeser avait abordé la question du moral de ses hommes avec le capitaine de vaisseau Tom Maurer, chef de corps du DevGru. Maurer avait fait preuve d'empathie, mais il était demeuré ferme : soit vos hommes surmontent leurs problèmes, soit nous les remplacerons. L'OpTempo[1], le rythme opérationnel, était impitoyable, avait-il rappelé à Loeser. Si le Red Squadron n'y mettait pas du sien, des changements interviendraient.

Loeser savait qu'il disposait d'hommes d'exception. Le chef de corps pensait même que T-Rob et ses hommes, récemment blanchis par l'enquête de commandement, faisaient d'excellents progrès. Ils disposaient de compétences de première classe et de formidables aptitudes à résoudre les problèmes. Il fallait juste qu'ils retrouvent la confiance en eux qu'ils possédaient avant l'affaire Norgrove. C'était là le nœud du problème. Oui, ils avaient vraiment foiré, mais il leur faudrait vivre avec et apprendre à en tirer les leçons. Loeser savait parfaitement que les armes, les poignards et les grenades qu'ils portaient

1. *Operational Tempo* (Rythme Opérationnel).

sur eux n'étaient que des outils. L'arme la plus dangereuse d'un SEAL était son cerveau. Et, à l'heure actuelle, cette arme ne fonctionnait plus comme elle aurait dû le faire. Et il était de sa responsabilité de résoudre ce problème. D'après lui, ce dont ses hommes avaient besoin, c'était un encouragement, un *quelque chose* ineffable et indescriptible qui leur rendrait l'extraordinaire acuité des meilleurs des meilleurs SEALs du DevGru. Lorsque cela se produirait, Loeser saurait qu'il avait enfin retrouvé son Red Squadron.

Loeser observa attentivement le quartier-maître du Troop Alpha. Danny Walker possédait cette acuité. Pour lui, il s'agissait du meilleur quartier-maître de toute la Navy. Danny incarnait ce que Loeser considérait comme la Navy de l'ancien temps, celle des vaisseaux de bois et des hommes d'acier. Il était un peu rustique, mais il exigeait – et obtenait – cent dix pour cent de tous les hommes qui servaient sous ses ordres. Il obtenait ce résultat parce qu'il servait lui-même en première ligne. Il montrait l'exemple.

C'était un modèle qui n'avait pas échappé à Dave Loeser, lequel s'inspirait de Danny Walker comme il le faisait de tous les engagés. C'était là une des raisons pour lesquelles Loeser aimait tant le Naval Special Warfare[1]. Le NSW était une petite communauté aux liens étroits. En sa qualité de jeune enseigne tout juste diplômé de l'Académie navale, il avait constaté qu'il ne suffisait pas à un officier de réussir les épreuves du BUD/S et de porter le Trident pour devenir un véritable Guerrier.

Loeser avait pour objectif de devenir un SEAL à l'image de Roy Boehm, un Guerrier menant ses hommes depuis les premières lignes. Ainsi, même à l'Académie navale, il avait identifié les Guerriers afin d'apprendre à leurs côtés. Il avait écouté ses supérieurs parler de ce qu'ils avaient fait et de la manière dont ils l'avaient fait. Il avait lu Sun Tzu, Musashi et Clausewitz ; il avait dévoré quantité d'ouvrages sur l'histoire, la guérilla et la tactique militaire.

Mais il n'en avait pas moins compris qu'il lui restait énormément à apprendre sur la manière de diriger des hommes et de faire la guerre. C'était pour cette raison qu'il avait posé sa candidature pour le NSW et passé les épreuves BUD/S, apprenant alors une leçon trop souvent ignorée par ses camarades d'Annapolis.

C'était au cours de la promotion BUD/S 198 que Dave Loeser avait compris que commander depuis les premières lignes était

1. Le SEAL Team 6 a longtemps eu pour nom de couverture *Naval Special Warfare Development Group* (NSWDG ou NavSpecWarDevGru, souvent abrégé en DevGru).

affaire de réciprocité. La Navy des commandants de vaisseau ou des pilotes d'avion s'organisait autour d'un système de castes gravé dans le marbre : tout se déroulait dans le carré des officiers ou la salle de commandement.

À l'inverse, tout se faisait de manière collégiale au sein du NSW. Les officiers et les hommes du rang passaient les épreuves du BUD/S ensemble. Ils souffraient ensemble, transpiraient ensemble, et réussissaient ou échouaient ensemble. Ils formaient une équipe.

Quant aux officiers qui ne faisaient pas preuve d'esprit de groupe, qui cherchaient à maintenir un système de caste ou s'avéraient incapables de se fier à leurs sous-officiers, ils accomplissaient généralement leur tour de quatorze mois avant de repartir pour une quelconque affectation administrative à bord d'un vaisseau de guerre où ils pourraient rester planqués dans le carré des officiers, loin des quartiers-maîtres sarcastiques et des matelots truculents, et demeurer des cadres, des bureaucrates. Pour Loeser, il n'était pas question de jouer à ce jeu-là. C'est pourquoi, après en avoir discuté avec son sous-officier le plus expérimenté, il avait décidé d'utiliser les entraînements dans les maisons de tir pour aider les hommes de son Squadron à retrouver confiance en eux.

Danny et le sous-officier le plus expérimenté du Charlie Troop, Kerry Brendel, avaient suggéré une remise en condition progressive. Ils commenceraient par des exercices sans munitions, passeraient aux exercices à balles réelles, puis utiliseraient ensuite des munitions non létales pour des exercices avec un plastron. Loeser avait reconnu qu'il s'agissait d'une solution idéale car elle combinait les fondamentaux SEAL – approcher furtivement une cible, passer rapidement et violemment à l'attaque, affiner les compétences en matière de tir – tout en tirant les leçons des erreurs passées.

*

Dave Loeser projeta son PowerPoint sur l'écran plat fixé à un support mural. Il dévoila la silhouette d'une villa dont l'entrée était signalée par un X. « Pas de fenêtre au rez-de-chaussée. Seulement une porte d'accès, dont nous ne savons pas si elle est en métal ou en bois. Le nombre de personnes hostiles ? Nous ne le savons pas non plus. La famille : une femme, des enfants, et sans doute des proches. » Il fit une pause. « Des idées ? »

« Ça semble plutôt simple – c'est comme hier, en fait, à part que nous ne savons rien des forces en présence. » Ken Michaud était, avec

Troy, l'un des plus jeunes du Red Squadron. Il venait d'avoir 23 ans. C'était un marathonien, et il en avait la silhouette fine et musclée. Grand et barbu, surnommé Padre en raison de l'enseignement qu'il avait reçu dans un lycée catholique, il avait terminé major de sa promotion lors des épreuves BUD/S et avait été identifié comme une recrue potentielle pour le DevGru moins de quelques semaines après son arrivée au sein du SEAL Team 2. Il avait passé avec succès les épreuves de sélection pour le DevGru moins d'un an plus tôt – c'était l'une des recrues les plus récentes du Squadron – et il avait été retiré du Troop Delta pour être réaffecté au 6-Team Charlie en remplacement du marin qui avait lancé sa grenade sur Linda Norgrove.

« Et alors ?, interrogea Loeser.

– Est-ce que nous avons affaire à des djihadistes ? », demanda le canonnier de première classe Len Elliott, un homme du 1-Team Alpha, grand et trapu, dont les cheveux blonds avaient tendance à blanchir prématurément. Il avait pour indicatif Rebel et avait déjà passé sept ans au DevGru, suffisamment longtemps pour lasser deux épouses successives.

« Je n'en sais rien, répondit Loeser. Je n'ai reçu que ce plan de bâtiment pour toute information. »

En réalité, le colonel du JSOC qui avait fourni le scénario avait demandé à Loeser de rester aussi vague que possible sur l'objectif, le lieu et les occupants. « Ce ne sera pas difficile, avait répondu Loeser, dans la mesure où vous ne m'avez donné aucune de ces informations.

– La vie est merveilleuse quand elle est pleine de surprises », avait alors lancé le colonel en riant.

Le mécanicien de première classe Jerry Mistretta du 6-Team Charlie, indicatif Cajun, tourna la tête en direction de l'écran. « Vous ne savez pas ? Alors nous devons partir du principe qu'il y a des djihadistes.

– Cela pourrait impliquer des vestes explosives. » Le quartier-maître de première classe Blair Gluba, indicatif Gunrunner[1], était un petit gars au visage rond originaire du Michigan. Il possédait quatre coffres-forts remplis d'armes jusqu'à la gueule à son domicile de London Bridge Road, juste derrière la base aéronavale d'Oceana, et ne se promenait jamais sans avoir au moins deux armes sur lui, qu'il soit de service ou non.

Le maître d'équipage de première classe Roger « Heron » Orth, un grand gars de Floride au physique anguleux, intervint dans la discussion : « Ce qui voudrait dire que nous devrons entrer en force

1. Trafiquant d'armes.

et tirer les premiers.

– Ça pourrait être l'idée générale, Heron. Comme dans cette émission de téléréalité sur les flics : « Frappez avant qu'ils ne vous frappent. » À moins, bien sûr, qu'il y ait des femmes et des enfants. – Il laissa cette possibilité planer quelques secondes dans l'air, puis passa à l'image suivante. – Voici la zone de poser. Le scénario débute par un aérocordage.

– Durée ?, fit Troy après avoir levé la main.

– Cinq minutes ou moins.

– C'est jouable, confirma Padre.

– Je vais réfléchir aux différentes phases et on en reparle, lança Danny Walker. Je vous retrouve dans quelques minutes, Boss.

– Ça marche. » Loeser reposa la télécommande sur le bureau. « Réfléchissez-y et équipez-vous. L'heure H est fixée à 8 heures. »

8

Dam Neck, Virginie
12 janvier 2011, 8h12 (heure locale)

Il faisait froid dans la maison de tir, assez froid pour que les SEALs puissent voir de la vapeur sortir de leur bouche quand ils expiraient. La villa cible faisait deux étages, un peu plus de 12 mètres de haut jusqu'au sommet du toit et plus de 20 mètres de large. Elle était dépourvue de fenêtres et ne disposait que d'une seule porte d'entrée, en son centre. Deux cercles avaient été symbolisés sur le sol de la maison de tir afin de signaler les points d'aérocordage. D'épaisses cordes de rappel de 18 mètres plongeaient du plafond jusqu'au centre de ces cercles. La plate-forme à partir de laquelle les SEALs se laisseraient glisser le long des cordes se trouvait à 14 mètres du sol.

Du cercle de gauche à la porte d'entrée, il n'y aurait qu'à courir sur une dizaine de mètres à un angle de 40 degrés environ. Le cercle de droite se trouvait à la droite d'un cube d'environ 4 mètres de côté, construit à partir de cloisons mobiles de 2,50 mètres de haut. Troy avança jusqu'à la corde de droite et, par habitude, tira dessus. Elle était bien accrochée. Il vérifia l'angle de vue. La porte d'entrée était invisible depuis cette corde.

« Le groupe de tête et le groupe d'assaut doivent avoir un visuel sur la porte », lança-t-il. « Nous prendrons donc le côté gauche, et Alpha le côté droit. »

Rebel agrippa la corde du côté droit et tira dessus en se hissant légèrement. « Ça me paraît logique. »

Les deux premiers groupes qui s'élanceraient se répartirent en binômes pour vérifier leurs matériels respectifs. Ils étaient équipés de casques balistiques dernier modèle ultralégers incorporant JVN – jumelles de vision nocturne – et casque audio Peltor avec micro connecté à leur radio M-BITR.

Pour le reste, chaque homme avait préparé son équipement à sa manière. La plupart d'entre eux privilégiaient les gilets tactiques légers renforcés d'une seule plaque de céramique qui les rendaient plus agiles

en situation de combat. Certains portaient des poches hydratantes CamelBak, d'autres des poches dans lesquelles glisser des pistolets, des chargeurs, des kits de premiers soins, des liens de serrage plastique, des rouleaux d'adhésif ou d'autres accessoires encore.

Le pistolet de dotation officiel de l'armée américaine était le Beretta M-9, un pistolet semi-automatique de calibre 9 mm. La quasi-totalité des SEALs l'avaient dédaigné pour privilégier un pistolet qu'ils jugeaient plus fiable et plus précis, le Sig-Sauer 226 semi-automatique de calibre 9 mm. Au DevGru, les pistolets de choix étaient le Sig 226 chambré en ogives de 124 grains à pointe creuse ainsi que le nouveau .45 ACP semi-automatique de Heckler & Koch, chambré en ogives Speer de 200 grains à pointe creuse. Ces deux pistolets étaient suffisamment robustes pour survivre à un environnement marin.

Les fusils étaient soit des HK416 à canon court – un fusil d'assaut automatique fonctionnant sur un système de piston à emprunt de gaz et chambré en munitions OTAN 5,56 mm –, soit, pour la surveillance des périmètres et le guet, des fusils de précision LWRCI REPR – une arme fonctionnant également sur un système de piston à emprunt de gaz et chambrée en munitions OTAN 7,62 mm, avec un canon de 40,9 cm – ou encore les fusils REPR JKW au canon long de 30,5 cm. Les bretelles pour fusils étaient disponibles sous toutes les formes, en fonction des préférences individuelles de chaque SEAL ou des spécificités de la mission.

L'équipement de chaque homme pouvait peser jusqu'à 25 kilos. Il était volumineux et pouvait se révéler encombrant lorsqu'il s'agissait de tasser une douzaine de SEALs dans la carlingue d'un hélicoptère – surtout quand l'objectif était que les douze SEALs giclent de l'hélicoptère et touchent le sol en moins de dix secondes.

Pourquoi une telle précipitation ? Pour éviter toute vulnérabilité. Ainsi que l'amiral Bill McRaven l'avait écrit dans *Spec Ops*, toutes les opérations spéciales comportaient une phase au cours de laquelle l'accomplissement de la mission avait de fortes chances d'être compromise – compromise par ce que Clausewitz appelait *la friction*[1], compromise par le brouillard de la guerre, compromise par la loi de Murphy. Quelle qu'en soit la cause, plus ce moment de compromission se prolongeait, plus les risques étaient grands que les choses dégénèrent et que la supériorité relative soit impossible à atteindre. S'il était essentiel d'insérer une équipe au sol, l'aérocordage se révélait donc la méthode d'insertion la plus efficace.

1. En français dans le texte.

L'aérocordage était, en substance, une chute libre contrôlée. L'opérateur s'élançait hors de l'hélicoptère et descendait le long d'une corde en utilisant ses mains pour freiner. D'épais gants de cuir empêchaient l'homme de se brûler les paumes, mais pas toujours. En fait, certains avaient même pris l'habitude de rajouter d'épais gants de soudeur à leur équipement de base. La corde consistait pour sa part en une corde vert olive en polyester et polypropylène tressés d'un diamètre de 4,5 cm, connue sous le nom de corde de descente rapide Plimoore. Les cordes Plimoore étaient proposées en quatre longueurs : 9, 18, 27 et 36 mètres. Les modèles les plus courants étaient ceux de 18 et 27 mètres. Ces cordes offraient une résistance à la rupture de 13 tonnes.

L'exercice de ce jour n'avait rien de difficile pour les SEALs. Ils devaient s'élancer d'une plate-forme pour descendre le long de la corde, plutôt que d'un hélicoptère en vol stationnaire dont le souffle du rotor pouvait toujours leur faire lâcher prise ou les précipiter au sol trop brusquement si l'appareil bougeait. Pourtant, en raison de la charge et du volume de l'équipement qu'ils emportaient sur eux, l'exercice n'en demeurait pas moins susceptible de déboucher sur un accident. Après tout, la descente rapide est, répétons-le, une chute libre (légèrement) contrôlée, mais avec un corps humain capable de parcourir 50 mètres par seconde – près de 200 kilomètres/heure – une fois sa vitesse terminale atteinte.

« La gravité n'est-elle pas une chose merveilleuse ? », avait d'ailleurs coutume de dire le maître d'équipage de première classe « Heron » Orth.

8h19

Dave Loeser entra tout équipé dans la maison de tir, apportant avec lui une poubelle plastique bleue d'une contenance de 100 litres. Il porta deux doigts à sa bouche et siffla afin d'attirer l'attention de tous les hommes. « Les gars, changement de plan ! »

Il posa la poubelle sur le sol de ciment. « Vos chargeurs, s'il vous plaît. Toutes les munitions. »

Il attendit que les vingt-quatre hommes vident leurs armes, sortent leurs chargeurs de leurs poches de gilet, de leurs ceintures ou de leurs holsters de cuisse et les jettent dans la poubelle.

« Vérifiez-vous mutuellement et annoncez "Clair" quand vous aurez fini. » Il regarda les SEALs se palper les uns les autres, puis tourna la tête dans la direction de Blair Gluba. « Hé, hé, Gunrunner,

n'en profite pas trop avec Rebel. »

« Pas d'inquiétude. » Len Elliott se redressa, il faisait une tête de plus que son camarade. « Il n'est pas assez grand pour me chatouiller où il faut. » Il baissa les yeux vers Gunrunner. « Pas vrai, le roquet ? »

Gunrunner retroussa ses lèvres et grogna.

Myles Fisher, du 1-Team Alpha, indicatif Fish, éclata de rire. « Bon Dieu, on a notre Jack Russell[1] à nous ! »

Cajun Mistretta avait les bras levés, en position de reddition, pour que Troy puisse le palper. « J'espère que Gunrunner a ses vaccins à jour !

– … Et que Rebel a gardé une arme sur lui », répondit Fish.

Trois minutes plus tard, Walker adressait le signe du pouce levé à Loeser. « OK. Clair, patron. »

« Parfait. » Loeser sortit un BlackBerry de l'une des poches de son gilet pour passer un coup de fil et, deux minutes plus tard, l'un des armuriers du DevGru fit son entrée en poussant devant lui un râtelier mobile.

Cajun fut le premier à en tirer des conclusions. « Oh-oh, nous allons avoir la chance aujourd'hui de tirer sur de vraies personnes, n'est-ce pas, patron ? »

8h24

Les SEALs échangèrent leurs HK et leurs REPR contre des fusils préconfigurés pour les Simunition[2]. Les fusils étaient les mêmes en termes de taille et de poids, mais leurs canons étaient bleu clair et spécialement adaptés aux balles marquantes Simunition de calibre 5,56 mm. Il en allait autrement pour les pistolets. Les balles marquantes n'étaient disponibles qu'en calibre 9 mm et les HK ainsi que les Sig-Sauer durent être équipés de kits Simunition ayant des canons propriétaires et des ressorts récupérateurs plus sensibles.

« Équipez-vous ! » Loeser conduisit ensuite ses hommes vers l'échelle posée contre la façade nord de la maison de tir.

8h45

Les SEALs se répartirent par groupes d'assaut au sommet de la plate-forme. Le groupe 6-Charlie de Troy se divisa en trois binômes :

1. Race de chien terrier de petite taille au corps athlétique.
2. Marque de balles et cartouches d'entraînement non létales.

T-Rob avec Padre – le binôme que Walker appelait « la maternelle » ; le quartier-maître Jack « Jacko » Young avec Cajun ; et Heron avec le chef canonnier Kerry Brendel, indicatif Rangemaster – le plus gradé des sous-officiers du groupe Alpha, un sniper grand et élancé portant une fine moustache à la Fu Manchu.

Loeser vérifia les équipements de ses hommes puis, lorsqu'il fut satisfait, lança un tonitruant « Stand byyyy ! » Les lumières de la maison de tir s'éteignirent. « TOP ACTION ! »

« *Et merde* », marmonna Troy. Il abaissa ses jumelles de vision nocturne afin de repérer la corde. Sa main gauche se trouvait sur l'épaule gauche de Cajun. La main de Padre était posée sur son épaule.

Troy se trouvait en troisième position du stick. Il avança aussi vite que possible, dans le sillage des hommes de tête. Jacko atteignit la corde le premier. Il disparut. Cajun atteignit la corde à son tour, puis Troy arriva alors que la tête de Cajun disparaissait déjà sous la plate-forme.

Il agrippa la corde à son tour.

0:05 secondes. Il leva les mains. Ce faisant, son fusil lui heurta l'arrière de la tête.

0:87. Il sentit la chaleur envahir ses paumes tandis que la corde lui glissait entre les mains.

1:4. Il freina, serra la corde. Sensation de chaleur.

1:6. Troy fléchit les genoux en touchant le sol. Il perdit l'équilibre et ses jumelles de vision nocturne se décalèrent sur son visage.

Il se laissa rapidement rouler sur la gauche, remit ses jumelles en place et se releva avant que Padre ne lui tombe dessus.

Il arracha ses gants, récupéra son arme.

4:8. Il vérifia la mise en place de son chargeur. Il sentit que Padre était arrivé derrière lui.

5:9. Il avança vers la porte. Balayage du regard et respiration. Arme braquée devant lui. Le doigt sur la détente.

8:2. La porte fut forcée. Il prit son secteur en compte d'un regard. Clair. Il entra.

9:1. Il était entré. Il partit sur la gauche. Balayage du regard et respiration. Des meubles. Un canapé. Un mouvement. « Une arme ! »

Une tête. Des épaules. Une AK apparut au-dessus du canapé.

Une rafale de deux coups brefs. Ne pas cesser de bouger. Viser la tête. Avancer, avancer, avancer. Cible abattue. *Coup de grâce*[1] en passant devant.

1. En français dans le texte.

Continuer d'avancer vers la porte sur la gauche.

La voix de Padre retentit dans son oreillette. « EKIA[1]. » Ennemi abattu. « Avance sur la porte. »

Des détonations retentirent sur leur droite. Le groupe d'assaut avait fait son entrée et s'était fait accrocher. Troy put entendre leurs échanges radio dans ses oreillettes.

13:6. 1-Alpha effectua son entrée et se dirigea vers l'escalier. Troy se laissa aller à penser : *Nous sommes partout.*

17:4. Devant la porte. Aucune charnière visible. Elle s'ouvrait de l'intérieur. Elle était en bois.

Padre posa la main sur le bouton de porte. Troy fit un signe de tête. Padre tourna le bouton de porte.

La serrure était fermée.

Il recula. Donna un coup de pied.

Le bois éclata. La porte s'ouvrit à la volée.

L'instinct lui dicta de foncer.

Non : le couloir pourrait s'avérer fatal.

21:5. Lumière. Troy sortit une torche infrarouge d'une poche de son gilet.

Prudence. Ligne de visée ?

Clair. Un couloir de 3 mètres de large. Une porte sur la gauche 2 mètres plus loin, une seconde porte sur la gauche 6 mètres plus loin. Le couloir se terminait en T.

Troy commença à avancer. Il s'arrêta. Illumina le sol à l'infrarouge. « Le sol est clair. » Il avait vérifié la présence d'éventuels fils déclencheurs.

30:9. Première pièce. Prudence. Balayage du regard et respiration. Troy traversa lentement l'embrasure de la porte, son HK416 braqué devant lui ; ses jumelles de vision nocturne Trijicon étaient activées. Il avança jusqu'à pouvoir embrasser toute la pièce du regard. Elle était vide. « Clair ! ». Il ressortit de la pièce.

39:5. Padre passa devant Troy. Ils avancèrent rapidement dans le couloir, posant d'abord les talons puis la pointe des pieds, les genoux légèrement fléchis, le corps légèrement penché en avant dans une position agressive, les canons de leurs armes parfaitement immobiles. Ils respiraient calmement et leurs regards balayaient d'un côté à l'autre, jusqu'au bout du couloir.

Le canon de Padre était braqué directement devant lui. Le canon de Troy était parallèle à celui de Padre, décalé de 20 centimètres par rapport à l'épaule droite de son équipier.

---

1. *Enemy Killed in Action* (ennemi tué au combat).

49:9. Deuxième embrasure. Pas de porte. Padre avança prudemment.

La vision périphérique de Troy repéra un mouvement sur le côté droit du T au bout du couloir, à 8 mètres de sa position.

Les deux yeux ouverts, le canon dirigé vers le mouvement, il pressa sa main gauche sur l'épaule de Padre.

Padre s'arrêta.

1:16:5. Le doigt de Troy reposait sur la détente de son HK. Une main apparut, puis un bras. Un torse. Une silhouette au visage dissimulé par une burqa émergea à l'extrémité du couloir.

La torche de Padre se trouvait dans sa main gauche. Elle projetait une lueur bleue jusqu'au fond du couloir.

Troy : « Montrez-vous. Montrez vos mains ! »

La silhouette fantomatique leva les bras, montra ses deux mains. Elles étaient vides. Troy entendit des coups de feu provenant de l'étage au-dessus.

Rester concentré. Ils n'avaient toujours pas nettoyé la deuxième pièce. Ils ne pouvaient pas avancer. *Qu'elle vienne jusqu'à nous.*

Il posa sa main sur l'épaule de Padre. Le tira en arrière. Rapidement, ils reculèrent jusqu'à se retrouver à l'abri de la première pièce.

1:43. « Avancez jusqu'à nous. Gardez les mains en l'air. MONTREZ VOS MAINS ! »

La silhouette obtempéra. Lorsqu'elle fut à 3 mètres de lui, Troy hurla : « Stop ! »

La silhouette obéit.

« Tournez-vous. »

La silhouette obéit.

« Montrez vos mains pour que nous puissions les voir. »

Aucune réaction.

« MONTREZ VOS MAINS POUR QUE NOUS PUISSIONS LES VOIR ! »

2:3. Finalement, la silhouette montra ses mains. Elles étaient vides.

« AVANCEZ À RECULONS VERS NOUS. »

La silhouette obéit. Lentement. Beaucoup trop lentement.

Lorsqu'elle fut à sa portée, Troy lui saisit les bras, les maintint dans son dos, lui passa des liens plastiques aux poignets, puis la plaqua au sol.

Il l'entraîna dans la pièce qui avait été inspectée tandis que le regard de Padre et son arme restaient braqués sur le couloir.

3:3. Troy avait renforcé les liens plastiques avec du rouleau adhésif, il avait accroché les pieds de la captive l'un à l'autre et lui avait emprisonné les jambes à hauteur des genoux avec du rouleau adhésif.

Une fois que la silhouette eut été immobilisée, il la palpa pour s'assurer qu'elle ne détenait ni arme ni explosif. « Clair ! »

3:55. Ils reprirent leur progression. Ils descendirent le couloir jusqu'à la seconde porte. Prudence. Padre s'avança lentement dans l'embrasure, son HK braqué devant lui.

4:14. Le canon du HK de Padre dépassait à peine du jambage de l'embrasure.

Une rafala éclate en provenance du sol. Elle déchira Padre de la taille à l'épaule droite : six impacts de couleur rose dessinant comme des petites étoiles.

Transmission. « Padre à terre. Couloir côté gauche, au niveau du sol. » Le salopard était allongé par terre, planqué contre le mur de la pièce côté couloir.

Padre tomba en arrière. Troy avait déjà une grenade dans la main. Il la dégoupilla, tendit le bras et lança la grenade dans la pièce, puis tira Padre à l'abri.

Il attendit l'explosion et le flash de lumière. Commença à descendre le couloir jusqu'à l'extrémité en T et alors…

5:7. Un sifflement. Puis les mots « Finex[1], Finex ! » retentirent dans les oreillettes de Troy. Les lumières de la maison de tir se rallumèrent. L'opération avait duré cinq minutes et sept secondes.

Les SEALs se rassemblèrent sur l'aire de réception. Ils vidèrent leurs armes, retirèrent leurs casques et tétèrent les tubes d'alimentation raccordés à leurs poches d'hydratation, qui contenaient de l'eau ou des boissons énergétiques. Il ne faisait que 8 degrés dans la maison de tir, mais toutes les tenues des SEALs étaient trempées de sueur.

Troy secoua la tête. « Ce n'était pas bon. » Padre et lui avaient accumulé du retard dès le « Top action ». Il devait pourtant y avoir un moyen de prendre en compte les prisonniers sans pour autant ralentir le rythme de progression. Et, pire encore, son binôme avait été touché. En fait, cinq des vingt-quatre hommes portaient des traces de peinture rose sur leurs tenues. Cela faisait un taux de perte de plus de 20 %.

Totalement inacceptable.

9h19

Dave Loeser laissa tomber son équipement sur le sol. Il avait observé tout l'exercice depuis la salle de contrôle, un conteneur

1. Fin d'exercice.

maritime situé sur une passerelle à 15 mètres au-dessus du sol. Les caméras infrarouges avaient enregistré l'exercice dans son intégralité.

Ce qu'il avait vu ne l'avait pas satisfait. Tous les groupes d'assaut avaient pris du retard sur leur programme. Ils avaient été trop longs à réagir. Les SEALs du groupe Alpha avaient mis une éternité à gravir l'escalier – en fait, personne n'était arrivé jusqu'au deuxième étage où un plastron de cinq hommes les attendait.

Et aucun des hommes du groupe d'assaut n'avait remarqué la sentinelle tapie derrière la structure cubique de 2,50 mètres de haut, et qui avait abattu deux SEALs de l'élément d'arrière-garde.

Mais ce n'était que la première fois aujourd'hui qu'ils jouaient ce scénario particulier. La position des plastrons pourrait évoluer au cours des prochaines répétitions, toutefois la disposition des lieux resterait la même. C'était ce que voulait le JSOC, et c'était ce qu'il obtiendrait.

Surtout, il s'agissait d'un entraînement. Le chef de corps du Red Squadron connaissait parfaitement les deux principes de base de l'entraînement guerrier : ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort, et plus on transpire au cours de l'entraînement, moins on saigne au cours de la bataille.

Raison pour laquelle Loeser devait positiver. Ils savaient tous qu'ils avaient foiré – il pouvait le lire sur leurs visages –, inutile d'enfoncer le clou.

Aussi s'exprima-t-il tout d'abord sur un ton léger. « Voici les bonnes nouvelles, les gars : nous avons fait des progrès. Personne ne s'est tiré une balle dans le pied ou n'a tiré sur son binôme. » Il se tut, laissant ses yeux s'attarder sur les taches roses qui égayaient le treillis multicam[1] de Padre. « J'ai cependant l'impression que Padre a été… *béni*. À moins qu'il n'ait été plutôt *blessé*[2], comme disent les Français. N'est-ce pas, Padre ? »

Loeser attendit que les rires s'éteignent. « Mais vous savez très bien, comme moi, que nous avons encore beaucoup de travail devant nous. » Il s'interrompit. « Tout d'abord, nous allons écouter les plastrons nous dire ce qu'ils ont pensé de votre performance et comment ils ont pris l'avantage sur vous. Ensuite, vous ferez votre propre autocritique et vous en tirerez les leçons. Enfin, nous recommencerons l'exercice, encore et encore, jusqu'à ce que tout se déroule parfaitement. »

---

1. Camouflage multi-environnement.
2. En français dans le texte. Jeu de mots difficilement traduisible entre *blessed* (« béni » en français) et *blessé*.

9

Lahore, Pakistan
27 janvier 2011, 13h15 (heure locale)

Ty Weaver jeta un coup d'œil dans le rétroviseur de la Honda Civic blanche qu'il avait louée. *Et merde.* La même moto et le même *tuk-tuk* – l'un de ces tricycles motorisés omniprésents au Pakistan – n'avaient cessé de le suivre au cours des huit dernières minutes. Ty avait repéré ces deux véhicules juste après avoir retiré de l'argent au distributeur de billets de la Deutsche Bank sur Mall Road, pas très loin de la maison qu'il partageait avec Loner, Kent et Gary sur E Street, au sud du Lycée américain de Lahore.

Il les avait pris en vidéo avec son téléphone portable. Il en ferait un agrandissement plus tard et, avec un peu de chance, il pourrait faire une recherche sur les plaques d'immatriculation. Malheureusement, il n'avait pu prendre aucune photo des conducteurs – deux Pakistanais sur la moto roulant 30 ou 40 mètres derrière lui, et un autre Pakistanais dans le *tuk-tuk*, qui cherchait à leur coller au train.

Il avait songé à rouler droit vers le consulat, mais il avait finalement décidé de bifurquer vers l'est, de prendre Alkman Road, puis de tourner en direction du sud jusqu'à rejoindre Lawrence Road. *Voyons voir ce qu'ils ont en tête.*

Six minutes plus tard, la moto était toujours derrière lui. Le *tuk-tuk* avait disparu.

Ty conduisait de la main gauche. Sa main droite sortit son Glock 19 de son holster Galco et le glissa sous sa cuisse gauche.

Il valait mieux prévenir que guérir.

La question était : *Qui pouvaient être ces connards ?* Les sbires de l'ISI affectionnaient plutôt les berlines Mercedes, les Honda comme la sienne ou les Toyota. Dix jours plus tôt, à Peshawar, ils l'avaient suivi dans deux pick-up Toyota.

Il n'avait encore jamais été pris en filature par une combinaison de moto et *tuk-tuk*. Alors, *qui étaient ces gars ?* Il pouvait s'agir de talibans ou de membres d'Al-Qaida désireux de se faire le scalp d'un gringo.

Mais ce pouvaient tout aussi bien être des truands quelconques qui l'avaient vu retirer de l'argent au distributeur et avaient eu envie de se faire un coup facile. Ou tout simplement des sbires de l'ISI qui avaient décidé de l'aiguillonner avec de nouveaux véhicules.

Il renifla. En tout cas, l'ISI avait du souci à se faire. Le dernier mois avait été… *intéressant* serait un euphémisme. Le jour de Noël, il avait échangé son véhicule consulaire du corps diplomatique contre une Honda louée localement.

La plaque d'immatriculation lui avait servi moins d'une semaine. Il avait actuellement six jeux de fausses plaques dans une enveloppe scellée du coffre de l'attaché défense régional et un septième sur la voiture qu'il conduisait en ce moment. Elles lui avaient été envoyées au consulat par valise diplomatique, en provenance de Langley. Il en changeait tous les deux ou trois jours.

*

Il avait équipé la Honda avec un matériel qui aurait tout aussi bien pu porter le mot « ESPION » en lettres lumineuses : des jumelles, deux appareils photo, une carte TPC[1] référence « G-6C » représentant le nord-ouest du Pakistan à l'échelle 1/500 000, un GPS, un télescope, une monoculaire de vision nocturne, quatre chargeurs pour son Glock 19 et deux chargeurs pour Beretta 9 mm empruntés à Loner. Il avait aussi embarqué une tenue locale et une perruque noire dans son coffre.

Le premier jour de reprise du travail après Noël, M. Wade avait entraperçu le matériel de Ty. Les yeux de l'attaché défense régional avaient semblé jaillir de leurs orbites, comme pour un personnage de dessin animé. Il s'était dit que Ty était cinglé.

« C'est quoi, ce bordel ? », avait-il demandé à Ty lorsque ce dernier avait ouvert la porte arrière et lui avait montré la pile d'affaires dissimulée derrière les sièges.

« Ils veulent que je sorte du bois. Alors, je sors du bois.

– Ouais, comme un putain d'exhibitionniste. Il ne te manque plus qu'un imperméable. » Il fixa Ty d'un regard étrange. « Tu sais que les gars pour lesquels tu travailles sont complètement fous ? Débiles ? Demeurés ?

– Vas-y, raconte.

– Je veux dire que s'il s'agissait du Département d'État, tu te retrouverais dans une situation susceptible de te porter préjudice. Tu

1. *Tactical Pilotage Chart* (Carte de pilotage tactique).

pourrais saisir l'inspection générale et faire valoir tes droits.

– Ouais, sans doute, mais encore faudrait-il que je travaille pour le Département d'État.

– Et alors ?

– La vérité ? La vérité, c'est que c'est pour cela que nous sommes si différents. Vous, les gars du Département d'État, vous travaillez à l'intérieur du système. De diplomate à diplomate. Vous demandez les choses poliment. Moi ? Mon manuel d'instruction stipule que si je ne viole pas les lois du pays dans lequel je suis affecté, c'est que je fais mal mon boulot.

– Ce manuel d'instruction, ce ne serait pas celui de la DO, ou quel que soit le nom qu'ils donnent au Département des Opérations aujourd'hui ? Je croyais que tu bossais pour le Département Sécurité.

– Il s'appelle aujourd'hui le Service clandestin national. Et en effet, je travaille pour lui, mais de manière occasionnelle seulement. » Ty n'en dit pas plus. Wade était un ami, et quelqu'un d'utile, mais il avait reçu des instructions spécifiques quant à ce qu'il pouvait dire ou ne pas dire.

« De manière occasionnelle ?

– Disons que nos chemins se croisent de temps à autre.

– Alors, aujourd'hui, tu te balades partout en te présentant comme étant… – Wade prit une voix de basse, façon James Bond – *Weaver, Ty Weaver*, pas vrai ?

– Non, *Dummkopf*[1]. Je leur dis : *White, Tim White.* »

Wade éclata de rire. « Pardon, j'avais oublié ton pseudo. » Il redevint sérieux. « Écoute-moi cependant. Tu sais aussi bien que moi que les Pakistanais détestent qu'on fourre notre nez partout. Putain, chaque fois que je me déplace quelque part, j'ai l'ISI qui me colle au cul parce que je transporte une arme et que j'ai une radio et un GPS dans ma voiture blindée. » Cette voiture blindée était le gadget préféré de toute sa panoplie. « En plus, j'ai des plaques diplomatiques. Que crois-tu qu'ils vont faire quand ils s'apercevront de la manière dont tu as équipé ta bagnole ? »

« Eh bien, j'imagine qu'on ne va pas tarder à le découvrir », répondit Ty sur un ton aussi flegmatique que possible.

*

Oui, « intéressant » était sans aucun doute un euphémisme. Il s'était conduit exactement comme il en avait reçu l'ordre. Au cours de la

1. « Imbécile », en allemand.

première semaine de janvier, il avait traversé tout le Pakistan, sur près de 500 kilomètres, jusqu'aux frontières provinciales du nord-ouest. Il s'était arrêté pour déjeuner à Bannu. Il avait ensuite continué jusqu'à Isha, puis s'était promené dans un bazar près de la ville frontalière de Miram Shah. Il était allé jusqu'à Kotai Kili avant que l'ISI ne demande à la police pakistanaise de l'intercepter, de lui indiquer que ses papiers n'étaient pas valides au-delà de la frontière provinciale et qu'elle ne pourrait plus garantir sa sécurité. Il avait dû rebrousser chemin.

Mais pas avant d'avoir pris quelques centaines de photos numériques des différents lieux qu'il avait reçu pour instruction de photographier et de les envoyer par mail à l'adresse de couverture que Stu Kapos lui avait fournie.

La deuxième semaine, il avait effectué le même genre de déplacement autour de Peshawar. Il avait commencé par la citadelle de Bala Hisar, le quartier général aux murs d'argile ocre du Corps frontalier, une organisation paramilitaire liée au réseau Haqqani, mais aussi, selon les données que Ty avait lues, sous influence talibane.

Ty avait adressé un signe à la sentinelle coiffée d'un béret qui l'avait observé aux jumelles depuis les remparts crénelés de la forteresse. Au cours des cinq jours suivants, il n'avait pas arrêté de bouger entre Peshawar et Charsadda, prenant en photo les villas, les médersas, les écoles et les boutiques, semant des petits cailloux derrière lui jusqu'à ce qu'il soit revenu au consulat.

Évidemment, ses bouffonneries les avaient rendus fous. Ils pensaient qu'il effectuait des reconnaissances pour des frappes de drones Predator. Ou qu'il était à la recherche d'OBL.

À l'est de Peshawar, les sbires de l'ISI tentèrent même de lui faire effectuer une sortie de route. Ils ne savaient pas qu'il était un instructeur qualifié de conduite défensive. Il avait renversé la situation et avait fait se retourner sur le flanc l'un de leurs pick-up tandis que le deuxième avait fini sa course dans un fossé. Sa Honda n'avait pas eu une seule égratignure, à l'exception de quelques éraflures sur le pare-chocs avant.

Mais la semaine précédente avait été encore mieux. Il avait roulé au nord et à l'est de Lahore, jusqu'à la frontière avec l'Inde, et avait pris des dizaines de clichés des bunkers que les Pakistanais étaient en train de construire entre Narowal et Shakargarh. Il avait utilisé un téléobjectif de 300 mm à une distance de près de 400 mètres. Les soldats étaient si furieux que certains trépignaient littéralement en attendant l'arrivée de la police locale. Il avait alors eu le temps d'échanger la carte mémoire de son Nikon, afin que celle qu'il avait

donnée aux policiers ne comporte qu'une petite soixantaine de photos. Il s'était dit qu'il ne fallait pas les laisser repartir les mains vides.

Pourtant, malgré tous ces succès, quelque chose n'avait pas cessé de le perturber, comme un morceau de nourriture coincé entre les dents.

La question – une question à laquelle il ne savait pas répondre – était : *Qui observe ceux qui m'observent ?*

Il s'agissait d'une question cruciale. Il ne faisait aucun doute qu'il attirait l'attention des Pakistanais sur sa personne. Depuis quatre jours maintenant, il faisait l'objet d'une filature constante. Des sbires le surveillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. La maison qu'il partageait avec Loner, Kent et Gary avait elle-même été placée sous surveillance. Un vendeur de shawarmas avait subitement fait son apparition sur C Street, juste derrière le Lycée américain, et il restait en poste tous les jours de 7 heures à 19 heures. Le soir, il était relevé par une Mercedes qui venait se garer au carrefour entre Street 2 et E Street. Le véhicule était occupé par deux Pakistanais qui restaient assis à fumer comme des pompiers pendant douze heures. Ty s'était demandé comment ils faisaient leurs besoins. Ils pissaient sans doute dans des bouteilles.

Mais il se demandait qui pouvait bien les surveiller, *eux*.

Et pourtant, n'était-ce pas ce que Stu Kapos avait souhaité ? Apprendre les habitudes de travail de l'ISI, comme il l'avait affirmé. Découvrir leurs vulnérabilités, afin que le personnel de la CIA puisse travailler de manière plus efficace à Lahore, Peshawar, Karachi et Islamabad, là où la CIA maintenait ses bases et ses bureaux.

Mais il n'y avait aucun signe de contre-surveillance. Aucun. Ty en était certain parce que tous les opérateurs Delta – et, même s'il ne pouvait l'affirmer, il en allait sans doute de même pour tous les opérateurs des forces spéciales – suivaient une formation intensive proposée par la CIA en matière de contre-surveillance et d'opérations en zone interdite. Ty savait donc ce qu'il aurait dû voir. Or il n'avait rien vu. Pas le moindre indice. Que dalle. Nada.

Un soir, après avoir bu quelques bières avec M. Wade, l'idée lui était venue que personne n'avait placé sous surveillance ceux qui le surveillaient. Qu'il était dehors, livré à lui-même. Ses patrons le faisaient se balader un peu partout sans aucune raison. Ils le faisaient se balader parce que… Il n'en savait foutrement rien.

Mais cela n'avait aucun sens. Il devait bien y avoir une raison pour expliquer toute cette folie. Une raison pour laquelle le siège l'avait affecté à cette nouvelle tâche et l'avait transformé en cible pour l'ISI.

13h26

Ty jeta un nouveau coup d'œil dans son rétroviseur extérieur. Le *tuk-tuk* était réapparu dans son sillage tandis que la moto avait disparu. Il décida d'accélérer. Il entraîna sa Honda dans un dérapage contrôlé vers l'artère qui partait sur sa gauche face à la mosquée Markaz, zigzagua sur quelques mètres, puis s'engagea en direction du nord. La troisième artère qu'il atteignit s'appelait Lovers Lane. Il bifurqua rapidement à gauche, puis prit à nouveau à gauche pour déboucher sur Birdwood, avant de tourner encore une fois à gauche pour s'engager dans une rue à sens unique conduisant à la voie privée donnant sur l'hôtel Royal Garden.

Il jeta un coup d'œil derrière lui. Merde. Le *tuk-tuk* ne l'avait pas lâché. Il pouvait même distinguer la moustache de son conducteur. Le gars tenait un téléphone portable collé à son oreille et conduisait de l'autre main. Il parlait à toute vitesse. Ty pouvait voir ses lèvres remuer.

Il accéléra dans la voie privée de l'hôtel en forme de fer à cheval, suivi par le *tuk-tuk*. Alors qu'un taxi s'arrêtait devant l'hôtel pour embarquer un client, Ty écrasa l'accélérateur et fit grimper sa Honda sur le trottoir pour éviter le taxi, répondant aux coups de klaxon du chauffeur par un geste de la main tandis qu'il zigzaguait dans la voie privée de l'hôtel. Tout en se dirigeant vers la sortie, il jeta un coup d'œil par-dessus la haie qui bordait la voie.

Le *tuk-tuk* essayait de faire marche arrière. Il avait peu de chances de réussir à le rattraper. Ty accéléra, tourna en direction du sud sur Birdwood Road, s'engouffra dans la première artère sur sa gauche, passa sous la passerelle routière de Jail Road, puis prit à droite sur la voie de service courant parallèlement à la route à voies multiples de Jail Road.

Il était temps d'en finir avec toutes ces conneries. Une fois qu'il aurait dépassé la station de métro de Mozang, il s'engouffrerait dans Ferozepur Road, traverserait le carrefour entre Quartaba Chowk et Queen's Road, puis roulerait plein nord en direction du consulat.

Une fois arrivé, il serait enfin tranquille. Que l'ISI aille au diable.

13h28

Il était arrêté au carrefour de Quartaba Chowk lorsque la moto le rattrapa. Ty se trouvait dans la file centrale. La moto se glissa contre sa portière droite, suffisamment près pour l'empêcher de l'ouvrir.

Il sentit les gaz d'échappement de la moto. Le motard, la trentaine environ, portait une chemise de sport bleue à manches longues, une veste de cuir, un jean et des sandales. Il regardait droit devant lui. Son passager était un gamin vêtu d'une chemise de flanelle écossaise. Ses longs cheveux luisants étaient retenus par un bandana. Il portait également un jean et des sandales et adressa un sourire à Ty. Un sourire moqueur et triomphant.

L'instinct que Ty avait acquis au sein de la Delta Force le mit aussitôt sur ses gardes. La situation lui semblait étrange. Il garda la main gauche sur le volant, mais glissa la main droite sur la crosse de son Glock.

Parallèlement, le gamin relevait d'un air railleur le pan de sa chemise pour laisser apparaître le pistolet qu'il avait glissé dans sa ceinture. Au moment où le feu passa au vert, le gamin plongea une main vers son arme.

La moto accéléra.

Elle coupa la route à la Honda.

Le gamin pivota en relevant son arme pour tirer, son sourire moqueur toujours aux lèvres.

Ty appuya sur la pédale de frein pour garder son véhicule stable. Sa main ramena le pistolet de sous sa cuisse. Il le leva devant lui à hauteur d'œil bien plus rapidement que ne le fit le gamin, occupé à empoigner son pistolet à deux mains.

Ty n'avait pas besoin de tenir son arme à deux mains. Il ajusta rapidement sa cible et tira deux coups successifs à travers son pare-brise.

Oh, putain, quel boucan ! Même avec sa fenêtre ouverte, les tympans de Ty résonnèrent comme s'il avait reçu un coup de massue en pleine tête. Il n'entendait plus rien.

Il se concentra sur la moto. Le gamin gisait à terre, touché par deux balles dans le haut du corps.

Ty visa ensuite entre les épaules du motard et tira trois autres coups successifs.

Le motard s'écroula, entraînant la moto avec lui.

Son canon toujours braqué sur les hommes à terre, Ty ouvrit la portière de sa Honda de la main gauche. Il sortit du véhicule, l'arme à la main. Il balaya la scène du regard, de gauche à droite, de droite à gauche, pour s'assurer que plus personne ne représentait une menace. Aucun *tuk-tuk* à l'horizon dont le chauffeur aurait brandi une AK. Pas d'équipes de soutien.

Clair. Le *tuk-tuk* était invisible. Bizarrement, le trafic ne s'était pas

interrompu et les véhicules continuaient à avancer en contournant la moto au sol et les Pakistanais gisant dans leur sang.

Ty avança jusqu'au gamin qui l'avait braqué. Il bougeait toujours. Il tremblait, gémissait. *Neutralise la menace.* Ty éloigna le pistolet du gamin d'un coup de pied, puis lui tira deux balles en pleine tête en prenant soin de viser selon un angle qui empêcherait tout ricochet sur la chaussée susceptible de le blesser.

Les spasmes cessèrent.

Soudain, le sang coula en quantité. Il fallait qu'il rende compte. Il fallait qu'il appelle Wade. Loner, aussi. Il abaissa son Glock et, de sa main gauche, attrapa le téléphone qu'il portait à la ceinture.

Au même moment, le motard qu'il croyait mort dégagea ses jambes de sous la moto et s'efforça de se relever.

Il se tourna en direction de Ty, hurla quelque chose en pachtoun, puis disparut vers le nord.

Bon Dieu ! Ty balaya la route du regard. Les voitures s'étaient maintenant arrêtées, leurs conducteurs observant la scène. Des piétons regardaient également. Certains d'entre eux avaient leur téléphone collé à l'oreille. D'autres s'en servaient pour prendre des photos.

Ty réalisa que le motard courait toujours. Il était à 12, peut-être 13 mètres. S'il continuait à courir, il irait bientôt se fondre parmi les piétons rassemblés sur le trottoir. Il ne serait plus possible de l'arrêter.

Ty rangea son téléphone dans sa poche, empoigna son Glock à deux mains, ajusta sa visée et tira trois coups successifs en direction du motard. Il le toucha en pleine cage thoracique.

Le motard tomba à genoux, puis s'écroula face contre terre sur la chaussée. Ty s'avança rapidement et lui tira deux balles dans la tête. *Seconde menace neutralisée.*

Par réflexe, il éjecta le chargeur presque vide de son pistolet et le glissa dans sa poche avant d'en prendre un de rechange et de l'enfoncer fermement dans la crosse jusqu'à entendre le clic distinctif de chargement.

Il entendit également le « pin-pon » des sirènes au loin. Il remit son arme dans son holster et sentit son cœur battre comme s'il allait avoir une attaque. Il posa deux doigts à l'extrémité de son poignet gauche. Son pouls battait à tout rompre. *Bon Dieu ! Je ne suis plus au mieux de ma forme.*

Il tâcha de se ressaisir. Balaya l'horizon – tournant sa tête d'un côté à l'autre – et respira profondément pour conserver toute sa vision périphérique. Chose étonnante, il y avait sans doute 80 ou 90 personnes au carrefour, mais aucune d'entre elles n'avait essayé

d'intervenir ou de s'approcher de lui.

Pas encore.

Il pressa la touche d'appel rapide pour joindre Loner et, lorsque le soldat de l'AWG répondit, il lui lança : « SitRep China Lake ». Un SitRep était un compte rendu de situation. China Lake était le nom de code choisi pour déclencher une putain-d'exfiltration-rapide-urgente que les quatre hommes avaient mise au point.

Ty poursuivit : « Quartaba Chowk. Les flics arrivent. »

Loner : « Tu vas bien ? Tu gueules au téléphone. »

Ty : « Je vais bien. Deux EKIA. Une foule se rassemble. » Il se demanda si Loner pouvait l'entendre car il s'entendait à peine lui-même. « Les flics arrivent. Je vais bien. »

Loner : « On est en route. »

« Je vais bien. » Un mouvement périphérique lui fit lever les yeux. Plusieurs Pakistanais arrivaient vers lui. Ils étaient une douzaine, peut-être un peu plus, emmenés par deux flics de la circulation en uniforme qui faisaient tournoyer leurs bâtons. Ty mit fin à son coup de fil. Ses derniers mots : « Je vais bien. »

Oh, merde. Les flics et leurs copains n'avaient pas l'air sympa. « *Ça va mal se passer* » était l'idée générale que Ty avait dans le crâne. Il savait qu'il ferait mieux de sauter dans la Honda et de foncer pied au plancher pour rejoindre le consulat, quitte à écraser n'importe quel Pakistanais suffisamment bête pour se mettre en travers de son chemin.

C'est ce qu'il convenait de faire dans des pays comme le Pakistan, l'Égypte ou n'importe quel autre endroit au monde où les flics faisaient subir leurs interrogatoires à l'aide de matraques électriques ou de pinces. C'est ce qu'on lui avait appris. « *Bouge ton cul de là, soldat* », voilà la manière dont ça lui avait été formulé.

Mais il n'était plus un soldat. C'était désormais un civil, même compte tenu de son passeport officiel. Et il fallait qu'il rende compte de ce qui s'était passé. Aussi, au lieu de faire chauffer la gomme, il demeura sur place et prit une-deux-trois-quatre-cinq-six photos de la scène, des corps et de la moto avec l'appareil photo de son téléphone mobile.

Il était en train de les transmettre à Loner quand la première voiture de police s'arrêta dans un crissement de pneus derrière lui. Il se retourna et les vit arriver, extrêmement déterminés, leurs armes braquées, hurlant des instructions qu'il ne comprenait pas.

Partie 2

Du 1er février au 31 mars 2011

10

Abbottabad, Pakistan
1er février 2011, 9h17 (heure locale)

L'annonce de la fusillade s'était propagée à travers tout le Pakistan comme un feu de brousse. Tout le monde évoquait le nid d'espions américains implanté au consulat de Lahore ainsi que ce cafard de la CIA qui avait abattu deux Pakistanais innocents par pure haine raciale. Sans oublier ces trois autres mouches à merde d'Américains qui avaient tué un troisième frère – l'avaient écrasé de sang-froid – alors qu'ils roulaient à tombeau ouvert à bord de leur Land Cruiser Prado pour venir secourir leur camarade sur les lieux du crime. Tout le pays songeait à la manière dont les autorités avaient tenu bon face aux Américains en emprisonnant l'assassin américain quand bien même les trois autres avaient réussi à rejoindre le consulat avant d'être illégalement exfiltrés du pays. Dans tout le pays, dans les villes, les villages, les hameaux, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, des dizaines de milliers de Pakistanais manifestèrent leur haine justifiée envers les États-Unis, une nation de chiens, de cafards et de vermines. Ils manifestèrent même à Abbottabad, brandissant des pancartes où l'on pouvait lire en lettres rouges « Lapidons à mort le cafard américain de la CIA » ou encore « Amerika, nation d'assassins ».

Même Waseem, le propriétaire du salon de thé, avait pris la peine de fermer son établissement pour se joindre aux manifestations de la veille. Il n'avait pas pu s'empêcher de glousser devant le mendiant au sujet de l'assassin américain et de l'embarras que cette affaire allait causer aux États-Unis dans le monde musulman. C'était le signe évident que les choses se présentaient sous un bon présage.

« Les infidèles connaîtront la défaite », lança-t-il à Charlie Becker tout en lui proposant une seconde pâtisserie pour accompagner son thé.

« Que Dieu te bénisse, mon frère. » Charlie accepta la pâtisserie et en fourra la moitié dans sa bouche. La nuit avait été fraîche et tout son corps souffrait de courbatures, sans compter ses moignons qui

l'élançaient. À force de rester assis toute la journée dans sa putain de caisse, il avait également la peau du fondement irritée.

C'était au cours de journées comme celle-ci que ses jambes lui manquaient – même ses prothèses. Il avait perdu toute capacité d'enjamber les obstacles qui parsemaient les rues et devait manœuvrer sa caisse pour les contourner. Le simple fait d'uriner s'avérait une tâche pénible. Et puis il y avait ce sentiment lancinant, tenaillant, diffus de… perte.

Puis Charlie songea : *Foutaises !* D'accord, il avait perdu ses jambes. Mais il connaissait des soldats ou des Marines qui avait perdu bien plus : la vie. Il aurait pu trouver la mort dans ce tunnel. Il aurait pu ne jamais voir son petit-fils. Il aurait pu ne jamais reprendre le boulot. Il aurait pu ne jamais avoir la chance de rendre à l'Amérique une partie de ce qu'elle lui avait offert.

Charlie considérait ses années d'armée comme l'équivalent d'une bourse universitaire. Il avait voyagé. Il avait eu l'opportunité d'apprendre des langues nouvelles. Il avait rencontré des gens intéressants. Et, bien sûr, il avait semé la destruction et la mort. Une belle vie, en résumé.

Et ses jambes ? Oui, elles lui manquaient.

Et oui, cette journée était bien l'une de celles où il aurait volontiers échangé sa couille gauche contre quelques analgésiques. Mais il n'était qu'un mendiant et, comme il le savait parfaitement, les mendiants n'avaient pas le choix et encore moins le droit d'avoir sur eux des médicaments frauduleusement importés des États-Unis.

Sans oublier qu'il était un Ranger. Et les Rangers traçaient leur route sans jamais se plaindre. En réalité, au cours de sa période de rééducation, Charlie avait souvent porté une casquette de baseball sur laquelle on lisait : « INTERDIT DE PLEURNICHER ».

Une consigne qu'il comptait bien respecter.

Charlie se résolut donc à soigner ses carences en sucre plutôt que ses souffrances physiques. Il n'en mourrait pas.

« Dieu est grand, frère Shahid », répondit Waseem à Charlie tout en le regardant mâcher. « Il agit parfois de manière étrange pour nous protéger, quitte à ce que cela exige des sacrifices de notre part.

– C'est vrai, mon frère », confirma Charlie. Il tendit ses mains abîmées. « Il exige des sacrifices de notre part, mais nous sommes heureux de les lui consentir.

– Nous les consentons parce que Dieu est grand, mon frère », psalmodia Waseem.

Dieu est grand, en effet, songea Charlie Becker – mais Langley

aussi. Charlie n'en avait pas la certitude, mais il soupçonnait que la CIA n'était pas étrangère au fait que les équipes de surveillance de l'ISI avaient quitté Abbottabad depuis bientôt deux semaines et demie.

Aux abords des mosquées, les rumeurs prétendaient que les Américains honnis s'étaient engagés dans de multiples provocations du côté des provinces frontalières. Ils avaient été aperçus à Miram Shah, à Shawa, mais également près de Peshawar, cartographiant des cibles pour leurs drones aériens Predator qui semaient la mort depuis le ciel. Mais depuis que l'assassin avait été arrêté, il n'y avait plus eu aucune frappe de drone où que ce fût dans le Pakistan. *Allahu Akbar*. Dieu est grand !

Quelle que pût être la réalité au sujet de ces frappes de Predator (ou de l'absence de frappes), Charlie n'en était pas moins immensément soulagé car, au cours des cinq derniers jours, il n'avait vu aucun signe d'une quelconque activité de l'ISI à proximité du camp de base Walhalla, une information qu'il avait transmise en mode flash l'après-midi précédent. Pour avoir récupéré un message codé dans sa boîte aux lettres morte – après que le Walhalla lui ait ordonné de le faire en le prévenant par signal électronique –, il savait également que de nouveaux équipements arriveraient bientôt, ainsi qu'un ou deux nouveaux personnels. Compte tenu de la situation actuelle, il y avait de fortes chances pour que tout puisse se dérouler sans que l'écran radar persistant de l'ISI détecte quoi que ce soit.

Tout bien considéré, la nouvelle était plutôt bonne, mais elle n'en rendait pas moins Charlie nerveux en dépit de ses vingt-six années de service comme Ranger, dont seize en qualité de sous-officier. Il avait servi à la Grenade, au Salvador, au Panama, à Mogadiscio, et en Irak. Il avait le droit de porter le brevet parachutiste, la Silver Star, la Bronze Star avec le « V » pour « valeur au combat » et trois Purple Hearts, aussi il savait d'expérience que les choses commençaient d'ordinaire à dégénérer juste après l'annonce de bonnes nouvelles.

Pour le moment en tout cas, la situation était calme. Le Walhalla était à l'abri : l'ISI et son limier de Saif Hadi al-Iraqi avaient déserté la place. Au cours des derniers jours, il avait eu l'étrange pressentiment que quelque chose ne collait pas, comme si son feng shui était déséquilibré – pour autant que le feng shui existe –, mais cette appréhension avait aujourd'hui miraculeusement disparu. Il s'était même vu offrir quelques douceurs. Comme à son habitude, Charlie récita une petite prière silencieuse en remerciement de cette faveur.

Il engloutit la deuxième moitié de sa pâtisserie, rendit la tasse de thé à Waseem, puis s'essuya la bouche d'un revers de manche. « Que

Dieu soit avec toi, mon frère.

– Et avec toi, frère Shahid. Que Dieu t'accorde la bénédiction de voir un Américain mourir. »

Cette remarque ne fut pas sans influer sur l'humeur de Charlie. « Il m'a déjà accordé cette bénédiction, mon frère », répondit-il sur un ton sombre, révélant pour une fois une vérité absolue au Pakistanais. « Il m'a déjà permis de voir des Américains mourir, et plus d'une fois. »

11

Langley, Virginie
11 février 2011, 7h45 (heure locale)

« Stu, ramène ton gros cul de buveur de café ici, tout de suite. Quelle foutue manière de débuter le week-end. » Vince Mercaldi était contrarié. Il n'était pas très grand –1,77 mètre, peut-être – et sa silhouette commençait déjà à prendre la forme d'une poire. Il portait des vêtements un peu plus amples que nécessaire, des chemises blanches ou bleues à manchettes et des cravates qui auraient pu venir de n'importe quel supermarché. Ainsi que le genre de lunettes d'aviateur des années 1970 qui avaient été à la mode il y avait si longtemps qu'elles étaient presque à nouveau tendance ; des lunettes de vue qui, posées sur le nez proéminent, sicilien, de Vince, lui donnaient des yeux d'insecte évoquant cette abeille dans la publicité pour les médicaments Nasonex contre la rhinite allergique.

Mais c'était quelqu'un de passionné, et d'éloquent. Anthony Vince Mercaldi était connu pour ses talents d'orateur du temps où il intervenait au cours des débats à la Chambre des représentants. Les visiteurs qui assistaient aux joutes verbales depuis les galeries avaient beaucoup de chance quand Appelez-moi-Vince, remonté contre quelque chose, ou au contraire dithyrambique à propos de quelqu'un ou de quelque chose, demandait à prendre la parole. Il avait ce genre de voix que les militaires considèrent comme une voix de commandement, un vocabulaire riche et une capacité à captiver son auditoire en usant d'une bonne élocution et d'une approche contrapuntique combinant tonalités dramatiques et traits d'esprit, menaces et promesses. Il jouait en virtuose sur toutes les cordes sensibles d'un jury.

Cette faculté, associée au fait qu'en tant qu'élu du Congrès il s'était toujours senti redevable à ses électeurs, avait contribué à le rendre particulièrement convaincant, une qualité qu'il avait conservée pour son mandat à la tête de la CIA.

Le scepticisme avait été de mise dans les couloirs de Langley lorsque la nomination de Vince avait été annoncée. Le sentiment général des

42 389 employés de la CIA (ainsi que des 30 000 contractuels) était que Vince Mercaldi n'était qu'un APP – un Autre Professionnel de la Politique –, une marionnette qui se contenterait d'exécuter les ordres de la Maison Blanche.

Deux hommes politiques avaient déjà été nommés à la tête de la CIA. George Herbert Walker Bush, qui deviendrait par la suite le quarante et unième président des États-Unis, et en l'honneur duquel le siège de la CIA serait baptisé, avait servi comme directeur durant près d'un an. Avant cela, Bush avait été élu au Congrès, puis il avait essayé de se faire élire comme sénateur mais sans y parvenir, mais il avait également servi comme ambassadeur auprès des Nations unies et comme président du Parti républicain. Quand il avait été choisi par le président Gerald Ford pour diriger l'Agence, il travaillait alors comme président du Comité de liaison États-Unis-République populaire de Chine – le premier ambassadeur américain sur place, même s'il n'en avait pas le titre.

Bush avait exercé ses fonctions de DCI à partir du 30 janvier 1976. Cinq mois plus tard, Francis Melloy, l'ambassadeur des États-Unis au Liban, ainsi que son conseiller économique Robert Waring, avaient été enlevés par des terroristes avant d'être exécutés. Le DCI Bush avait été convoqué à la Maison Blanche afin d'informer le président Ford et son comité de sécurité nationale sur le tragique événement. Mais plutôt que de rester dans la salle de crise, où il aurait pu discuter plusieurs heures face à face avec le président, Bush avait demandé à repartir. « Ma place est auprès de mes hommes, dans notre centre d'opérations de Langley », avait indiqué au président celui qui avait été pilote au sein de l'aéronavale au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Cette manière de faire avait valu à Bush la réputation d'un homme loyal envers l'Agence, qui avait souffert de la défaite du Vietnam et qui était encore marquée par les stigmates de l'affaire du Watergate. En vérité, George H. Bush fut apprécié par la plupart des cadres et des employés de la CIA.

Le deuxième homme politique avait été le membre du Congrès Porter J. Goss, élu républicain de la Floride et ancien officier traitant au sein de la CIA, dont le court mandat en qualité de DCI (septembre 2004 à avril 2005) fut considéré comme un véritable désastre. Goss était quelqu'un de froid et de vindicatif qui n'hésitait jamais à mêler la politique aux réunions du septième étage – l'étage de la direction. Ses acolytes, surnommés les Gosslings, pour la plupart recrutés au sein de son équipe du Congrès ou parmi d'anciens bureaucrates de l'Agence, cherchèrent à régler leurs comptes et poussèrent de nombreux

professionnels de la CIA à la retraite. Goss se fit détester de quasiment tout le monde.

Le temps que le quarante-quatrième président des États-Unis soumette le nom de Vince Mercaldi au Sénat pour avis et approbation, le seul homme politique ayant dirigé la CIA dont se souvenaient les employés de l'agence était Goss. Les bruits de couloir qui se propagèrent à Langley n'eurent donc rien de très favorable envers l'ancien député de Californie. Certains parmi les plus virulents du Service clandestin suggérèrent de réserver le même sort à Appelez-moi-Vince qu'à un champignon : le garder dans l'obscurité et le nourrir de fumier.

Pourtant, Vince étonna tout le monde. Il étonna les équipes de la Maison Blanche en restant fidèle à lui-même et en s'abstenant d'avaliser benoîtement toutes les décisions contradictoires et partisanes qu'avaient l'habitude de dicter les corrompus de la politique. Il étonna le Département de la justice en défendant férocement ses subordonnés lorsque le procureur général décida de lancer une chasse aux sorcières motivée par des raisons politiques contre tous les officiers qui avaient fait usage de techniques d'interrogatoire « améliorées » contre les combattants ennemis faits prisonniers. Et enfin, il avait étonné les plus sceptiques de l'Agence en faisant preuve d'une loyauté sans faille envers la chaîne de commandement de la CIA, une attitude aussi éloignée que possible de celle de ses prédécesseurs, qui préféraient sacrifier les petites mains de Langley au premier signe annonciateur d'une crise ou d'une situation embarrassante.

En fait, dès la fin de l'année 2009, tout le monde à Langley avait compris une chose : si vous étiez réglo avec Vince Mercaldi, Vince Mercaldi serait réglo avec vous. Et il protégerait vos arrières.

7h48

« Tu as lu ça ? », fit Vince en brandissant une liasse de coupures de presse, la version CIA du *Pentagon's Early Bird* – une revue de presse quotidienne qui contenait tous les articles liés aux problématiques de défense ou de forces armées. La revue de presse de la CIA, qui, elle, n'avait pas reçu de nom de baptême, traitait de tous les sujets liés au monde du renseignement, au terrorisme ou à la politique. L'exemplaire de Vince était ouvert sur un article de *USA Today* qui citait une source anonyme au sein de l'ambassade américaine d'Islamabad au sujet de Ty Weaver. Ces citations anonymes, dont tout laissait penser qu'elles avaient été faites par un opérateur clandestin qui ne bénéficiait pas du statut diplomatique, n'étaient pas très flatteuses envers Vince.

Stuart Kapos, le directeur du Service clandestin national, se laissa tomber dans le fauteuil placé devant le bureau du directeur et lâcha, les lèvres pincées : « J'ai lu. Que veux-tu que je te dise, Vince ? Ce sont des imbéciles.

– Patty, l'épouse de Ty, a téléphoné à Rich Erwin, le directeur des opérations, à 5h30. Elle venait de recevoir un coup de fil d'un stupide journaliste au Pakistan qui lui demandait de commenter l'affaire. Dieu merci, elle lui a raccroché au nez. Rich a appelé son patron, et John m'a appelé. John m'a informé que, d'après Rich, Patty était en larmes. En larmes. Elle n'a aucune idée de ce que faisait son mari là-bas ou de la raison pour laquelle nous ne l'avons pas encore sorti de prison. Elle savait qu'il était parti avec un passeport officiel et l'immunité diplomatique. Maintenant, tout ce qu'elle sait, c'est qu'il est en prison et que ni le Département d'État ni nous ne bougeons le petit doigt pour régler la situation. J'ai bien peur qu'elle ne fasse à nouveau une fausse couche – John m'a expliqué ce qui s'était passé l'année dernière – et que la note à payer se révèle extrêmement salée.

– Est-ce que Kate peut nous aider sur place ? » La secrétaire d'État Katherine Semerad et Vince Mercaldi se connaissaient depuis un an et entretenaient d'excellentes relations de travail en dépit du fait que le Département d'État – ou plus précisément l'administrateur de l'USAID[1] – était en train de foutre en l'air l'Afghanistan en autorisant les Chinois à piller toutes les ressources naturelles du pays, comme le cuivre ou l'uranium, et en tenant les sociétés américaines à l'écart des appels d'offres.

Putain de diplomates. Ils ne comprenaient vraiment rien à rien. « Tu sais combien il est difficile de contrôler ces maudits rats de cocktail », répondit Vince. « Des fuites, des fuites, des fuites. Je t'assure qu'ils passent leur temps à dégoiser. » Il laissa échapper un petit rire cynique. « Ils ne font vraiment pas grand-chose pour défendre les intérêts américains. »

Le D/CIA poursuivit. « Je peux parler à Kate, je *vais* lui parler, mais nous savons tous les deux qu'elle ne pourra rien pour faire cesser les bavardages. » Il s'interrompit et posa sa revue de presse sur le bureau. « Le problème le plus urgent, c'est la femme de Weaver. Elle est désespérée.

– Nous pouvons envoyer quelqu'un.

– Je pensais que nous l'avions déjà fait.

– Je m'en suis occupé, ou plutôt nous nous en sommes occupés,

1. Agence des États-Unis pour le développement international.

répondit Kapos, mais pas de manière quotidienne. »

Mercaldi fronça les sourcils. « Prépare le terrain. Entretiens-toi avec Rich Erwin à la Direction des opérations. Trouve les amis de Ty – ceux dont il est proche – et demande-leur d'aller soutenir Patty. Il ne faut pas qu'elle passe le week-end toute seule. Et s'il le faut, débrouille-toi pour qu'à partir de la semaine prochaine, elle ait de la compagnie jour et nuit.

– Je m'en occupe », acquiesça Stu. Puis, après une pause : « Mais puis-je être franc, patron ?

– Vas-y.

– Pourquoi faire un tel foin de cette affaire ? Ty connaissait les risques. Ce n'est plus un enfant, il saura encaisser. Je…

– Une minute ! » l'interrompit Vince. « Les enjeux sont vraiment très importants. Je veux que personne ne puisse établir le moindre lien entre Weaver et Abbottabad, entre Weaver et l'ISI, entre Weaver et l'AWG ou, pire encore, entre Weaver et le GBL, d'autant plus que nous avons fourni de gros efforts pour le tenir éloigné de tout ce qui avait trait à OBL. Nous savons que les Pakistanais qu'il a tués étaient chargés de l'enlever ou de le tuer. Leurs armes n'étaient pas enregistrées et les affaires qu'ils portaient étaient volées. Même leur moto était volée. Mais ils n'en étaient pas moins liés à l'ISI. C'est une véritable boîte de Pandore, mais les gens continuent à ne s'intéresser qu'au statut diplomatique de Ty et à ceux qu'il a tués. Pas vrai ? »

Kapos acquiesça. « Ouais.

– Eh bien, que cela te plaise ou non, et quel que puisse être le prix à payer par Ty, il faut que l'affaire en reste là. »

Le directeur fixa Kapos droit dans les yeux. « Écoute, Stu, les journalistes sont malins. Les Pakistanais aussi. Et bon Dieu, même Ben Laden est malin. Chacun d'entre eux serait capable de rassembler les morceaux du puzzle. Je ne veux pas qu'ils puissent en identifier ne serait-ce qu'un seul morceau.

– Compris.

– Alors tu dois comprendre qu'une manière d'arriver à ce résultat, c'est de garder la famille de Weaver de notre côté. Je ne tiens pas à ce que Patty donne des interviews à la télévision avec des larmes plein les yeux. *Oh, ils l'ont envoyé avec un passeport diplomatique mais ils lui ont demandé de ne pas l'utiliser car il agissait dans le cadre d'une sorte de mission secrète, mais la CIA n'a rien voulu me dire.* Comment pouvons-nous être sûrs qu'elle ne donnera pas ce type d'interview ? En ne nous contentant pas de lui *dire* que nous faisons tout ce que nous pouvons, mais en *faisant* tout ce qui est en notre pouvoir, et en se débrouillant

pour qu'elle s'en rende compte. Nous la soutenons. Nous faisons en sorte qu'elle soit à l'aise. Et nous la tenons informée.

– Et ces fuites en provenance du Département d'État ?

– Tu n'as donc aucun contact au sein de la presse, après toutes ces années ? » Vince adressa un sourire matois à Kapos. « Tu pourrais peut-être glisser quelques mots à l'oreille de ceux qui te semblent les plus… sages. »

Kapos répondit par un sourire. « Je le ferai.

– Alors n'attends pas trop longtemps. Le secrétaire d'État est avec nous sur ce coup, mais les diplomates professionnels de Washington, d'Islamabad ou de Lahore sont persuadés de tout savoir. Alors débrouille-toi pour les faire passer pour les rats de cocktail guindés, jésuites, baragouineurs et gnan-gnan qu'ils sont de toute manière. En faisant citer des sources encore mieux placées, bien sûr. »

Le visage de Vince reprit une expression sérieuse. « Écoute, Stu, lorsque nos hommes rendront visite à Ty sous leur couverture consulaire, ils devront être capables de lui donner des nouvelles rassurantes de Patty. Je veux qu'il sache que nous faisons tout notre possible. Et je veux que des gars comme Charlie Becker le sachent aussi. Et tous les autres, comme ceux que vous avez installés au Walhalla. Et à Bagram. Et à Jalalabad. »

Le directeur expédia la revue de presse de l'autre côté de son bureau. « L'important n'est pas Ty Weaver. Ou Patty Weaver, ou même ce qu'écrivent ces putains de journalistes. Toi et moi, mais aussi Dick Hallett, et Spike, ainsi que tous ceux du GBL, nous devons rester concentrés sur celui sur lequel nous voulons mettre la main. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous disons, chacune de nos actions et chacune de nos réactions a son importance. Nous devons penser à tout. Nous devons tout évaluer en trois dimensions. Pourquoi ? Pour que rien ne revienne nous mordre en plein visage. Nous devons rester concentrés. Considérer les choses sous tous les angles, envisager toutes les possibilités, même les plus folles. Nous devons garder les yeux rivés sur l'accomplissement de notre objectif, sur Abbottabad. Tout ce que nous faisons ne se résume qu'à une seule chose : mettre les mains autour de la gorge de cette pourriture d'assassin que nous traquons depuis dix ans. Et lui faire mordre la poussière.

» OBL. C'est pour cela que Charlie risque sa vie là-bas. Ainsi que ceux qui travaillent au Walhalla, tout comme le docteur Afridi, qui a essayé de nous obtenir un échantillon d'ADN, et tous les autres, y compris ceux qui ne savent même pas pourquoi nous leur demandons de faire certaines choses. Des gens comme Ty Weaver, ou comme cette

équipe de Whiskey Trio que nous avons utilisée pour faire diversion. Sans oublier tous ces opérateurs du SEAL ou de la Delta Force et les pilotes d'hélicoptères qui s'entraînent sous les ordres de Wes Bolin. Nous faisons tout cela pour une putain de bonne raison. Ce n'est pas parce que nous allons mettre fin une bonne fois pour toutes au terrorisme dans le monde, ni parce que Al-Qaida et tous ses avatars vont disparaître. Ce n'est pas parce que nous allons transformer les régimes totalitaires en démocraties, ou rendre le monde meilleur. Et ce n'est pas une question de politique ou de personnalités. Ça n'a rien à voir avec moi, avec le secrétaire Hansen ou Semerad ou même avec le président. Il n'est question dans tout cela que de tuer Ben Laden – le tuer, purement et simplement. L'abattre, car c'est ce qu'il mérite, lui donner la mort, mettre un terme à son histoire. C'est ce sur quoi toi, Wes Bolin et moi devons rester concentrés. Notre unique objectif. Tuer Ben Laden et ramener tous nos hommes en vie au pays. »

Il dévisagea le directeur du Service clandestin national par-dessus les verres de ses lunettes d'aviateur. « Je le pense sincèrement, c'est cela notre *seul* objectif. »

Kapos demeura silencieux. Stupéfait. En presque trente ans de carrière au sein de la CIA, il n'avait jamais entendu un directeur s'exprimer avec une telle conviction pour une mission et avec une telle passion pour les hommes chargés de la mener à bien en mettant leurs vies en jeu. Enfin, songea-t-il, voici quelqu'un qui ne nous prend pas pour les pièces d'un jeu d'échecs. Ou pour des pantins à la solde des hommes politiques. Cet homme a tout compris.

En cet instant, Appelez-moi-Vince rappela à Kapos l'entraîneur de football qu'il avait eu à l'Académie navale. Il eut soudain la révélation d'avoir eu suffisamment de chance pour connaître deux leaders sous les ordres desquels il aurait volontiers foncé à travers tous les obstacles. Et l'un d'entre eux était un putain de prosélyte de Washington certifié 14 carats. Un homme politique. Qui l'eût cru.

Il se leva et salua son patron d'un geste désinvolte. « À vos ordres, patron. »

Vince esquissa un sourire. « Tu n'épellerais pas cela m-o-n-c-u-l, n'est-ce pas, Stu ?

– En aucun cas, patron. Je réserve ça aux diplomates.

– Alors, fous-moi le camp d'ici. Tu as tes ordres de mission. Occupe-toi de pourrir la vie de ces diplomates, je ferai de même avec les Pakistanais. »

12

Abbottabad, Pakistan
14 février 2011, 20h35 (heure locale)

Charlie Becker avait pour habitude de ne pas passer la nuit au même endroit plus de deux ou trois semaines d'affilée. C'était le moyen pour lui de s'assurer qu'il ne tomberait pas dans une routine facilement identifiable. Les routines attiraient les mauvaises ondes car elles vous conduisaient au même endroit à la même heure tous les jours, ce qui facilitait la tâche de vos ennemis pour vous localiser et rendait plus improbable la possibilité de les repérer. Ainsi, il se rendait certains jours au salon de thé de Waseem après les prières du matin, d'autres jours en début d'après-midi. De cette manière, il pouvait voir s'il était sous surveillance. Il agissait de la même manière pour ses autres déplacements. Il n'obéissait à aucun horaire et ne suivait aucun itinéraire préconçu.

Six jours plus tôt, il avait établi ses quartiers à l'arrière de la boutique d'un charpentier située au nord-ouest de la mosquée de Bilal Town, près de Hassan Town, un quartier résidentiel constitué de petites villas bordant Kakul Road. Le lieu était idéal : distant d'environ un kilomètre et demi du compound des frères Khan que Charlie avait baptisé GZ, et légèrement plus proche du camp de base Walhalla. Le voisinage était calme, constitué principalement de militaires pakistanais à la retraite ou de professeurs d'université, ainsi que de quelques boutiques qui avaient été implantées là avant que le quartier ne se développe. C'était tout à fait le genre de banlieue anonyme que Charlie avait toujours privilégiée. Il n'avait abordé le charpentier, Mohammed, que le mois précédent, même s'il passait devant la boutique dans sa caisse d'infirme depuis le mois de novembre.

Il se trouvait que les affaires du charpentier étaient en pleine expansion en raison des nombreux projets immobiliers dans Abbottabad. Ce dernier avait même participé aux travaux dans le compound des frères Khan. Charlie avait également remarqué qu'il possédait une remise donnant sur un champ à l'arrière de sa boutique. Aussi, lorsqu'il lui avait à nouveau fallu déménager, l'idée lui était venue de poser la question au charpentier.

Deux semaines plus tôt, il avait indiqué à Mohammed qu'il allait perdre son logement et, sans vouloir paraître présomptueux, il avait repéré une dépendance inutilisée dans l'allée derrière la clôture. Le charpentier accepterait-il de la lui louer pour quelques semaines ?

« Ce serait un honneur, mon frère », avait répondu Mohammed.

La remise était une structure rectangulaire de la taille d'une cellule, avec un toit en pente et un sol de terre battue. Charlie emprunta quelques-unes des palettes stockées derrière la boutique et, avec l'aide de Mohammed, il construisit un sommier de fortune. Le charpentier lui avait offert une dizaine de sacs de toile en guide de matelas et d'isolant.

L'ensemble se révéla très confortable – et beaucoup plus chaud que son taudis précédent, qui n'avait aucune vitre aux fenêtres. Il avait essayé de payer quelques roupies d'avance à Mohammed en guise de loyer, mais le charpentier avait refusé en expliquant que Dieu lui avait fait l'honneur de pouvoir fournir un abri à Charlie et qu'il n'allait pas l'insulter en lui prenant son argent. Il construisit même une porte afin que Charlie puisse avoir un peu d'intimité.

*

La journée avait été longue et fraîche – un vent glacé avait soufflé depuis la chaîne de montagnes qui dominait Abbottabad au nord-ouest. Et Charlie s'était senti perturbé en raison de cet étrange pressentiment qui l'avait à nouveau assailli. Ce n'était qu'un sentiment diffus, une sorte de réaction instinctive à un stimulus qu'il était incapable d'identifier. Il chassa ce sentiment de son esprit car les nouveaux équipements et de nouveaux personnels étaient en cours d'acheminement vers le Walhalla. En dépit de quelques averses occasionnelles, il avait maintenu une contre-surveillance constante depuis toute une série de lieux disséminés le long du périmètre. Il avait été satisfait de constater que tout semblait se dérouler sans accroc.

À première vue, le seul événement notable avait été l'arrivée d'une famille pakistanaise venue visiter ses proches, qui vivaient dans l'une des nouvelles villas de Bilal Town. Une famille qui rendait visite aux siens. Les visiteurs, un Pakistanais obèse et visiblement prospère accompagné de son épouse, tout aussi ronde que lui, étaient arrivés dans un SUV Suzuki immatriculé à Amritsar, le coffre chargé de tout le nécessaire que vous transportiez lorsque vous rendiez visite à votre famille pour une semaine ou deux, que vous aviez des enfants avec vous et que vous souhaitiez vous montrer généreux envers vos cousins

ou votre beau-frère. Il y avait des valises et des ballots, ainsi que de nombreux paquets de couches Pampers et toutes sortes de cadeaux ou d'accessoires que les familles aisées emportaient avec elles lorsqu'elles voyageaient avec des enfants.

Charlie ne put s'empêcher de s'émerveiller de ce que l'Agence était désormais capable de faire. Les bébés – des poupées, bien sûr – était si réels et si bien animés que l'un d'eux pleurait et gigotait lorsqu'on le porta à l'intérieur de la villa.

Les prothèses également étaient incroyables. Langley avait réalisé d'incroyables progrès depuis l'époque des fausses barbes et des moustaches adhésives. Aujourd'hui, les déguisements étaient conçus par ces mêmes personnes qui créaient des effets spéciaux et des maquillages pour les films d'espionnage de Hollywood. Il y avait des masques qui adhéraient au visage comme une seconde peau ; du matériel façon *Mission impossible* suffisamment bluffant pour permettre de franchir un barrage routier ou un checkpoint. À 80 mètres de distance, Charlie, un dinosaure de l'ère analogique du Walkman et des bandes magnétiques, était incapable de distinguer le vrai du faux.

Et les cerveaux de la NSA s'étaient révélés experts dans la manière de concevoir des équipements qui pouvaient être démontés pour être transportés comme s'il s'agissait d'innocents bagages. Il n'était plus nécessaire aujourd'hui de se coltiner une parabole d'écoute dans une caisse en bois de 1,20 mètre sur 1,20 mètre pesant 60 kilos. Désormais, même l'appareil d'écoute le plus sophistiqué pouvait être dissimulé dans une valise quelconque – ou dans ce qui ressemblait à un paquet de couches-culottes. Les paraboles se déployaient comme des parapluies et leur poids se calculait en grammes, et non plus en kilos. Les lasers qui consommaient auparavant des piles de la taille d'un pack de bière ne nécessitaient désormais plus que deux ou trois piles au lithium de la taille d'une pièce de monnaie.

Et la semaine suivante, deux des anciens personnels partiraient du Walhalla, en portant les mêmes masques et les mêmes vêtements que ceux qui avaient été portés par leurs visiteurs. Charlie n'avait aucune idée de qui ils étaient ou de ce qu'ils faisaient, mais il les admirait. Lui-même était mobile. Il pouvait se déplacer à sa guise. Et il avait conçu un plan d'évasion dans l'éventualité où les choses commenceraient à merder. Mais les personnels qui étaient chargés du Walhalla constituaient des cibles évidentes. Ils quittaient rarement leur base, même si Charlie était enclin à penser qu'ils maîtrisaient un minimum la langue. Ils devaient être capables de passer pour des locaux – en

apparence tout au moins – afin de pouvoir sortir alimenter les boîtes aux lettres mortes, faire des courses à l'épicerie, sortir les poubelles et gérer tous les détails qu'impliquait le fait de piloter une base secrète dans un territoire hostile ou interdit.

De plus, si leur présence était découverte, la CIA nierait leur existence. C'était ainsi que les choses se passaient dans le monde réel. Et ils le savaient. Pourtant, ils étaient là.

Non seulement ils étaient là, mais ils s'étaient portés volontaires.

Cela, songea Charlie, demandait une sacrée paire de couilles. Alors qu'il manœuvrait sa caisse pour traverser le carrefour en direction de Hassan Town Road, il se fit la réflexion qu'aujourd'hui était le jour de la Saint-Valentin. Peut-être devrait-il leur envoyer des fleurs. Des fleurs pour les braves. Cette pensée fugace fit naître un sourire sur son visage.

*

20h42

Il progressait lentement en direction de l'allée située entre la boutique et la maison voisine. Il faisait très sombre. La lune montante était obscurcie par les nuages. Il était trempé, glacé jusqu'aux os et impatient de passer des vêtements secs avant de s'enrouler dans ses sacs de toile pour se réchauffer et dormir.

La caisse faillit se retourner lorsqu'il bascula dans un nid-de-poule de la chaussée accidentée – ou du moins ce qu'il en restait. C'était dans des moments comme celui-là que Charlie aurait aimé avoir sa Surefire, une de ces petites lampes torches à LED qui projetaient un faisceau d'une puissance de 120 lumens à partir d'une pile au lithium.

Une vingtaine de mètres devant lui, il distingua une voiture garée devant la boutique du charpentier. Son instinct le mit en garde. Mohammed conduisait un pick-up Toyota qui était garé à côté de la boutique. Cette voiture n'était pas la sienne – c'était une voiture de couleur sombre, de taille moyenne. Il s'arrêta pour attendre que des voitures passent sur la route. Au bout d'une soixantaine de secondes, une voiture déboucha de Kakul Road pour s'engager sur Hassan Town Road, ses phares illuminant la voiture garée avant de continuer en direction de l'est. L'habitacle de la voiture était vide.

Charlie poussa sur ses bras, ses bâtons griffant la chaussée. Il longea le véhicule à l'arrêt, caressant le capot au passage. Le métal était froid. La voiture était garée depuis un moment déjà. Il fit pivoter sa caisse et

s'engagea dans l'allée.

Il sentit une présence derrière lui.

Il se retourna. Baissa la tête.

Il ne fut pas suffisamment rapide.

Quelque chose de dur le frappa, de bas en haut, d'abord à l'épaule gauche, puis à la tête, faisant sauter son bonnet *karakul*.

Charlie grogna, leva les bras pour se protéger, mais l'homme au-dessus de lui était vraiment trop imposant. Et trop rapide.

L'homme frappa à nouveau avec son démonte-pneu, le lui écrasant sous l'aisselle, puis il lui décocha un coup de pied à la hanche, le renversa par terre et lui donna des coups de pied dans les côtes jusqu'à lui couper le souffle.

Charlie chercha à lui saisir le pied ou la jambe, mais sans pouvoir les atteindre.

Un poignard, songea Charlie. Il me faut un poignard.

Il en portait trois sur lui. Deux étaient de fabrication locale, le troisième était spécial.

Mais il n'en eut pas le temps, ni l'opportunité.

Il sentit son corps rouler à terre, comme un putain de tonneau. L'homme le frappait à coups de pieds et le tabassait tout en faisant rouler son corps.

Pour le ramener vers la route. C'est alors qu'il eut une vision fugitive. Il entraperçut le nez aplati et les sourcils épais de Saif Hadi car ce salopard portait une cagoule. Le même genre de cagoule que celles qu'il portait en Irak pour égorger ses prisonniers.

La situation était irréelle. La seule pensée qui lui vint, sous le choc de l'avoir reconnu, fut une tirade de Humphrey Bogart : « *De tous les bars de toutes les villes du monde, il a fallu qu'elle entre dans le mien.* »

Alors même que Saif, qui n'avait probablement jamais vu *Casablanca* et ne le verrait sans doute jamais, grognait et jurait tout en dirigeant Charlie à coups de pied vers sa voiture et en prenant soin de rester à l'écart des ses bras et de ses mains.

Il faisait attention car il avait compris que la force de Charlie, cul-de-jatte, résidait dans ses bras. C'était un lutteur au sol.

Saif continuait à grogner, à renifler, à marmonner tout en frappant.

Au début, Charlie ne put comprendre ce qu'il disait car, *oh merde*, finit-il par réaliser, Saif s'exprimait en arabe tandis que Charlie pensait en pachtoun.

Puis, soudain, Charlie comprit ce qu'il disait. « Je vais te crever, M. José, enfoiré de M. José, que ta mère aille se faire foutre, M. José, je vais te crever à petit feu, je vais te crever, M. José. »

Encore et encore.

Tout cela n'est pas réel, songea Charlie.

Et pourtant, ça l'était.

Charlie savait donc ce qu'il lui restait à faire.

Attraper le pied de Saif.

Le tordre et tirer dessus.

Lui briser sa putain de cheville.

Le faire tomber à terre.

Puis, le tuer.

Mais rien de tout cela ne se produisit.

Saif gardait ses distances. Il dansait autour de Charlie, lui martelait le dos à coups de pied, le frappait avec son démonte-pneu.

Et les coups portaient dur. L'un d'entre eux, assené à la base de la colonne vertébrale, donna à Charlie l'impression d'avoir été électrocuté par un Taser. Les ténèbres l'enveloppèrent.

Ses bras, qui avaient jusque-là protégé son visage à la manière d'un boxeur, s'affalèrent.

Et c'est alors que Saif le frappa en pleine tête. Un coup si puissant qu'il vit trente-six chandelles, avant de sombrer dans le néant.

13

Murree Road, rivière Dor, Pakistan
14 février 2011, 20h57 (heure locale)

Charlie reprit lentement conscience. Il sentait la vie revenir en lui par bribes, par intermittence, et il en allait de même pour sa respiration, hachée et douloureuse. Il avait du mal à comprendre les raisons pour lesquelles tout semblait si flou, si sombre. Et à comprendre contre quoi frottait son visage, sa tête, ses joues. Et pour quelle raison il était incapable de sentir ses mains, incapable de déterminer la provenance du bruit qui l'entourait. Et, surtout, il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait.

La dernière question fut la plus facile à résoudre. Il se trouvait dans le coffre d'une voiture. Le véhicule roulait à bonne vitesse sur une chaussée défoncée qui aurait eu besoin d'être rénovée. Et il faisait froid.

Tout le reste n'était que confusion.

Il voulut bouger les épaules, mais fut incapable de faire le moindre mouvement en raison de ses bras qui étaient liés dans son dos de manière à se chevaucher l'un l'autre. La paume de sa main droite était collée contre l'intérieur de son avant-bras gauche, et la paume de sa main gauche était collée contre l'extérieur de son avant-bras droit. A en juger par les sensations éprouvées, il avait été attaché avec du rouleau adhésif. Beaucoup de rouleau adhésif.

Il roula légèrement sur le côté. Il avait été balancé dans le coffre face contre sol. Il ouvrit grand les yeux, sans rien voir.

Bien sûr que non. On lui avait enfilé un sac sur la tête. Voilà ce qui lui frottait le visage.

Il roula un peu plus sur le côté gauche et se cogna contre quelque chose de dur, de rugueux et de froid, comme une grosse pierre. Il s'en écarta pour disposer d'un peu plus d'espace. Il avait dissimulé un de ses poignards sous sa tunique côté gauche, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il pouvait l'atteindre.

Il se tortilla. Le poignard avait disparu. Le second poignard, qui

était habituellement attaché à sa ceinture, avait lui aussi disparu.

Il ne restait plus que le troisième poignard, celui que Charlie appelait son poignard Blaber.

Charlie avait autrefois travaillé avec un officier du nom de Pete Blaber, lequel avait commandé le Squadron B de la Delta Force avant d'écrire *The Mission, The Men and Me*[1], l'un des meilleurs livres que Charlie avait jamais lus sur l'art du commandement.

Blaber, qui était commandant au sein des Rangers à l'époque où ils avaient travaillé ensemble, avait été témoin d'un acte commis par Charlie, un acte extrêmement dangereux pour un simple sergent-chef : mettre KO un capitaine des Rangers. Charlie avait assommé l'officier d'un coup de poing sur la rampe d'un C-130 car celui-ci s'apprêtait à faire une chose qui aurait coûté la vie à plusieurs membres de la section de Charlie.

Charlie s'était ensuite contenté d'attendre que le capitaine revienne à lui, appelle la prévôté et mette fin à sa carrière.

Blaber, qui avait assisté à toute la scène depuis le début, s'était avancé vers Charlie : « Foutez-moi le camp d'ici, Ranger », avait-il lancé à Charlie. « Je m'en occupe. »

Il avait pointé le doigt en direction du capitaine qui avait roulé sur le côté afin de pouvoir vomir. « C'est un imbécile. Il n'est même pas capable de changer une ampoule. »

Blaber avait fixé Charlie droit dans les yeux : « Vous m'avez entendu, chef ? Foutez-moi le camp d'ici. *Vamos. Di-di-mau.* »

C'était le Ranger Blaber qui, par la suite, avait donné de précieux conseils à Charlie. « Préparez-vous toujours pour le pire scénario envisageable », avait-il indiqué. « Si vous faites cela, rien ne pourra plus vous surprendre car vous aurez pensé à ce qu'il faut faire quand la situation tourne à la catastrophe. »

Charlie avait pris ce conseil au pied de la lettre. Que ce soit en tant que Ranger, ou plus tard dans le cadre de son travail pour la CIA, il avait toujours essayé d'envisager le pire – et la manière de s'y préparer. Il faisait ainsi référence à son pistolet de secours comme étant son pistolet Blaber, à ses réserves d'eau comme étant son eau Blaber. Et à son poignard de dernier recours comme étant son poignard Blaber.

Raison pour laquelle Charlie roulait maintenant assez loin pour pouvoir se mettre sur le flanc, en faisant attention à ne pas retomber sur le dos. Il plia les doigts. Bonne nouvelle : Saif n'avait pas enveloppé ses mains de rouleau adhésif, seulement ses poignets et ses bras.

---

1. *La Mission, les hommes et moi.*

21h04

Il se tortilla de manière à pouvoir passer sa main gauche sous sa veste en peau de mouton et sa tunique grossièrement tricotée. Il tira dessus, éloigna le tissu de sa taille, le remonta le plus haut possible contre son corps.

Car, juste à gauche de son rein droit, il avait toujours son poignard Blaber collé sous un morceau d'adhésif contre sa peau.

Le poignard n'était pas très gros – un simple SO6 Micron tanto. Son manche mesurait 48 millimètres de long et 3 millimètres de large, pour une lame de 46 millimètres de long. Mais, collé là où Charlie l'avait dissimulé, il pouvait survivre à n'importe quelle palpation, ce qui s'était effectivement produit.

Il saisit une extrémité de la bande adhésive, qu'il avait appliquée avant de quitter l'Afghanistan, et tira dessus. La bande emporta un peu de peau et de poils avec elle, mais Charlie ne s'en soucia pas le moins du monde.

Il arracha le morceau d'adhésif de 5 centimètres carrés, puis le laissa fixé à ses doigts afin de ne pas le perdre.

Le poignard toujours collé au morceau d'adhésif, il utilisa l'ongle du pouce de sa main gauche pour ouvrir la lame, puis il se débarrassa de l'adhésif pour commencer à découper les bandes d'adhésif qui lui emprisonnaient les poignets et les bras.

La route était de plus en plus cahoteuse. Charlie maniait le minuscule poignard, sentant la lame glisser sur sa peau autant que sur l'adhésif, mais peu lui importait tant qu'il ne se coupait pas une veine.

Ce qui lui sembla être un virage en épingle faillit lui faire lâcher son arme, mais il tint bon.

21h07

Il libéra ses bras, puis il coupa la cordelette qui enserrait le sac de toile autour de sa tête. Il ne voyait toujours rien, mais au moins pouvait-il désormais respirer sans effort. Son crâne lui faisait toujours un mal de chien. Il se palpa. Il devina du sang au-dessus de l'une de ses oreilles. Il sonda son nez bouché et dégagea une croûte de sang.

Accroche-toi, songea-t-il. Ne baisse pas les bras ! Concentre-toi sur l'essentiel, sur ce qui est réellement essentiel.

Et, dans sa situation, l'essentiel n'était autre que Saif Hadi el Iraqi. L'essentiel, c'était que Saif devait mourir.

La question subsidiaire était : *Où se dirigeaient-ils ? Saif l'emmenait-*

il à l'ISI ?

Charlie en doutait. Si cela avait été le cas, il aurait déjà été nu, suspendu à un plafond par des chaînes passées autour de ses moignons tandis que ses bijoux de famille auraient goûté au bâton électrique ou que sa tête aurait été immergée dans un tonneau rempli d'eau. Les techniques d'interrogatoire « améliorées » des Pakistanais étaient particulièrement améliorées.

Non, Saif travaillait en solo. L'intuition de Charlie lui soufflait qu'il s'agissait d'un règlement de comptes personnel. Alors, soit Saif allait le livrer au réseau Haqqani, soit il allait accomplir avec lui un petit sacrifice rituel – à l'image de ceux qui étaient effectués au cours de l'Aïd el-Kébir, les fêtes musulmanes du sacrifice célébrant la fin du Hadj.

Charlie avait assisté à nombre d'entre elles. Le mouton ou la chèvre se débattait dans le vide, attaché par les pattes arrière. L'animal était égorgé tandis que l'homme chargé du sacrifice psalmodiait « Allah » pour rappeler que la vie était quelque chose de sacré.

C'était la même chose que ces exécutions dont il avait regardé les enregistrements vidéo en Irak. Il entendait encore les cris de terreur des victimes lorsqu'elles réalisaient que tout était bien réel tandis que le bourreau, à l'image de Saif, répétait « Dieu est grand » ou citait la sourate 8, verset 12, du Coran : *« Frappez donc au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts. »*

Allongé là dans l'obscurité, son poignard Blaber à la main, Charlie jugea qu'il allait avoir droit à la décapitation. Saif l'Irakien souhaitait voir la tête de Charlie sur un plateau. Ou, plus précisément, dans un sac de toile : *Regardez qui je vous amène.*

21h09

Le poignard était si petit que c'en était presque comique. Charlie utilisa un peu de bande adhésive de Saif pour épaissir le manche, tout en laissant le côté adhésif déborder de temps en temps sur l'extérieur afin de pouvoir renforcer son emprise dessus. Il laissa reposer son pouce sur la longueur du manche, puis le manche sur l'index de son poing replié et recouvrit d'adhésif les deux doigts et le poignard de manière à créer une griffe de près de 4 centimètres avec laquelle il pourrait balafrer ou poignarder.

Puis il attendit, rassemblant toutes ses forces au fur et à mesure que le temps s'écoulait. Faisant en sorte de rester concentré sur l'essentiel.

21h12

Il n'eut pas à attendre longtemps. Il sentit la voiture ralentir et se déporter sur la droite. Il entendait désormais le crissement de graviers sous les pneus.

Le véhicule s'arrêta.

Charlie fit pivoter ses épaules afin de relâcher la pression, puis il se ramassa sur lui-même comme un ressort.

Il n'aurait droit qu'à une seule chance.

Tout reposerait sur la vitesse, la surprise et la violence de l'action.

Les trois mêmes principes tactiques, songea Charlie, que Mohammed Atta avait utilisés pour se lancer à l'assaut de l'équipage du vol American Airlines au départ de l'aéroport Logan, à Boston, le 11 septembre 2001. Avec une lame de la taille de celle qu'il tenait en ce moment.

Vous pouviez tuer quelqu'un avec une lame de 2 centimètres seulement si vous saviez l'utiliser.

Charlie savait l'utiliser.

La voiture branla légèrement. Charlie la sentit bouger tandis que Saif s'extirpait de son siège.

Il entendit des pas crisser sur le gravier.

Saif ouvrit le coffre.

Charlie était prêt.

Pas Saif.

L'Irakien se figea, une lueur de stupéfaction dans le regard.

Charlie s'était déjà lancé en avant.

Il agrippa Saif par les cheveux.

Entraîna sa tête à l'intérieur du coffre.

De la main droite, Charlie leva la lame du poignard.

Frappa avec toute la force qu'il put rassembler.

En visant l'œil gauche de Saif.

Il tourna la lame, lacéra la chair, ramena son bras en arrière.

Saif hurla et, instinctivement, porta ses deux mains à son visage pour se protéger.

Charlie renforça sa prise sur les cheveux de Saif et, de la main gauche, lui écrasa le nez contre le rebord du coffre.

Il releva le visage de l'Irakien et le fit pivoter de manière à exposer sa nuque. Il enfonça la lame dans l'une des carotides, laboura la chair, puis ressortit la lame en balafrant le front pour viser l'autre œil, mais manqua sa cible. La lame tomba.

L'adhésif n'avait pas résisté.

Saif luttait désormais de toutes ses forces. Il était en état de choc et mettrait sans doute une minute à se vider de son sang, mais il faudrait que Charlie tienne jusqu'à la fin.

Alors il écrasa la gorge de Saif contre le rebord du coffre afin de lui broyer la trachée artère, puis il lui releva le visage, posa ses deux énormes pouces contre la gorge de l'homme et appuya. Il appuya comme un fou.

Charlie était un type costaud. Même avec des mains endommagées. Il continua à appuyer jusqu'à ce que Saif cesse de lutter. Qu'il cesse de bouger. Qu'il cesse de respirer.

Il appuya jusqu'à ce que ce salopard soit mort.

14

Murree Road, rivière Dor, Pakistan
14 février 2001, 21h14 (heure locale)

Charlie relâcha le corps de l'Irakien et se laissa retomber en arrière, le souffle lourd. Ses moignons lui faisaient un mal de chien en raison du poids qu'il leur avait fait supporter. Ses mains étaient poisseuses et collantes du sang de Saif. Il se pencha en avant et les essuya sur le cadavre de l'Irakien.

Charlie n'aimait pas particulièrement tuer. Il avait fait couler suffisamment de sang tout au long de sa vie pour ne plus apprécier d'avoir encore à le faire. Mais il savait aussi, comme tout véritable guerrier, qu'il s'agissait d'un talent nécessaire dans le monde réel et qu'à force d'expérience, d'entraînement et d'instinct, il savait s'y employer avec efficacité.

Une autre évidence s'imposait à lui : certains hommes méritaient tout simplement de mourir.

Saif était l'un d'entre eux. Saif, qui avait égorgé seize policiers irakiens les uns après les autres au seul motif qu'ils étaient chiites. Saif, qui avait éviscéré des enfants devant leurs parents dans le seul but de marquer des points dans son discours politique. Comme la plupart de ses frères d'armes, Charlie préférait la paix à la guerre, et ce n'était pas eux qui avaient commencé cette guerre. Oussama Ben Laden l'avait commencée, et Charlie se trouvait là où il était pour aider à la terminer.

Charlie inspecta rapidement le contenu du coffre. Il contenait deux parpaings et un petit rouleau de ce qui ressemblait à du fil grillagé. Il jeta tout hors du coffre, puis se hissa par-dessus le rebord et se laissa rouler sur le bas-côté.

Il regarda autour de lui pour essayer de se repérer. Saif s'était garé près d'une rivière au débit relativement rapide. La berge se trouvait à environ 3 mètres de la chaussée, derrière une glissière de sécurité métallique. Charlie balaya du regard une extrémité et l'autre de la route. Aucune lumière. Aucun signe de vie. Parfait.

Il s'agissait maintenant de procéder dans l'ordre. Il palpa le corps de Saif – soigneusement – à la recherche de papiers d'identité, de documents ou de ce qu'il y aurait au fond de ses poches. Il transféra tout ce qu'il trouva dans ses propres poches. Il examinerait ses trouvailles plus tard. Ne trouvant pas les clés de la voiture, il se traîna jusqu'à la portière côté conducteur, l'ouvrit et se hissa dans la cabine pour vérifier.

La clé de contact était encore glissée dans le démarreur. Mieux, il vit que sa caisse et ses bâtons avaient été balancés sur la banquette arrière. Il remarqua également que ses deux autres poignards étaient là, ainsi qu'un sac poubelle en plastique enroulé sur lui-même. Il le déroula.

Et découvrit à l'intérieur un couteau de boucher à la lame incurvée et aiguisée comme un rasoir, une lame de 30 centimètres de long. Un couteau à égorger. Saif comptait bien se venger et garder un souvenir, peut-être pour l'offrir à ses camarades d'Al-Qaida.

Charlie éclata de rire. Il n'avait pu s'en empêcher en songeant de manière morbide au fait que Saif et lui avaient quelque chose en commun : sa vieille maxime, mais de manière tronquée. « Ne pas prendre de revanche, mais se prendre en main et prendre la tête. »

Il se traîna à nouveau vers l'arrière de la voiture, attrapa le cadavre de Saif par le col en faisant de son mieux pour ne pas se couvrir de sang, le tira vers la barrière de sécurité, puis le poussa par-dessous de manière à ce que le cadavre roule jusqu'à la berge.

Il répéta la manœuvre trois fois, avec les parpaings, puis avec le grillage, et enfin avec le sac poubelle. À l'issue du troisième voyage, il était trempé de sueur. C'était encore l'un des épisodes de sa vie au cours desquels les choses auraient été *tellement* plus faciles avec des jambes.

En état d'hyperventilation, Charlie se pencha sur la pente menant à la berge. Elle n'était pas trop difficile d'accès et partiellement couverte de buissons. Il jugea qu'il pourrait revenir jusqu'à la voiture à la force du poignet.

Il fit glisser les parpaings et le grillage sur la pente, puis il poussa le corps de Saif et le regarda dévaler les deux tiers de la pente à travers les buissons.

Charlie avança dans son sillage, le couteau de boucher sous sa veste. Il traîna le corps de Saif au bord de la rivière et le disposa parallèlement à la berge.

C'est alors qu'il réalisa qu'il ne pourrait pas faire ce qu'il avait en tête. Sans ses jambes, il lui était impossible d'entraîner Saif suffisamment

loin dans l'eau pour qu'il puisse immerger le corps assez profond.

Mais il lui restait autre chose à faire.

Il installa le cadavre de manière à pouvoir l'enfourcher à hauteur de poitrine. Puis il dégagea le couteau de boucher du sac poubelle et se mit à l'œuvre.

Une fois son travail achevé, il jeta la tête dans la rivière. Un bon lancer – 10 ou 12 mètres. Il vit la gerbe d'eau.

Il se mit rapidement dans la peau d'un médecin légiste. Il laisserait derrière lui un corps sans tête et sans papiers d'identité. Ce ne serait sans doute pas le premier de ce genre dans la région. Charlie souleva les parpaings et le grillage pour les faire basculer dans l'eau, puis il nettoya la rive avant de relever les yeux vers la route. Le sang qui avait coulé sur la rambarde de sécurité resterait là. Il ne pourrait rien y changer, ce qui faisait qu'il ne lui restait plus rien à nettoyer.

Sinon lui-même et son poignard. Il lava le poignard en premier, puis il plongea ses mains dans l'eau froide et se nettoya le visage après les avoir rincées. Enfin, il immergea sa veste, sa tunique et son pantalon pour nettoyer le sang, les essora du mieux possible et les enfila de nouveau.

Il roula le couteau dans son sac poubelle, le fourra sous sa veste et se traîna vers la chaussée. Alors qu'il remontait la pente, il décida qu'il ne rendrait pas compte de ce qui venait de se produire. Il n'y avait aucune raison. Ça ne ferait que compliquer les choses. Charlie savait comment fonctionnait le système, qu'il s'agisse de l'armée ou de la CIA : donnez-leur un os et ils n'auront de cesse de le ronger. Ne leur donnez pas d'os, et ils n'y songeront même pas.

Il atteignit la rambarde, se glissa dessous, puis se hissa dans la voiture. Ce n'est qu'alors qu'il réalisa qu'il était à bout de forces.

Il appuya sa tête contre le dossier et réfléchit à sa situation. Agissait-il comme il convenait en ne rendant pas compte ? Oui. Mais qu'en était-il des contacts de Saif au sein de l'ISI ? L'Irakien avait-il mentionné quoi que ce soit ?

Et si c'était le cas, les Pakistanais se mettraient-ils à sa recherche ?

Pas forcément. Charlie avait déjà vécu ce type de situation en Irak. Les services locaux considéraient les étrangers comme des denrées périssables. Bien sûr, l'ISI trouvait une utilité à Saif et le défrayait royalement, mais il n'était pas de leur culture ou de leur clan. Ils s'étaient servis de lui et l'oublieraient rapidement, à moins bien sûr qu'il n'ait mentionné qu'il avait vu un infidèle de Guantanamo faire le guet devant une échoppe de *zam-zam*.

Mais l'instinct de Charlie lui soufflait que Saif n'avait rien dit. Ni

à l'ISI, ni à personne d'autre. Saif l'avait affirmé lui-même : il voulait tuer M. José et le tuer lentement. Il voulait se venger de M. José. C'était une affaire personnelle.

Une affaire personnelle, et une erreur pour Saif. Dommage pour lui.

Et tant mieux pour Charlie.

Il était désormais temps de bouger. Charlie régla son siège, manœuvra ses bâtons – il utiliserait celui de gauche pour contrôler l'accélérateur et le frein – et tourna la clé dans le démarreur.

C'est alors qu'il se rappela qu'il n'avait pas refermé le coffre.

« Oh, merde ! », s'exclama-t-il à haute voix.

Ce mot lui arracha un éclat de rire. C'étaient les premières paroles qu'il prononçait en anglais depuis un mois.

Alors qu'il s'extirpait du siège pour se traîner vers l'arrière de la voiture, il songeait déjà à l'endroit où il l'abandonnerait. Épuisé ou non, Charlie essayait toujours de suivre la règle des cinq P des Rangers : une Préparation Parfaite Préserve des Plans Périlleux.

Il connaissait un quartier situé au sud-ouest d'Abbottabad où il pourrait abandonner la voiture. Il retirerait les plaques avant. La voiture serait entièrement désossée en moins de vingt-quatre heures.

15

Siège de la CIA, Langley, Virginie
15 février 2011, 12h18 (heure locale)

« Kate, nous avons un problème. » Vince Mercaldi s'entretenait au téléphone sur sa ligne sécurisée avec la secrétaire d'État, elle-même dans sa limousine, au départ du Département d'État pour rejoindre l'université George Washington afin d'y faire un discours. « Cet imbécile est encore en train de la jouer perso.

– Je sais, je sais. » Il perçut une pointe d'exaspération dans le ton de sa voix. « Je n'ai pas pu lui interdire d'aller au Pakistan. Vous ne pouvez pas empêcher le président du Comité des relations étrangères du Sénat d'y aller. Surtout celui-là.

– J'entends bien, mais néanmoins…

– Vince, vous et moi, nous sommes sur la même longueur d'onde. Il en va de même pour le président. J'ai parlé au sénateur – elle prononça le mot avec un dédain évident – trois fois hier, lorsqu'il a appelé pour dire qu'il était en route. J'ai passé toute la matinée avec le vice-président pour essayer de faire taire le sénateur, et j'irai à la Maison Blanche à 15h15 pour m'entretenir en personne avec POTUS à ce sujet. Croyez-moi, je fais tout ce qui est en mon pouvoir. Attendez, ne quittez pas. » La conversation s'interrompit momentanément, puis sa voix résonna de nouveau au bout de la ligne. « Je dois filer, Vince. Je l'appellerai entre deux rendez-vous et je verrai si je peux réussir à lui faire jouer profil bas. »

Elle raccrocha avant que Vince ait pu répondre. Il écrasa d'un geste brusque le combiné sur son support, irrité par l'habitude qu'elle avait de mettre subitement fin à une conversation lorsqu'elle savait ne pas pouvoir résoudre un problème. Et il y avait peu de chance qu'elle réussisse à *le* joindre.

Lui n'était autre que le sénateur Jason Fitzpatrick Kelly III. Le sénateur du Massachussetts était un ancien candidat à la présidence des États-Unis, l'actuel président du Comité des relations étrangères du Sénat et un expert autoproclamé en matière de relations

diplomatiques. Il était célèbre pour sa collection de cravates Hermès (la plupart d'entre elles lui ayant été offertes par sa femme millionnaire) et ses chemises Turnbull & Asser à poignets mousquetaires brodées d'un monogramme JFK III.

Deux jours plus tôt, il avait pris la décision de s'envoler pour le Pakistan afin, comme il l'avait lui-même précisé, « de faire tout ce qui était en son pouvoir pour apaiser les tensions entre Islamabad et Washington provoquées par cette regrettable affaire Ty Weaver, un incident dont je n'ai pas été tenu informé en détail malgré mon statut de président du Comité des relations étrangères du Sénat. »

Bien sûr qu'il n'en avait pas été informé. Ce brave sénateur était l'un des hommes politiques de Washington les plus bavards avec la presse. Le briefer au sujet de ce qui s'était passé aurait équivalu à révéler nos plans à nos adversaires.

Ou, comme Vince l'avait fait remarquer à Stu Kapos et à Dick Hallett à 8 heures ce matin, « ce salopard bouffi d'orgueil n'hésiterait pas à vendre sa mère pour décrocher trente secondes de temps d'antenne à la télévision. »

Et comme à son habitude, avait noté Vince, ce brave sénateur faisait les choses sans réfléchir. Il n'avait pas songé à préparer son voyage avec le Département d'État ou avec la Maison Blanche afin de préciser les sujets qui pourraient être abordés ou les choses qui pourraient être dites. Il n'avait pas songé à se rapprocher de la CIA pour être briefé, même s'il savait pertinemment, puisqu'on le lui avait dit, que Weaver travaillait pour Langley et qu'il devait donc être protégé autant que possible.

Le sénateur ne savait donc rien, et il était de toute manière hors de question que « King Jason de mes deux », ainsi qu'aimait le nommer Stu Kapos, soit informé sur la véritable mission de Ty Weaver.

Le sénateur Kelly s'était donc envolé pour le Pakistan où, moins de trente minutes après son atterrissage, il tenait une conférence de presse au cours de laquelle il annonçait que Ty Weaver ferait l'objet d'une enquête criminelle dès qu'il serait extradé aux États-Unis.

Trois heures plus tard, au consulat américain de Lahore, Kelly s'entretint avec des journalistes auxquels il répéta sa promesse, soulignant encore une fois : « Le statut diplomatique de M. Weaver est bien sûr quelque chose de négociable avec nos amis pakistanais. » Son avis éclairé n'allait pas seulement à contre-courant de la position officielle du Département d'État, il allait aussi à contre-courant de la position du président qui, moins de vingt-quatre heures plus tôt, avait affirmé que Weaver bénéficiait de l'immunité diplomatique et que les

Pakistanais le retenaient emprisonné de manière illégale.

Enfin, quinze minutes plus tôt, Vince avait regardé une émission de CNN en direct d'Islamabad au cours de laquelle Kelly avait déclaré, pour une fois, qu'il n'était plus certain de ce qu'il en était réellement du statut diplomatique de Weaver. C'est à ce moment-là qu'il avait coupé le son du poste et appelé la secrétaire d'État au téléphone.

Il pouvait maintenant voir le sénateur au visage anguleux et au brushing parfait s'exprimer à nouveau devant les caméras. Il remit le son. « Une fois de plus, je dois souligner que le statut diplomatique de M. Weaver reste sujet à négociation », affirma Kelly. « Mais je suis également persuadé, maintenant que je me trouve à Islamabad, que mon bon ami le Premier ministre et moi-même serons en mesure de trouver une solution satisfaisante pour tous. »

« Bon Dieu ! », s'exclama Vince en faisant claquer la paume de sa main sur son bureau. « Cet imbécile fait encore s'effondrer tout l'échafaudage. »

Vince coupa le son du téléviseur. « Appelez-moi l'épouse de Ty Weaver », aboya-t-il dans son intercom. Au moins pouvait-il essayer de la rassurer sur le fait que les bouffonneries du président Kelly ne reflétaient aucunement l'opinion du gouvernement américain.

Il ôta ses lunettes et se massa le visage. C'était l'une de ces journées où les mauvaises nouvelles se succédaient. Cela faisait déjà vingt-quatre heures qu'il n'avait aucun contact avec Charlie Becker – ni la moindre possibilité de le contacter. Le procureur général avait également annoncé le démarrage d'une nouvelle enquête mettant en cause la CIA. Et, pour couronner le tout, le sénateur JFK III s'épanchait en direct de l'étranger.

Vince fixa le plafond. Oui, c'était l'un de ces jours où un petit cabinet d'avocat tranquille au fin fond de la Californie lui semblait être une situation enviable.

16

Joint Special Operations Command, Fort Bragg, Caroline du Nord
21 février 2011, 10h35 (heure locale)

À vol d'oiseau, la distance entre Dam Neck, en Virginie, et Fayetteville, en Caroline du Nord, était approximativement de 360 kilomètres. L'hélicoptère MH-60G Pave Hawk effectua le trajet en moins d'une heure. Il ne fallut ensuite qu'un peu plus de quatre minutes au capitaine de vaisseau Tom Maurer pour rejoindre le bureau de Wes Bolin depuis la zone de poser du Joint Special Operations Command. Comme bon nombre de SEALs opérant en Irak ou en Afghanistan, il était vêtu d'un treillis camouflage désert et de bottes désert. Les seules insignes qui le distinguaient des autres SEALs étaient les aigles représentés sur les rabats de son col de chemise.

Maurer était taillé comme un ours – 1,93 mètre, près de 100 kilos –, avec des cheveux bruns coupés court et une peau mate. À 46 ans, il était relativement jeune pour être capitaine de vaisseau depuis deux ans et demi déjà. Natif du Colorado, il était le fils d'un ancien diplômé de l'Académie navale mort au Vietnam. Tom avait pour sa part suivi l'École de l'air, mais il avait voulu voir les choses de près plutôt que les survoler. La transition n'avait pas été évidente, mais le jeune sous-lieutenant s'était accroché jusqu'à obtenir ce qu'il souhaitait. Six mois après avoir été diplômé de l'École de l'air, il avait demandé sa mutation pour la Navy, échangeant son épaulette dorée de sous-lieutenant pour le grade d'enseigne et se portant volontaire pour le Naval Special Warfare. Il avait achevé son stage BUD/S en décembre 1987. À partir de là, il avait été affecté au SEAL Team 5, puis avait enchaîné avec un déploiement au sein d'une unité navale clandestine opérant contre les forces navales des Gardes républicains iraniens qui cherchaient à miner le golfe Persique. Il avait ensuite réintégré le SEAL Team 5, avec lequel il avait été déployé au Koweït, puis en Irak, en qualité d'officier opération de l'unité pour la première guerre du Golfe. À l'issue des opérations Tempête du Désert et Bouclier du Désert, il avait intégré l'état-major du Pentagone pour trois longues années, suivies d'une

année de formation au sein de l'École de guerre navale, puis il avait été promu capitaine de frégate et commandant du SEAL Team 5.

Maurer avait été nommé capitaine de vaisseau en 2007. Après avoir œuvré au sein du Centre de coordination des opérations spéciales de l'OTAN en Belgique, il avais pris le commandement du DevGru en 2009. Il s'agissait alors de sa première expérience de travail au quotidien avec le Joint Special Operations Command et son chef de corps.

Le JSOC avait été créé en décembre 1980, dans le prolongement de l'opération catastrophique baptisée Desert One. Il avait été conçu pour C^2 – commander et contrôler, en langage militaire – les forces spéciales de la nation, la Delta Force, les Rangers et toutes les unités d'élite, dans l'exécution de leurs missions de contre-terrorisme. À la fin des années 1980, la feuille de mission du JSOC avait été élargie à la conception de missions de lutte contre les AMD (armes de destruction massive), de lutte contre les narcotrafiquants en Amérique centrale et en Amérique latine, ainsi qu'à la conception d'opérations destinées à aider à la sécurisation des sites nucléaires des anciens ennemis des États-Unis ou à la neutralisation des capacités nucléaires de leurs ennemis potentiels.

Entre l'année de sa création et 2003, le JSOC avait acquis la réputation d'une instance gouvernée par des *Snake Eaters*[1] : un foyer de hors-la-loi et de francs-tireurs, de cow-boys dépourvus de la moindre discipline. Ce n'était pas forcément la réalité mais, en dépit des talents des unités d'élite du JSOC – lesquelles incluaient la Delta Force, le SEAL, le 160e Special Operations Aviation Regiment de l'armée de terre, les *Night Stalkers* –, c'était ainsi que le ministère de la Défense et le milieu politique le considéraient.

Puis, en 2003, la situation avait évolué. Le nouveau chef de corps du JSOC, le major-général Stanley McChrystal, avait transformé la structure de commandement. McChrystal, un Ranger spartiate qui avait l'habitude de commander ses hommes depuis les premières lignes, avait effectué la majeure partie de sa carrière au sein du 75e Régiment de Rangers. Il avait apporté avec lui la philosophie et la discipline des Rangers :

Je m'efforcerai de toujours faire respecter le prestige, l'honneur et l'esprit de corps des Rangers…

1. Les Mangeurs de serpents : unité d'élite du corps des Marines chargée des opérations de recueil de renseignement et de destruction derrière les lignes ennemies.

Je reconnais qu'un Ranger doit donc toujours aller plus loin, être plus rapide, se battre plus dur et plus longtemps que tout autre soldat…

Je n'abandonnerai jamais mes camarades. Je serai toujours à l'affût mentalement, fort physiquement, droit moralement et j'en ferai toujours plus que ma part quoi que cela puisse exiger de ma personne. Je me donnerai à cent pour cent, si ce n'est plus.

J'affronterai les ennemis de mon pays avec ferveur. Je les vaincrai sur le champ de bataille et donnerai tout ce que j'ai dans le ventre. Le mot « reddition » ne fait pas partie de notre vocabulaire. Je n'abandonnerai jamais un camarade entre les mains de l'ennemi et en aucun cas ne ferai de tort à mon pays.

Je donnerai tout ce que j'ai pour servir mon pays avec les Rangers et j'accomplirai ma mission même si je devais être le dernier survivant.

Les rangers ouvrent la voie !

*

La philosophie de McChrystal issue du corps des Rangers avait permis de réaffirmer le rôle du JSOC. McChrystal avait intégré les unités disparates qui le composaient en différents groupes de travail qui collaboraient ensemble à la résolution des problèmes, depuis l'identification et la capture/neutralisation de concepteurs d'IED en Irak jusqu'au ciblage et à l'élimination d'Abou Moussab al-Zarqawi et de son réseau Al-Qaida en Irak. Il avait établi des relations aussi bien sur le plan stratégique que tactique avec la communauté du renseignement afin qu'elle devienne partie intégrante des opérations du JSOC et que le JSOC soit impliqué dans les leurs. Il avait fait en sorte que le JSOC soit une structure de commandement aussi souple que proactive, capable d'orchestrer des opérations basées sur l'acquisition de renseignement afin de prendre l'ennemi par surprise et de le garder sur la défensive. À compter de 2006, le JSOC était devenu une structure de commandement réservée à un trois étoiles, en l'occurrence le lieutenant général Stan McChrystal, récemment promu à ce grade et renouvelé à son poste. Il n'y avait aucune région au monde où le JSOC n'opérait pas.

Le vice-amiral Wes Bolin avait succédé à McChrystal en 2008.

Bolin avait encore confirmé le rôle essentiel du JSOC au sein du système militaire américain en le faisant fonctionner en toute fluidité avec d'autres centres de commandement tels que le CentCom[1], le Pentagone, la CIA, le Département d'État, ou même le Conseil de sécurité nationale où, au début de l'année 2010, un contre-amiral SEAL du nom de Scott Moore, nommé par Bolin, avait continué à éclairer la lanterne de la Maison Blanche en matière de politique de contre-terrorisme, de contre-insurrection et de contre-prolifération.

Le grade de Moore, avait estimé Bolin, permettrait également au JSOC de disposer d'un siège de premier choix lors des réunions du Conseil de sécurité nationale. Il bénéficierait ainsi d'un homme de toute confiance à la table du conseil pour le tenir informé des décisions, mais ce dernier l'aiderait également à faire avancer sa cause – et celle du JSOC.

Bolin avait aussi radicalement accru l'OpTempo du JSOC, montant jusqu'à un millier d'opérations de capture/neutralisation contre des cibles en Afghanistan au cours de la seule année 2010. Il avait initié le projet Ursus, géré par la Task Force Odin au sein du JSOC. Ursus faisait usage de drones équipés de détecteurs chimiques capables d'identifier d'importants stocks de nitrate d'ammonium, un composant clé dans ce que le commandant de la Task Force Odin appelait les « bombes à faible teneur en métal/sans métal » sur le théâtre afghan. Il avait multiplié les raids menés par la Task Force 131, l'unité de traqueurs-tueurs qui surveillait la région frontalière de l'Afghanistan avec le Pakistan et, parfois, traversait cette frontière pour capturer/neutraliser une cible de haute valeur. Il avait affecté certains éléments de la Task Force 131 au Yémen afin de fournir un renfort humain aux drones qui frappaient AQPA, Al-Qaida dans la péninsule Arabique.

Comme son prédécesseur, Bolin était un commandant qui menait ses hommes depuis les lignes de front, n'hésitant jamais à passer de longues périodes sur le terrain auprès de ses soldats en Afghanistan ou en Irak. Il lui arrivait souvent de se présenter à la dernière minute, sans avoir été annoncé, afin de les accompagner dans la réalisation d'un raid nocturne. En fait, Bolin et McChrystal étaient les deux officiers les plus gradés de l'armée américaine à avoir, au cours des dernières décennies, tiré sur l'ennemi – et affronté le feu ennemi en combat rapproché. Le fait non seulement qu'ils souhaitent partager le quotidien de leurs troupes, mais qu'ils le fassent avec enthousiasme

1. *United States Central Command.*

avait généré un niveau de loyauté et une confiance pour ainsi dire jamais rencontrés ailleurs que dans le cadre des opérations spéciales ou le corps des Marines.

*

« Allez-y, entrez », lança Bolin en empoignant la main de Tom Maurer. « Je suis heureux de vous revoir. » L'amiral, qui était habillé à l'identique de Maurer, désigna le canapé d'un geste de la main. « Je pense que nous serons plus à notre aise ici. » Il jeta un coup d'œil au quartier-maître qui avait introduit Maurer dans son bureau. « Un café ? » Il ramena son regard sur Maurer. « Café noir, c'est bien ça ?

– Oui, merci, amiral. » Maurer s'assit à l'extrémité du canapé, jambes croisées. Bolin attendit que deux tasses de café aient été déposées sur la table et que le quartier-maître les ait laissés seuls, puis il approcha son fauteuil et s'assit à côté de cet homme plus jeune que lui.

« Tout se passe bien ?

– La seule journée facile, c'était celle d'hier, amiral.

– Parole d'évangile, répondit Bolin avant de goûter son café, puis de regarder Maurer boire le sien. Vos hommes font du bon travail en Afghanistan, finit-il par dire.

– Merci, amiral.

– Je le sais. J'étais avec l'un des Squadrons du Blue Team le mois dernier, le 3-Team Bravo, pour un raid nocturne du côté de Khost.

Maurer acquiesça. « J'en ai entendu parler. » Il avait en effet appris toute l'histoire. Slam Bolin était arrivé seul et sans prévenir. Son treillis n'affichait aucun grade. Il avait embarqué dans l'hélicoptère Chalk 2, assis entre un contractuel de l'AWG et un SEAL quartier-maître de première classe, et avait sauté de la carlingue en huitième position du stick. Il avait même aidé à menotter des prisonniers. Après cela, il avait partagé quelques-unes des bières qu'il avait apportées avec lui à l'attention du groupe d'assaut et avait distribué des claques sur les épaules, « Bien joué, les gars ! », leur avait serré la main, puis était reparti en continuant de faire profil bas comme à son arrivée.

« Ils ont travaillé à la perfection. Dix-sept minutes au sol, aucun dommage collatéral, trois prisonniers, et deux crétins de moins pour respirer notre oxygène.

– C'est ainsi que les choses devraient se passer, amiral.

– *Hoo-yah !* Du travail d'orfèvre. Et efficace. Nous avons neutralisé tout un niveau de commandement des talibans, peut-être un peu plus, au cours des huit ou neuf derniers mois. »

Maurer acquiesça. « Un rythme assez lourd, cependant.

– Mille sept cents raids contre des cibles de haute valeur l'année dernière seulement. C'est un rythme épuisant, mais nous devons continuer.

– Je comprends. » Maurer but une gorgée de café, se demandant où la conversation allait le mener. Il n'avait aucune idée de la raison pour laquelle il avait été convoqué – en tout cas, sans doute pas pour bavarder au sujet du rythme des opérations.

Il n'eut pas à attendre longtemps pour en savoir plus. L'amiral reposa sa tasse sur la table.

« Nous ne sommes pas dans une chambre sourde, je ne peux donc pas m'exprimer de manière très précise.

– Amiral ?

– Je vais confier une mission au DevGru. » L'amiral marqua un temps d'arrêt. « Une cible de haute valeur. Rien de très différent par rapport à ce que vos hommes font au quotidien. »

Maurer plissa les yeux. S'il n'y avait rien de différent par rapport à d'habitude, pourquoi l'avoir convoqué ? Il s'en tira par une réponse neutre. « Nous nous en occuperons, amiral. »

Bolin se pencha en avant vers son cadet et posa les paumes de ses deux grosses mains sur le plateau de la table basse. « Cette opération particulière pourrait se réaliser, comme elle pourrait ne pas se réaliser, en fonction de la manière dont les choses vont se développer – Bolin fit un geste du menton en direction du plafond – dans la stratosphère. Mais j'ai besoin que vos hommes soient prêts, au premier coup de sifflet. »

*

Wesley Bolin avait passé beaucoup de temps à songer à la question, et il en était arrivé à la conclusion que les SEALs – le DevGru – feraient Abbottabad. Pour des raisons légales, ils seraient placés sous le contrôle officiel de la CIA, mais ça n'en serait pas moins une mission DevGru du début à la fin.

Certes, la Delta Force n'allait pas apprécier. Certes, l'armée de terre n'allait pas apprécier non plus. Mais cette décision semblait parfaitement logique. Le DevGru avait opéré en Afghanistan au cours des dix dernières années tandis que depuis 2003 la Delta Force s'était principalement concentrée sur l'Irak. C'étaient les SEALs qui avaient effectué la majeure partie de ces 1 700 opérations de capture/neutralisation l'année dernière. C'était le Black Squadron, et pas

la Delta Force, qui avait pris l'habitude de franchir la frontière en compagnie de paramilitaires de la CIA pour neutraliser des cibles de haute valeur dans le Nord-Waziristan. L'Afghanistan et le Pakistan étaient le terrain de manœuvres des SEALs. Ils avaient mérité d'accomplir cette mission en raison du temps, de la sueur et du sang qu'ils avaient déjà laissés sur ce terrain.

Il y avait un autre facteur à prendre en compte. Bolin avait commandé des SEALs sur le champ de bataille. Il savait que des SEALs n'hésiteraient pas. Ils presseraient la détente. Il n'y aurait pas d'arrière-pensées, pas de temps mort. Si les SEALs pénétraient dans le compound d'Abbottabad et que Ben Laden levait les mains en l'air en s'écriant « Je me rends », il n'en serait pas moins un homme mort. Plus de son, plus de lumière, fin de l'histoire. Bolin n'aurait pas besoin de demander autre chose au DevGru que de faire son travail comme il avait l'habitude de le faire. Et il le ferait exactement comme Bolin le souhaitait.

Il envisageait tout à fait que les conséquences politiques de sa décision puissent provoquer un effet boomerang. Les SEALs dirigeaient à la fois le SoCom[1] et le JSOC. Et il y avait également des RumInt[2], terme que Bolin préférait à « bruits de couloir », pour affirmer qu'un autre amiral SEAL semblait bien placé pour assurer le commandement du CentCom à la fin de l'année.

Bolin savait d'expérience que le chef d'état-major de l'armée de terre et surtout son adjoint étaient de redoutables Machiavel. Ils n'avaient jamais vraiment apprécié les opérations spéciales. En réalité, ils redoublaient même d'efforts pour démanteler plusieurs unités des opérations spéciales parmi les plus efficaces, dont l'AWG. Bolin n'avait aucun doute sur le fait qu'ils iraient hurler au complot auprès de leurs amis du Congrès s'ils savaient que la Delta Force était exclue de l'opération Abbottabad.

Et si l'environnement politique était une raison suffisante pour justifier que Wes Bolin garde son choix pour lui, la sécurité opérationnelle en était une autre. Il continuerait à tirer des leurres, à confier des missions à toutes les unités d'élite comme il avait l'habitude de le faire, mais seul le DevGru plancherait sur le vrai scénario : en utilisant tous les renseignements – d'origine humaine ou électronique – que l'équipe de Vince Mercaldi amassait à Abbottabad.

---

1. *US Special Operations Command.*
2. *Rumor Intelligence* (renseignement basé sur des rumeurs), par opposition à HumInt (*Human Intelligence*, renseignement d'origine humaine) ou SigInt (*Signal Intelligence*, renseignement d'origine électromagnétique).

Ces renseignements permettraient aux SEALs de peaufiner tous les détails de la mission.

Il insisterait également sur la nécessité de valider la mission – la répéter contre d'autres groupes de SEALs qui feraient office de plastron afin que chaque défaillance puisse être identifiée, chaque faiblesse éprouvée, chaque imprévu anticipé – de manière concrète.

Démarrer l'entraînement dès que possible serait une bonne chose. Plus une unité disposait de temps pour se préparer, plus il y avait de chances qu'elle élabore un plan idéal. En démarrant les choses dès maintenant, le DevGru disposerait de ce temps. Oui, l'assaut était la phase la plus facile de la mission, mais il devait se dérouler sans le moindre contretemps, surtout à Abbottabad, car il fallait encore prévoir de rester sur site un certain temps afin de collecter toute l'information sensible qui pourrait être trouvée sur place. La plupart des missions contre des cibles de haute valeur duraient environ trente minutes. Celle-ci demanderait sans doute dix minutes de plus.

Les fétichistes du JSOC, comme on les surnommait, voudraient sans aucun doute pénétrer dans le compound pour tout examiner à la loupe et ramasser toutes les clés USB, les disques durs, les DVD et les CD, les ordinateurs portables, ou encore vider les corbeilles et récupérer les photos ou autres souvenirs. Et, pendant ce temps, le JMAU[1] prélèverait des échantillons ADN sur les corps ainsi que sur tous les locataires du compound. Tout cela devrait être préparé sous le sceau du secret, puis géré en temps réel. La décision de Bolin était prise. L'opération serait menée par le DevGru et Ben Laden éliminé puis enterré dans un endroit secret. Ou, mieux encore, songea-t-il dans un éclair d'inspiration, envoyé quelque part où personne ne pourrait jamais le retrouver.

Libre aux gens de hurler ou de s'époumoner ensuite. Cela n'aurait plus guère d'importance. Car OBL serait mort et le reste importerait peu.

Le vice-amiral Wesley « Slam » Bolin, défenseur de première ligne à l'Académie navale, promotion 1976, avait même un nom de code prêt à l'usage pour cette opération : Neptune Spear[2].

Et, oui, il devait bien l'admettre quand il se regardait dans le miroir, il y avait peut-être dans cette opération un soupçon – un iota, aurait dit Debra , son épouse – de sa culture « Allez les matafs, plus forts que les biffins ».

---

1. *Joint Medical Augmentation Unit* (Unité médicale mixte, constituée à partir de spécialistes détachés de différents services).
2. Trident de Neptune.

Et alors ? Il savait que cette décision était la bonne. Il en était persuadé jusqu'au plus profond de lui-même.

*

« Amiral, de quels types de renseignements bénéficierons-nous pour notre entraînement ? » Bien que l'amiral ne lui ait rien révélé de particulier, Tom Maurer savait parfaitement que les opérations spéciales ne pouvaient se gérer uniquement à l'instinct. La somme de renseignements disponibles était un élément clé de la réussite de toute opération. Si vous deviez forcer l'ouverture d'une porte d'entrée, vous aviez besoin de connaître le matériau dans lequel elle était faite ainsi que son épaisseur (la plupart des portes intérieures, elles, pouvaient être ouvertes d'un simple coup de pied). Vous deviez savoir combien de méchants vous auriez en face de vous et vous faire une bonne idée de l'armement dont ils disposeraient. Vous deviez savoir s'il y aurait des civils, et combien. Y aurait-il des chiens ? Des oies ? Des sentinelles portant des ceintures d'explosifs ?

Et, par-dessus tout, vous deviez savoir comment les choses pouvaient dégénérer – vous deviez analyser vos propres faiblesses, les identifier, de manière à pouvoir vous adapter, triompher et dominer lorsque les choses commenceraient véritablement à foirer.

« Voici tout ce que je peux vous dire pour l'instant. » Bolin fixa son interlocuteur droit dans les yeux et compta les informations les unes après les autres sur ses doigts : « Environnement suburbain, habitation à plusieurs étages, occupants multiples dont des femmes et des enfants, une cible de très haute valeur, deux autres cibles de haute valeur possibles, aucune information sur d'éventuelles forces de sécurité. »

L'amiral fit une pause afin de bien choisir les mots qu'il allait prononcer. « Dans cinq ou six jours, je serai en mesure de vous fournir des renseignements complémentaires. De très bons renseignements, afin que vous puissiez recréer un bâtiment identique et travailler les détails. Et d'ici quelque temps – dans le cours du mois prochain, j'espère –, je devrais être à même de vous fournir des renseignements spécifiques concernant la cible, le calendrier et d'autres facteurs. La question que j'aimerais vous poser est celle-ci : qui avez-vous sous la main qui soit susceptible de commencer l'entraînement aussi tôt que possible ? »

Maurer ne répondit pas tout de suite car la question n'était pas facile. Sur le plan des effectifs, son unité était à la limite de ses capacités d'opération. À l'extrême limite.

En 1980, le SEAL Team 6 d'origine avait soixante-douze tireurs répartis au sein de deux Teams, le Blue et le Gold. À la fin des années 1980, après le changement de dénomination, le Team 6 avait été élargi à quatre Teams : les deux d'origine ; le Green Team, l'équipe d'instructeurs du DevGru ; et le Red Team, le troisième groupe d'assaut.

Récemment, le DevGru avait été à nouveau réorganisé. À la place des Teams, il avait été divisé en six Squadrons, composés chacun de cinquante à soixante-dix SEALs : les groupes d'assaut étaient composés des Blue, Gold et Red ; le Gray était chargé des besoins techniques et de l'évaluation du matériel ; le Green Squadron composait l'élément d'instruction ; et le plus petit des Squadrons, le Black, servait d'unité clandestine et travaillait sous le radar, à la manière du Squadron D de la Delta Force.

Les Squadrons étaient eux-mêmes divisés en trois Troops, désignés de manière alphabétique : Alpha, Bravo et Charlie. Et les Troops étaient subdivisés en éléments d'assaut comportant chacun de quatre à six SEALs et désignés par un chiffre.

Le Blue et le Gold étaient surchargés de travail. La moitié du Gold était fractionnée en équipes de deux ou quatre SEALs déployées en Colombie et au Pérou pour y traquer les narcotrafiquants ou lutter contre les FARC. L'autre moitié du Gold était en Afghanistan, occupée à chasser les cibles de haute valeur. Le Gray n'était pas entraîné à donner l'assaut et il faudrait un certain temps à l'unité pour acquérir cette capacité. D'autres SEALs du DevGru étaient à l'entraînement, certains d'entre eux dans des écoles de tir telles que Gunsite ou Mid-South afin de développer leur adresse, d'autres suivaient des cours de langue intensifs à Monterey. Le Blue Squadron, à l'image du Gold, était pour ainsi dire basé au complet à l'étranger, en Afghanistan, certains de ses hommes accomplissant des missions Task Force 131 dans la province du Helmand, d'autres dans la région frontalière du Nord-Est, d'autre encore appuyant des opérations dans la province de Kandahar, au sud de Kaboul.

Cela ne laissait plus que le Red Squadron de disponible – lequel avait été mis à pied à l'issue du sauvetage raté de Norgrove. Le Red n'était ni en alerte, ni déployé à l'étranger.

Mais… le Red ?

Maurer savait combien Dave Loeser avait travaillé dur pour remettre à niveau son Squadron et lui réinsuffler son esprit de corps. Ils avaient ce qu'il fallait dans le ventre. Ils avaient les capacités. Mais l'affaire Norgrove les avait fait douter d'eux-mêmes. Cela ne devait

plus se produire. Plus jamais. Tuer un otage était un acte difficile à surmonter, mais il fallait qu'ils franchissent ce cap car il y aurait des moments – comme il s'en était déjà produit – où il leur faudrait regarder une femme dans les yeux et la tuer, sans hésiter.

Car, si vous envisagiez les choses avec réalisme, le DevGru était une machine à tuer. Point final. Vous deviez être capable d'appuyer sur la détente. C'était là l'essence même de l'unité.

Aussi, Dave Loeser avait commencé en douceur. Mais, au cours des dernières semaines, il avait mis ses hommes dos au mur. Il les avait défiés. Il avait exigé le meilleur d'eux-mêmes. Il les avait mis à l'épreuve, avait éprouvé leurs capacités, leur jugement et leur habileté. Il s'était arrangé pour qu'ils échouent afin de pouvoir analyser la manière dont ils réagissaient. Il leur avait fait subir sa propre version de la Semaine d'enfer.

Dave Loeser ne les avait pas laissés souffler un seul instant depuis le 7 janvier.

Et il avait assuré trois jours plus tôt à Tom Maurer que le Red était à nouveau opérationnel. Il avait retrouvé ses tueurs.

Un chef de corps moins assuré aurait sans doute demandé des précisions, mais Maurer faisait suffisamment confiance à ses commandants de Squadrons pour ne pas mettre en doute leur parole ou s'immiscer dans leur commandement. Si Dave Loeser lui affirmait que ses hommes étaient prêts, cela lui suffisait.

Maurer fixa le COM/JSOC. « Le Red Squadron est disponible, amiral. »

17

Prison centrale de Kot Lakhpat, Lahore, Pakistan
27 février 2011, 11h45 (heure locale)

La prison centrale de Lahore était situé dans la partie sud de cette ville en forme de parallélogramme où vivaient près de 6,5 millions d'âmes. Il était bordé au nord par des champs de lentilles et à l'ouest par des champs de choux, ainsi que par une zone industrielle à moitié vide qui s'étendait sur un hectare. Au sud, le Club hippique de Lahore. À l'est, aussi loin que le regard pouvait porter, s'étendait un paysage composé de dizaines de milliers de petites maisons ou de bâtiments modestes ou pauvres.

La prison centrale avait été construite en forme de roue, avec de longs bâtiments sans étage servant à héberger les prisonniers et qui rayonnaient à partir d'une grande cour intérieure ovale. Des constructions annexes abritant les services administratifs ou remplissant d'autres fonctions occupaient l'espace sur le périmètre de la roue. Une nouvelle section de la prison, deux bâtiments haute sécurité carrés de plusieurs étages construits à l'attention des fanatiques, pakistanais ou étrangers, terroristes ou djihadistes, s'élevait au milieu d'une enceinte murée tout de suite à l'est de l'ancienne prison.

Comme toutes les autres prisons de la province du Penjab, l'ancienne prison de Lahore était largement surpeuplée. Construite à l'origine pour abriter moins de mille prisonniers, la prison centrale de Kot Lakhpat en accueillait désormais plus de quatre mille, des petits criminels de droit commun comme des tueurs en série. C'était dans cette prison que les Pakistanais avaient choisi d'incarcérer Ty Weaver.

Le consulat américain était fermé le dimanche, et c'était ce jour-là que son attaché défense avait choisi pour visiter Ty Weaver afin de pouvoir le faire sur son temps libre et sous le radar. Ty Weaver ne jouissait pas d'une très bonne réputation auprès des diplomates professionnels ces temps-ci et, pour le consul général et son personnel, il pouvait tout aussi bien pourrir en enfer – ou en prison. En revanche, l'attaché défense avait une autre opinion.

À deux reprises, les Pakistanais avaient envoyé des hommes de l'ISI qui s'étaient fait passer pour des policiers afin de l'interroger au sujet du travail de Ty et de ses relations avec le consulat. Wade avait confirmé la légende de l'homme de la CIA, insisté sur le fait que Ty jouissait de l'immunité diplomatique, et il leur avait même montré des copies des comptes rendus que Ty avait rédigés dans le cadre de son travail de couverture.

Et lorsque les officiers de l'ISI lui avaient indiqué que son témoignage différait de celui de Madame le consul général, Wade avait fait part de son indignation. « Il travaillait pour moi, pas pour le consul. Elle n'a aucune idée du travail qu'il pouvait faire. »

Bien entendu, il couvrait Ty : Ty avait fait partie de la Delta Force. Une unité d'élite. Il n'aurait jamais hésité à sacrifier sa vie pour son pays. Vous ne pouviez pas laisser tomber des gars comme ça.

*

Wade patienta dans la file sur le périmètre extérieur en attendant l'autorisation de franchir le portail principal. Il montra ses documents diplomatiques officiels au poste de garde, expliqua la raison de sa venue et reçut pour instruction d'attendre. Au bout d'une demi-heure, il fut escorté sur une allée de 150 mètres bordée de peupliers jusqu'à l'un des bâtiments administratifs en forme de boîte à chaussures qui flanquaient le portail d'accès principal.

Une fois à l'intérieur, il franchit une série de portiques de sécurité, reçut un badge visiteur attaché à une chaîne, puis fut conduit jusqu'à un petit bureau vert à la peinture écaillée et aux meubles d'acier vissés au sol.

Wade suivit le garde dans le bureau et s'assit au bord de la table. La pièce empestait le désinfectant industriel. « Attendez ici, s'il vous plaît », indiqua le garde avant de repartir et de fermer la porte derrière lui. C'est alors que Wade réalisa que la porte avait une poignée à l'extérieur seulement.

Seize minutes plus tard, Ty était amené dans le bureau, menotté, escorté par deux gardes aux uniformes sales, véritables sosies de Mutt & Jeff[1] à cette différence près qu'ils étaient affublés de moustaches à la Pancho Villa. Les gardes lui retirèrent les menottes avant de quitter la pièce.

---

1. Mutt & Jeff (Débrouillard & Tire-au-Flanc) sont deux personnages mal assortis d'une bande dessinée américaine publiée à partir de 1907 dans le *San Francisco Chronicle*.

Wade examina l'homme de la CIA. Il portait toujours les vêtements qu'il avait sur lui lors de son arrestation. « Tu as maigri », fit-il remarquer.

« Nourriture carcérale », répondit Ty en souriant. « En fait, ils nous nourrissent plutôt correctement ici. Beaucoup de lentilles et de ragoût au poulet.

– Tu n'es pas trop mal installé ?

– J'ai été placé en isolation. J'ai un bâtiment pour moi tout seul. Six cellules. J'ai le choix.

– Tu as deux pièces de plus que je n'ai le droit d'en avoir compte tenu des allocations logement du Département d'État. Je devrais peut-être songer à déménager.

– N'hésite pas, si tu aimes que toutes tes serrures se trouvent de l'autre côté des portes.

– Alors peut-être pas. » Wade se caressa la barbe. « Il y a quelque chose que je pourrais faire pour toi ?

– Appeler Patty », répondit Ty. Il récita le numéro de téléphone et Wade l'écrivit sur un bout de papier. « Dis-lui que tu m'as vu. Dis-lui à quoi je ressemble et que je vais bien.

– Je le ferai.

– Et fais-lui savoir que je serai bientôt de retour à la maison.

– Bien sûr.

– Putain, je serais déjà rentré si cet imbécile de sénateur ne s'en était pas mêlé ! »

Ce qui était vrai. Juste avant que le sénateur Kelly ne se rende au Pakistan, les Pakistanais et les Américains étaient sur le point de signer un accord secret élaboré par le Premier ministre Youssouf Raza Gilani. Les Américains s'étaient engagés à payer un demi-million de dollars en *diyya* – l'argent du sang – aux familles des hommes que Ty avait tués. Il aurait alors été autorisé à quitter le pays et les Américains l'auraient discrètement exfiltré.

Après la conférence de presse du sénateur Kelly, cependant, une cour de justice pakistanaise avait jugé que Ty devait être gardé en détention au moins jusqu'au 14 mars. Et le prix du *diyya* avait augmenté. Les familles exigeaient désormais 2 millions de dollars.

Wade scruta le visage de Ty. Il avait l'air hagard, fatigué, tendu, avec une barbe de deux ou trois jours. « Tu as vraiment une sale gueule, tu sais ? »

Ty adressa un sourire forcé à l'attaché défense. « J'ai cette gueule-là à la télévision ? » Les journaux d'information télévisés du Pakistan diffusaient régulièrement des extraits vidéo des interrogatoires de Ty,

fournis par les Pakistanais à leurs télévisions publiques.

« Non, à la télévision, tu ressembles plutôt à cet acteur de la série *Les Experts*.

– Si seulement… » Ty passa sa main dans ses cheveux coupés en brosse. « J'ai horreur de l'inactivité. Je vais devenir tout flasque.

– Ils n'ont pas de salle de muscu ici ?

– Ce n'est pas vraiment San Quentin ici, mon pote. Pas de télé, pas de bibliothèque, pas d'haltères.

– La bonne nouvelle, c'est qu'il n'y a pas non plus de mafia mexicaine ou de Fraternité aryenne.

– Oui, mais nous avons Al-Qaida et des talibans.

– En isolation ?

– Tu peux le croire. »

Le silence s'installa dans la pièce pendant trente secondes. Ty en profita pour remercier l'attaché défense de sa visite. Il releva les yeux vers Wade. « Merci d'être venu, mon pote.

– Tu aurais fait la même chose pour moi. »

Ty adressa le signe du pouce levé à l'attaché défense. « Tu peux le dire. »

Les deux hommes retombèrent dans le silence. Aucun n'était du genre à parler pour ne rien dire.

Finalement, Wade reprit la parole. « J'ai récupéré tes affaires professionnelles. Elles devraient t'attendre au pays.

– Merci. » Ty avait planqué son équipement de la CIA – fausses plaques d'immatriculation, faux papiers et autres équipements – dans le coffre-fort de l'attaché défense.

« Pas de souci », répondit Wade en haussant les épaules. « Tu as besoin d'autre chose ? »

Ty montra sa chemise froissée. « Quelques vêtements propres ne seraient pas du luxe.

– Je t'en apporterai dans quelques jours. » Toutes les affaires de Ty avaient été déménagées de l'appartement qu'il louait avec Loner, Kent et Gary quelques heures seulement après la fusillade. Les trois soldats de l'AWG étaient repartis depuis longtemps, mais les deux valises de Ty trônaient toujours dans le bureau de l'attaché défense. « Il y a des affaires en particulier que tu… »

L'attaché défense s'interrompit en entendant du bruit derrière la porte.

Les gardes étaient de retour. Mutt avait les menottes à la main. Jeff serrait un gros trousseau de clés.

« Ouais, des sous-vêtements… Les miens pourraient tenir debout

tout seuls. » Ty tendit la main. « Merci, mon pote. »

Wade lui serra la main. « Garde le moral.

– Je n'ai rien d'autre à faire. » Ty leva le pouce à l'intention de l'attaché défense avant que Mutt ne lui passe les menottes aux poignets. « N'oublie pas d'appeler Patty. »

18

Abbottabad, Pakistan
2 mars 2011, 16h20 (heure locale)

Posté à l'entrée du marché d'Iqbal, Charlie Becker faisait l'aumône et tâchait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Tareq Khan était de retour. Charlie avait identifié le messager de Ben Laden, par hasard, quatre jours plus tôt. Il était alors en train de longer le périmètre de Ground Zero, le compound des Khan, lorsque le portail s'était ouvert et que le Suzuki rouge l'avait franchi.

Mais ce n'était pas Arshad qui était au volant. C'était un autre Pachtoun, un peu plus jeune, que Charlie n'avait jamais vu. Il conduisait la voiture accompagné d'un adolescent sur le siège passager avant, ainsi que d'une femme et de deux enfants sur la banquette arrière.

Ce ne pouvait être que Tareq. Le SUV Suzuki appartenait aux Khan et personne d'autre ne la conduisait.

Puis Charlie l'avait à nouveau aperçu. Hier. Devant l'échoppe de *zam-zam*, en face du Café Kaboul. Cette fois-ci, il n'y avait pas de femme, juste Tareq et les enfants. Il leur avait acheté à tous des milkshakes : mangue, papaye, orange et melon. Ils étaient restés près de l'échoppe pour les boire. Et Charlie avait entendu les enfants demander à Papa comment son voyage s'était déroulé, tout en lui expliquant combien ils avaient été tristes en son absence et combien ils avaient apprécié les cadeaux qu'il leur avait rapportés.

Et Papa leur avait alors répondu qu'il n'aurait plus besoin de s'absenter, en tout cas pas avant un certain temps. Il les avait tous embrassés, leur avait dit qu'il resterait à la maison, sauf pour une ou deux petites visites qu'il lui fallait rendre à des amis du côté de Peshawar, mais qui ne lui prendraient qu'un jour ou deux.

Bingo, songea Charlie.

Il s'était hâté de transmettre toutes ces informations au Walhalla : les courts voyages, les cadeaux faits aux enfants, les *zam-zam.*

Et, à partir de là, ses messages s'étaient perdus dans l'immensité.

Laissant Charlie espérer, espérer, espérer qu'ils serviraient à quelque chose.

Car, quand Charlie se posait la question – et Dieu sait s'il se la posait –, il se demandait si tout ce qu'il accomplissait faisait la moindre différence.

La raison de cette introspection, pour le moins inhabituelle chez lui, quand bien même il ne l'aurait jamais admis auprès de personne, et encore moins auprès de lui-même, venait de ce qu'il s'était senti légèrement déprimé ces derniers jours.

Cet état n'avait rien à voir avec la mort de Saif. Ce salopard avait largement mérité tout ce que Charlie avait pu lui faire subir. Et même s'il n'y avait eu que cela, le fait de tuer Saif avait servi à rappeler à Charlie sa *raison d'être*[1] : mettre hors d'état de nuire tous ceux qui menaçaient les fondements de la nation. Malgré cela, au cours des dernières semaines, Charlie s'était senti… vidé. Comme s'il avait été entraîné dans un vortex existentiel dont il ne pouvait s'échapper. Cela venait en partie de la culture dont il avait hérité, la culture dont il s'était imprégné pendant plus de trois décennies, tout d'abord en sa qualité de Ranger, puis comme contractuel pour la CIA. Les Rangers, comme les autres unités d'élite, opéraient en secret.

Ils ne parlaient jamais à personne, sinon aux autres Rangers, de ce qu'ils accomplissaient, ni des lieux où ils opéraient. Il en allait de même pour les SEALs ou pour la Delta Force. Charlie comprenait la nécessité du secret, mais ce qu'il faisait était encore différent. Travailler sous couverture était un tout autre univers. C'était comme travailler dans le vide. Et, comme Charlie l'avait découvert récemment, la dépression était une réalité concrète ; un facteur essentiel de sa vie. *Une douleur lancinante.*

Même Waseem l'avait remarqué. « Tu sembles très calme ces jours-ci, parfois même triste, frère Shahid », avait souligné le propriétaire du salon de thé la semaine précédente. « Quelque chose ne va pas ? Dieu m'en préserve. »

Et, tout en restant assis à boire son thé, Charlie avait songé : *Oui, Waseem, je m'interroge calmement sur l'état de mon monde, car j'espère que ce que je suis en train de faire ici va permettre d'anéantir l'un de vos plus grands héros. De le mettre en terre le cœur transpercé par un pieu. Mais tu vois, je ne sais absolument pas si ce que je fais ici a la moindre utilité pour qui que ce soit car je travaille dans le vide et je me sens complètement isolé. D'un autre côté, ce thé est vraiment excellent.*

1. En français dans le texte.

Charlie comprenait sans aucun doute les contraintes qu'un travail sous couverture requérait – une extraordinaire force de concentration, une formidable discipline, et, par-dessus tout, la capacité d'opérer sans filet de secours, sans soutien, et, de manière encore plus critique, sans la possibilité de parler à qui que ce soit. Comme un plongeur grande profondeur qui serait descendu à plus de 30 mètres. Seul. Dans le vide.

Ce dernier facteur – et il l'avait appris sur le tas car personne ne lui en avait parlé avant qu'il ne vienne sur place – était l'élément le plus compliqué dans le cadre d'un travail sous couverture de long terme comme le sien : personne à qui parler. Personne avec qui confronter ses idées. Personne pour vous écouter. Personne pour vous entendre exprimer vos frustrations. Vos peurs, vos angoisses, vos doutes. Ou vos espoirs, vos rêves et, oui, vos succès. Cette solitude, ce vide étaient déconcertants. Décourageants. Épuisants. Déprimants.

Charlie avait passé pratiquement toute sa carrière militaire au sein du 75e Régiment de Rangers. L'armée était quelque chose de collégial. L'armée était conçue de cette manière. Groupes, sections, compagnies, bataillons, régiments, divisions. Tout tournait autour du travail d'équipe. Raison pour laquelle, lorsqu'un idiot avait conçu le ridicule slogan de recrutement « L'Armée d'un seul[1] », Charlie lui aurait volontiers cassé la figure. L'Armée d'un seul ? Un seul *quoi* ?

Eh bien, Charlie était désormais l'armée d'un seul. Il travaillait dans le vide. Il était arrivé à Abbottabad quatre mois plus tôt, quasiment jour pour jour. Les semaines qui s'étaient écoulées depuis n'avaient pas toujours été faciles.

Manière légère de dire les choses.

Cela avait été dur. Plus que dur. Il avait fallu compartimenter, compartimenter et encore compartimenter. Ranger tous ses espoirs et ses rêves dans une boîte hermétique, une boîte qui permettrait de survivre dans un environnement hostile et létal, mais une boîte susceptible d'exploser à force de frustration, d'angoisse et de solitude accumulées.

C'était pour cette raison que la vision de Tareq lui avait semblé si importante. C'était la première fois en plusieurs semaines, en tout cas depuis qu'il avait tué Saif l'Irakien, qu'il avait eu l'impression de faire des progrès.

Mais il n'avait reçu aucune réponse à son message, alors qu'il aurait été si merveilleux d'entendre quelqu'un lui annoncer : « Merci, nous

1. « An Army of One » (slogan de recrutement en vigueur de 2001 à 2006).

avions vraiment besoin de cette information. »

Oui, ç'aurait été magnifique.

Mais soudain il comprit, alors qu'il était assis là, sur le trottoir près du marché d'Iqbal, avec moins de six roupies dans son bol. Tout devint clair, comme si la lumière s'était faite. Une révélation.

La mort de Saif valait encore mieux que des remerciements. Faire obstacle à une menace et la neutraliser ? Voilà ce qu'il avait fait. Il n'avait pas besoin d'être remercié pour cela. C'était un Ranger.

Il le serait jusqu'à la fin de ses jours. Même à Abbottabad. Qu'était-ce donc qu'Abbottabad ?

C'était une cible. Sa mission consistait à y être.

Et quelle était sa mission ?

Une mission de reconnaissance. Son travail consistait à localiser Tareq.

Car il était en première ligne.

Bien sûr qu'il était en première ligne, puisque *les Rangers ouvrent la voie !*

Charlie refit le point dans ses pensées. Il se rappela le credo des Rangers.

J'accomplirai ma mission même si je devais être le dernier survivant.

Un Ranger des troupes aéroportées. Voilà ce qu'il était et ce qu'il serait toujours.

Il poussa sur ses bâtons et dirigea sa caisse vers son poste d'observation suivant.

Revitalisé. Régénéré.

Songeant : *Hoo-ah, Ranger Becker, en AVANT !*

19

Cumberland Parkway, Virginia Beach, Virginie
6 mars 2011, 19h35 (heure locale)

Brittany Roberts fit glisser la salade de pâtes sur la grande table pliante, en prenant soin de ne pas salir la nappe. Troy et Ken avaient poussé la table contre le mur afin de faire un peu plus de place à tout le monde. Elle jeta un coup d'œil approbateur en direction de la table. Salade de pâtes, rôti, salade verte, mais aussi des tartes aux pommes maison et de la glace à la vanille afin de contenter tout le monde pour le dîner. Des assiettes, des serviettes et des couverts avaient été disposés sur la table. Il y avait même des fleurs. Un feu brûlait dans la cheminée, la télévision était allumée sur la chaîne de football et le mini-frigo que Troy avait sous le bar de l'autre côté de la pièce avait été rempli de bière Corona, Coors et Michelob.

Sa grossesse se devinait à peine. Elle semblait toujours aussi mince dans son jean moulant et sa tunique flottante à manches longues. Elle passa la main dans ses longs cheveux noirs et balaya la pièce du regard, heureuse de voir que tout était en ordre.

Brittany aimait cette maison. Ils l'avaient achetée une année et demie plus tôt, lors d'une vente à la chandelle. La grande pièce du sous-sol bénéficiait d'une cheminée et de poutres au plafond. Le jardin devant la maison était clôturé par une petite barrière blanche que Troy et Ken avaient installée l'été précédent pour son anniversaire. Le quartier était agréable, les écoles étaient sérieuses et elle se trouvait à moins de quinze minutes du centre commercial de Lynnhaven, près duquel elle travaillait à temps partiel en qualité de comptable chez un imprimeur.

Elle se retourna pour gravir les escaliers, emportant avec elle la sauce destinée au rôti que Danny Walker était en train de découper.

Ils étaient neuf pour le dîner. Elle, Troy et le petit Corbin, qui avait été autorisé à se coucher un peu plus tard que d'habitude en raison des invités, ainsi que Ken Michaud, qui vivait quasiment chez eux depuis qu'il avait rompu avec sa compagne. Le quartier-maître Danny

Walker et son épouse, Christine, étaient venus, de même que Jerry Mistretta, lui aussi célibataire, ainsi que Kerry et Jama Brendel.

Elle regarda Jerry et Ken tandis qu'ils buvaient leur bière, plongés dans une conversation avec Kerry, le grand et maigre SEAL connu sous le pseudo de Rangemaster. Avec un peu de chance, songea-t-elle, ils trouveraient bientôt quelqu'un. Mais, dans la communauté des opérations spéciales, Brittany avait fini par le comprendre, les relations amoureuses pouvaient être chaotiques. Il n'y avait pas seulement les longs déploiements à l'étranger – plusieurs mois de séparation –, il y avait aussi le fait de savoir que votre ami ou votre époux gagnait sa vie en sautant en parachute depuis des altitudes se mesurant en kilomètres, ou en s'exfiltrant de sous-marins immergés, ou en vivant par groupes de deux, quatre ou six dans des pays dans lesquels ils n'avaient pas été invités, parmi des gens qui se feraient un plaisir de les égorger, de les exécuter ou de les faire exploser sur un IED. Troy et elle avaient rendu visite à des vétérans SEAL à Walter Reed[1]. On les appelait les Guerriers blessés. Aux membres amputés. Elle pleurait à chaque fois qu'elle quittait l'hôpital, pensant – tout en essayant de ne surtout pas y penser – à ce qu'elle ressentirait si Troy se retrouvait comme l'un de ces frères d'armes. Et, bien sûr, il y avait toujours ces histoires de SEALs aux yeux baladeurs et à la testostérone incontrôlable.

Elle avait de la chance. Troy et elle avaient leur église et leur foi. Et elle savait combien il l'aimait. Il l'aimait suffisamment pour l'avoir acceptée avec son fils de 3 ans et lui avoir aussitôt dit : « Corbin est mon fils tout autant que le tien. »

*

Le dîner avait été décidé à la dernière minute. Ils avaient rencontré Danny et Christine à l'église, et Brittany avait suggéré qu'ils se retrouvent le soir même car les hommes étaient censés partir en entraînement dès le lendemain matin, un lundi, et Ken venait de toute manière dîner chez eux ce soir. Christine avait répondu qu'elle et Danny avaient déjà invité Jerry afin qu'il ne reste pas seul et que cela serait peut-être plus simple si Brittany et Troy venaient se joindre à eux. Ils étaient ensuite tombés sur Kerry et Jama et leur avaient demandé s'ils étaient libres : ils l'étaient.

Cependant, la baby-sitter de Brittany n'était pas disponible ce week-end, et il avait donc été décidé que Brittany et Troy recevraient

1. Walter Reed National Military Medical Center (le plus grand hôpital militaire des États-Unis).

tout le monde, mais que Danny et Chris apporteraient le plat principal tandis que Jama et Kerry se chargeraient du dessert.

Ou encore, comme Danny l'avait formulé tandis qu'ils marchaient sous le soleil printanier : « Hé, les gars, c'est encore Darwin, Sun Tzu et Musashi : s'adapter, triompher… ou mourir de faim. »

Brittany appréciait la complicité qui régnait au sein de l'équipe de Troy. Cela revenait à avoir une grande famille dans son entourage. L'épouse de Danny était pour elle comme une grande sœur. Il en allait de même avec la femme de Roger Orth, Barbara.

C'était la première famille élargie qu'elle eût jamais connue. Brittany était une enfant unique, originaire de Chesapeake en Virginie, qui avait quitté son foyer à l'âge de 19 ans en se servant du mariage comme d'une forme de rébellion pour échapper à sa mère, aimante mais distante, également fille unique, et à son père orphelin. Son promis, qui avait alors tout juste 18 ans, travaillait dans un garage automobile.

Quatre ans plus tard, après avoir été abandonnée, elle avait dû retourner vivre chez ses parents. Elle avait confié Corbin, âgé de 7 mois, à sa mère afin de pouvoir travailler dans un magasin de sport au centre commercial de Lynnhaven tout en suivant des cours à l'université de Tidewater afin de décrocher un diplôme en bureautique.

Elle avait fait la connaissance de Troy au magasin de sport. Il était venu acheter le dernier modèle de collant de compression anti-froid Under Armour. Ils avaient discuté ensemble et, ainsi qu'il aimait l'expliquer à tous ceux qui prenaient la peine de l'écouter, il avait craqué pour ses merveilleux yeux verts au bout de cinq secondes. Quinze minutes après avoir commencé à discuter avec elle, il lui avait demandé si elle voulait sortir avec lui et elle avait dit oui.

Cela s'était passé deux ans et demi plus tôt, presque trois ans aujourd'hui, alors que Troy était encore au SEAL Team 4. Mais le SEAL Team 4 était une unité dont les missions n'avaient rien de clandestin. Les hommes pouvaient s'amuser ensemble, aller au restaurant, ou encore organiser des pique-niques. Troy pouvait même parler de ce qu'il faisait – dans une certaine mesure, du moins.

En revanche, là où il travaillait désormais, tout était secret – Brittany hésitait même à prononcer le mot DevGru bien qu'il ne soit pas classifié.

C'était pareil pour son déploiement du lendemain. Brittany ne savait que ce qu'il avait bien voulu lui dire : il partait s'entraîner à l'ouest. Cela pourrait durer une semaine ou un mois. Il n'en savait rien lui-même.

Parfois, finissait-elle par découvrir, ses explications se révélaient vraies. À d'autres moments, cependant, partir sur la « côte ouest » ou « au sud » pouvait signifier l'Afghanistan, l'Irak, le Yémen, la Colombie ou un autre endroit tout aussi dangereux. Comme l'année dernière au mois de janvier, lorsqu'il avait annoncé qu'il se rendait à Fort A. P. Hill, en Virginie du Nord, pour une semaine, et qu'il était revenu bronzé. Ou au mois de mars, un an plus tôt, quand il lui avait expliqué qu'il partait pour une semaine d'entraînement au saut en parachute HALO en Arizona. Quatre jours plus tard, en regardant les informations à la télévision, elle avait appris que le président américain avait effectué une visite surprise en Afghanistan afin d'y rencontrer ses soldats à la base aérienne de Bagram et de s'entretenir avec le président Hamid Karzai. Au milieu des images illustrant le sujet, elle avait reconnu la silhouette de Troy. Vêtu à l'afghane, avec un drôle de couvre-chef, il se tenait près du groupe de gardes du corps chargés de la protection de Karzai pendant la rencontre.

Cela avait été une révélation. Lorsqu'elle lui en avait parlé, il s'était contenté de sourire et de l'embrasser en lui disant : « Ma chérie, tu sais bien que nous ne devrions pas en parler. »

Puis elle avait fini par comprendre : travailler au DevGru impliquait que Troy puisse partir pour des destinations dont il ne pourrait jamais parler, pour y accomplir quelque chose qu'il ne pourrait jamais évoquer. Comme cela s'était produit en novembre-décembre dernier, lorsqu'il était rentré de mission et lui avait annoncé qu'il allait peut-être devoir quitter son travail.

Il n'avait jamais expliqué pourquoi. Mais elle avait lu dans le *Navy Times* qu'un Team des SEALs avait tué par erreur une otage au cours d'une opération de sauvetage. Elle avait demandé à Troy si cela avait à voir avec sa situation personnelle, et il l'avait regardée de ses grands yeux marron avant de la prendre dans ses bras. « Mon cœur, je ne peux rien te dire. Mais ne t'en fais pas, ça va aller. »

En vérité, le secret était omniprésent dans leurs vies. Il disposait d'un travail sous couverture et relevait d'une affectation fictive au sein de la Navy, de telle sorte qu'ils pouvaient toujours répondre aux questions que les gens se posaient au sujet de son métier. Et, que Dieu nous protège, si quelque chose devait lui arriver, les seules informations officielles rendues publiques annonceraient la mort d'un quartier-maître de seconde classe affecté au soutien du Naval Special Warfare Group Two. En l'occurrence, les deux véritables patronymes de deux collègues de Troy tués en Afghanistan n'avaient jamais été rendus publics. Leurs morts avaient été annoncées, mais sous pseudonyme.

Si un malheur arrivait à Troy, il n'y aurait aucune signe, aucune cérémonie publique. Cela n'arrivait pas. Pas dans cette unité. Les deuils au sein du DevGru se pratiquaient en privé.

C'était une manière de voir les choses. D'un autre côté, elle savait que Troy bénéficiait du meilleur entraînement et du meilleur équipement possible, et qu'il travaillait avec les meilleurs renseignements susceptibles de lui être fournis par les États-Unis. Elle savait que peu de candidats, très peu, parvenaient à intégrer son unité. Le stage BUD/S était difficile ; ce que Troy avait dû traverser pour intégrer le DevGru avait été encore plus difficile. C'était un véritable fer de lance. Le meilleur des meilleurs. Et savoir cela la rendait fière, très fière de lui, de son unité et de ce qu'il pouvait accomplir.

*

Une bière Coors Light à la main, Troy marcha jusqu'au coin de la pièce où discutaient Kerry, Ken et Jerry, leurs voix couvertes par le championnat d'Angleterre de football qu'il avait enregistré. Il s'arrêta un instant pour suivre la rencontre. À la quarantième minute de jeu, Liverpool avait marqué deux buts contre Manchester United. Ce résultat fit naître un sourire sur ses lèvres. Bien qu'il apprécie le caractère pugnace des joueurs de Manchester United, il était heureux de voir de temps en temps des joueurs donnés perdants réussir à marquer des points.

Il avait découvert le championnat d'Angleterre de football – il continuait à appeler ce sport *« soccer »* – au cours d'un entraînement avec les Royal Marines britanniques au cours de l'année précédente. Quand les parties étaient bien jouées – il l'avait réalisé la première fois en regardant une rencontre Chelsea-Arsenal –, tout le mérite en revenait à *l'équipe* dans sa globalité. Le rythme des parties ne manquait pas non plus de l'étonner. Il était stupéfait de la précision des passes, souvent faites à l'aveugle, avec des joueurs qui frappaient le ballon pour l'envoyer là où ils savaient que leur coéquipier allait se trouver. D'une certaine manière, ces matches lui rappelaient la façon dont lui et ses camarades fonctionnaient au sein du Red Squadron.

Plus il y songeait, plus il y voyait des similitudes. De même que pour les joueurs du championnat d'Angleterre de football, Troy et ses collègues étaient des professionnels que l'on s'attendait à voir exceller à chacune de leurs rencontres. Aucune excuse n'était possible. Pas de *« y-avait-qu'à »* ni de *« j'aurais-dû »*.

La différence venait bien sûr des rencontres et des enjeux. L'équipe

de Troy jouait à la vie à la mort. Si le Manchester United, Chelsea ou Tottenham perdait une rencontre, cela ne faisait qu'affecter leur classement dans le championnat et diminuer leurs chances de remporter la coupe. Si le DevGru perdait, cela signifiait que quelqu'un était mort, ou que les États-Unis en paieraient les conséquences.

Troy attrapa Ken Michaud par l'épaule. « Padre, prêt pour le dîner ? »

Le grand et fin gaillard aux cheveux roux but une gorgée de Corona. « Presque. » Il donna un coup de coude à Kerry. « Hé, Rangemaster pense que nous sommes en train de préparer une mission capture/neutralisation sur Ahmed Wali Karzai. »

Ahmed Karzai, le gouverneur de la province de Kandahar, était le demi-frère du président afghan Hamid Karzai. Connu sous le surnom d'AWK, il était impliqué dans tous les trafics se déroulant dans sa province – il touchait sa part sur toutes les rentrées liées aux affaires de drogue, de transport de marchandises ou de sécurité. Vous ne pouviez rien faire dans la province de Kandahar sans en faire profiter AWK. Les Américains et plusieurs ambassadeurs avaient tenté à plusieurs reprises de le déloger, mais ils n'y étaient pas parvenus.

« AWK a encore retourné sa veste », répondit Troy en secouant la tête. « Il est de nouveau dans les bons papiers de Petraeus. Le Département d'État l'aime bien aussi parce qu'il aide les volontaires de l'USAID à se déplacer dans la région. D'autre part, nous travaillons sur un scénario avec une maison à deux étages. Or, le bâtiment central dans le compound d'AWK n'a qu'un étage. Tu te rappelles ?

– Merde, tu as raison, fit Padre en clignant des yeux. Quand nous étions là-bas avec Petraeus, ils ont fait leur choura ou je ne sais quoi à l'étage supérieur, et il n'y en avait qu'un. » Leur Troop avait assuré la sécurité du commandant de l'ISAF l'année précédente.

« Que nous reste-t-il d'autre sous la main ? », interrogea Cajun Mistretta tout en se penchant derrière le bar de Troy pour jeter sa bouteille vide dans la poubelle des recyclables. « J'aurais tendance à dire le Cyclope. » Le Cyclope était le nom de code désignant le leader taliban borgne connu sous le nom de Mollah Omar.

« Et le Docteur ? », suggéra Troy. Il s'agissait d'Ayman al-Zawahiri, le bras droit de Ben Laden, qui était égyptien.

Cajun rassembla ses trois camarades autour de lui et leur murmura à l'oreille, sur le ton de la conspiration. « Ou peut-être même le numéro un, Crankshaft[1]. » Il décapsula une nouvelle bouteille de

1. Vilebrequin.

Corona. « Oh, putain, j'aimerais bien me le payer, celui-là.

– T'es malade, le railla Rangemaster. On n'a pas la moindre info sur OBL.

– Et alors ? On n'a pas la moindre info sur les deux autres non plus. Sans oublier cette histoire de l'OTAN il y a je ne sais plus combien de temps. »

Padre plissa les yeux en direction de Cajun.

« L'histoire selon laquelle il vivrait au Pakistan ?

– Tout le monde a démenti. La CIA, la Maison Blanche, ils ont tous démenti. »

Cajun fronça les sourcils. « Je ne me fierais pas à ce que la Maison Blanche peut raconter. Tu te rappelles combien de temps il leur a fallu pour autoriser l'opération sur le porte-conteneurs *Maersk Alabama* dont le capitaine avait été pris en otage ?

– Et dire qu'ils ont voulu que les pirates somaliens soient blessés et non pas tués, lâcha Rangemaster.

– Ils ont vraiment demandé ça ?, interrogea Troy.

– C'est aussi ce que j'ai entendu dire, confirma Cajun. Mais tu sais quoi ? Tous les occupants de la Maison Blanche sont les mêmes. Ce ne sont que des politiciens. En ce qui me concerne, j'apprécierais qu'ils nous laissent juste faire notre boulot, au lieu de nous dire comment le faire.

– Entièrement d'accord, acquiesça Troy avant de boire une gorgée de bière. Parfois, j'ai du mal à comprendre pourquoi ils ne se mettent pas dans la tête que nous faisons le travail de Dieu. »

Padre éclata de rire. « C'est pourtant ce que nous faisons : nous aidons tous ces salopards de talibans ou d'Al-Qaida à obtenir leurs soixante-douze vierges. »

Rangemaster sourit. « J'espère que nous serons également en mesure d'aider Crankshaft sur cette voie.

– Il faudrait déjà le trouver, rétorqua Troy. Bon Dieu, les gars, nous avons lu pas mal de trucs, mais est-ce que l'un d'entre vous a déjà lu la moindre chose de crédible sur le fait que Crankshaft puisse se trouver au Pakistan ? »

Les quatre SEALs se regardèrent. Tous secouèrent la tête.

« Vous savez quoi ? » Troy finit sa bouteille de bière et la jeta dans la poubelle bleue derrière le bar. « Nous le saurons quand nous serons sur place. Une fois sur l'objectif, nous irons sur Google Earth pour essayer de savoir où on se trouve. Ça devrait nous aider.

– Bonne idée, approuva Cajun.

– J'en ai une encore meilleure », lança Rangemaster. Il désigna

Danny Walker, qui descendait les escaliers en apportant un immense plat couvert de tranches de rôti. « À table ! »

20

Centre d'entraînement national, Fort Irwin, Californie
8 mars 2011, 7 heures (heure locale)

Peu après 7 heures du matin, les Troops Alpha-1 et 2, les Troops Charlie-2 et 6 ainsi que le capitaine de frégate Dave Loeser et son officier adjoint du Red Squadron, le capitaine de corvette Joey Tuzzalino, se rassemblèrent dans le hall de l'hôtel Landmark Inn, le seul hôtel situé dans l'enceinte du centre d'entraînement de Fort Irwin. Ils étaient tous vêtus de leur treillis de camouflage brun et vert. Leurs treillis portaient une bande velcro indiquant leur nom de famille sur la poitrine, ainsi qu'un écusson infrarouge symbolisant le drapeau américain sur leur épaule droite, juste au-dessus d'un autre écusson identifiant les hommes comme étant des membres de la 27e Compagnie des affaires civiles, une unité fictive. Ils avaient tous le grade de quartier-maître de seconde classe.

Le seul détail visuel qui les distinguait de l'armée régulière venait de leur apparence – ils avaient les cheveux plus longs que la plupart des soldats, et quelques-uns portaient même la barbe – et des armes dont ils étaient munis : plutôt que des fusils d'assaut Colt M4, ils étaient équipés de HK416 à silencieux, de fusils LWRCI calibre 7,62 à canon court connus sous le nom de JKW et, à la place des Beretta, des pistolets semi-automatiques Sig-Sauer ou HK.

Il fallait y regarder à deux fois avant de distinguer ces nuances, ce qui était un peu l'idée. Équipés comme ils l'étaient, ils ne paraissaient guère différents des milliers d'autres soldats qui utilisaient le Centre d'entraînement national de Fort Irwin pour s'entraîner au combat en zone urbaine avant un déploiement. Le centre d'entraînement, situé à près de 200 kilomètres à l'ouest de Las Vegas, en plein désert de San Bernardino, en Californie, s'étalait sur environ 2 500 kilomètres carrés de dunes de sable, de plaines et de terrain montagneux en plusieurs points semblables au relief de l'Irak ou à certaines régions d'Afghanistan. Son espace aérien était interdit. Les communications y étaient idéales compte tenu de son spectre électromagnétique pour

ainsi dire vierge en raison de la très faible densité de population dans la région.

L'endroit était utilisé par l'armée depuis la fin des années 1940, quand le président Franklin D. Roosevelt y avait fait établir un champ de tir anti-aérien. En 1942, le site avait été baptisé du patronyme du major général George LeRoy Irwin qui avait commandé la 57e Brigade d'artillerie de campagne au cours de la Première Guerre mondiale.

Durant la guerre froide, Fort Irwin était devenu l'un des principaux sites d'entraînement pour l'artillerie. En 1979, un centre national d'entraînement y fut implanté et une unité y fut casernée afin de servir de plastron aux unités extérieures qui venaient s'entraîner. Au début des années 1990 émergea l'idée que la plupart des conflits à venir se dérouleraient dans des zones urbaines, à la différence des combats envisagés contre l'Union soviétique sur de grands espaces ouverts. Le Centre national d'entraînement mit en place une formation intitulée MOUT (Military Operations in Urban Terrain) en décembre 1993.

Depuis 2005, Fort Irwin et le Centre national d'entraînement étaient le lieu d'entraînement principal pour toutes les formations aux opérations en zone urbaine. De nombreux habitants de la région étaient embauchés pour servir de figurants au cours des exercices. Des linguistes de l'armée avaient l'opportunité de pratiquer leurs compétences linguistiques en venant revêtir des habits irakiens ou afghans, en confrontant les stagiaires et en s'adressant à eux en pachtoun, en ourdou, en dari, en arabe ou en farsi.

Aujourd'hui, les soldats pouvaient s'entraîner dans des ersatz de villages afghans ou de villes irakiennes, ou même dans des labyrinthes urbains identiques à ceux que les Marines avaient conquis, mètre par mètre, à Fallouja. Des ensembles de bâtiments pouvaient être reconfigurés pour donner l'illusion du Moyen-Orient, de l'Asie du Sud-Est, de l'Afrique, de l'Amérique centrale ou latine, donnant aux hommes l'occasion de pratiquer le combat en zone urbaine connu sous le nom de « *three-block war*[1] » dans des lieux évoquant Le Caire ou Kandahar, Lagos ou le Sud-Liban, Jalalabad ou Abbottabad.

Ce 8 mars 2011, près de 500 soldats s'entraînaient à Fort Irwin avant leur déploiement et 1 500 personnels de la Garde nationale se formaient aux opérations de surveillance des frontières. Les 26 SEALs passèrent donc complètement inaperçus.

Le fait que Fort Irwin fût un lieu très fréquenté était précisément

1. Dans une même zone d'action urbaine, une unité peut avoir à gérer, quasi simultanément, des situations de coercition, de maîtrise de la violence et d'aide aux populations.

la raison pour laquelle Tom Maurer et Dave Loeser l'avaient choisi comme site d'entraînement initial. Il était beaucoup plus facile de se confondre au milieu de la foule que d'apparaître seul sur scène. Ainsi, à la lisière nord du centre d'entraînement, derrière un faux bloc d'appartements et à l'extrémité d'une rue pavée de 9 mètres de large menant à une pseudo-place de marché, ils avaient créé un site en forme de pentagone irrégulier de près de 70 mètres de longueur sur 45 mètres en son point le plus large et dont l'enceinte avait été délimitée par des poteaux télégraphiques couchés bout à bout. Six structures avaient été érigées au sein de ce pentagone irrégulier. L'une d'elles avait deux étages, une autre un étage, et les quatre autres un simple rez-de-chaussée.

Les SEALs conduisirent leurs quatre Humvee dans le sillage de celui de Loeser, puis se garèrent une trentaine de mètres en retrait de leur site avant de débarquer.

Le capitaine de frégate et son officier adjoint enjambèrent les poteaux télégraphiques. Loeser attendit que les SEALs se regroupent autour de lui. Il sortit un petit calepin à spirale de sa poche de poitrine et l'ouvrit, jetant un coup d'œil aux notes qu'il avait prises.

« OK, voici la mission », annonça-t-il. « Capturer/neutraliser une cible de haute valeur dans cet endroit. » Loeser désigna d'un geste la structure qui s'élevait derrière lui. « L'insertion se fera par un maximum de deux hélicoptères qui devront se poser et redécoller dans l'enceinte délimitée par les poteaux télégraphiques. » Il fit une pause, le temps que les SEALs examinent le périmètre.

« La cible de haute valeur partagera l'habitation avec des membres de sa famille et des amis qui pourraient être armés ou non. La cible de haute valeur est susceptible de porter une ceinture d'explosifs ou de garder des armes près d'elle. Il y aura très certainement des enfants, dont certains assez jeunes, qui pourraient être utilisés comme boucliers humains. Les conséquences politiques de dommages collatéraux seraient énormes, surtout si ceux-ci concernaient les enfants. » Loeser retint son souffle. « En d'autres termes, ne tirez *pas* sur les enfants, à moins qu'ils ne vous tirent dessus. Tout le monde m'a bien compris ? »

Heron leva la main. « Hé, patron, qu'en est-il des épouses ? Je… »

Gunrunner leva la main à son tour. « Moi, je connais quelques épouses sur lesquelles j'aimerais tirer… »

Puis ce fut au tour de Troy. « OK, mais qu'en est-il des adolescents s'ils sont armés ? »

Loeser attendit que le calme revienne. « Lâchez-moi, les gars. » Il resta silencieux quelques instants, puis fixa Troy. « T-Rob, tu sais très

bien qu'il n'y a pas d'interdiction pour les adolescents armés. Tu en as descendu suffisamment lors de notre dernier déploiement dans la province du Helmand pour le savoir. Les épouses, d'un autre côté… »

Padre : « Il y a une limite de trois épouses, non ? »

Gunrunner : « Dans ce cas, Rebel ferait mieux de faire gaffe. Il approche de son quota. »

De nouveaux rires retentirent tandis que le visage de Rebel s'empourprait.

Loeser rappela tout le monde à l'ordre. « OK, les gars, un peu de sérieux. Venons-en aux impératifs. Comme pour toutes les opérations avec des cibles de haute valeur, nous devrons réaliser toute l'opération en moins de trente minutes, depuis le poser jusqu'au décollage. Nous nous infiltrerons et nous exfiltrerons par hélicoptère, donc le poids sera un facteur à prendre en compte. Les éléments du groupe d'assaut seront au nombre de douze, les éléments en soutien au nombre de douze également. 1-Alpha et 6-Charlie donneront l'assaut.

– Combien de personnes dans le groupe de commandement ?

– Trois », répondit Loeser.

Il ne précisa pas « dont le capitaine de vaisseau Maurer et moi-même ». Maurer et lui avaient discuté de la mission après son retour du JSOC.

Maurer n'était pas naïf. Il n'y avait qu'une ou deux cibles de haute valeur au monde qui justifiaient que l'on consacre un Squadron d'élite pendant plusieurs mois à la capture/neutralisation d'un unique objectif. Oussama était au sommet de cette liste. Et s'il s'agissait d'Oussama, il était hors de question que Tom Maurer ou Dave Loeser ne participent pas à cette opération. Même si l'un d'entre eux devait y aller en qualité de maître-chien.

Rangemaster se frotta la lèvre supérieure. « On emporte des gars du renseignement avec nous ?

– Peut-être deux, mais en tout cas un au minimum. » Loeser restait vague délibérément. Mentionner des hélicoptères supplémentaires ainsi qu'un cordon de sécurité fourni par des Rangers serait revenu à vendre la mèche.

Loeser regarda autour de lui pour voir s'il y avait d'autres questions. Dieu merci, il n'y en avait pas. « OK, voici comment nous allons procéder. Aujourd'hui, je veux que vous preniez le temps de découvrir le site. Observez-le, étudiez-le, prenez-en la mesure et faites toutes sortes de simulations. Cherchez les failles – aussi bien celles du site que les nôtres. Essayez d'identifier les problèmes potentiels ainsi que les solutions éventuelles, puis réfléchissez à un plan d'action préliminaire.

À 18 heures ce soir, nous nous réunirons dans une chambre sourde – nous en avons une à disposition – pour en débattre.

– Une chambre sourde ? », s'étonna Geoff Ziebart, de 1-Alpha.

« Affirmatif, Z. Ce que nous faisons ici doit rester confidentiel. » Il balaya du regard les SEALs. « Tout le monde m'a entendu fort et clair ? » Il attendit que tout le monde réponde par l'affirmative. Puis il reprit : « Parfait. Comprenez bien, messieurs, que tout ceci est extrêmement sensible. Cela doit rester entre nous. »

Loeser fit une nouvelle pause. « Une dernière question ? »

Heron leva la main. « Qui est la cible ? »

Loeser avait déjà préparé sa réponse. Il put répondre en toute franchise, mais pas forcément en toute honnêteté. « Je ne peux pas vous le dire, Roger, parce qu'on ne m'en a pas informé. »

Gunrunner : « Nous sommes limités en temps pour préparer cette opération, M. Loeser ?

– Aucune limite de temps, Blair. »

Il n'y avait pas de limite, en tout cas pas pour l'instant. Une copie grandeur nature du compound des Khan et de son voisinage à Abbottabad était en cours de construction sur une portion de terrain proche du champ de tir de Fort Knox au Kentucky.

Fort Knox n'était pas seulement une réserve d'or. Au cours de la dernière décennie, il avait été utilisé comme site d'entraînement pour les unités d'élite. Il se trouvait suffisamment proche de Fort Campbell pour que le DevGru puisse s'organiser à Fort Campbell, sur un site construit à l'attention du 160e Special Operations Aviation Regiment (SOAR), un site pouvant être configuré pour donner l'illusion de Jalalabad ou de Bagram.

Les hommes monteraient ensuite dans les hélicoptères MH60-J et MH-47 du SOAR et s'envoleraient pour Fort Knox dans leur configuration groupes d'assaut afin de jouer le scénario de nuit dans les mêmes conditions de furtivité que celles qu'ils connaîtraient au Pakistan. Fort Knox offrait un autre atout : il était suffisamment isolé pour ne pas attirer l'attention des médias, à l'inverse d'autres sites militaires plus connus. Ainsi, tant que le Red Squadron n'entamerait pas la phase finale de son entraînement sur un site *Doppelgänger*[1] de celui d'Abbottabad en collaboration avec les pilotes d'hélicoptères, les éléments d'assaut, l'élément de commandement et le soutien des Rangers, le site de Fort Irwin s'avérerait un bon compromis pour commencer à travailler sur les détails.

1. « Sosie » en allemand.

« Dans l'avenir immédiat, nous serons basés ici », annonça Loeser. « Mais nos plans et le temps dont nous disposons peuvent être modifiés à n'importe quel moment, aussi il est important de mettre les bouchées doubles. L'objectif immédiat est de résoudre le problème tactique auquel nous sommes confrontés, pour la plus grande satisfaction du capitaine de vaisseau Maurer et de la mienne. »

Il esquissa un sourire. « J'espère que vous prendrez goût à votre logement, messieurs, car vous allez y rester un bon bout de temps. »

21

Salle de crise, Maison Blanche, Washington
14 mars 2011, 16h36 (heure locale)

Tout bien considéré, c'était une journée idéale pour cette réunion bien particulière. La secrétaire d'État Kate Semerad se trouvait à Paris pour assister à un dîner du G8 ainsi qu'à des réunions bilatérales avec le président français Nicolas Sarkozy, le ministre des Affaires étrangères des Émirats arabes unis Abdullah bin Zayed et le ministre des Affaires étrangères japonais Takeaki Matsumoto. Mais, si nécessaire, elle pouvait être jointe par ligne téléphonique cryptée au sein de la chambre sourde de l'ambassade américaine. Le secrétaire d'État à la Défense n'avait aucune obligation publique, et lui et le président du Comité des chefs d'états-majors interarmées purent s'éclipser du Pentagone pour être conduits à la Maison Blanche sans que personne y prête la moindre attention. L'agenda présidentiel comportait pour sa part un déplacement dans un collège d'Arlington, en Virginie, pour y parler de l'éducation, une rencontre avec le général David Petraeus qui commandait l'ISAF, puis une autre rencontre encore avec des « conseillers de premier plan », ainsi qu'elle était annoncée dans son agenda officiel. Dans la soirée, POTUS assisterait à un dîner de collecte de fonds en faveur du Comité national démocrate.

Au cours du briefing de presse quotidien de la Maison Blanche, les questions adressées au nouveau porte-parole Jay Carney se concentrèrent sur la catastrophe nucléaire qui s'était produite au Japon, le contrôle des armes, le mariage gay, les manifestations antigouvernementales au Bahreïn et l'intervention militaire en Libye. Personne ne souleva la moindre question au sujet d'Oussama Ben Laden ou d'Al-Qaida.

Le fait que ces autres sujets concentrent l'attention de tous rendit beaucoup plus facile l'arrivée du D/CIA Vince Mercaldi et ses trois collaborateurs, ainsi que celle du vice-amiral Wesley Bolin et du contre-amiral Scott Moore – le correspondant de Slam Bolin au sein du Conseil de sécurité nationale –, et celle des autres membres

du Comité gouvernemental inter-agences. Ils firent leur entrée par l'aile ouest et gagnèrent la salle de crise située au sous-sol sans attirer l'attention des journalistes curieux. Le temps que le président arrive à son tour, avec six minutes de retard, tout le monde avait déjà pris place autour de la longue table rectangulaire.

Vince se leva quand POTUS fit son entrée. Les autres l'imitèrent, puis tous s'exclamèrent ensemble « Bonjour, M. le Président », ce qui fit naître un bref sourire sur le visage du chef des armées.

Le président prit sa place habituelle à l'extrémité de la table, face à Vince, qui occupait la place opposée. Le conseiller à la sécurité nationale des États-Unis était assis à la droite du président, Dwayne Daley à sa gauche. Le secrétaire d'État à la Défense, le président du Comité des chefs d'états-majors interarmées et l'amiral Wes Bolin occupaient le flanc gauche, tandis que le contre-amiral Moore était assis à la droite du conseiller à la sécurité nationale. Le président dévisagea le directeur de la CIA en bout de table, lequel était flanqué de trois collaborateurs portant autour du cou des badges bleus frappés du logo de la CIA. « Vince, annonça-t-il. Vous avez sollicité la tenue de cette réunion, alors pourquoi ne pas commencer ?

– Merci, M. le Président. » Le directeur de la CIA ajusta ses lunettes. « J'aimerais vous présenter mes collaborateurs. » Il tourna la tête sur sa droite. « Certains d'entre vous connaissent peut-être déjà Stu Kapos, qui est le directeur du Service clandestin national. En face de Stu, à ma gauche, se trouve Dick Hallett, qui dirige le Groupe Ben Laden. Et à côté de Dick, vous trouverez le chef analyste du Groupe Ben Laden, un ancien Marine dont le badge visiteur indique « George S. Nupkins ». Je peux vous assurer que ce nom est un pseudonyme. Pour ceux d'entre vous qui ne le sauraient pas, la tradition au sein de la CIA veut que tous nos personnels travaillant sous couverture reçoivent un pseudonyme maison. George ici présent – nous préférons l'appeler Spike – a choisi son propre pseudonyme d'après l'un des personnages du roman de Charles Dickens *Les Papiers posthumes du Pickwick Club*. »

Vince observa Spike par-dessus ses montures de lunettes d'aviateur. C'était un grand bonhomme à l'allure négligée, doté d'un ventre de buveur de bière et d'un double menton, les cheveux bouclés, âgé d'une cinquantaine d'années, engoncé dans un costume gris froissé laissant apparaître une cravate rayée de représentant sur une chemise blanche. « George Nupkins était le maire d'Ipswich dans cet ouvrage, c'est bien cela, Spike ?

– Oui, M'sieur, il l'était en effet », répondit l'analyste de la CIA en

singeant l'accent des faubourgs de Londres. « L'avait fait un mariage heureux, aussi. Comme moi. »

Tout le monde sourit.

Le D/CIA poursuivit. « J'ai demandé à Spike de m'accompagner aujourd'hui parce qu'il en sait sans doute plus sur OBL que n'importe qui d'autre dans le monde, à l'exception bien sûr d'OBL lui-même. » Il attendit que les murmures s'éteignent. « Et aussi, M. le Président, parce que Spike est l'homme à l'origine du programme de vaccination dont je vous ai parlé en janvier. Vous m'aviez dit que vous souhaiteriez le rencontrer. Eh bien, le voici. »

Les yeux du président brillèrent d'une nouvelle lueur. « Toutes mes félicitations, Spike. Une idée formidable. »

Spike acquiesça avec reconnaissance. « Merci, Monsieur. J'aurais simplement souhaité que nous puissions avoir une confirmation ADN.

– Moi aussi, répondit le président.

– Mais je me dois de préciser, Monsieur, poursuivit Spike, que je n'en ai pas moins la certitude qu'OBL se trouve dans le compound des Khan.

– Sans aucune preuve tangible ?

– Oui, M. le Président.

– Pourquoi en êtes-vous si convaincu, Spike ? », interrogea le président en se massant le menton.

Vince fronça les sourcils. Le directeur de la CIA avait passé suffisamment de temps face à face avec POTUS pour savoir que le fait de se masser le menton signifiait qu'il n'appréciait pas forcément ce qu'il entendait. Désormais, le président tapotait également la table de son stylo. Encore un mauvais signe. « Nous n'avons aucun cliché, Spike. Nous n'avons aucune confirmation visuelle. Il n'y a pas de gardes du corps armés. Il n'y a aucun indice concret. Tout votre raisonnement se base sur des suppositions. Ça ne tiendrait pas longtemps devant n'importe quelle cour de justice. »

Vince fut heureux de voir que Spike ne se laissait pas démonter. « Ce n'est pas entièrement vrai, Monsieur.

– Pas entièrement vrai ?

– Non, M. le Président. Ce n'est pas entièrement vrai. Il y a des indices concrets. Cela pourrait s'apparenter à ce que vous appelez des suppositions, mais il ne s'agit pas moins d'indices révélateurs – et, dans mon esprit, de preuves lorsqu'ils sont examinés dans leur globalité. Les frères Khan, par exemple, sont connus pour être les messagers les plus fiables d'OBL. Nous les avons traqués dès le début de l'année 2004.

Arshad Khan – qui a pour nom de guerre Abou Ahmed al-Kuwaiti, bien que son véritable nom soit peut-être Maulawi Abd al-Khaliq ou Ibrahim Saeed Ahmed, nous travaillons toujours sur ce point-là – a acheté la propriété d'Abbottabad en 2003 et a fait construire la villa en 2004. À cette époque, elle se trouvait en périphérie de la ville, entourée de grands champs cultivés. Un endroit idéal pour une planque. Et Arshad – je continuerai à l'appeler ainsi afin de ne pas compliquer la chose – a fait construire cette villa de manière très différente de toutes les autres villas d'Abbottabad. Elle comporte deux étages, afin que trois familles puissent y vivre confortablement. Mais voilà ce qu'il en est réellement : les deux familles Khan vivent au rez-de-chaussée ainsi que dans le bâtiment annexe. Le premier et le deuxième étage sont réservés à une personnalité et à sa famille. Nous en avons la certitude en raison d'une surveillance humaine du site ainsi que des images thermiques obtenues par des drones. » Spike fit une pause suffisamment longue pour prendre le temps de se désaltérer avec la bouteille d'eau posée devant lui.

« La terrasse du deuxième étage, continua-t-il, est protégée par un mur de plus de 2 mètres de haut. Nous savons que Ben Laden mesure entre 1,93 et 1,95 mètre, et nous disposons des enregistrements vidéo du Sentinel… » L'analyste lut la perplexité dans le regard du président. « Le Sentinel n'est autre que le drone furtif RQ-170 que nous avons affecté à la surveillance du compound des Khan et au survol d'Abbottabad. Et le Sentinel a capturé l'image d'un homme mesurant entre 1,93 et 1,95 mètre, à en juger, selon l'heure de la journée, par l'ombre qu'il projette au sol quand il se promène dans la cour intérieure. Nous n'avons aucune photo de son visage, mais cet homme ressemble aux clichés que nous avons d'OBL. Son allure est la même, et ses épaules sont voûtées exactement comme celles d'OBL. Enfin, il y a la nourriture. »

Le président afficha sa surprise. « La nourriture ?

– La nourriture, reprit Spike. Les Arabes mangent de l'agneau et du riz, beaucoup de riz. Les Pakistanais mangent plutôt du poulet et des lentilles. Celui qui vit dans ce compound se nourrit d'agneau et de riz, de manière régulière.

– Ah oui ?, réagit Dwayne Daley. Comment savez-vous cela ?

– Nous avons étudié leurs déchets.

– *Vraiment ?* » Daley frappa du poing sur la table dans un geste de triomphe. « J'ai lu des comptes rendus selon lesquels ils incinéraient tous leurs déchets à l'intérieur du compound. Comment auriez-vous pu les étudier ?

– Ils incinèrent en effet leurs déchets, répondit Spike. Nous avons récupéré les cendres, à plusieurs reprises. Les analyses scientifiques sont formelles. Les occupants de ce compound mangent comme des Arabes, pas comme des Pakistanais. »

Le SecDef intervint dans la discussion avant que Daley ait pu contester plus avant. « OK, Spike, admettons que vous ayez raison. Ben Laden vit dans ce compound. La question est alors de savoir comment lui mettre la main dessus.

– C'est en effet *la* question, répondit Spike. Je ne suis pas un stratège militaire. » Il tourna son regard de l'autre côté de la table, en direction du SecDef, du président du Comité des chefs d'états-majors interarmées et de Wesley Bolin. « Je peux vous certifier que les deux frères Khan occupent actuellement la villa. Le plus jeune, Tareq, vient de rentrer d'un voyage à l'étranger. Et selon l'une de nos sources à Abbottabad, il va demeurer sur place pendant un certain temps. Selon moi, OBL vit également dans la villa en ce moment, avec au moins une de ses épouses et plusieurs de ses enfants. J'en suis convaincu. Quant à savoir comment lui mettre la main dessus, c'est à vous d'en décider.

– En effet. » Vince Mercaldi ouvrit le dossier qu'il avait apporté. « Il me semble que nous disposons de trois options. L'une d'elles consiste en une frappe aérienne : nous pilonnons le compound et tout ce qui se trouve à l'intérieur. La deuxième consiste à envoyer des hommes au sol, ce dont, M. le Président, l'amiral Bolin vous a déjà parlé en termes vagues. Enfin, la troisième serait une mission interalliée avec les Pakistanais. »

Le président du Comité des chefs d'états-majors interarmées acquiesça d'un signe de tête. « Une frappe aérienne par des bombardiers furtifs B-2 est tout à fait envisageable. Nous pourrions également faire appel à des missiles Tomahawk.

– Une option à laquelle nous devons songer, M. le secrétaire, indiqua Vince. J'aimerais cependant souligner, dès maintenant, que nous ne sommes pas favorables à une mission interalliée avec les Pakistanais. »

Daley fronça les sourcils. « Et pourquoi pas ? Ce sont nos alliés !

– Parce que, dans certains domaines, ce ne sont pas forcément nos alliés, répondit Vince. Voire pas du tout. Le mois dernier, nous avons partagé avec les services de renseignement pakistanais des informations au sujet de deux opérations de capture/neutralisation que nous voulions effectuer dans le nord-est de l'Afghanistan contre le réseau Haqqani et un chef taliban voyageant régulièrement entre l'Afghanistan et le

Waziristan. Nous avons surveillé les communications pakistanaises et je peux vous affirmer, sans le moindre doute possible, que des éléments de l'ISI ont averti les personnes que nous comptions frapper. »

Le président écarquilla les yeux. « Ils les ont prévenues ?

– Oui, M. le Président. Ils les ont prévenues. Nous avons néanmoins lancé les raids comme prévu, histoire de ne pas mettre la puce à l'oreille des Pakistanais, et nous avons fait part de notre « surprise » lorsque nous sommes revenus bredouilles. Il n'en est pas moins probant que des éléments de l'ISI ou des échelons de l'appareil militaire pakistanais collaborent avec nos ennemis. Si vous le souhaitez, je serai heureux de vous remettre les CD des enregistrements et leurs retranscriptions. Nous avons tout documenté.

– Comment avez-vous résolu le problème ?

– Nous avons cessé de partager nos informations avec les services de renseignement pakistanais ou avec l'armée pakistanaise, à l'exception des renseignements les plus anodins, répondit Vince. Nous leur venons en aide s'ils tombent sur quelque chose qui est susceptible de menacer leur sécurité nationale, mais nous gardons tout le reste pour nous. Et les Pakistanais ont contre-attaqué. À la suite de l'affaire Ty Weaver, ils ont commencé à freiner la délivrance de visas pour nos instructeurs militaires ou notre personnel diplomatique. Depuis que les deux opérations de capture/neutralisation dont je vous ai parlé ont échoué, ils ont également essayé d'entraver nos efforts dans l'identification et la neutralisation d'autres menaces. La situation n'est pas très bonne. »

Vince but une longue gorgée d'eau à sa bouteille. « De ce fait, sur un plan institutionnel, notre opinion est qu'une opération interalliée avec les Pakistanais à Abbottabad serait compromise en quelques heures – quelques minutes même, peut-être – après en avoir discuté avec les autorités pakistanaises, ce qui provoquerait la fuite de Ben Laden et de ses messagers. »

La salle de crise retomba dans le silence.

Le président frappa la table avec son stylo. « Alors, une telle opération est inenvisageable. Rayons-la des options possibles », fit-il sur un ton laconique.

« Bien sûr, M. le Président. » Vince tourna la tête vers le président du Comité des chefs d'états-majors interarmées. « Amiral ?

– Nous devons sans aucun doute explorer les autres options qui s'offrent à nous, affirma l'amiral. Au stade où en sont les choses, je n'ai pas d'opinion. »

Bien évidemment que tu n'as pas d'opinion, songea Vince. Comme la plupart de ses prédécesseurs, le président actuel du Comité

n'avait jamais pris la mesure de sa fonction. Son rôle sur le papier consistait à servir de conseiller militaire à son chef des armées, mais, malheureusement, c'était un rôle qu'il ne remplissait pas entièrement.

Ce n'était pas le cas du SecDef. Vince se tourna vers Rich Hansen. « M. le secrétaire ?

– Selon moi, répondit le secrétaire, il conviendrait d'explorer les deux options qui nous restent. Étudier le pour et le contre, les avantages et les inconvénients de chacune d'entre elles. Soupeser toutes les possibilités pour arriver à un consensus. Nous serions alors en mesure de prendre une décision avec tous les éléments en main. » Il retira ses lunettes et les posa sur la table. « Comme nous le savons tous, nous nous exposons à des conséquences d'ordre stratégique. » Il fit un signe de tête en direction de Dwayne Daley et du conseiller à la sécurité nationale, Don Sorken. « Cela impactera nos relations à long terme avec le Pakistan. Ainsi que nos objectifs stratégiques à long terme dans la région. Et, bien sûr, la probabilité d'une issue heureuse dans ce conflit. » Il marqua une pause. « Mais le plus important selon moi, c'est que nous ne pouvons tolérer aucun échec. »

Le conseiller à la sécurité nationale acquiesça vigoureusement. Don Sorken était un vétéran de la vie politique qui avait servi la précédente administration démocrate tant en qualité de porte-parole du Département d'État qu'en qualité de chef de cabinet du secrétaire d'État. Il considérait qu'il était de son devoir de protéger l'administration politique tout en préservant simultanément les intérêts de la nation. Il s'agissait le plus souvent d'un travail d'équilibriste.

Du point de vue de Sorken, n'importe quelle frappe sur le compound d'Abbottabad serait à double tranchant, susceptible de provoquer un désastre politique majeur ou un formidable changement d'opinion bénéfique au sein de l'opinion. S'il réussissait, le président serait considéré comme un héros. Il serait tout aussi célébré que l'homme qui avait tué Liberty Valance. En revanche, s'il échouait, les États-Unis apparaîtraient en état de faiblesse et les chances de réélection du président avoisineraient zéro.

Même si une frappe aérienne réussissait, mais qu'il y avait une once de dommages collatéraux, alors l'administration serait vilipendée pour le peu de respect qu'elle accordait aux vies humaines et, une fois encore, les chances de réélection du président seraient abyssales. Et, que Dieu nous en préserve, si Ben Laden était capturé vivant, il deviendrait un symbole politique suffisamment puissant pour faire passer au second plan tout le monde et tout le reste de l'actualité sur toute la planète, pas seulement pendant quelques jours, quelques

semaines ou quelques mois, mais pendant plusieurs années. Et il serait beaucoup plus difficile de faire réélire le président.

D'un point de vue politique, Sorken préférait autant qu'il n'y ait pas de raid plutôt que de s'impliquer dans une action dont les conséquences pourraient être embarrassantes pour l'administration, provoquer l'effacement du président derrière une icône terroriste, ou encore entraîner des représailles terroristes sur le territoire des États-Unis et ainsi compromettre gravement la réélection du président pour un second mandat.

Bien sûr, il ne pouvait rien dire de tout cela. Pas en public.

Au lieu de cela, il se tourna vers le président en affichant un air grave. « Je pense que le secrétaire Hansen a raison, Monsieur. Ma suggestion serait que le président du Comité, l'amiral Bolin, et le directeur Mercaldi puissent conceptualiser toutes les options avec leurs collaborateurs et revenir vers nous dans un second temps, peut-être un peu plus tard le mois prochain, afin de nous soumettre leurs suggestions pour que nous puissions en débattre au sein de la Maison Blanche. »

Avec un peu de chance, songea Sorken, nous pourrions faire traîner tout cela en longueur et finir par étouffer cette affaire. Et il n'était pas particulièrement cynique. Don Sorken se considérait comme un pragmatique. C'était une question de priorités. Mettre la main sur Ben Laden était évidemment quelque chose d'important. Mais faire en sorte que le président soit réélu en 2012 ? Ça, c'était impératif.

Sorken avait fait toute sa carrière professionnelle dans le monde politique – en tant qu'avocat, lobbyiste, puis en tant que fonctionnaire de l'État. La leçon qu'il avait retenue de la désastreuse opération Desert One en avril 1980, sous le mandat de Jimmy Carter, était que les considérations politiques devaient primer sur tout le reste, y compris sur le sauvetage d'otages américains. En 2011, il était probable que des considérations similaires dussent primer sur la capture d'un terroriste qui avait provoqué la mort de milliers de citoyens américains.

22

Prison centrale de Kot Lakhpat, Lahore, Pakistan
16 mars 2011, 15h35 (heure locale)

M. Wade fit aligner les trois véhicules du convoi consulaire afin de pouvoir quitter rapidement la prison centrale. On avait indiqué à l'attaché défense – le mot « ordonné » aurait été plus juste – de repartir directement vers le secteur militaire de l'aéroport international de Lahore, où un Cessna Citation bimoteur du Département d'État l'attendrait. L'ambassadeur des États-Unis au Pakistan ainsi que deux officiels américains anonymes se trouveraient à bord.

Wade devinait parfaitement que les deux invités mystérieux étaient de la CIA, mais cela importait peu. Qui que ce fût, ils escorteraient Ty Weaver jusqu'à la base aérienne de Bagram, en Afghanistan, où il serait examiné par un médecin de l'armée de l'air avant d'être embarqué par un avion de la CIA qui le ramènerait directement à Dulles, l'aéroport de Washington.

M. Wade savait que tout le monde s'était mis d'accord sur le dédommagement. La CIA avait versé quelques millions de dollars en argent du sang. Pas directement, bien sûr. Les États-Unis ne payaient jamais de rançon. La CIA avait donc versé l'argent liquide au gouvernement pakistanais, et les Pakistanais avaient dédommagé les deux familles, même s'il était plus que probable, songea Wade, que quelques ministres ou agents de l'ISI se soient servis au passage – tout simplement parce que c'était ainsi que procédaient les Pakistanais. Mais quelle qu'ait pu être la répartition de la somme en question, l'argent avait bien été versé, les papiers signés – la rumeur prétendait que l'ISI avait ordonné aux deux familles de signer – et il était temps maintenant d'exfiltrer Ty Weaver du pays.

Wade ne pouvait qu'être abasourdi par une telle démonstration de la diplomatie américaine.

Pour couronner le tout, Madame le consul général de Lahore, que Wade appelait en cachette « Sa Royale Majesté », avait insisté pour faire partie de cette comédie diplomatique.

Les raisons de son insistance étaient évidentes : elle voulait juste disposer de trente secondes en face à face avec l'ambassadeur des États-Unis au Pakistan, comme si cela pouvait faire le moindre bien à sa carrière. Son implication était une erreur. L'idée même de ce transfert était de la jouer profil bas. Mais avec Madame le consul général, il n'était question que de grandeur et de décorum. Ainsi, elle s'était extirpée de l'une des voitures pour aller se présenter au directeur de la prison centrale et bavasser avec lui en attendant que Ty Weaver leur soit amené.

Elle avait également insisté pour disposer de son propre véhicule. Il était hors de question qu'elle partage celui de Ty, dont elle n'avait cessé de parler au cours du dernier mois et demi comme du « criminel de la CIA ».

Elle n'avait pas seulement transformé le petit convoi discret de deux véhicules en un défilé de trois voitures, elle avait aussi tenu à ce que les drapeaux américains flottent sur sa limousine.

Wade ne pouvait rien faire d'autre que se gratter le crâne, effaré. Les Ricains n'étaient pas particulièrement populaires au Pakistan ces temps-ci. Pourquoi ne pas aller jusqu'à peindre « Caillassez-nous » en lettres orange fluo sur la carrosserie ?

*

Ty apparut finalement à 16h23. Il avait meilleure mine que prévu, bien qu'un peu amaigri, blême et mal rasé. Mais bon, il avait été logé dans le quartier VIP, traité avec ménagement plutôt qu'à coups de poings américains.

Wade lui écrasa une main sur l'épaule et lui tendit l'autre. Madame le Consul général réagit à la présence de Ty en hochant vaguement la tête dans sa direction, puis elle fit signe à Wade de lui ouvrir la portière de sa limousine. Au lieu de quoi l'attaché défense poussa Ty sur le siège avant de son propre véhicule, contourna le capot, monta à bord et démarra. Il regarda dans son rétroviseur en souriant alors que Madame le Consul général grimpait précipitamment dans son véhicule et claquait la porte. Il tourna la tête vers Ty en grimaçant. « Je vais payer cher pour ça, mais ça valait le coup !

– Merci d'être venu, mon pote, répondit Ty.

– Pas de problème. » Wade franchit le portail principal de la prison et tourna en direction du nord. La circulation était déjà dense. « Au fait, tu as tes affaires à l'arrière. Tes amis sont venus récupérer ce qu'il y avait dans mon coffre au bureau. » Il s'agissait notamment du pistolet de réserve de Ty, qu'il avait laissé derrière lui le jour de son arrestation.

« Merci. »

Wade jeta un coup d'œil dans son rétroviseur pour voir si le chauffeur du Consul général lui collait toujours au train. « Alors, qu'est-ce que tu vas faire quand tu seras rentré chez toi ? »

Ty étira ses bras devant lui. « Prendre un peu de repos avec Patty », répondit-il. « Et après ? Après, je n'en sais rien. » Il pivota en direction de Wade. « Ils ne m'ont rien dit », fit-il. « Ils m'ont utilisé. En tout cas, c'est l'impression que j'en ai.

– Ils ?

– Tout le monde. Ce putain de sénateur. Islamabad. Mes collègues. Les Pakistanais.

– N'est-ce pas ainsi que les choses se déroulent tout le temps ?

– J'aurais bien aimé… » Ty leva les mains, paumes devant lui. « Je n'en sais rien. J'aurais bien aimé savoir pourquoi tout ce bordel est arrivé. J'ai le sentiment qu'on m'a volé deux mois de ma vie. »

Wade s'abstint de répondre. Parfois, il le savait, il n'y avait rien à dire.

Ty reprit la parole. « Tu crois que je comprendrai un jour ? Moi, je ne crois pas. En tout cas, pas avant longtemps. »

Wade renifla. « Je pense que tu as raison. » Il attendit que le feu passe au vert, puis il dirigea son véhicule vers l'est, puis à nouveau le nord. Il vérifia l'horloge numérique sur le tableau de bord. Ils étaient à seize minutes de l'aéroport s'il n'y avait pas d'embouteillage. « Mais on ne sait jamais vraiment. Les miracles peuvent arriver.

– J'imagine. » Ty fit craquer ses jointures. « Mais alors, cela veut dire que tu crois au Père Noël ? » Le vétéran de la Delta Force resta silencieux un moment, les yeux dans le vague. Puis il se tourna vers Wade. « Tu rentres bientôt au pays, mon pote ?

– J'aurai deux semaines de permission en juin.

– Tu habites où ?

– À Fairfax, en Virginie.

– Tu as de quoi noter ?

– Un calepin se trouve dans la boîte à gants. Avec des stylos. »

Ty récupéra le calepin et un stylo. « Nous vivons à Reston. N'hésite pas à passer, que je puisse te payer une bière.

– Tu peux y compter. Mais tu es sérieux ? Une seule bière ? Après tout ce que nous avons traversé ?

– Nous ? *Nous, Kemo Sabe*[1] *?* » Ty éclata de rire – se tordit de rire, en fait – pour la première fois en presque deux mois.

---

1. Réplique culte de l'Indien Tonto dans la série radiophonique *Lone Ranger* (1933-1939). « *Kemo Sabe* » est censé vouloir dire « fidèle éclaireur ».

23

Siège de la CIA, Langley, Virginie
23 mars 2011, 15h45 (heure locale)

« Nous sommes à votre disposition, patron. » Dick Hallett, chef du Groupe Ben Laden, se tenait dans l'embrasure de la porte entrouverte du bureau du directeur. L'ancien Marine était un homme grand, au torse musclé. Un adepte de la musculation et un skieur émérite qui possédait un chalet de vacances dans l'Idaho. Il avait manqué de temps pour pratiquer le ski au cours des huit derniers mois, mais il était resté ferme sur ses trois séances hebdomadaires de musculation dans le gymnase de la CIA, qui lui permettaient d'évacuer son stress.

Le stress avait été un élément majeur de sa vie depuis le mois d'août précédent. C'était à cette époque que son chef analyste, George S. Nupkins, alias Spike, avait laborieusement exposé ses arguments démontrant la présence d'OBL dans le compound des Khan et suggéré qu'une fois un contact visuel établi, la Division des Activités spéciales, la branche paramilitaire de la CIA, devrait monter une opération de capture/neutralisation pour se débarrasser de lui.

Les arguments de Spike n'étaient pas sans logique – concernant le lieu de résidence d'OBL, en tout cas. Son pragmatisme avait répondu à toutes les questions lancinantes, comme « comment » et « où », tout en expliquant pourquoi Ben Laden laissait aussi peu de traces derrière lui.

Les conclusions de Spike : il n'y avait aucune trace parce que Ben Laden n'était jamais en mouvement. Il se terrait. Il ne communiquait pas. Aucune transmission radio. Aucun signal électronique. Pas d'Internet. Il transmettait visiblement ses messages via ses deux fidèles messagers. Ces mêmes messagers qui avaient acheté et construit une immense villa en périphérie d'Abbottabad, un compound suffisamment vaste pour abriter trois familles : celle d'Arshad, celle de Tareq et une troisième. Avec un mur d'enceinte privatif bordant la terrasse du deuxième étage suffisamment haut pour abriter des regards indiscrets la silhouette de 1,95 mètre de Ben Laden. Et les

Khan étaient toujours là. Sauf quand ils voyageaient dans le Golfe, au Yémen, au Maghreb ou en Europe.

Seulement, la semaine précédente, avait remarqué Spike avec ironie, Arshad avait pris l'avion de Lahore à Abou Dhabi, où il avait fait escale avant de repartir pour Francfort. Il y avait passé la nuit, après avoir dîné avec l'éditeur d'un magazine islamiste, puis il avait pris le train pour Paris avant de monter dans l'Eurostar à destination de Londres. Il avait ensuite rejoint la côte pour embarquer sur un ferry à destination de Dublin.

Spike fit une pause. « Entre le moment où son passeport a été tamponné à Francfort et le moment où il est descendu de son ferry en Irlande, devinez quoi : personne n'a contrôlé son passeport. Tout cela parce que c'est l'Europe. En dépit des réelles menaces qui pèsent sur eux, les Européens sont soit paresseux, soit négligents. »

À Dublin, poursuivit Spike, Arshad avait pris une chambre au Fitzwilliam, un hôtel à la mode sur St. Stephen's Green. Il s'agissait du même hôtel que celui dans lequel Tareq avait résidé en 2005, et à partir duquel il avait passé ce coup de fil compromettant à destination d'Abbottabad. C'était dans ce même hôtel qu'un groupe de trois jeunes Anglais d'origine pakistanaise étaient descendus. Les Anglais, dont deux étaient originaires de Manchester et l'autre originaire de Londres, se trouvaient sur la liste des personnes soupçonnées d'activités terroristes par le MI5 et, comme telles, devant être gardées à l'œil. Arshad et eux étaient sortis dîner dans un restaurant du quartier du nom de Hugo's, où ils avaient passé plusieurs heures à parler de manière codée au sujet de différentes opérations possibles. « Dieu merci, le MI5 était sur le coup », se réjouit Spike.

Il y avait autre chose. « Mais tous ces lieux qu'Arshad a visités ? », interrogea de manière rhétorique Spike. « Al-Qaida dispose de cellules opérationnelles. On pourrait s'interroger sur l'origine des messages que transmet OBL, puisque la villa dans laquelle il vit ne dispose ni du téléphone, ni d'Internet, ni d'aucun moyen de communication. Il n'y a eu qu'un seul appel entrant en plusieurs mois – et il s'agissait une nouvelle fois de Tareq, quand son enfant était malade. Nous savons également qu'aucun des frères Khan n'est un opérateur. Ils ne fabriquent pas de bombes ou d'explosifs. Ce sont des messagers. Ils transmettent les messages de vive voix.

» Imaginez la chose. Aucune information n'entre. Et pourtant, ils ont de nombreuses informations à transmettre à l'extérieur. Et à délivrer de vive voix. Quelle… coïncidence. » Les yeux de Spike pétillèrent. « Quelle… *asymétrie*. »

« Pigé. » Il avait touché une corde sensible. Dick Hallett savait que les coïncidences n'existaient pas dans le monde du renseignement. Et il comprenait le concept d'asymétrie non seulement parce qu'il était un Marine, mais également parce qu'il était un Marine qui avait étudié l'histoire des Marines. Et l'un des Marines auxquels il s'était intéressé n'était autre qu'un général trois étoiles du nom de Paul Van Riper.

En 2002, le SecDef d'alors, Donald Rumsfeld, avait ordonné d'importantes manœuvres de simulation de combat, les plus importantes que le Pentagone eut jamais ordonnées. Elles furent baptisées Millenium Challenge 2002 (MC02) et conçues pour se dérouler du 24 juillet au 15 août sur plusieurs niveaux et plusieurs théâtres d'opérations, avec un budget de 250 millions de dollars. MC02 incluait des exercices réels, des affrontements sur cartes et des simulations informatiques. La raison de ces manœuvres venait de la volonté du secrétaire Rumsfeld de mettre à l'épreuve ses théories de « transformation de la force » et de « guerre en réseau » dans lesquelles les forces américaines, reliées en permanence les unes aux autres par transmissions de données, d'informations, ainsi que par la mise en commun de leurs tactiques, arrivaient à vaincre un ennemi en faisant un usage irrésistible de leur supériorité technologique : munitions à guidage de précision ; centres de commandement, de contrôle, de communication et d'acquisition de renseignement automatisé (C^3I), systèmes de surveillance en orbite tels que satellites et drones, moyens sophistiqués pour le SigInt[1], l'ImInt[2] et le MASInt[3] afin d'espionner les communications de l'ennemi, ses capacités, ses positions, etc. La théorie de Rumsfeld voulait qu'en se basant sur cette supériorité technologique, vous pouviez faire la guerre non pas à l'économie, mais d'une manière beaucoup plus efficace, « à la sauce numérique », et remporter la victoire en étant moins dépendant des anciennes méthodes de « combat analogique » – à savoir le déploiement de troupes au sol.

Les États-Unis étaient représentés par le Blue Team, et le Blue Team disposait des meilleures capacités que la science de la guerre eut jamais produites. Les méchants – un pays anonyme du Moyen-Orient qui aurait pu s'appeler l'Irak – étaient représentés par le Red Team. Le lieutenant général Paul Van Riper était à la tête des méchants. Van Riper était un fervent partisan de l'art de la guerre, plutôt que

1. *Signal Intelligence* (captation des renseignements d'origine électromagnétique).
2. *Imagery Intelligence* (captation de renseignements par l'imagerie).
3. *Measurement and Signature Intelligence* (captation des signaux émis involontairement par les systèmes adverses, comme le bruit d'un char).

de la science de la guerre. Ainsi qu'il l'avait déclaré une fois à un journaliste à l'occasion de l'émission scientifique *Nova* diffusée sur la chaîne publique PBS, « l'art de la guerre et la science de la guerre n'ont rien d'équivalent. L'art de la guerre est clairement ce qu'il y a de plus important. La science vient en soutien de l'art. »

Tout cela pour dire que Van Riper avait fait appel à l'art de la guerre pour combattre le Blue Team. Comment vaincre un ennemi d'une force incroyablement supérieure ? Vous vous basez sur l'art de la guerre, en suivant les conseils rédigés plus de trois mille ans plus tôt par Sun Tzu. Vous faites la guerre de manière asymétrique.

Ainsi, les messages de Van Riper furent transmis par estafettes roulant en moto ou en face à face, plutôt que par téléphone portable ou par radio. Il utilisa des petits bateaux, comme ceux qu'utilisent les pirates somaliens, pour rassembler des informations sur la flotte de Blue. Et ensuite, tandis que ses adversaires cherchaient encore à le localiser, il lança une formidable attaque préventive combinée à des attaques-suicides.

Au cours des soixante-douze premières heures de MC02, Van Riper envoya par le fond l'un des porte-avions de Blue, dix croiseurs et cinq navires amphibies, provoquant plus de 20 000 morts ou blessés au sein des forces de Blue.

L'histoire veut que Rumsfeld soit devenu fou de rage. Van Riper l'avait frappé là où cela faisait le plus mal : en plein dans sa théorie de la transformation. MC02 fut alors interrompu. La flotte de Blue fut remise à flot, et les manœuvres recommencèrent – avec certaines modifications des règles, des modifications qui garantissaient la victoire de Blue. Désormais, les forces de Red suivraient un script préétabli. C'étaient comme les manœuvres dans le film *Le Maître de guerre*, au cours desquelles un imbécile de commandant l'emportait toujours contre la section de reconnaissance, jusqu'à ce que le personnage de Gunny Highway, interprété par Clint Eastwood, fasse appel à des méthodes non conventionnelles pour faire bouger les choses et que la section de reconnaissance l'emporte.

Mais la vraie vie n'est pas Hollywood et les gentils ne l'emportent pas toujours. La vraie vie est faite de politique et de centaines de milliards de dollars de contrats pour la défense, et si tous ces gadgets technologiques coûteux comme des vaisseaux de guerre ou des F-22 n'étaient pas capables d'écraser des gars dans leurs petits bateaux ou des insurgés armés seulement de RPG, alors pourquoi dépenser tous ces $$$$$$ dans du matériel inadapté pour lutter contre des adversaires asymétriques ?

La réponse est simple : parce que nous truquons les manœuvres de telle sorte que le complexe militaro-industriel puisse prospérer.

À cette nuance près que Paul Van Riper était plus intéressé par l'art de la guerre que par l'art de gagner de l'argent. Il se retira du MC02. Il démissionna du corps des Marines. Puis il prit l'opinion publique à témoin. Il indiqua à tous ceux qui voulaient bien l'écouter qu'avoir une force irrésistible et une technologie dernier cri ne signifiait pas nécessairement que vous alliez emporter la victoire contre un ennemi asymétrique qui pouvait s'adapter, identifier vos vulnérabilités et les exploiter.

Les théories de Van Riper se vérifièrent en Irak avec Al-Qaida et les milliers d'attaques à l'IED contre les troupes américaines.

Aussi, quand Spike était venu voir Dick Hallett avec sa théorie sur Abbottabad, et après qu'Hallett eut passé deux jours à se faire l'avocat du diable sans pouvoir réfuter les arguments à la fois simples et logiques de Spike, ils étaient allés tous les deux voir Stu Kapos qui, après les avoir écoutés, en avait référé au directeur et lui avait demandé un rendez-vous.

Moins de vingt-quatre heures plus tard, Hallett avait reçu pour instruction de lancer une opération visant à établir une planque de la CIA à Abbottabad : le camp de base Walhalla. Une équipe d'agents de la CIA travaillant sous couverture observerait alors le compound depuis cette planque et tenterait de le percer à jour en faisant usage des dernières technologies en matière d'écoute, d'imagerie thermique et d'optronique. L'objectif : obtenir la preuve de la présence d'OBL. Puis trouver un moyen de le tuer.

24

Siège de la CIA, Langley, Virginie
23 mars 2011, 16 heures (heure locale)

Le camp de base Walhalla avait été mis en place en octobre 2010, sans aucun résultat depuis. À la suite de la réunion du Comité gouvernemental inter-agences du 14 mars, le conseiller à la sécurité nationale, Don Sorken, avait commencé à parler d'y mettre fin. Évidemment. Vince Mercaldi était convaincu que Don Sorken voulait absolument mettre un terme à l'aventure d'Abbottabad.

Il le voulait parce qu'Abbottabad était une aventure risquée. Et le risque était quelque chose de néfaste en politique. Fermer le camp de base Walhalla revenait à rayer d'un coup de crayon toute la mission Abbottabad.

Vince en avait déjà discuté avec la secrétaire d'État. Kate Semerad était d'accord pour que l'avant-poste de la CIA reste opérationnel. Et elle s'en entretiendrait volontiers avec le président, pour autant que son collègue de la Défense soit à ses côtés.

« Nous devons présenter un front uni », insista-t-elle. « C'est un président, vous le savez aussi bien que moi, Vince, qui a tendance à se ranger à l'avis de la dernière personne avec laquelle il a parlé. Et Don passe dans son bureau une bonne dizaine de fois par jour tandis que vous, Rich et moi n'y sommes jamais. Et vous savez que le président est un véritable animal politique. Maintenant comme toujours. »

Elle laissa échapper un petit rire amer. « Bon Dieu, j'en sais quelque chose. Il n'y a qu'à voir comment il m'a écrasée lors des primaires de 2008. »

Vince savait qu'il valait mieux s'abstenir de parler.

« Conclusion ? Il parlera à Don et à ses amis de Chicago et ils lui diront : "Tenez-vous à l'écart." Est-ce qu'il en restera là ? Je n'en suis pas si sûre. Je pense qu'il fera ce qui est juste si nous trouvons un moyen de… l'*encourager* serait le mot le plus approprié. Mais nous n'y parviendrons pas si vous, Rich et moi ne sommes pas sur la même longueur d'onde. »

Vince lui avait promis qu'il aurait une réponse définitive du SecDef dans les quarante-huit heures. Quarante heures s'étaient désormais écoulées.

*

Il incombait donc maintenant à Spike de plaider la cause du camp de base Walhalla en relation avec OBL auprès du secrétaire d'État à la Défense. Mais le SecDef Hansen se trouvait au Caire – avec un décalage horaire de sept heures. Pire, l'agenda du SecDef au Caire était surchargé, sans une seule minute de libre. Il avait une rencontre programmée avec le maréchal Mohamed Hussein Tantawi, commandant en chef des forces armées égyptiennes, une réunion de travail avec Essam Sharaf, Premier ministre par intérim, ainsi qu'une visite protocolaire au quartier général de l'armée et au siège de la Mukhabarat, une session de questions-réponses avec la presse, puis une rencontre avec un groupe de personnels militaires basés au Caire, et enfin un dîner officiel avec des membres du gouvernement égyptien par intérim.

Il fallut une demi-douzaine de coups de fil entre le directeur de cabinet de Vince et l'assistant militaire du SecDef avant qu'un créneau puisse être trouvé pour une téléconférence de quinze minutes sur une ligne sécurisée à 23h15 heure du Caire, soit 16h15 à Langley.

Vince Mercaldi savait que Rich Hansen n'était pas favorable à un assaut des forces spéciales sur le compound des Khan. Mais il était également convaincu que le SecDef souhaitait garder le camp de base Walhalla opérationnel. Il le savait parce que Hansen avait demandé au président du Comité des chefs d'états-majors interarmées de faire en sorte que l'état-major de l'US Air Force travaille sur un plan d'attaque par des bombardiers furtifs volant à une altitude de 50 000 pieds au-dessus de la cible. La frappe aérienne serait conduite par des bombardiers B-2 Spirit de la 509e Bomb Wing basés à Whiteman, dans le Missouri. Les bombes seraient des Joint Direct Attack Munitions (JDAM).

Les JDAM étaient des modules en kit comprenant un système de navigation GPS et un système de navigation inertielle susceptibles d'être montés sur un vaste panel de bombes de différentes tailles. Le problème concernant Abbottabad venait de ce que, dans le cadre d'un bombardement conventionnel, les JDAM souffraient d'un écart circulaire probable (ECP) de 13 mètres. En langage courant, cela signifiait que leur précision n'était pas infaillible.

C'était loin d'être suffisant pour ce type de mission.

Afin que les JDAM puissent avoir une précision d'un rayon de 3 mètres, elles avaient besoin d'un guidage terminal. Le point d'impact devait être « illuminé » sur la cible par un contrôleur d'appui aérien qui utiliserait un rayon infrarouge afin que le système de guidage de la bombe se fixe dessus. C'est alors seulement que les bombes de 250 kilos pourraient frapper chirurgicalement le compound tout en épargnant les six autres villas situées de l'autre côté de la rue, large d'une dizaine de mètres.

Afin d'obtenir ce type de précision, il faudrait que deux contrôleurs d'appui aérien puissent illuminer différentes parties de la villa. Ces contrôleurs d'appui aérien devraient être infiltrés sur place en amont du raid. Ils devraient également disposer d'une planque dans Abbottabad puisque l'US Air Force ne comptait pas de contrôleurs parlant pachtoun dans ses effectifs. La CIA disposait d'une telle planque. Ainsi que du personnel parlant pachtoun capable de s'en occuper.

16h12

Dick Hallett composa la combinaison à chiffres et attendit que la serrure de la porte s'ouvre, puis il la poussa vers l'intérieur pour entrer. Il avait insisté, en dépit des recommandations du comité Hygiène et Sécurité, pour que toutes les portes du Groupe Ben Laden s'ouvrent vers l'intérieur afin que les charnières soient inaccessibles de l'extérieur, et donc protégées. Hallett avait forcé plus d'une porte fermée en territoire étranger en démontant simplement les charnières.

Vince et lui pénétrèrent dans la chambre sourde du Groupe Ben Laden, où Spike et deux techniciennes audiovisuel du groupe les attendaient déjà.

Hallett présenta Sue et Jessica, les deux techniciennes, puis offrit au directeur de s'asseoir à la table de conférence. Vince s'installa sur la chaise centrale et déboutonna sa veste afin que Jessica puisse fixer un micro à son col avant de lui donner une oreillette. Spike, d'apparence toujours aussi négligée, fixa son propre micro et prit place à la droite du directeur. Hallett s'assit sur la dernière chaise libre.

Sue régla la caméra. « Eh, on dirait les *Trois Amigos*[1] », dit-elle en faisant apparaître leur image sur un écran de 1,20 mètre.

« Amigos, Sue ? "Vous nous trouverez partout où règne

1. Film de John Landis avec Steve Martin (1986).

l'innnjustice" », s'exclama théâtralement Hallett. « Là où la liiiberrrté est menacée, vous trouverez – il écarta les bras – los Trois Amigos !!! »

Le SecDef apparut soudain à l'écran. « *Hola, amigos !* »

Le visage de Hallett s'empourpra. « Désolé, M. le secrétaire. »

Rich Hansen esquissa un sourire. « Pas de problème. Après tout le cérémonial et le protocole auquel j'ai eu droit au Caire, un peu de légèreté ne peut pas me faire de mal. » Il fit une pause. « Comment ça va, Vince ?

– Chaud et lourd, répondit le directeur de la CIA. Nous avons un petit problème ici, et nous avons besoin de votre aide.

– Je vous écoute.

– La Maison Blanche est en train de débattre de l'opportunité de fermer le camp de base Walhalla.

– C'est ce que j'ai cru comprendre.

– Nous ne pensons pas que ce soit une bonne idée, car cela ne ferait que limiter nos options. »

Le secrétaire garda le silence.

« Aussi, j'ai pensé que vous aimeriez entendre Spike vous expliquer pourquoi nous avons besoin de garder ces options ouvertes.

– Merci, répondit Hansen. Mais je n'en ai pas besoin. Je suis en phase avec vous sur ce sujet. Comme vous le savez, j'ai moi-même réfléchi à quelques options.

– Oui.

– Et elles nécessiteraient de pouvoir s'appuyer sur une base avancée opérationnelle.

– Bien sûr.

– Sans compter que j'ai discuté avec Kate il y a environ une heure. Je ne pense pas trahir quoi que ce soit en vous disant que nous avons parlé stratégie et politique.

– Alors…

– N'allons pas plus loin, l'interrompit le secrétaire. Nous avons tous nos sténographes. Laissez-moi juste reprendre ses mots et vous dire que je suis sur la même longueur d'onde que vous. »

Vince adressa un rapide coup d'œil en biais à Dick Hallett. « Merci, Rich.

– Nous avons tous le même objectif, Vince, poursuivit le secrétaire. Une cible. Un objectif. Nos opinions diffèrent simplement sur la manière d'atteindre cet objectif.

– M. le secrétaire ? »

Hansen plissa les yeux. « Serait-ce vous, Spike ? »

« Oui, Monsieur. » L'analyste se pencha légèrement sur la table de

conférence. « J'aimerais attirer votre attention sur un point.

– Je vous écoute.

– J'ai évalué votre option de frappe aérienne avec quelques-uns de mes collègues ici, et il y a quelque chose dont je dois vous faire part.

– Ah bon ? Je vous écoute.

– Nous avons toujours été incapables de procéder à la moindre expertise du site. »

Le front du secrétaire se plissa. « Une expertise du site, Spike ?

– Ce que je veux dire, Monsieur, c'est que les Khan ont acheté le terrain et ont construit le compound avant que nous le mettions sous surveillance. Nous disposons de vues aériennes du site tel qu'il était avant la construction et de vues aériennes postérieures à la construction. Mais nous n'avons aucune photo des travaux.

– Où voulez-vous en venir ?

– Monsieur, pour ce que nous en savons, ils auraient tout aussi bien pu construire un bunker sous la maison. » Une pause. « Un bunker profondément enterré. Nous avons des échantillons du sol alentour. Le terrain est idéal pour ce type de construction – pas de couche rocheuse souterraine, donc ils n'auraient pas eu besoin d'explosifs pour creuser. Et il n'y a absolument aucun moyen de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse sans inspecter l'intérieur de la villa. Nous devons donc présumer qu'ils ont construit un bunker pour protéger OBL. »

Spike fixa l'écran. Le regard du SecDef exprimait la surprise – voire la consternation.

« Monsieur ? », interrogea Spike.

Le silence persista quelques instants, puis le secrétaire lâcha : « Bien vu, fiston. » Il avait dit cela sans enthousiasme, et il grimaça à l'écran. « L'Air Force n'avait pas pris en compte ce facteur, Vince. »

Vince garda un visage neutre. Il n'y avait pas songé non plus. Ni Hallett. Ni Stu Kapos. Mais Spike y avait pensé. Et c'était un élément à prendre en compte. Un élément significatif, essentiel. Si OBL avait un bunker, alors des bombes de 250 kilos ne seraient pas d'une grande utilité. Il faudrait avoir recours à des bombes d'une tonne à fort pouvoir pénétrant – au moins une dizaine d'entre elles, peut-être plus. Cela aurait pour conséquence de réduire en miettes tout le voisinage.

Pire encore, il n'y aurait aucun moyen de confirmer la mort de Ben Laden. Le site serait effacé de la surface de la Terre. Il serait peut-être possible de récupérer des échantillons d'ADN de Ben Laden, mais il pourrait tout à fait s'agir d'échantillons prélevés sur les cadavres de ses enfants. Il n'y aurait aucun moyen d'en être sûr. Les Pakistanais

n'autoriseraient certainement pas une équipe médico-légale de la CIA à venir explorer les décombres.

Conclusion : l'éventualité qu'un bunker puisse exister réduisait à néant l'option frappe aérienne.

Ce qui signifiait que la seule option viable demeurait celle d'une approche furtive avec des hélicoptères, un assaut rapide au sol, puis une exfiltration tout aussi rapide. Tout à fait ce que Wes Bolin avait suggéré au départ et était en train de préparer. Et ce contre quoi Rich Hansen s'opposerait.

Vince s'éclaircit la gorge et reprit la parole. « C'est pour ce genre de remarques que nous avons des types comme Spike avec nous. Et Dieu merci.

– C'est compris. » Le secrétaire fixa la caméra. « Je ne suis toujours pas convaincu de la faisabilité du plan de Wes Bolin », fit-il. « Mais compte tenu de ce que vous venez de m'annoncer, j'aimerais à nouveau l'entendre. Je serai de retour dans trois – non, quatre jours. Pourriez-vous m'organiser un rendez-vous en début de semaine prochaine ? »

Vince acquiesça vigoureusement. « Nous avons programmé notre prochaine réunion du Comité des chefs d'états-majors interarmées à la Maison Blanche le 29. Nous nous reverrons avant cette date-là et vous pourrez entendre la manière dont Wes Bolin aimerait gérer cette affaire. Je pense qu'il arrivera à vous impressionner.

– Si quelqu'un peut y arriver, c'est bien Wes.

– Je suis d'accord avec vous. » Bien qu'il fît en sorte de ne pas le montrer, Vince Mercaldi était agréablement surpris. C'était la première fois qu'il voyait le secrétaire d'État à la Défense réagir de manière positive à un assaut qui serait mené par des forces spéciales. Il faudrait qu'il appelle Wes Bolin juste après. Qu'il le briefe pour le rendez-vous préparatoire avec le SecDef. Mais le visage de Vince ne trahit pas la moindre émotion. Il se contenta de sourire en direction de la caméra. « J'espère que votre déplacement se poursuivra sans encombre, Rich.

– Merci, Vince. J'aime bien sortir de mon bureau de temps en temps. En revanche, Kate, elle, elle est tout le temps sur la route. Le *Hollandais volant* de cette administration, c'est elle. »

Ce qui était exact. La secrétaire d'État avait cumulé près de 800 000 kilomètres de déplacements depuis qu'elle avait été confirmée à son poste par le Sénat. En réalité, il y avait ceux qui croyaient – et Vince était l'un d'eux – que le président gardait Kate Semerad sur la route afin de s'assurer qu'elle ne représenterait pas la moindre menace lorsqu'il se présenterait à sa réélection en 2012. Elle avait été son plus formidable adversaire en 2008.

Vince rit doucement. « Eh bien, merci pour votre temps, Rich. Je sais combien il est précieux.

– *De nada.* » Le secrétaire d'État à la Défense adressa un geste de la main à la caméra. « *Hasta luego… amigos.* »

L'image à l'écran s'éteignit.

Hallett fixa la technicienne derrière sa caméra. « Nous sommes libérés, Sue ?

– Oui, Monsieur.

– Les micros sont coupés ? »

Elle jeta un coup d'œil à sa console. « Les micros sont morts.

– Formidable ! », s'exclama Vince Mercaldi. Il déposa son micro sur la table, sourit, et fit claquer la paume de sa main dans celle de Hallett et de Spike. « Les affaires reprennent, les gars. Magnifique boulot, Spike. »

L'analyste rayonnait. « Merci, Monsieur. »

Vince l'observa d'un air étrange. « Au fait, ce que vous avez dit au SecDef…

– Oui, et alors ?

– Au sujet du bunker. » Vince dut se dresser sur la pointe des pieds pour pouvoir passer son bras autour de l'épaule de l'analyste. Il lui chuchota à l'oreille sur le ton de la conspiration : « Allons, Spike, à moi, vous pouvez bien le dire », puis il s'écarta.

« Vous dire quoi, Monsieur ? » L'analyste semblait perdu.

« Ce que vous avez dit au secrétaire, au sujet du bunker, poursuivit Vince.

– Oui, Monsieur ?

– Est-ce que c'était vraiment *vrai*, Spike ?

– Je le pense. » Puis l'homme corpulent dont le pseudo était George S. Nupkin se figea de manière théâtrale pendant un long moment. « Mais j'imagine que nous n'en aurons la certitude que lorsque nos hommes auront pénétré dans cette villa, Monsieur », finit-il par dire avec un sourire chafouin.

25

Abbottabad, Pakistan
27 mars 2011, 19h35 (heure locale)

Charlie Becker s'étendit sur les palettes qui lui servaient de sommier et massa ce qu'il restait de ses jambes. Tout son corps le faisait souffrir, mais c'était une douleur agréable. Le genre de douleur qui lui prouvait qu'il était en vie et qu'il avait amené son corps à ses limites. Une douleur digne du parcours d'obstacles de Camp Darby.

Les Rangers nouvellement engagés passaient dix jours au Camp Darby de Fort Benning où, entre autres choses, ils devaient apprendre à franchir le parcours d'obstacles connu sous le nom de Darby Queen. Le Darby Queen était composé de 24 étapes qui permettaient d'évaluer leur peur du vertige, leur stabilité, la puissance de leurs membres supérieurs et leur capacité à continuer quelle que soit leur souffrance. Ce soir-là, Charlie avait l'impression d'avoir effectué trois parcours d'obstacles.

Mais les nouvelles étaient bonnes. Son message, transmis en mode flash une demi-heure plus tôt, révélait qu'Abbottabad était revenue à la petite vie de ville de garnison qu'elle avait toujours connue. Les sbires de l'ISI avaient déserté les rues. Arshad et Tareq Khan séjournaient à nouveau dans leur villa.

Mais le point essentiel de son message indiquait qu'il avait eu l'occasion, aujourd'hui, de jeter un coup d'œil derrière le portail de Ground Zero. Il se trouvait dans son périmètre juste après midi. À en juger par la fumée et l'odeur, ils devaient être en train de brûler leurs ordures derrière le mur d'enceinte surmonté de fil de fer barbelé.

Alors qu'il passait devant dans sa caisse d'infirme, Charlie s'était arrêté pour regarder une bande de jeunes jouer au football dans la rue qui courait parallèlement au mur d'enceinte du compound. Il avait recommencé à pousser sur ses bâtons quand l'un des jeunes avait envoyé le ballon par-dessus le mur. Aussi s'était-il arrêté pour voir ce qui allait se produire.

Quelques instants plus tard, le portail s'était ouvert, suffisamment

pour laisser apparaître un bras et une épaule, et le ballon avait été renvoyé dans la rue.

Charlie, de l'autre côté de la rue, avait alors remarqué quelque chose dans l'embrasure. Il avait aperçu une bandoulière barrant la poitrine de celui qui avait entrouvert le portail. Ainsi que la crosse d'une AK.

La vision avait été fugace, mais elle n'en était pas moins importante. Encore un indice. Il n'y avait aucune autre villa dans Abbottabad – en tout cas parmi celles que Charlie avait observées – où l'on venait ouvrir le portail armé d'un fusil d'assaut.

Cela prouvait-il quoi que ce soit ? Bien sûr que non. Mais Charlie savait également que le travail de collecte de renseignements exigeait de la patience. Collecter des renseignements signifiait trouver les petites pièces d'un puzzle et les faire parvenir à ceux qui comprendraient comment ces pièces s'emboîtaient – des gens qui ne travaillaient pas sur un seul puzzle, mais sur cinq, six ou dix puzzles simultanément.

À sa connaissance, personne n'avait jamais vu un homme armé dans le compound des Khan. Désormais, Charlie pouvait rendre compte avec certitude qu'il y avait au moins une AK-47 sur les lieux.

Cela prouvait-il que Ben Laden vivait sur place ? Pas exactement. Cela prouvait juste qu'une personne vivant dans la villa était assez prudente pour porter une arme quand elle brûlait ses ordures. Mais c'était… une des pièces d'un puzzle. Quelque chose qui pourrait se révéler significatif.

Charlie souffla sur la mèche de sa lampe tempête, couvrit son corps avec la toile trouée qui lui servait de couverture, puis se roula en boule pour la nuit. Il allait bien dormir. Il n'avait pas perdu sa journée.

26

Salle de crise de la Maison Blanche, Washington
29 mars 2011, 9 heures (heure locale)

La réunion du Comité des chefs d'états-majors interarmées avait été programmée à 9 heures car le président devait s'envoler à midi pour New York afin d'y inaugurer le nouveau bâtiment de la Mission américaine aux Nations unies. Il n'était pas le seul à devoir se déplacer. La secrétaire d'État Kate Semerad se trouvait à Londres. Elle avait promis d'appeler la Maison Blanche à 9 heures et 6 minutes précises depuis le téléphone sécurisé de sa limousine entre le moment de sa rencontre avec le Premier ministre David Cameron au 10, Downing Street, et son arrivée au palais gouvernemental de Lancaster House, où elle rencontrerait des opposants au régime libyen.

Le président arriva à 9 heures pile, un dossier de cuir noir calé sous le bras comme s'il s'agissait d'un ballon de football. L'équipement de téléconférence sécurisé avait d'ores et déjà été mis en place sur la grande table de conférence. Comme à l'accoutumée, aucun téléphone, BlackBerry ou autre appareil n'avait été autorisé dans la pièce. Dans le sillage de POTUS venaient le conseiller à la sécurité nationale Don Sorken et le contre-amiral (SEAL) Scott Moore, détaché par le JSOC au Conseil de sécurité nationale. Le directeur de la CIA, le secrétaire d'État à la Défense, le président du Comité des chefs d'états-majors interarmées et Wes Bolin étaient déjà arrivés.

Ils se levèrent lorsqu'il entra dans la pièce. POTUS leur fit signe de se rasseoir. Il prit son fauteuil et les autres l'imitèrent.

Quand ils furent installés, il ouvrit son dossier en cuir frappé du sceau présidentiel. « Je crois comprendre que vous avez des nouvelles pour moi ?

– Oui, M. le Président. » Vince Mercaldi prit la parole le premier. « Nous avons deux développements significatifs. En premier lieu, nous avons eu la confirmation visuelle de ce qu'il y avait un homme armé dans le compound des Khan.

– Vraiment ? Quand ?

– Il y a deux jours.

– Quelle était la source ?

– Un élément de la CIA, à Abbottabad.

– La source est fiable ?

– Absolument, M. le Président. »

Le président dévisagea son directeur de la CIA. « Il s'agit de la première indication, en dehors des photos aériennes, qui permettrait de faire penser à la présence d'OBL dans cette maison.

– Oui, Monsieur. Nous le pensons également. Spike a analysé cela comme un signal très fort confirmant la présence d'OBL. »

Le président acquiesça, mais n'ajouta rien.

Vince reprit donc où il en était resté. « En second lieu, nos différentes options ont été réduites à une seule : un assaut héliporté sur le compound.

– C'est une mauvaise surprise. » Le président, visiblement stupéfait et contrarié, fixa le directeur de la CIA, puis se tourna vers le secrétaire d'État à la Défense. « Qu'en est-il de l'éventualité d'une frappe aérienne, Rich ?

– Impossible. La CIA ne peut pas confirmer avec certitude qu'il n'y a pas de bunker sous le compound. Aussi, le seul moyen de garantir la réussite d'une frappe aérienne consisterait à pilonner la villa avec des bombes d'une tonne à fort pouvoir pénétrant, ce qui provoquerait sans aucun doute d'importants dommages collatéraux.

– D'importants dommages collatéraux. » Le président fronça les sourcils. « Nous ne pouvons pas nous le permettre.

– Non, Monsieur, nous ne le pouvons pas. En outre, les impacts seraient si dévastateurs que même si nous récupérions des échantillons ADN de Ben Laden sur le site, nous ne pourrions pas certifier que c'est bien l'ADN d'Oussama et non celui de ses enfants. »

Le président fronça à nouveau les sourcils et se massa le menton.

Don Sorken s'éclaircit la gorge.

Le président nota l'air soucieux de son conseiller à la sécurité nationale. « Don, vous semblez préoccupé.

– Pas préoccupé, M. le Président. Inquiet, plutôt. Et nerveux au sujet d'une mission qui pourrait être facilement compromise. » Le conseiller balaya la table du regard jusqu'à ce que ses yeux s'arrêtent sur le secrétaire d'État à la Défense. « Et j'ai cru comprendre que je n'étais pas le seul à m'inquiéter au sujet d'un assaut terrestre.

– J'ai toujours des sujets d'inquiétude, répondit Hansen, mais dans ce cas-là, alors que nos options ont été sévèrement réduites compte tenu de la situation sur le terrain, de la nécessité de ne pas provoquer

de dommages collatéraux et des informations que nous détenons, j'estime que nous avons tout intérêt à écouter ce que l'amiral Bolin a à nous dire. Ses hommes ont accompli plus de 1 700 missions de ce type au cours de la seule année précédente. Et… »

La centrale de téléconférence sonna devant eux. Don Sorken appuya sur le bouton de réception d'appel. « Kate, c'est vous ? »

Le silence s'installa dans la pièce. Quelques secondes plus tard, la voix de Kate Semerad retentit : « Vous m'entendez tous ? Bonjour, M. le Président.

– Bonjour, M^me^ la secrétaire. »

Le rire rafraîchissant de la secrétaire d'État résonna dans les haut-parleurs. « Il fait un temps magnifique à Londres. Au fait, David Cameron vous transmet ses meilleures salutations.

– J'espère que vous lui avez transmis les miennes. » Le président baissa les yeux vers son classeur. « Kate, nous étions en train de discuter de nos affaires au Pakistan, et il semblerait que nous n'ayons d'autre option que de déployer des hommes au sol. Qu'en pensez-vous ? »

Une pause se fit, puis la voix claire de Semerad emplit la pièce. « Elle me convient, M. le Président. Pour être honnête, j'ai toujours été un peu nerveuse à l'idée d'une frappe aérienne, dont on ne sait jamais si elle va bien se dérouler et ne pas causer de dommages collatéraux. C'est une chose dont mon mari s'était rendu compte en Serbie dans les années 1990. Vous n'aviez peut-être pas suivi cela depuis Chicago, mais en dépit des meilleurs renseignements possibles et des armes les plus précises, la CIA avait transmis de mauvaises coordonnées et nous avions bombardé l'ambassade de Chine à Belgrade. »

Une pause à nouveau, puis elle poursuivit. « Je sais que les collaborateurs de Vince ne feraient jamais une telle erreur. Il a remis l'agence à niveau. Mais les erreurs arrivent, sans compter la loi de Murphy. »

Le président se pencha. « Mais en ce qui concerne les Pakistanais ? » Il dévisagea Sorken. « Selon les dernières estimations, le Conseil de sécurité nationale pense que si nous continuons à compromettre nos relations avec eux, ils dénonceront nos accords bilatéraux en matière de programme antiterrorisme et, plus important encore, en matière de coopération pour le ravitaillement de nos bases en Afghanistan.

– Franchement, M. le Président, je pense qu'entre moi-même, le secrétaire Hansen, le président du Comité et Vince, nous serons en mesure de gérer les Pakistanais et de contenir les éventuelles répercussions de notre action. Je ne doute pas un instant qu'ils réagiront mal, mais pour être franche, nous sommes tout de même

ceux qui maintiennent leur pays à flot. L'économie pakistanaise n'est pas au mieux de sa forme. Le PIB par habitant est à peine supérieur à un millier de dollars par an. Le taux de chômage a grimpé au-dessus de 15 % – ce qui fait pour ainsi dire 30 millions de personnes sans emploi. Le pays serait dans la misère s'il n'y avait pas les États-Unis derrière. Les Pakistanais n'ont pas l'esprit entrepreneurial des Indiens, pas plus qu'ils n'ont les ressources naturelles dont disposent les Afghans. » La communication fut momentanément couverte par un grésillement, et les paroles de la secrétaire inaudibles.

« Pourriez-vous répéter ce que vous venez de dire, Kate ?, demanda le président.

– Je ne faisais que résumer, M. le Président. Je suis certaine que si votre chef d'état-major décide de lancer l'opération, la mission sera un succès. Et je suis persuadée que le scénario soumis par l'amiral Bolin est à la fois le plus adéquat et le plus efficace.

– Vous le pensez ?

– Oui, je le pense.

– Alors, très bien. » Le président tapota la pointe de son stylo sur le dossier ouvert posé devant lui. « Merci, M^me^ la secrétaire d'État. Je vous souhaite un bon déplacement. » Il attendit que Sorken éteigne la centrale de téléconférence et que l'équipement soit débarrassé de la table. Le président dévisageait le directeur de la CIA. « J'avoue être une nouvelle fois surpris. »

Vince répondit : « Je crois qu'elle a beaucoup réfléchi à la question. Après tout, elle a déjà vécu des crises semblables.

– Hmmmm. » Le président se massa le menton avec le pouce et l'index. Il se tourna vers Wes Bolin. « Amiral », dit-il. « Il semblerait que vous repreniez la main par défaut. » Son regard alla sur Vince, puis revint sur Bolin. « Quand seriez-vous en mesure de nous présenter un plan d'action ? »

Wesley Bolin avait réfléchi à cette question bien longtemps avant qu'elle n'eût été posée. Il savait également qu'il avait besoin de se donner du temps. « J'aurais besoin de trois semaines, M. le Président. J'ai besoin de faire valider chaque détail de cette opération par mon Red Team.

– Par votre Red Team ?

– Oui, Monsieur. Tandis que mes collaborateurs travailleront sur ce plan, j'aurai parallèlement un Red Team – un groupe composé de mes opérateurs les plus expérimentés – qui remettra en question chacune des décisions prises. Nous essayerons d'identifier chacune de nos vulnérabilités afin de les compenser ou de les surmonter. Nous

intégrerons également chacun des éléments de l'opération dans un ensemble homogène. Puis, nous recommencerons, encore et encore, jusqu'à ce que je sois convaincu que nous sommes prêts.

– Et qui avez-vous choisi, amiral, pour accomplir ce travail ?

– Des Navy SEALs, M. le Président. Des SEALs du DevGru, pour être précis. Ce sont eux qui ont la meilleure expérience de l'Afghanistan et du Pakistan, certains d'entre eux parlent la langue, et ils ont l'habitude des opérations clandestines à haut facteur de risque.

– Le DevGru. Le Naval Special Warfare Development Group, précisa le conseiller à la sécurité nationale d'un air renfrogné. N'est-ce pas l'unité impliquée dans la mort d'un otage civil lors d'une récente opération de sauvetage ?

– En effet, Monsieur.

– Et vous voulez tout de même faire appel à elle ?, interrogea le président.

– M. le Président, répondit Bolin, je fais confiance aux SEALs du DevGru pour faire ce qu'il faut quand il le faut. Les hommes impliqués dans l'incident que M. Sorken a mentionné ont été punis, et l'un d'entre eux au moins a été renvoyé de son unité. Mais laissez-moi insister, M. le Président. J'ai commandé cette unité. Ils vous ont protégé, ils ont protégé le secrétaire d'État à la Défense ici présent, ainsi que le président du Comité. Et je confierai ma vie à n'importe lequel de ces SEALs du DevGru – ce que j'ai d'ailleurs fait il y a un mois.

– Vous l'avez fait ?

– En Afghanistan. Je les ai accompagnés lors d'une mission près de Khost. Ils ont parfaitement opéré. Et ils opéreront tout aussi parfaitement lorsqu'il sera question d'Abbottabad et d'Oussama Ben Laden. »

Le président tapotait son stylo de plus en plus rapidement. « Je m'en remets à votre expérience, amiral, quant à l'unité sélectionnée, ses tactiques et les technologies que vous utiliserez. Mais… – son visage s'assombrit – j'ai évoqué tout cela en des termes très généraux, j'insiste, en des *termes très généraux*, à des personnes dont l'opinion m'importe. » Il marqua une pause. « Et toutes ont eu une réaction négative. Négative ! » Il balaya la table du regard. « Nous, vous et moi, avons nos différences quant à la conduite de la politique de sécurité nationale et des opérations militaires, aussi bien en Irak qu'en Afghanistan. Mais tout le monde ici devrait comprendre que je n'ai aucune idée préconçue. Je n'ai pas non plus d'opinion défavorable quant au fait d'y aller ou de ne pas y aller. »

Tout en se caressant le menton, le président fixa Vince Mercaldi droit dans les yeux. « Personne ne me forcera la main. *Personne !* » Son regard s'attarda sur les autres participants à la réunion. « Mais je ne serai pas non plus fermé à vos propositions. » Il tapota du stylo sur la table pour souligner ses propos. « Si vous arrivez à faire valoir vos arguments, amiral, alors j'envisagerai – *j'envisagerai* – un assaut héliporté sur le compound. Si vous en êtes incapable, alors, en ma qualité de chef des armées, je mettrai fin à tout cela et le sujet aussi bien que la mission passeront à la trappe. Fini. Terminé. »

Il reprit son souffle, incapable de refréner son élan de colère. « Et il ne nous restera plus qu'à prier pour qu'aucun journaliste de Fox News ne découvre combien d'argent nous avons dépensé en pure perte dans une pauvre bourgade du Pakistan dont très peu de personnes ont entendu parler. »

Vince réagit si vite qu'il faillit couper la parole au président. « Cela me semble tout à fait raisonnable, M. le Président. Je ne vois pas ce que nous aurions pu demander de plus. »

Le président s'abstint de répondre. Il se contenta de fixer le directeur de la CIA.

Vince regarda Wesley Bolin, assis en face de lui. « Bien, comme le président l'a indiqué, il semblerait que la balle soit dans votre camp, amiral. »

Le visage de Bolin resta de marbre, mais sa réponse fut instantanée. « Je vous présenterai un plan d'action dans trois semaines, M. le Président.

– Nous serons donc le 19 avril. » Le président referma son dossier d'un geste sec, qui résonna comme une détonation, puis se leva brusquement. « Je serai au rendez-vous, amiral. Bonne chance. » Puis il se dirigea vers la porte et sortit sans saluer personne.

27

Siège de la CIA, Langley, Virginie
29 mars 2011, 11h49 (heure locale)

« Il fait en sorte que vous échouiez, affirma Vince Mercaldi.

– Bien sûr. Avez-vous remarqué son expression quand vous lui avez dit que nous n'avions plus qu'une seule option envisageable ? » Wes Bolin se cala dans le fauteuil du bureau du directeur. « Il aurait tellement aimé que des B-2 puissent s'en charger. Aucune proximité, rien de personnel. Pas de contact visuel. C'est la raison pour laquelle il est désireux d'augmenter les frappes de drones. Tout est contrôlé à distance. Aseptisé. Impersonnel. » L'amiral fit une pause afin de scruter le directeur de la CIA, qui contemplait le plafond. « Dites-moi, Vince, comment voyez-vous les choses ? »

Vince ramena son regard vers le SEAL. « Je crois que Kate Semerad l'a parfaitement exprimé. Elle pense qu'il peut être encouragé à passer à l'action.

– Plus facile à dire qu'à faire, ne pensez-vous pas ? »

Vince retira ses lunettes d'aviateur, sortit un mouchoir de sa poche et commença à nettoyer les verres, lentement, méthodiquement et en silence.

Wes Bolin éclata de rire.

Le directeur de la CIA le fixa. « Qu'y a-t-il de si drôle ?

– Vous faites toujours ça.

– Quoi donc ?

– Nettoyer vos verres quand vous ne voulez pas répondre à une question.

– Bien vu, sourit Vince. Laissez-moi vous raconter une histoire. Vous vous rappelez Anouar el-Sadate ?

– Bien entendu. Le président égyptien. Il a signé le traité de paix avec Israël en 1979. Il a été assassiné par les Frères musulmans en octobre 1981.

– Un assassinat dans lequel notre ami Ayman al-Zawahiri, le bras droit de Ben Laden, a joué un rôle, compléta Vince.

– Ouais, c'est exact. Mais je me souviens de Sadate. Toujours bien habillé. Des costumes de chez Natty Savile Row. Il fumait la pipe. Un homme vraiment distingué.

– Eh bien, poursuivit Vince, il travaillait pour nous. » Il surprit un regard étonné sur le visage de l'amiral. « Pour la CIA, je veux dire.

– Vraiment ?

– Vraiment. C'était dans les années 1970. Au moment de l'embargo sur les livraisons de pétrole après la guerre du Kippour. Bill Colby était alors le directeur de la CIA, après avoir pris la succession de Jim Schlesinger. La CIA a donc commencé à recruter Sadate. L'objectif initial consistait à creuser un fossé entre lui et les Soviétiques, puisqu'il avait déjà fait preuve d'une certaine indépendance en renvoyant tous ses conseillers militaires soviétiques du pays après la guerre des Six Jours, en 1967.

» Bizarrement, il se montra réceptif. C'était peut-être dû à l'argent, mais, vous savez, peut-être pas – il désirait peut-être réellement la paix dans la région. Mais cela n'avait pas d'importance. Dans ce métier, quand on vous dit "oui", vous foncez. Donc, une fois Sadate dans nos filets, Henry Kissinger a eu l'idée de se servir de lui comme d'un allié sophistiqué des Américains dans la recherche d'un processus de paix. Il a demandé à Bill Colby d'envoyer une équipe sur place. Avec une valise pleine de billets, bien sûr. Il a ouvert un compte pour Sadate, le grand jeu. Un peu ce que nous avions fait en Jordanie, mais sur une plus grande échelle. »

Wes Bolin s'étonna. « En Jordanie ?

– Oui, avec le roi Hussein.

– Je n'en avais jamais entendu parler. »

C'était maintenant au tour de Vince de paraître surpris. « Jamais ? Hmmm. » Il pianota des doigts sur la table. « Bref, quoi qu'il en soit – nous parlons désormais des années 1974-75, juste après que Jerry Ford soit devenu président – Sadate avait tout l'air d'un dictateur d'opérette, avec ses costumes à la Nehru et ses vestes à carreaux lorsqu'il ne portait pas son uniforme. Et Kissinger était persuadé que personne ne le prendrait au sérieux s'il avait l'air d'un pauvre malheureux. Alors, l'équipe de la CIA lui a créé une nouvelle personnalité. Ils lui ont acheté des vêtements et lui ont enseigné l'art de s'habiller. Il fumait la cigarette, ils l'ont converti à la pipe. Pourquoi ? Parce que, comme ils le lui ont expliqué, cela faisait sophistiqué. D'autre part, chaque fois que vous aviez besoin de temps pour répondre à une question sans pour autant paraître évasif, il suffisait de rallumer votre pipe. De prendre votre temps. De rester assis et de tirer dessus. En plus, vous

aviez l'air intelligent. Comme un universitaire. Quelqu'un de sage et de bien considéré.

– Une opération psychologique pour lui donner une nouvelle crédibilité. Vraiment ?

– Vraiment. Et Sadate n'avait rien d'un imbécile. Il a empoché notre argent et a suivi nos conseils. Et cinq ans plus tard, il signait un traité de paix avec Israël et son pays devenait le plus grand bénéficiaire de l'aide déversée par les États-Unis dans le monde. Enfin, en septembre 1981, juste un mois avant d'être assassiné, il a expulsé tous les Soviétiques d'Égypte.

– Tout cela est très intéressant, nota Bolin. Mais où voulez-vous en venir ? »

Vince brandit ses lunettes. « Ceci, Slam, c'est ma pipe à moi.

– Ça doit l'être en effet, Vince, car vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Comment allons-nous procéder pour l'*encourager*, pour reprendre l'expression de Kate ?

– Vous êtes un malin, vous. » Le directeur de la CIA chaussa à nouveau ses lunettes. « Je ne suis pas certain qu'*encourager* soit le verbe approprié. Je pense que nous devrions plutôt… l'*inciter*. Le pousser dans ses retranchements. Et comment faire ? En le prenant en tenaille. Vous allez présenter un formidable plan d'opération à POTUS et lui montrer, et non pas lui dire, comment vous allez l'exécuter.

– Lui montrer.

– Exactement. Nous allons bâtir une réplique du compound. Nous serons ainsi capables de lui montrer très précisément comment vos hommes vont opérer, étape par étape. Vous viendrez avec le commandant du DevGru afin que POTUS puisse mettre un visage sur cette mission, qu'il ait quelqu'un à qui se référer. Vous savez, quelqu'un qui inspire la confiance. Nous allons faire en sorte que cette mission devienne inévitable. Lui montrer ce genre de *oourah* dans lequel les SEALs sont censés exceller.

– *Oourah*, c'est pour les Marines. Nous, c'est *hoo-yah*. »

Vince cligna des yeux. « Hoo-yah. C'est noté. La Navy. Une unité de la marine. Votre cri de ralliement a tout l'air de la sonnerie d'une corne de brume. » Il le prononça en chantonnant, comme une corne à deux tons. « Hooo-*yaaah* ! »

Slam Bolin l'interrompit. « Vous savez, Vince, j'ai fait le stage BUD/S en 1978 et j'ai servi comme plongeur depuis, mais je n'ai jamais, vraiment jamais, songé à *hoo-yah* de cette manière.

– Bien sûr, gloussa Vince. Il a fallu qu'un Sicilien originaire de l'intérieur des terres californiennes vous mette face à l'évidence. » Le

directeur de la CIA redevint sérieux. « OK, donc la première tenaille, c'est une démonstration de votre savoir-faire. Ensuite, je l'aborde par le flanc avec de nouvelles informations, de nouveaux renseignements. À ce propos, nous aurons besoin d'un second drone Sentinel au-dessus d'Abbottabad entre maintenant et le 19 avril. »

Bolin acquiesça. « J'en mettrai un Bleu à disposition. » Le JSOC avait six drones Sentinel à son service. Les RQ-170 du DevGru étaient connus sous le générique de Bleu.

« Formidable, cela viendra empiéter sur votre budget plutôt que sur le mien. » Vince avait déjà investi des dizaines de millions de dollars sur le Sentinel qui survolait Abbottabad depuis que Charlie y avait été infiltré.

L'argent dépensé était tout à fait justifié. Le drone furtif RQ-170 de Lockheed Martin avait une autonomie de temps de vol qui se mesurait en jours, et non plus en heures, en raison de son moteur, qui pouvait être éteint afin que l'appareil plane sur les courants chauds, à la manière d'une chauve-souris, et économise son carburant. Le design de ses ailes le rendait invisible pour un radar. Il avait la capacité de brouiller les radars pakistanais, de surveiller leurs communications et, si nécessaire, de les perturber au point de les rendre inintelligibles. Il pouvait transmettre des photos d'excellente qualité ou des images vidéo impeccables prises jusqu'à 50 000 pieds d'altitude. Le Sentinel de la CIA avait déjà passé près de cinq mois dans l'espace aérien des Pakistanais, mais ces derniers n'avaient aucune idée de sa présence bien qu'il soit toujours resté à l'intérieur de la zone d'exclusion aérienne d'Islamabad – l'espace aérien restreint que les Pakistanais n'avaient cessé d'élargir au-dessus de leur capitale.

« Aucun problème, M. le directeur. Et si les choses devaient se compliquer, je pourrais en affecter un troisième afin qu'il diffuse une liaison vidéo permanente à l'attention du JOC de Jalalabad, de Langley et des centres d'opération Alpha et Bravo du JSOC. » Le JSOC maintenait un JOC – Joint Operations Center – à Jalalabad. Ce serait à partir de là que Wes Bolin et le commandant de la force de frappe, un général une étoile des Rangers si impressionnant qu'il avait été surnommé McGorilla, superviseraient l'assaut sur Abbottabad. Et l'état-major de Bolin avait aussi établi au cours des mois précédents un second centre d'opération et de commandement américain. Il était situé à Pentagon City, en Virginie. Le site d'apparence discrète, connu en interne sous le nom de JSOC Bravo, se trouvait à près d'un kilomètre du Pentagone.

Vince se passa la langue sur les lèvres. « Tout me semble parfait.

Encore une chose : je vais me faire discret au cours des prochains jours tandis que nous validerons tous les renseignements en notre possession. Vous avez vu sa réaction ? POTUS est furieux contre moi parce qu'il pense que je complote dans son dos. Peut-être que ses conseillers politiques lui ont donné cette impression, ou peut-être devient-il parano parce que les sondages d'opinion sont en chute libre. Quoi qu'il en soit, il a tort. Il n'y a aucun complot derrière tout cela. Mais nos responsables de la Maison Blanche feraient bien d'oublier un peu la politique pour commencer à se comporter en adultes dès lors qu'il s'agit d'enjeux concernant la sécurité nationale.

– Amen, M. le directeur. Vous prêchez un converti. »

Appelez-moi-Vince esquissa un sourire sarcastique. « Oui, mais ce n'est pas parce que j'ai raison que toute son équipe de Chicago m'aime pour autant. Mon intuition me souffle qu'il est sans doute préférable de ne pas trop nous montrer pour l'instant. J'ai mes sources et elles me feront savoir ce qui se passe. Quand nous retournerons à la Maison Blanche, nous nous armerons d'arguments irréfutables. Alors, prenons maintenant notre temps. Construisons notre plaidoirie.

– Et le 19 avril ?

– Je pense que nous ferons appel à la doctrine Powell. Une force irrésistible, suivie d'une conclusion irréfutable. Mais pas de PowerPoint, pas de mémo, pas de dossier. Ainsi que je l'ai souligné, il va falloir montrer plutôt que parler. Vous devez faire en sorte que POTUS visualise comment les SEALs et les Rangers vont prendre position, faire ce qu'ils ont à faire et s'en aller avant même que les Pakistanais aient compris qu'ils étaient là. Montrez cela comme s'il s'agissait d'un film. Captivez POTUS. Faites en sorte qu'il ait les images à l'esprit.

– Entendu.

– Je ferai en sorte que nos techniciens construisent une maquette du compound. Mieux encore, pas seulement la villa, mais le quartier. Là où les hélicoptères vont se poser, l'itinéraire que suivront les SEALs pour mener leur assaut…

– C'est parfait.

– Rappelez-vous. Pas de discours : un spectacle. C'est comme cela que nous parviendrons à le convaincre, en faisant en sorte qu'il lui soit impossible de réagir autrement qu'en nous donnant le feu vert.

– Oui, M. le directeur. » C'était un conseil avisé et Bolin comptait bien le suivre.

Vince se gratta le nez. « Où se trouvent vos SEALs actuellement ?

– En Californie, à l'entraînement. » Bolin marqua une pause. « Je

vais les faire rentrer. Leur donner quelques jours de repos tandis que nous achevons la construction de la réplique à taille réelle à Fort Knox.

– Knox ?

– Ouaip. » L'amiral remarqua l'air étonné du directeur. « C'est suffisamment proche de Fort Campbell, où est basée la Task Force 1-60, l'unité des Night Stalkers, de sorte qu'ils peuvent se préparer à Campbell et simuler l'approche en hélicoptère qu'ils effectueront pour la mission. D'autre part, Knox est assez vaste pour que nous puissions y construire la route de 500 mètres ainsi que les maisons du voisinage en même temps que le compound. De cette manière, les pilotes se familiariseront avec l'environnement. Nous pourrons nous entraîner avec le cordon de sécurité des Rangers, les hélicoptères supplémentaires et tout le groupe d'assaut sans que personne ne remarque quoi que ce soit puisque nous nous entraînons là en permanence.

– Formidable, apprécia Vince.

– Les hélicoptères sont un élément crucial dans notre configuration. Le vol et l'assaut héliporté sont deux des éléments qui peuvent le plus facilement aller de travers. Pour les SEALs, il ne s'agit que d'une mission de capture/neutralisation de plus. Ils en ont fait des centaines. Des milliers. Ils rencontreront peut-être des difficultés dans la maison, des gardes du corps, des hommes équipés de ceintures d'explosifs ou des boucliers humains, mais il n'y aura rien de nouveau par rapport à ce qu'ils font depuis dix ans. Non, il n'y aura rien de spécial pour eux. À l'exception de la personne qu'ils traqueront. Seule la cible est spéciale.

– Vous allez leur dire qui est la cible ?

– Oui, répondit l'amiral. À un moment ou à un autre, je le leur dirai. Je ne souhaite pas qu'ils puissent être surpris lorsqu'ils auront ce salopard dans leur ligne de mire. » Il sourit. « L'effet de surprise pourrait nuire à leur précision.

– Même maintenant ?

– Je le pense. » Bolin s'étira. « Je vais partir pour Jalalabad d'ici quelques jours afin de commencer à mettre le soutien en place et m'assurer que notre JOC est au niveau.

– Jock ? Comme l'athlète ?

– Non. JOC, comme Joint Operations Center. C'est là que le commandant des Rangers et moi-même nous trouverons lorsque l'opération sera lancée. Dans votre métier, vous parlez de OC[1], mais nous parlons pour notre part de JOC. » Un silence. « Quoi qu'il en

1. Operations Center.

soit, je tiens à m'assurer que tous les éléments seront en place. Il est préférable de régler ça en personne. »

Vince acquiesça. « D'accord. » Puis, le silence. Tout ce que Bolin put alors entendre à ce moment fut le sifflement étouffé du bruit blanc acheminé entre les quatre couches de verre de la vitre afin de rendre les conversations dans la pièce impénétrables à toute tentative d'écoute à distance.

« Wes », fit le directeur en se massant le nez entre le pouce et l'index, « il y a une question qui me tracasse depuis quelques semaines déjà, et je pense qu'il nous faut une réponse prête pour le 19 avril.

– Quelle est-elle ?

– Qu'allons-nous faire du corps de Ben Laden ? Je veux dire par là que nous ne voulons pas d'une situation à la Che Guevara. » En octobre 1967, un agent contractuel de la CIA, un Américain d'origine cubaine du nom de Felix Rodriguez, avait contribué à la capture du communiste révolutionnaire et terroriste argentin Che Guevara en Bolivie. Rodriguez avait même interviewé le Che avant que les Boliviens ne l'exécutent et ne lui coupent les mains afin de les envoyer à Fidel Castro pour prouver qu'il était mort. Peu après l'exécution du Che et son autopsie, l'armée bolivienne avait enterré son corps dans une tombe anonyme près de la petite ville montagnarde de Vallegrande, en Bolivie. Au début du XX^e^ siècle, quelqu'un qui s'était trouvé à Vallegrande lors de l'enterrement se mit à parler, et le corps du Che fut exhumé. Vince avait parfaitement conscience qu'une telle chose ne devait pas se produire avec le corps de Ben Laden. « Nous devrons nous en débarrasser avant qu'il ne soit transformé en icône ou en relique. »

L'amiral dévisagea le directeur de la CIA en prenant un air faussement indigné. « Vous voulez dire que vous avez déjà présumé qu'il ne sera pas ramené menotté, de manière à ce que votre bon ami le procureur général le fasse passer en jugement à New York ?

– Vous savez, ce qu'il y a de triste, c'est que c'est exactement ce que souhaiterait faire Eric Holder. » Puis Vince adressa un sourire matois à Slam Bolin. « Mais, Wes, je ne sais pas pourquoi, j'ai comme l'impression qu'Oussama ne sera pas pris vivant.

– Eh bien, dans l'hypothèse infinitésimale où il serait tué au cours de l'assaut, fit Bolin en pointant le plafond, comme si un micro du Département de la Justice pouvait y être dissimulé, voici ce à quoi j'ai songé. Le *Carl Vinson* sera mouillé à proximité.

– Le porte-avions ?

– Correct.

– Qu'est-ce que vous voulez faire ? Propulser le corps dans l'espace à partir de la catapulte du pont d'envol ?

– Seulement s'il est toujours vivant. » Les deux hommes éclatèrent de rire. « C'est précisément ce que j'aimerais faire, indiqua Bolin. Mais, comme diraient mes amis irlandais, il convient de respecter les formes.

– Alors, une immersion en mer ?

– Exactement. Quelques heures seulement après l'opération. Plus de corps. Aucun moyen de mettre la main dessus. Pas d'icône, pas de relique. » Bolin se lança dans une imitation de Brando dans le film *Le Parrain*. « *Oussama ira dorrmirrr pour l'éterrrnité avec les poissons.* »

« J'adore, gloussa Vince. C'est parfait. Cela répond à toutes les questions. Cela résout tous les problèmes.

– Et si la Maison Blanche insiste, nous pourrons procéder à l'immersion selon la tradition musulmane. »

Le directeur de la CIA acquiesça d'un signe du menton. « Bien sûr, pourquoi pas. » Il prit quelques secondes pour coucher ses notes sur le papier. « OK, nous pouvons considérer ce problème comme résolu. Et, pour parer à toute question qui pourrait se poser le 19 avril, je viendrai à la réunion avec Spike. D'un point de vue renseignement, s'il y a bien quelqu'un qui peut pousser le président dans ses retranchements, c'est lui. Il n'y a aucune question que POTUS puisse poser dont Spike n'aurait pas la réponse. »

Vince se gratta l'oreille. « Pendant ce temps, je regarderai du côté d'Abbottabad pour voir de quelle manière nos hommes pourraient faciliter la vie des vôtres lorsqu'ils auront à se poser et à repartir. Il serait temps que ces gars au camp de base Walhalla méritent leur prime de risque, non ? »

28

Camp de base Walhalla, Abbottabad, Pakistan
31 mars 2011, 11 heures (heure locale)

« Oh, misère. » Matt Nassar relut la transmission flash une seconde fois. « Ça ne me dit rien qui vaille.

– Quoi donc ?, fit Attila Harai en jetant un coup d'œil depuis l'embrasure de la porte. Ça vient de qui, cette fois ?

– Du Zoo, le siège. Qui d'autre ? Il faut que nous dénichions l'Archange. » C'était l'indicatif que Langley avait attribué à Charlie Becker.

« Et après ?

– Ils nous envoient un paquet. Nous devrons le déposer dans une boîte aux lettres morte à l'intention de l'Archange. Et ils nous envoient de l'équipement. Ils veulent que nous fassions des carottages de sol. » Grand et corpulent, Matt Nassar, 37 ans, était un Américain de seconde génération d'origine libanaise qui avait fait acte de candidature pour la CIA à l'issue de ses études à l'université du Tennessee, où il avait été diplômé en littérature arabe. Il parlait couramment l'arabe et très bien le farsi, le pachtoun et le dari.

« Des échantillons de sol ? Dis-leur de ne rien envoyer. J'irai acheter une pelle et ils auront leurs échantillons. » Attila Harai avait pour sa part fréquenté une université réputée – Cornell – avant de commencer sa carrière à la CIA en 2001, peu après le 11-Septembre, en qualité d'officier sécurité.

« Ils veulent des carottes, pas des échantillons. Cela fait déjà plusieurs mois que nous envoyons des échantillons. » Matt commandait le Walhalla depuis le jour de la Saint-Valentin. Il s'était porté volontaire pour y demeurer jusqu'à ce que l'opération soit terminée, ou qu'il soit exfiltré, ou que les Pakistanais lui fassent la peau. C'était, pour le moins, un être dévoué à son travail.

Attila, son subordonné au sein du Walhalla, éclata de rire. « Quelle différence cela peut-il faire ? La terre reste de la terre, pas vrai ? » En 2005, Attila avait été accepté au sein du Service clandestin

national et avait suivi les six mois de formation à La Ferme, le centre d'entraînement de l'Agence situé près de Williamsburg, en Virginie. Il avait ensuite suivi un stage d'immersion en pachtoun et en dari, des langues couramment parlées avant le 11-Septembre par moins de deux dizaines des 40 000 agents de la CIA. Il avait été choisi pour cette mission en raison de sa maîtrise des langues, mais aussi parce qu'il pouvait passer pour un Pakistanais, notamment grâce à son épaisse moustache noire à la pachtoune.

Matt ne releva pas la remarque d'Attila. Il passa sa tête dans la cage d'escalier. « John, quand pourras-tu contacter l'Archange ? »

John Brasseux, transmetteur au sein de la Navy, détaché de manière plus ou moins permanente à l'Agence pour la sécurité nationale de Fort Meade, dans le Maryland, était le troisième pensionnaire du Walhalla. Il était pour ainsi dire resté cloîtré dans le Walhalla depuis l'origine. Quartier-maître de 29 ans, il était diplômé avec honneurs de l'Unité navale d'instruction technique de Corry Station, à Pensacola, en Floride, où il avait fini major de sa promotion dans la spécialité « cryptologie ». Il avait souhaité se faire affecter sur un bâtiment, mais Corry Station, une installation anonyme située à proximité de la base aéronavale de Pensacola, où passaient chaque année 7 000 étudiants, n'était autre que l'endroit où la NSA venait pêcher les meilleurs transmetteurs, les meilleurs cryptologues ou les fétichistes du SigInt. Aucune autre agence n'avait sauté sur le second maître avec la promesse d'un bonus à l'embauche et l'assurance d'être promu quartier-maître en moins de vingt-quatre mois s'il apprenait le pachtoun. Brasseux, qui n'avait jamais reculé devant un défi, avait accepté sur-le-champ.

Bien sûr, personne au sein de la NSA n'avait précisé que son diplôme en « guerre de l'information » le conduirait au final à se porter volontaire pour un détachement qui le verrait être séquestré dans une planque cinq mois ou plus, ou encore monter et gérer une demi-douzaine de systèmes d'écoute sophistiqués pour surveiller une maison située derrière une enceinte murée à 265 mètres de distance. Personne ne lui avait non plus expliqué, lorsqu'il s'était porté volontaire, qu'il n'y aurait aucune nourriture décente au Pakistan. Vraiment rien. Que l'eau y était imbuvable. Et qu'en raison des impératifs de sécurité, il lui faudrait se nourrir exclusivement de produits locaux car, comme il l'avait appris aux cours des trois semaines d'endoctrinement du module « Opérations en zones interdites » qu'il avait suivies au centre de la CIA de Rosslyn, en Virginie, même votre merde pouvait vous trahir.

Et personne – mais alors, vraiment personne – n'avait informé

Brasseux qu'il lui faudrait porter une putain de robe d'homme (ce qui était la manière dont il désignait la *shlawar qameez* traditionnelle pakistanaise, une longue tunique descendant jusqu'aux genoux sur un pantalon bouffant – un pantalon de harem, selon lui) pour son infiltration dans Abbottabad.

« John ? » Matt monta à l'étage et gagna la chambre que le technicien de la NSA avait transformée en laboratoire. « Dis-moi, quand pourras-tu joindre l'Archange ? »

Il n'était pas simple d'entrer en contact avec Charlie Becker. Les Pakistanais étaient évolués et efficaces. Et ils disposaient d'un bon équipement, provenant en partie des États-Unis, en partie de la Russie et de la Chine. Si le camp de base Walhalla avait contacté Charlie Becker de manière régulière, les échanges n'auraient pas tardé à être découverts. John avait donc conçu un modèle selon lequel les échanges semblaient aléatoires, à moins d'y regarder de plus près.

Ils n'avaient en fait rien d'aléatoire. Brasseux jeta un coup d'œil à l'horloge de sa console. « Il ne s'attend pas à recevoir de message avant cinq heures de temps. »

Matt relut la transmission qu'il avait reçue. « Quand tu lui enverras ton message, dis-lui qu'il y aura une livraison dans la boîte aux lettres morte d'ici douze jours. Avec un paquet qu'il devra planquer pendant un certain temps.

– Un certain temps ? » Le technicien tourna la tête par-dessus son épaule. « Ce n'est pas très précis. »

Matt répondit par un haussement d'épaules. « C'est ce qu'indique le siège. C'est pour ça que nous l'appelons le Zoo. Il est plein d'animaux stupides. » Matt vit soudain le visage du marin changer d'expression. « Qu'est-ce qu'il y a ?

– Nous avons du mouvement. » Brasseux tapota le lecteur d'imagerie thermique. « Quelqu'un a fait démarrer un véhicule.

– Je m'en occupe. » Matt s'élança vers les escaliers. Son appareil photo reflex et son objectif de 300 mm se trouvaient au dernier étage de la villa. Cet étage se situait à environ 250 mètres de l'objectif, légèrement plus haut. Depuis ce deuxième étage, Matt disposait d'une vue sur près des deux tiers de l'extérieur du compound et ses structures, et d'une vue partielle sur l'une de ses cours intérieures. Malheureusement, il s'agissait de la cour dans laquelle les occupants brûlaient leurs déchets, et non de celle dans laquelle ils se promenaient de temps en temps en discutant.

Il avait aménagé le deuxième étage comme l'aurait fait un sniper. La porte d'entrée disposait de deux couvre-lits cloués en haut du

chambranle, côté intérieur et côté couloir, de manière à occulter la lumière. Aucune silhouette ne pouvait se découper dans l'embrasure lorsqu'une personne entrait ou sortait. L'appareil photo se trouvait sur un trépied vissé au sol de manière à rester stable. La fenêtre faisant face au compound restait en permanence ouverte, mais un filet de gaze gris avait été suspendu environ 30 centimètres en retrait de la fenêtre. Toute personne jetant un coup d'œil depuis l'extérieur ne voyait rien d'autre qu'une pièce plongée dans l'obscurité. Le filet de gaze ne gênait en rien la qualité des photos.

Matt se glissa derrière le couvre-lit extérieur, ouvrit la porte, la referma derrière lui, puis contourna le couvre-lit intérieur. Il loucha dans le viseur du Canon, régla l'objectif sur le mur privatif du balcon du deuxième étage, puis dirigea l'appareil vers le portail, prenant photo après photo tandis que le portail s'ouvrait vers l'intérieur et que le Suzuki rouge avançait vers la route de terre battue. Tareq sortit de la voiture, referma le portail, puis remonta dans le véhicule. Le conducteur tourna vers la gauche, puis accéléra lentement en direction du sud.

Matt zooma et réussit à photographier le conducteur. Il s'agissait d'Arshad. Il riait à quelque chose que venait de lui dire Tareq. Matt ne pouvait pas lire sur ses lèvres, mais il espérait que Brasseux, un étage plus bas, avait pu enregistrer la conversation. Les petits génies de la NSA – connus sous le nom de lutins de la NSA[1] – avaient fabriqué ce qui ressemblait à deux boîtiers extérieurs de circuits d'air conditionné comme il s'en trouvait partout au Moyen-Orient. Ils avaient été fixés sur l'un des murs extérieurs de la planque, sur la façade faisant face au compound des Khan. Mais les tuyauteries qui s'en échappaient ne véhiculaient pas d'air réfrigéré. Elles reliaient tout un ensemble de matériels d'écoute, dont certains pouvaient être manipulés à distance afin de capter des conversations jusqu'à 500 mètres et dont d'autres étaient situés à différents points des deux étages dans l'espoir de capter une voix qui pourrait être identifiée comme étant celle de Ben Laden, ou une voix qui ferait allusion à ce dernier sous son vrai nom ou l'un de ses noms de code.

Matt effectua un mouvement panoramique avec l'appareil photo lorsque le véhicule disparut de son champ de vision. Il retira la carte mémoire de l'appareil photo, la remplaça par une carte vierge, puis se dirigea vers le rez-de-chaussée afin de transférer les photos sur un

1. La National Security Agency (NSA) est surnommée en interne « Nasty Santa's Assistants » (les Assistants du Méchant Père Noël).

ordinateur, les étudier de près et transmettre tout ce qu'il y aurait de nouveau au siège. Il s'arrêta en chemin devant le bureau de Brasseux. « Tu as récupéré quelque chose ?

– Je suis en train de nettoyer l'enregistrement, Matt. Tu l'auras le temps d'arriver en bas.

– Merci, mon pote. » Matt descendit maladroitement l'étroit escalier menant au rez-de-chaussée. « Attila ?

– Ouaip. »

– Tu peux y jeter un coup d'œil. » Il confia la carte mémoire à Attila. « Si tu vois quoi que ce soit de nouveau, fais-moi signe.

– Reçu. » Attila inséra la carte mémoire dans son ordinateur. « Qu'est-ce qui se passe avec les échantillons de terre ?

– Des carottes de sol, je te l'ai déjà dit. Ils envoient un extracteur.

– Un quoi ?

– Cela ressemble à un tuyau. Il permet d'extraire une carotte du sol. Tu l'enfonces dans la terre, à la verticale, tu le retires, et tu renvoies le tout au pays à des fins d'analyse.

– Nous allons faire ça ?

– Ouaip.

– Mais, comment allons-nous faire ?

– Nous allons enfiler notre cape d'invisibilité, sortir en plein midi, prendre nos carottes, et…

– Arrête, Matt.

– Écoute, nous trouverons bien le moyen, non ? On le fera à 2 heures du matin ou quelque chose comme ça. Nous sommes des opérateurs. Nous sommes censés exceller dans ce genre de choses.

– Putain, on excelle, mais on n'a encore jamais fait une chose comme celle-là.

– Ça ne peut pas être pire que s'occuper d'une boîte aux lettres morte. Et nous l'avons fait plus d'une demi-douzaine de fois depuis que nous sommes ici.

– Exact. » Le jeune homme marqua une pause. « Pourquoi penses-tu que le Zoo ait besoin d'échantillons de terre, ou plutôt de carottes.

– J'en sais rien. » Matt se gratta la joue. « Ils veulent peut-être voir si le terrain peut supporter une certaine charge.

– Une charge ?

– Une charge. » Matt fronça les sourcils. « Une charge, comme un avion, par exemple. » Il bascula son pouce vers le compound. « Tu vois ce champ, au sud ? Tu peux y trouver plus de 500 mètres de terrain plat et labouré. Il pourraient y réaliser un poser d'assaut.

– Ou y faire atterrir un gros hélicoptère, répondit Attila. Ou

plusieurs gros hélicoptères. » Il réfléchit à ce qu'il venait de dire. « Tu crois que quelque chose se prépare ?

– Possible.

– Tu penses qu'ils vont nous prévenir de ce qui se passe ?

– Qui ?, renifla Matt. Le Zoo ? Nous prévenir ? Tu te fous de ma gueule ? Tu crois encore au Lapin de Pâques !

– Oh, non, rétorqua Attila en grimaçant et en tapant du pied. Ne me dis pas que le Lapin de Pâques n'existe pas ! »

Partie 3

Du 1er avril au 2 mai 2011

29

Cumberland Parkway, Virginia Beach, Virginie
1er avril 2011, 19h48 (heure locale)

« Chérie, je suis de retour ! » Troy Roberts déposa son sac de toile dans le couloir et se dirigea vers la cuisine pour prendre sa femme dans ses bras.

« Pas trop tôt ! Je commençais à être en manque de câlins. » Brittany Roberts passa ses bras autour du cou de son mari. « Cela fait des semaines que je suis en manque de câlins », insista-t-elle avant de laisser retomber ses bras, de s'écarter et de lâcher, sur un ton grave : « Quartier-maître Roberts, je veux que vous remédiez à la situation. Immédiatement. »

« Oui, Madame. Top Action pour l'opération Déluge de Câlins. » Il l'embrassa longuement et passionnément, sans prêter attention au commentaire de Corbin : « Beurk ! C'est dégoûtant ! »

Il se retourna vers le bambin de 5 ans et demi, le souleva et le serra dans ses bras, déçu de ne pas être étreint en retour. Corb se comportait ainsi chaque fois qu'il rentrait de déploiement. Comme s'il fallait à nouveau recréer le lien qui existait entre eux. Il embrassa son fils sur le front : « Content de te revoir, fripouille », puis le reposa à terre.

« Où étais-tu ?

– En Cali-for-nie-e. » Le SEAL prononça le mot à la manière de Schwarzenegger.

« Hmm-hmm », fit l'enfant avec un haussement d'épaules.

« C'est de l'autre côté, sur la côte ouest », essaya-t-il de faire comprendre à l'enfant. « J'ai pris du bon temps au soleil. » En effet, le SEAL avait attrapé de bonnes couleurs dans le désert.

Corbin leva les yeux vers son père. « Il y avait une piscine ?

– Bien sûr qu'il y avait une piscine. Et mon Dieu, j'ai fait de ces bombes ! Tu te souviens des bombes, Corb ? »

Enfin, un petit sourire illumina la pièce. « Les bombes, c'est super. Et c'est toi qui faisais les plus grosses. » L'enfant écarta les bras et cria : « Sssp-LASH ! »

« Chhht… » Brittany s'agenouilla et prit l'enfant dans ses bras. « Le déplacement valait le coup ? »

« Il me semble. Nous avons appris quelques petites choses et passé pas mal de temps sur le champ de tir. Nous avons amélioré quelques compétences. Mais tu sais déjà tout ça, rien de bien neuf. »

Ils s'étaient parlé au téléphone presque tous les jours. Mais, bien sûr, il n'était jamais rentré dans les détails. C'était toujours : « Il fait chaud ici », ou « On a pas mal couru ce matin », ou encore « La nourriture n'est pas mauvaise, mais ta cuisine me manque. » Rien de précis. En réalité, elle était incapable de savoir s'il l'avait réellement appelée de là où il était censé être, à Fort Irwin, en Californie, ou s'il s'était rendu dans un autre désert, quelque part au Yémen, en Jordanie ou en Arabie Saoudite.

Il sourit. « Je t'ai ramené quelque chose, fripouille. » Troy retourna dans le couloir d'un pas rapide pour réapparaître trente secondes plus tard avec une grosse boîte en carton. Il la déposa sur la table de la cuisine. « Là où j'étais, ils s'entraînent dans ce genre de véhicule », précisa-t-il en découpant le scotch de l'emballage avec le couteau de combat pliant Emerson CQC-8 qu'il portait habituellement sur lui, qu'il soit d'astreinte ou non. Il sortit de la boîte un modèle réduit de char Abrams M1A2 camouflage désert, au grand complet, dans sa configuration combat urbain avec ses panneaux de blindage latéral, sa grille de protection à l'arrière et sa tourelle de mitrailleuse de bord.

« Ce sont ces chars qu'ils ont utilisés à Fallouja, en Irak », expliqua-t-il à Corb en manipulant le modèle réduit afin de lui montrer les parties mobiles. Il observa le regard vide de son fils.

« Fallouja est une ville en Irak. L'Irak est loin, très loin d'ici. » Il éclata de rire et regarda Britanny. « J'ai oublié qu'il n'était même pas encore né. » Troy ébouriffa son garçon. « De toute manière, j'ai pensé que tu aimerais bien avoir un char à toi. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Il tendit le jouet à son fils, dont le visage exprima tout ce qu'il avait besoin de savoir. Mais, pour rendre les choses encore plus douces, Corb sauta dans les bras de son père, écrasant le char entre eux. « Papa, c'est génial ! »

Troy avait toujours des frissons dans la nuque chaque fois que son fils l'appelait Papa. Il ne s'était jamais considéré comme un père, seulement comme un fils, jusqu'à ce que Bri et Corb arrivent dans sa vie. Cette affaire de père l'effrayait parfois plus que ne pouvait le faire son travail, mais il aimait cette sensation. Être père, c'était comme… de la chute libre.

Il reposa l'enfant par terre. « Allez, va jouer. »

Troy regarda le garçon galoper dans les escaliers pour rejoindre la salle de jeux, puis il avança jusqu'au réfrigérateur et sortit son arme de son holster pour la poser dessus. Enfin, il prit une bouteille de bière, la décapsula et en avala une longue gorgée. « Aaaah. » Il balaya la cuisine du regard. « Ça fait du bien de revenir chez soi. » Il examina sa femme des pieds à la tête et sourit fièrement. « Cela commence à se voir. »

Elle rougit. « J'ai l'impression d'avoir gonflé comme un ballon. Je voudrais être plus fine.

– Tu m'as l'air parfaite. » Il la prit dans ses bras. « J'ai beaucoup de chance. »

Elle lui retourna son regard. « Nous avons beaucoup de chance. » Elle l'embrassa dans le cou. Ils demeurèrent collés l'un contre l'autre, s'enlaçant longuement, goûtant la proximité de l'autre, le contact avec l'autre. Elle pouvait sentir la fraîcheur de la bouteille de bière contre son dos. « Combien de temps resteras-tu à la maison cette fois-ci ?

– Je n'en sais rien. » Il se libéra de son étreinte pour prendre une autre rasade de bière. « Nous sommes d'astreinte, donc je resterai trois ou quatre jours, peut-être une semaine, peut-être plus.

– J'espère que ce sera plus. » Elle haussa un sourcil. « Un prochain déploiement dans l'air ? » Elle ne voulait pas s'aventurer plus loin dans sa question.

« Non. Mais j'ai le sentiment que nous pourrions être amenés à bouger au cours du prochain trimestre. « Il la regarda. « C'est notre tour pour l'AfPak. Tu sais ce qu'il en est des rotations. »

Elle le savait. Elle savait également que deux rotations plus tôt, le Squadron que Troy avait relevé avait déploré un SEAL mort au combat et trois blessés, dont un amputé des deux jambes. Puis il y avait eu le SEAL retraité du DevGru qui avait été tué en décembre 2009 sur la base opérationnelle de Chapman, à côté de Khost, alors qu'il travaillait pour la CIA.

« Quoi qu'il en soit », poursuivit Troy, « nous ferons ce que nous avons à faire. En attendant, je suis à la maison, nous sommes ensemble et tu es magnifique. Que Dieu nous protège.

– Oui, il nous protège. » Elle sourit. « Va prendre une douche », ordonna-t-elle. « Je vais finir de ranger ici. » Elle le regarda. « Tu as faim ?

– Non. Nous avons mangé un morceau de pizza pendant le débriefing. » Il la regarda. Un sourire traversa son visage, en réponse au sourire chaleureux et aguicheur qui s'était dessiné sur celui de Brittany. « Je suis peut-être médium, mais quelque chose me dit que si je m'en sors bien, j'aurai peut-être de la chance ce soir.

– On ne peut jamais compter sur la chance, matelot. » Elle sourit. « Mais si tu as beaucoup, beaucoup, beaucoup de chance, alors tu auras peut-être… de la chance. » Elle éclata d'un rire léger. « Pas mal de chance.

– C'est une manière de voir les choses.

– Quelle est l'autre ?

– Tu sais ce qu'ils nous enseignent, Brittany. »

Elle rit. « Que la chance ne compte pour rien. Que tout est question d'entraînement. » Elle le regarda d'un air malicieux. « La mémoire du muscle, et tout ça ?

– Oh, oui, la mémoire du muscle et toutes ces foutaises, M^me^ Roberts. L'important étant le muscle. » Il vit ses joues rosir. « Et Dieu sait si je me suis entraîné. Plus que jamais. »

Elle lui ôta sa bouteille de la main et l'embrassa. « Va-t'en, file », dit-elle. Elle montra le réfrigérateur. « Mets ton arme en lieu sûr, puis assure-toi que Corbin est au lit avec la lumière éteinte. Je monterai faire une inspection des chambres dans précisément six minutes. Nous verrons alors si ton muscle a réellement de la mémoire. »

30

Chambre sourde du Joint Operations Center,
JSOC, Jalalabad, Afghanistan
3 avril 2011, 4 heures (heure locale)

« Je vais avoir besoin d'un bon paquet de Sentinel équipés en contremesures – deux, peut-être trois de ces oiseaux, dans un futur relativement proche. À vous de me dire. » Wes Bolin saisit dans son énorme main une grande tasse de café frappée d'un bouclier et d'une épée, l'écusson du KGB. La tasse était un cadeau de Vince Mercaldi qui l'avait achetée dans ce qu'il appelait « la *vraie* boutique ». Autrement dit, la boutique de cadeaux réservée aux employés de la CIA, située entre la succursale de la Northwest Federal Credit Union et la cafétéria, accessible à tous les agents de la CIA et à leurs invités contrairement à *l'autre* cafétéria – réservée aux agents sous couverture. La tasse de café était à moitié remplie d'un café tiède et allongé. Bolin avait atteint sa majorité en buvant le café de l'Académie navale, un café si clair, aimait à dire l'amiral, que l'on pouvait voir le fond de la tasse même après y avoir ajouté un nuage de lait. C'était une habitude dont il ne s'était jamais départi.

« Trois Sentinel de plus ? Nous vous en avons déjà alloué un deuxième au-dessus d'Abbottabad la nuit dernière. Ce doit être pour quelque chose de vraiment important. » Le brigadier général Eric McGill était un homme massif et de grande taille qui, en sa qualité d'attaquant de première ligne dans l'équipe universitaire de West Point, avait gagné le surnom de McGorilla pour sa posture à l'arrêt : un poing au sol, deux pieds bien plantés dans la terre. Il servait comme délégué de Wes Bolin en Afghanistan et dirigeait la Task Force 131, le groupe de traqueurs-tueurs du JSOC basé à Jalalabad dont la mission consistait à localiser et neutraliser les leaders d'Al-Qaida et des talibans des deux côtés de la frontière AfPak. Il avait à sa disposition des SEALs, des hommes de la Delta Force, des Rangers ou encore des personnels de l'US Air Force, ainsi que toute une panoplie de ressources technologiques dont la valeur globale avoisinait un chiffre à dix zéros.

« On ne sait jamais ce qui peut se passer, Mac. « Toujours prêt ! » :

c'est l'ordre de marche des scouts, tu te souviens ?

– Je ne m'en souviens que trop bien. » McGill sortit de sa poche de poitrine un gros cigare cubain et se le planta dans la bouche.

« J'ai besoin de rendre les Pakistanais sourds, muets et aveugles. Sur mon ordre, mais sans qu'ils comprennent trop facilement que cela vient de nous. » Bolin sortit une carte TCP de son porte-documents et la déplia sur la table de conférence. Il traça une ligne avec son doigt. « En arrivant par là, nous poursuivrons au sud-est, puis nous virerons au nord de Shahi Kowt », fit-il en tapotant la carte, « et nous traverserons la frontière à Tawr Kham pour pénétrer dans le couloir aérien entre la Zone d'Identification Aérienne (ADIZ[1]) Ouest-Pakistan et la Zone d'interdiction aérienne de Peshawar. » Tous les vols pénétrant dans une ADIZ devaient au préalable fournir un plan de vol aux autorités militaires pakistanaises et demeurer en contact radio pendant leur transit.

Au cours du mois précédent, Bolin avait étudié des images satellite et potassé des cartes de pilotage. Il y avait des couloirs plus directs jusqu'à Abbottabad que celui qu'il venait de tracer, mais ils survolaient des zones densément peuplées et, parfois, approchaient dangereusement certaines installations militaires. Bolin souhaitait trouver un juste milieu, en survolant les plaines qui bordaient la ligne de démarcation entre plusieurs centres de commandement pakistanais.

Il avait étudié les Pakistanais. La plupart de leurs commandements militaires travaillaient de manière compartimentée, sans interagir les uns avec les autres. Ainsi, si le colonel Ahmed repérait par hasard un groupe d'hélicoptères non identifiés volant dans l'espace aérien dépendant du colonel Walid, ce serait le problème du colonel Walid et non le sien.

Puis il avait demandé à ses analystes de travailler là-dessus. Ils avaient découvert que les militaires pakistanais ne disposaient même pas d'un système de communication universel. Chaque région militaire possédait le sien, ce qui facilitait d'autant plus la possibilité que la main gauche pakistanaise ignore ce que faisait la main droite, et les SEALs de Bolin pourraient ainsi zigzaguer entre un espace et un autre dans les MH-60J et les MH-47 des Night Stalkers. Invisibles aux yeux de tous.

Pour autant que la nuit soit assez sombre. « Mac ?

– Amiral ?

– Tu voudrais bien me sortir les phases lunaires des prochains mois ?

---

1. Air Defense Identification Zone.

– À partir de quand ?

– À partir de demain, jusqu'au 15 mai. » Si POTUS n'avait pas validé l'opération d'ici là, il serait probablement trop tard pour la lancer. Le Ranger pianota avec deux doigts sur le clavier de son ordinateur. « Nous aurons une nouvelle lune à partir du 10.

– Et la suivante ? »

McGill plissa les yeux pour lire son écran. « Le zéro-trois mai.

– Et le 10 mai ?

– Premier quartier. »

Trop grande luminosité. « Tu peux m'envoyer ces dates, s'il te plaît ?

– Oui, amiral. » McGill pianota quelques instants sur son clavier. « Voilà, les dates sont en route, amiral. » Il referma son ordinateur portable. « Amiral, quelle sera la composition de la flotte aérienne ?

– Six, peut-être sept ventilos, afin que nous puissions avoir une JMAU et une équipe SSE[1] dans un appareil de réserve, ainsi qu'une FAARP[2] appuyée par quelques sections de Rangers. »

Les hommes des JMAU avaient des capacités de médecine légale, tandis que les hommes des SSE, plus connus sous le nom de « fétichistes », étaient spécialisés dans l'exploitation d'un site en matière de renseignements. Une FAARP était un point de ravitaillement en armes et en carburant positionné à moins de 60 kilomètres de l'objectif final.

« Je pourrais envahir tout un pays avec six ou même sept ventilos, quelques sections de Rangers, une JMAU et une équipe SSE. Tu vas où ?

– Je ne peux pas encore t'en parler, sinon pour te dire que ce n'est pas une invasion. Mais c'est quelque chose d'important, Mac. J'aurais besoin que tous ces putains de radars de la défense aérienne pakistanaise entre la frontière et le nord d'Islamabad soient aveuglés pendant trois, peut-être quatre heures. » Bolin fixa le Ranger. « Tu peux m'arranger ça ?

– Ça dépend.

– De quoi ?

– Du temps, des conditions météo, et peut-être d'un facteur chance. » L'imposant Ranger tapota la carte de 1,20 mètre sur 1,80 mètre punaisée au mur. « La plupart des radars pakistanais sont positionnés face à l'est, en direction de leur principal ennemi, l'Inde. Ils ont des installations radar à Risalpur, Kamba et Islamabad. Chacune

1. *Sensitive site exploitation* (Exploitation de sites sensibles).

2. *Forward Area Arming and Refueling Point* (Point de ravitaillement et réarmement de l'avant).

de ces installations possède son radar et des batteries de missiles, et certains d'entre eux peuvent surveiller jusque-là. Nous avons neutralisé chacun d'eux, sauf Islamabad, lors de missions précédentes et ils n'ont jamais rien remarqué. Mais nous ne les avons jamais neutralisés tous ensemble. Voici une question à laquelle je ne sais pas répondre : serions-nous capables de les aveugler simultanément ?

– Et faire en sorte que tout semble normal ? C'est essentiel, Mac. Ils doivent avoir le sentiment que la situation est normale.

– SitNorm, SitNorm. » McGill fit les cent pas devant la carte, cigare au bec, marmonnant ces paroles comme une invocation. Il ressemblait, se dit Bolin, à un animal en cage ou un chien d'attaque tenu en laisse, effectuant des trajets de plus en plus courts, les sourcils froncés, tout en fixant le sol.

Puis : « Voici ce qu'on peut faire.

– Quoi donc ?

– Chaque week-end, ils font des opérations de maintenance.

– Et alors ?

– Ils ferment leurs radars les uns après les autres pour une durée de trois heures, parfois plus. Celui qui ferme le fait en fonction du trafic aérien, donc ce n'est pas comme si c'était programmé à l'avance.

– Et donc ?

– Prenons l'exemple d'Islamabad. Lorsque Islamabad ferme, les gars indiquent à Peshawar, Risalpur, Rawalpindi – à toutes les autres stations – qu'ils sont aveugles. Si nous pouvons brouiller leurs communications, nous pourrions peut-être les amener à penser que la situation est normale. Pas avec tous, mais avec quelques-uns. Quant aux autres, nous pourrions capturer leur signal, l'enregistrer, puis le leur rediffuser – comme un enregistrement en boucle. Ou sinon, nous pourrions simuler une panne d'électricité. La plupart de ces installations s'alimentent à partir de sous-stations électriques que nous connaissons. Les Sentinel devraient être capables de faire sauter leur réseau.

– Déjà essayé ?

– Non. Mais c'est tout à fait dans leurs capacités.

– Tu peux mettre quelqu'un sur ce dossier ?

– Je dispose de quelques génies du SigInt et de contractuels spécialisés dans les MASInt avec une expérience en cyberguerre qui devraient être capables de programmer les algorithmes dont nous aurons besoin pour saturer le réseau. Sans compter le personnel des Sentinel et leurs contractuels.

– Compartimente bien les choses. » Bolin avait conscience que la

préservation du secret était essentielle. « Mets au travail ceux dont tu as besoin. Fais les choses proprement, avec le maximum de sécurité. Aucune conversation à ce sujet en dehors d'une chambre sourde. Tu en es responsable, et tu ne rends compte qu'à moi ou à Joe. » Joe était le brigadier général de l'US Air Force Joseph Bradley Franklin, l'adjoint de Bolin à Fort Bragg.

« Reçu. » Le regard du Ranger s'attarda sur l'amiral. « Quel est le calendrier ?

– Je voudrais que tu aies répondu à toutes mes questions d'ici le 19 avril et, à cette date, j'aurai besoin de quelques paragraphes rédigés m'expliquant comment tu y as répondu – en langage compréhensible, Mac.

– Je m'en occupe. » McGill rangea son cigare mâchonné dans la poche de poitrine de son treillis. « Autre chose dont tu aurais besoin de me parler, amiral ?

– Pas pour l'instant. » Bolin but une longue gorgée de café froid. « Mais permets-moi d'être franc avec toi, Mac : si tu crois savoir de quoi il s'agit, ou même si tu crois que tu crois savoir de quoi il s'agit, oublie-moi ça. Pas de messe basse, pas de RumInt, pas de ragot. Je ne le permettrai pas. » Bolin fixa le général des Rangers droit dans les yeux. « C'est compris ?

– *Hoo-ah*, amiral. Reçu, clair et fort. »

31

Centre d'opérations du Groupe Ben Laden, Langley, Virginie
5 avril 2011, 5h45 (heure locale)

Dick Hallett ne put réprimer un bâillement, puis il s'étira et parcourut le message en provenance du camp de base Walhalla. Charlie Becker avait été prévenu et le carottage du sol était en bonne voie. Il attrapa un stylo vert dans la tasse qui faisait office de porte-crayons sur son bureau, ouvrit un carnet à spirale et traça deux belles lignes vertes sur sa liste de choses à faire. Le calepin était rempli aux deux tiers. Les lignes vertes indiquaient les tâches qui avaient été menées à bien, les rouges celles qui avaient capoté, tandis que les tâches surlignées en bleu étaient celles qui avaient été ordonnées par Vince Mercaldi et devaient être traitées au plus vite.

Les horaires de travail de Hallett avaient perdu toute signification depuis qu'il avait été nommé chef du Groupe Ben Laden. Abbottabad était à neuf heures de décalage horaire de Washington, aussi vivait-il à l'heure pakistanaise, arrivant au bureau sur le coup de minuit et retournant chez lui entre 17 heures et 18 heures. Lorsqu'il y avait des points urgents à traiter, il se contentait de faire une petite sieste sur son canapé et de rester au bureau jusqu'à ce que le problème soit résolu.

Ses horaires n'avaient pas changé depuis le mois d'août et Hallett était épuisé, tant sur le plan physique que sur le plan mental et émotionnel.

Son épouse, Sara, travaillait au service de soutien logistique du Service clandestin national, lequel avait notamment pour fonction d'élaborer des légendes pour les opérateurs de la CIA. Elle travaillait selon des horaires réguliers. Elle aurait aimé qu'il prenne sa retraite. Il avait vingt-neuf ans de service, soit quatre de plus que nécessaire pour bénéficier d'une retraite à taux plein – et même plus si l'on prenait en compte ses cinq années de service au sein des Marines. Enfin, il avait atteint l'échelon SIS-2[1], l'équivalent du grade général deux étoiles.

1. Senior Intelligence Service.

Quant à elle, il ne lui restait plus que dix-neuf mois à accomplir avant de pouvoir prendre sa retraite. Alors, pourquoi ne partait-il pas maintenant pour prendre le temps, par exemple, d'aménager leur chalet dans l'Idaho ? Pour chasser, skier, jouer avec ses petits-enfants. Ou dormir.

Mais il ne pouvait pas partir maintenant – c'était impossible. Les heures n'avaient aucune importance. Ils étaient sur le point de mettre fin à une traque de près de dix années et Dick Hallett n'était pas prêt à partir avant d'avoir achevé sa mission.

Il parcourut sa liste de choses à faire, une liste interminable qui n'en finissait jamais de s'allonger. La note laconique RÉPLIQUE VILLA KHAN était surlignée en bleu. Cela attendrait. Les services techniques de la CIA fonctionnaient selon des horaires de bureau habituels. Ils n'arriveraient pas avant 7 heures du matin.

Il tourna la page, décrocha le combiné téléphonique et composa un numéro.

Deux sonneries retentirent. « Bailey. »

Le capitaine de corvette (SEAL) Larry Bailey avait été détaché par Wes Bolin au sein du Groupe Ben Laden. Vince Mercaldi et Bolin entretenaient une relation très étroite, mais, en bas de la chaîne de commandement, il fallait un officier de liaison. Dans le cadre du JSOC, cet officier de liaison était Larry Bailey.

« Bonjour, Larry, Dick Hallett à l'appareil.

– Bonjour à toi. » Hallett entendit le SEAL boire une gorgée de café, un breuvage toujours présent sur son bureau. Le grand SEAL aux épais sourcils noirs originaire du Texas était accro au café. « Que peut-on faire pour toi, Dick ?

– Tes hommes étaient censés livrer un paquet pour mon gars à Abbottabad.

– Le Ranger que tu as sur le terrain ? En effet.

– Et qu'en est-il ?

– La livraison est programmée pour les prochaines vingt-quatre heures. »

– Super. » Hallett but un peu de son café. « De quoi s'agit-il ?

– De lucioles. »

Hallett n'avait jamais entendu ce terme auparavant. « Mais encore ?

– Nous les appelions auparavant des balises Phénix.

– OK, je vois. Nous en avons utilisé en Amérique centrale. » Entre 1984 et 1987, Hallett avait été adjoint du chef de poste à San Salvador et conseiller du gouvernement dans le cadre de la lutte contre la guérilla

communiste FMLN[1] soutenue par les Soviétiques et les Cubains. Les balises Phénix étaient des balises de signalisation lumineuse miniatures alimentées par des piles 9 volts. Elles étaient aisément dissimulables et pouvaient être visibles à une distance de plusieurs centaines de mètres. Il avait fourni de telles balises aux Salvadoriens en dépit de l'opposition du Département d'État, dont certaines factions – à son avis, et il le pensait toujours – souhaitaient que les communistes l'emportent. Les Salvadoriens n'avaient alors aucun équipement de vision nocturne et étaient comme aveugles dès que la nuit tombait. Les balises avaient aidé leurs hélicoptères lors de missions nocturnes. Le seul problème venait de la courte durée de vie des piles. Il mentionna cette faille au SEAL.

« Tu avais sans doute la version avec des piles 9 volts », répondit Bailey. « Aujourd'hui, les ampoules ont été remplacées par des leds et les piles sont des modèles 2032 – celles qui ressemblent à une pièce de 25 cents. Les balises peuvent clignoter pendant deux semaines, voire plus. D'autre part, elles peuvent être commandées à distance. »

Hallett entendit le SEAL se verser une nouvelle tasse de café à partir du thermos qui ne quittait jamais son bureau. « Nous en envoyons vingt, c'est plus qu'assez pour que ton bonhomme délimite notre approche.

– Parfait.

– Il devra les implanter en défense en boîte[2]. » Il s'agissait du schéma privilégié par les Night Stalkers pour une approche en zone hostile.

« Compris. » Hallett hésita. « Tu veux donc que Charlie implante les lucioles près du compound…

– Affirmatif. Nous lui indiquerons les données d'implantation.

– Et ce, de manière clandestine.

– Selon la procédure habituelle.

– Tu sais que Charlie est amputé des deux jambes, n'est-ce pas ? », interrogea Hallett.

Le silence se prolongea au bout de la ligne.

« Larry ?

– Ah, Dick, je…

– OK, je vois. » Hallett réfléchit rapidement. « Je vais te dire ce qu'on va faire », annonça-t-il. « Je vais poser la question à Charlie. »

Un silence.

---

1. *Frente Farabundo Martí para la Liberación Nacional* (Front Farabundo Marti pour la libération nationale).

2. Terme issu du basket-ball : quatre joueurs sont disposés en position défensive aux quatre angles d'un carré, un cinquième joueur est disposé en position offensive à l'extérieur de ce carré.

« Écoute, Larry, Charlie est un Ranger. Il est solide comme un roc et, de son point de vue, c'est plutôt nous qui avons quelques handicaps, pas lui. Alors, laisse-moi vérifier avec lui. S'il s'en sent capable, alors il aura mon feu vert. Je ne parle pas de pouvoir le faire sur le plan physique, mais de pouvoir s'introduire sur place et repartir en toute discrétion. S'il me dit qu'il en est capable, alors il le fera. Si ce n'est pas le cas, nous demanderons à l'un de nos personnels au Walhalla de les implanter pour vous.

– Quel genre d'expérience opérationnelle ces gars-là ont-ils ?

– Ce sont des officiers traitants.

– Dick, je parle de l'expérience qu'ils ont dans ce que nous avons l'habitude de faire.

– Aucun d'entre eux n'a d'expérience militaire.

Un nouveau silence, puis : « Alors, dans ce cas-là, j'aimerais vraiment que ce soit Charlie qui s'en occupe », insista Bailey. « Les Rangers connaissent la défense en boîte, la manière d'installer les balises et ce qu'il faut faire si le terrain n'est pas idéal.

– Je suis d'accord, Larry. Je reviendrai vers toi à ce sujet. » Hallett raccrocha, inscrivit un point d'interrogation en face d'une ligne de son calepin, puis s'attarda sur le point suivant de sa liste. Ce qui l'amena à se lever et à balayer des yeux son bureau « open space ».

Il avait organisé le plateau de manière à ce qu'il n'y ait pas de hiérarchie trop pesante ou d'esprit de caste implicite dans sa conception. Il était installé au centre, dans le même type d'espace cloisonné que tout le monde – un peu plus grand, peut-être. Il disposait dans son espace d'un canapé, d'une table basse et de deux fauteuils. Le Groupe Ben Laden avait aussi sa propre salle de réunion, une salle équipée pour les téléconférences ainsi qu'une chambre sourde. Hallett, qui avait été affecté un moment à Buenos Aires, dont il était revenu accro à l'expresso, avait fait en sorte que l'unité dispose d'un distributeur de boissons chaudes digne de ce nom – et la machine offrait en effet une vaste gamme de cafés, expressos, mokas, thés, et même du chocolat chaud.

Hallett repéra celui qu'il cherchait, attrapa sa tasse – qui était frappée de l'aigle, du globe et de l'ancre du corps des Marines – et zigzagua jusqu'en périphérie du bureau paysager. L'analyste connu sous le nom de Spike était en train de s'installer pour la journée. Il avait déjà retroussé ses manches et accroché sa veste de sport à un cintre posé en équilibre précaire au sommet de sa cloison.

Il leva les yeux en voyant Hallett arriver et posa le beignet qu'il était en train de manger sur une serviette en papier. « Bonjour, chef. »

Hallett but une gorgée de café et jeta un coup d'œil par-dessus la cloison sur le chaos qui régnait dans l'espace de travail de Spike. « Si le désordre est synonyme de succès, alors j'imagine que vous avez de bonnes nouvelles pour moi, Spike.

– Eh bien, je suis heureux d'avoir enfin rangé mon bureau », rétorqua l'analyste. Il finit d'engloutir son beignet, s'essuya les doigts, les accrocha derrière sa nuque et s'étira. « Il n'y a rien de neuf, Dick. » Il lui montra une retranscription. « Voici Arshad et Tareq dans leur voiture, le 31 mars dernier. Ils ont parlé du "diamant", *al mas*, qui est un des noms de code de Ben Laden. Mais la conversation n'a en rien confirmé la présence d'OBL dans leur villa.

– Vous pouvez me le lire ?

– Bien sûr. »

> Tareq : As-tu refermé le portail, mon frère ?
> Arshad : Bien sûr. Il est important de protéger nos joyaux, nos diamants.
> Tareq : En effet, mon frère. C'est pourquoi nous les gardons derrière des portes closes.

La transcription indiquait qu'Arshad avait ri à ce moment-là. Spike haussa les épaules. « Ils n'ont pas pu enregistrer le début de la conversation, et ensuite, jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée des micros, ça ne concernait plus que la famille – les enfants, les femmes, la vie courante. »

La déception se lisait sur le visage de Hallett. « Patron, nous ne trouverons pas de preuve irréfutable. Il n'y en a jamais eu. Franchement, je pense qu'il n'y en aura jamais.

– Pourquoi, Spike ?

– Parce qu'il est intelligent. Et discipliné. Il sait comment rester sous notre radar. Et aussi parce qu'il y a les Khan, ou quel que soit leur vrai nom. Mais je suis persuadé comme jamais qu'il se trouve là, dans cette villa. La nourriture, les messagers, la manière dont le bâtiment a été construit, les photos aériennes que nous avons vues, la conférence de presse montée par l'ISI à Abbottabad – à Abbottabad *seulement* – à la suite de la fuite de l'OTAN : chaque pièce prise séparément ne signifie pas grand-chose, mais en les prenant ensemble ? »

L'analyste leva les bras au ciel. « Dick, ce bonhomme est là. Mais si nous n'y allons pas nous-mêmes pour le débusquer, il nous faudra peut-être encore dix ans pour nous en approcher d'aussi près. »

Hallett imita le geste d'impuissance de Spike. « Je suis d'accord.

Mais, comme le directeur l'a rappelé, c'est POTUS qui prendra la décision.

– Ce qui est regrettable, soupira l'analyste. Vous savez, nous l'avions dans notre ligne de mire à Khartoum dans les années 1990. Les Saoudiens ont alors essayé de le liquider, mais ils ont foiré. Billy Waugh, le vétéran des forces spéciales qui était à Khartoum pour filer Carlos, le Chacal, était là quand ça s'est produit. Il a surveillé OBL à Khartoum dans les années… quoi, 1992 ? 1993 ? Il aurait pu le supprimer. Billy nous l'a même suggéré et a esquissé un plan d'opération. Mais ce plan a été refusé parce que l'administration Ford avait signé l'ordre exécutif 12333 interdisant tout assassinat politique. Rappelez-vous, nous étions en pleine époque de la commission Church, cette commission d'enquête du Congrès qui avait bien failli détruire l'Agence. Billy a affirmé une fois que nous aurions pu nous éviter le 11-Septembre et tout un autre paquet d'affaires pour le seul prix d'une balle à 10 cents. Et il avait raison. Mais le bureau du secrétaire d'État a dit non – prétextant qu'il n'arriverait jamais à faire avaliser la décision par la Maison Blanche et que ça ne valait pas la peine d'en reparler.

» C'était pareil lorsque nous avons trouvé Imad Mughniyah à bord du *Ibn Tufail*. » L'analyste remarqua l'air interrogateur de son supérieur. « C'était un navire battant pavillon koweïtien qui naviguait dans le Golfe. C'était en 1996, à l'époque des Jeux olympiques d'Atlanta. Je me souviens de cette opération parce que j'étais alors à l'époque au Comité contre le terrorisme, chargé de Mughniyah. L'opération avait pour nom « Retour du Bœuf doré ». Nous avions des SEALs et une force de reconnaissance des Marines prêts à s'élancer, et une force d'intervention amphibie en réserve. C'était tout de même l'homme qui avait fait exploser l'ambassade américaine de Beyrouth en 1983 ! Qui, pour le compte des Iraniens, avait provoqué l'attentat contre le baraquement des Marines à l'aéroport de Beyrouth et tué 241 d'entre eux ! Et lui encore qui avait exécuté le plongeur de la Navy Bobby Stethem à bord du vol TWA 847 avant de jeter son corps sur le tarmac de Beyrouth. Mais cette engeance de conseiller à la sécurité nationale de Clinton et ce maudit directeur du renseignement – je crois que c'était John Deutch à l'époque – s'en sont mêlés. Ils n'ont pas autorisé l'opération. « Annulez, annulez, annulez ! » : c'est le message qu'a envoyé la Maison Blanche. Nous n'avions pas assez d'éléments, prétendaient-ils.

» Pas assez ? Nous avions une probabilité de le trouver de 90 %. Ils ont affirmé que 90 % ce n'était pas assez. » L'analyste secoua la tête

de dépit. « 90 % ? – il balaya la pièce d'un geste de la main. – Il n'y a rien dans cette pièce qui soit sûr à 90 %. Bon Dieu ! Si j'arrive à obtenir une probabilité de 65 ou 70 %, je suis au paradis. Ils avaient même ses empreintes digitales dans son dossier. Dans les années 1996, ce gars-là était le terroriste le plus recherché de la planète. Mais la Maison Blanche a décrété que l'opération était trop risquée. Elle aurait pu indisposer les Koweïtiens. Ou les Saoudiens. Conneries. La vérité, c'est que personne à la Maison Blanche n'avait suffisamment de couilles. Personne.

– Je ne contesterai aucun de ces points, Spike.

– La même chose s'est produite en 1998. Le JSOC a monté une opération – elle s'appelait Rhino, de mémoire. Nous avions la Delta Force et les Rangers qui s'entraînaient à la base aérienne d'Edwards. Ben Laden se trouvait à Kandahar. Nous avions des renseignements fiables. Mais les représentants de Clinton au Conseil de sécurité nationale ont dit non. Trop risqué. Nous avons été informés que si nous n'avions pas une certitude de 100 %, il fallait abandonner. Nous avions une probabilité de 80 % seulement, alors nous avons tout arrêté. Et Ben Laden ? Il a suivi son petit bonhomme de chemin.

» Ce n'est pas tout. En 2007, quelqu'un a vu Ali Atwa marcher dans les rues de Beyrouth. » À nouveau, un regard interrogateur de Hallett. « Ali Atwa était le complice d'Imad Mughniyah lors du détournement du vol TWA. Il figure toujours sur la liste des personnes les plus recherchées du FBI. Bref, quelqu'un nous le pointe du doigt et nous apprenons qu'il se trouve à Beyrouth. Mais personne ne veut y aller. La CIA ? Nous sommes trop occupés par l'affaire Valerie Plame[1] et à nous défendre en raison des interrogatoires « améliorés » que nous faisons subir pour remplir notre mission. Le Département d'État s'y oppose car cela pourrait ulcérer les Syriens. Le FBI ? Ils ne veulent plus en entendre parler. C'est de l'histoire ancienne. »

Il fixa Hallett. « C'est pourquoi *nous*, ou, OK, nous et le JSOC, *nous* devons aller à Abbottabad. Pénétrer dans ce compound. Voir de nos propres yeux ce qu'il y a dedans. Et si nous le trouvons, lui mettre une balle dans la tête. » Spike écrasa sa paume sur son bureau en signe de frustration. « Chaque fois que nous avons ces gars dans notre ligne de mire, chaque fois, POTUS dit non. Ou le Conseil de sécurité nationale dit non. Ou le Département d'État dit non. On ne peut rien faire. Et où toutes ces interdictions nous ont-elles menés ? Les tours

1. Agent de la CIA dont l'identité avait été dévoilée par l'administration Bush (scandale du Nigergate).

Khobar. Nos ambassades au Kenya et en Tanzanie. Le *Cole*. Les Twin Towers. Bali. Madrid. Londres. »

Il dévisagea Hallett. « Bon Dieu, Dick, ce sera quoi la prochaine fois ? Faut-il qu'il tue encore trois mille Américains pour que nous envisagions sérieusement de le neutraliser ? »

Hallett avait déjà entendu ce discours auparavant. Et l'analyste avait entièrement raison.

Mais Spike était un convaincu lorsqu'il s'agissait d'OBL. Tout était noir ou blanc avec lui. Cependant, ici et là, il fallait tenir compte des contraintes politiques. Il y en avait partout. Et Richard connaissait quelques vérités au sujet de la politique. L'une des plus importantes était que la politique n'avait rien de tout noir ou de tout blanc, c'était un ensemble de nuances plus ou moins grises. Une autre vérité voulait que, tous les dix ans, il était possible de pousser un politicien à faire ce qui était juste, que ce soit en lui faisant honte, en l'y obligeant, ou même en le faisant chanter.

En le faisant chanter ? Oui. Hallett avait travaillé un moment comme officier de liaison pour les affaires législatives de la CIA, chargé notamment de faire du lobbying auprès du Congrès. Et il avait vu comment le Pentagone traitait les politiciens. Certains sénateurs ou représentants du Congrès partaient en DelCo[1] Pentagone pour un voyage à l'étranger. Et, en leur qualité de sénateur ou de représentant, il leur arrivait de connaître quelques ennuis. Parfois, c'étaient des femmes ou de l'alcool. Parfois, ils se plaçaient dans des situations embarrassantes avec des locales, ou frappaient des représentants du Département d'État qui portaient plainte pour harcèlement ou viol. Parfois même, ils se trompaient de porte dans les toilettes pour hommes des aéroports. Et l'officier de liaison du Pentagone qui voyageait avec eux arrivait alors avec sa valise de billets, tirait les ficelles qu'il fallait, et toute l'affaire était enterrée.

Du moins jusqu'à ce que se tienne une session du budget essentielle aux yeux du Pentagone. À ce moment-là, l'officier de liaison réapparaissait lors de la session du budget et se faisait un devoir de se rappeler au bon souvenir de tous ceux dont il avait sauvé les fesses. En leur expliquant combien il comptait sur leur soutien.

Hallett n'avait pas oublié la leçon, ce qui était une des raisons pour lesquelles il était devenu optimiste. Un politicien serait toujours un politicien. Il y avait toujours moyen de le… convaincre. Pas le président, mais sans doute l'un de ses conseillers proches.

---

1. Délégation du Congrès.

Cependant il n'en toucha pas un mot à Spike.

« Spike », dit Hallett, « je suis persuadé que ce sera différent cette fois-ci. Il n'y aura qu'une seule personne à convaincre. Pas le Conseil de sécurité nationale, ni le Département d'État, ni le secrétaire d'État à la Défense. Seulement POTUS.

– Et c'est pourquoi nous avons un problème, chef. POTUS est si politique qu'il ne fera jamais rien qui puisse compromettre ses chances d'être réélu.

– Vous ne le pensez pas capable de prendre une décision non motivée par la politique ?

– Je n'en ai pas encore été témoin.

– Vous pensez que c'est mission impossible ?

– Je le crains. »

Cela fournit à Hallett l'ouverture qu'il attendait. « Dans ce cas, Spike, votre mission – et vous n'avez pas le choix – consiste à changer les habitudes de POTUS et à le convaincre de faire ce qui est juste.

– Très drôle, Dick.

– Non, je suis sérieux. Vous irez à la réunion du 19 avril avec le directeur. Vous et lui représenterez les quarante-trois mille et quelques employés de l'agence. En salle de crise. Sortez le grand jeu.

– Vous vous moquez de moi ?

– Disons que c'est à la demande expresse de Vince. » Hallett brandit son calepin. « Il veut que vous ferriez le poisson.

– Ferrer le poisson. Moi ?

– Affirmatif. Vous connaissez OBL mieux que quiconque. Qui serait meilleur que vous ?

– Donc, je dois effectuer un autre *hadj*[1] à la Maison Blanche ? Plaider le lancement de l'opération entouré de tous ces politiciens ? Vous savez en quoi cela va se transformer ? En Aïd el-Kébir[2]. » Le jeune homme se mordit la lèvre inférieure. « Et je serai l'agneau dont la gorge sera tranchée.

» Cette réunion du 14 mars dernier, vous savez quoi, Dick ? J'ai suivi une formation en signaux non verbaux. Je suis capable de lire le langage corporel. Vous savez ce que m'ont indiqué tous ces gestes de massage du menton ou le fait de pianoter avec un stylo ? Cela m'a indiqué que le président était à la recherche d'un moyen de ne pas agir. Et le fait que le SecDef n'arrête pas de croiser et décroiser les bras ? Cela voulait dire que le SecDef était vraiment hésitant. Et tous

1. Pèlerinage à La Mecque.
2. La fête du sacrifice.

les autres politiciens ? Ils avaient le regard fuyant et reculaient leur chaise à roulettes à chaque fois que quelqu'un évoquait la possibilité d'un assaut. Cela signifie qu'ils sont tous à la recherche d'excuses, ou d'un bouc émissaire quand quelque chose se déroule de manière imprévue. »

Il lança un regard amer à Hallett, dont les bras reposaient sur la cloison. « Nous sommes impuissants, Dick. Ils sont en train de nous baiser. »

Hallett en avait assez entendu. « Oubliez ça, Spike. D'abord, nous ne sommes pas impuissants – en tout cas, pas encore. Le directeur couvre nos arrières sur le plan politique. Et nous ne sommes pas encore baisés. Pas si nous faisons ce que nous sommes capables de faire – et nous le faisons. D'autre part, il n'y a personne de meilleur que vous pour ce poste. Je le sais, le directeur le sait – et, franchement, vous le savez aussi. Vous vous êtes formidablement bien comporté la dernière fois. C'est vrai, le président est hésitant. Il est tiède et irrésolu. Comme une girouette dans le vent. Nous le savons tous. Mais nous pensons aussi qu'il peut être *convaincu* – nous pouvons le rendre honteux ou quoi que ce soit d'autre que vous souhaitiez utiliser comme terme, mais je pense que *convaincu* est le plus approprié – pour qu'il fasse ce qui est juste. Quel que soit le mot, le directeur pense que vous êtes le mieux placé pour convaincre POTUS de nous donner le feu vert. Pourquoi ? Parce que vous êtes quelqu'un de passionné, parce que vous connaissez votre domaine et parce que vous êtes le mieux informé. Faites-moi confiance, ce poisson, nous allons le ferrer. »

Il scruta le regard du jeune homme à la recherche d'une assurance. Il n'en vit aucune.

Comment faire pour qu'il s'implique ? Bien sûr, Hallett pouvait lui donner l'ordre d'assister à la réunion – et l'analyste serait forcé d'obéir. Mais Hallett avait conscience qu'il lui fallait un émissaire convaincu, un émissaire passionné, pas un fonctionnaire lambda dans une salle de crise. « Spike, vous avez servi dans les Marines, pas vrai ?

– Pendant un temps, c'est exact », acquiesça l'analyste. Il tapota son ventre proéminent. « Évidemment, j'étais un peu plus mince quand j'ai fait mon contrat de quatre ans.

– Moi aussi, répondit Hallett. Et j'ai servi sept ans. » Il fixa l'analyste. « Que faisons-nous, nous autres les Marines ? Nous avançons sur l'ennemi. Lorsqu'il nous tend une embuscade, nous lançons une contre-embuscade. Nous ne fuyons pas.

– Où voulez-vous en venir ?

– Je veux que vous pensiez à la réunion du 19 avril comme à une

contre-embuscade. C'est vrai, Sorken et ce trou du cul de Dwayne Daley veulent nous tendre une embuscade. Qu'ils aillent se faire foutre. Nous n'allons pas nous replier. Nous allons attaquer, attaquer et encore attaquer.

– Pas de repli ? » L'analyste secoua la tête. « Attaquer, attaquer, attaquer. » Il fit craquer ses jointures. « Vous savez, cela me semble raisonnable, en fait. » Il se massa la nuque, puis fixa Hallett d'un regard étonnamment assuré. « Alors écoutez-moi bien. Ce sera une contre-embuscade sans faire aucun prisonnier, en ce qui me concerne. Que le Conseil de sécurité nationale aille se faire foutre. Que les politiciens aillent se faire foutre. Le directeur doit comprendre que j'irai jusqu'au bout.

– Il l'a déjà compris, Spike. C'est pour ça qu'il veut y aller avec vous. »

Le visage de l'analyste indiqua à Hallett tout ce qu'il avait besoin de savoir. Le chef du Groupe Ben Laden ouvrit son calepin, sortit un stylo de sa poche, puis traça un trait vert sur la ligne concernée. « "Pas de prisonnier" : gardez bien cette pensée à l'esprit, Spike, et vous profiterez de chaque minute de votre *hadj*. »

32

Abbottabad, Pakistan
12 avril 2011, 5 heures (heure locale)

Poussant sur sa caisse d'infirme, Charlie Becker se propulsait dans l'obscurité en direction du sud sur Narian Link Road, passant devant le lycée de jeunes filles et continuant vers le cimetière. Il s'était mis en route après avoir reçu un message flash lui demandant de vider la boîte aux lettres morte du cimetière, conscient de devoir agir au plus tôt, avant que la ville ne se réveille. Cela ne lui avait pas posé de problème : il avait quitté Hassan Town à 4 heures. La lune n'était qu'un croissant obscurci par les nuages et l'air était rafraîchi par une brise bienvenue soufflant des montagnes du nord.

La rue était plongée dans le silence. Pas de voitures, pas de piétons. Il roula jusqu'au cimetière et franchit le portail ouvert tandis qu'un camion solitaire passait dans la rue, crachant des gaz d'échappement en poursuivant vers le nord en direction de l'autoroute. Il entendit le bruit du moteur s'évanouir dans le lointain.

Charlie était revigoré. Non, bien plus que cela. Il était motivé, galvanisé, rajeuni. *Ils arrivent. Ils ont finalement pris cette putain de décision. Ils vont flinguer ce salopard.*

Un message était parvenu la semaine dernière, lui demandant s'il avait la capacité physique d'implanter des lucioles, de les positionner à proximité du compound. Sa réponse avait été immédiate, affirmative et catégorique. Et voilà qu'elles étaient livrées. Il allait les récupérer, les garder puis les implanter quand l'ordre lui en serait donné.

Charlie manœuvra sa caisse sur le sol accidenté de l'allée principale. Trois rangées vers le sud, deux rangées vers l'ouest. Deuxième tombe sur la droite. La boîte aux lettres morte était astucieuse. L'une des pierres au pied de la plaque mortuaire avait été descellée et remplacée par un conteneur vide fabriqué dans un matériel composite – une parfaite copie des pierres avoisinantes. Si vous le frappiez avec un bâton, il sonnait même comme une pierre. Charlie n'avait jamais su et ne s'était jamais soucié de la manière dont les techniciens de Langley

avaient réussi à fabriquer et à installer cela. Seul comptait à ses yeux le fait que le dispositif fonctionne.

Il se pencha, fit bouger la fausse pierre et en retira un petit paquet enveloppé de la taille d'un livre de poche. Il savait ce que contenait le paquet : quinze balises, trente piles 2032 et quinze fixateurs – quinze minuscules piquets un peu plus grands que des tees de golf sur lesquels disposer les balises d'illumination infrarouges et dont l'embout était enduit de colle résistante à l'eau. Charlie glissa le paquet sous sa tunique, replaça la pierre, éparpilla la poussière pour cacher ses traces et fit demi-tour vers la rue vide.

Ils allaient bientôt arriver. Charlie souriait en continuant vers le sud sur la route vide. Il leva les yeux vers le ciel obscur. Il ferait bientôt jour. Le muezzin de la mosquée Oumar, située à 200 mètres, appellerait bientôt les fidèles à la prière du matin.

Charlie y serait également.

Face à l'est.

Et réciterait les paroles appropriées.

Mais en priant pour une issue tout autre.

Allahu Akbar. Dieu est grand.

Subhana rabbiyal ad-heem. Que la gloire soit sur Dieu tout-puissant.

Sam'i Allahu liman hamidah, Rabbana wa-lakal hamd. Dieu entend ceux qui lui adressent leurs prières.

Et Charlie songea *Inch'Allah* – que Dieu veuille entendre ma prière et y répondre.

Qu'il y réponde prochainement.

Et, plus important encore, qu'il y réponde sans faire preuve d'aucune clémence.

Allahu Akbar !

Dieu, comme Charlie le savait, était vraiment grand.

Mais c'était aussi le cas d'une balle 70 grains modèle TSX de Barnes. Ou d'une Match King 77 grains. Si Ben Laden voulait réciter la *kalimah shahada* lorsqu'il serait en route vers son martyre, alors l'une ou l'autre de ces balles l'aiderait à y parvenir.

33

Fort Knox, Kentucky
15 avril 2011, 9 heures (heure locale)

Le capitaine de frégate David Loeser et le capitaine de vaisseau Tom Maurer examinaient la réplique du compound. Elle avait été construite par des contractuels de la CIA et des charpentiers de l'armée de terre au cours des cinq jours précédents. Ils avaient utilisé quelques hectares de terrain vierge à l'arrière du champ de tir de 800 mètres de profondeur et tracé une route qui courait de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est sur 430 mètres de long et 9 mètres de large. À son extrémité nord-est, la route allait buter contre une route plus étroite courant à peu près du nord au sud. Une clôture grillagée se dressait à 20 mètres du T et continuait sur près de 60 mètres avant de laisser la place à un portail, puis de reprendre encore sur une trentaine de mètres.

Quatre structures avaient été érigées derrière le grillage. Trois d'entre elles n'avaient que des rez-de-chaussée, la troisième bénéficiait de deux étages avec une terrasse au premier et une autre au deuxième étage. La terrasse du deuxième étage, orientée au sud, était masquée par un mur de près de 2 mètres. Toutes les fenêtres du côté nord de cette structure de deux étages étaient opaques. Une clôture de près de 150 mètres courait derrière cette structure de deux étages et achevait de ceinturer le compound en forme de pentagone irrégulier.

Trois maisons avaient été construites de l'autre côté de la route. L'une d'elles faisait face à la structure de deux étages, les deux autres se situaient au sud-ouest. Un champ labouré de forme rectangulaire avait été dessiné derrière les maisons. Le champ qui avait été délimité derrière le compound avait également été labouré.

Des murs de contreplaqué de 4 mètres de haut sur 40 mètres de long formaient une sorte de corridor de 4 mètres de large qui partait du portail d'entrée et s'arrêtait sur un portail de fer. Une porte large de 1,20 mètre avait été découpée dans la façade de ce corridor, côté ouest. Elle était en acier renforcé, fermée par un loquet et une serrure, et encadrée par un chambranle d'acier. La cour côté ouest,

qui n'hébergeait que deux petites structures en formes de boîtes de 3,60 mètres de haut construites contre le mur de contreplaqué, mesurait environ 30 mètres sur 30.

Tom Maurer fit les cent pas dans la cour. « Nous pouvons facilement faire arriver un hélicoptère ici. » Il désignait le toit plat de la structure de deux étages. « Le groupe d'assaut de Chalk One peut descendre en rappel sur le toit, sauter sur la terrasse et débouler par les fenêtres. Chalk One peut ensuite déposer les Rangers sur la route pour qu'ils établissent un périmètre de sécurité. Chalk Two se pose ici. Son groupe d'assaut fait exploser le mur ou la porte, puis le mur suivant, et va taper la maison d'hôte en même temps que le bâtiment principal. Les Rangers de Chalk Two établissent leur périmètre de sécurité à l'intérieur du compound, puis les maîtres-chiens et leurs animaux emboîtent le pas du groupe d'assaut. »

Il pivota vers le sud et désigna d'un geste le champ labouré derrière le compound. « L'hélico de la seconde vague se pose ici. Avec le groupe SSE, le JMAU, l'élément de commandement ainsi qu'une autre section de Rangers, et peut-être un élément de la CIA, un interprète par exemple. » Il fixa le commandant du Red Squadron. « Les doigts dans le nez, pas vrai ?

– Oui, jusqu'à ce que nous le fassions pour de vrai. » Dave Loeser montra la terrasse du deuxième étage. « Nous ne savons pas ce qu'il y a là-haut, n'est-ce pas ?

– Non. Aucune idée de ce qu'on pourrait trouver à l'intérieur. Les informations que nous a transmises la CIA ne vont pas plus loin que le portail principal. Personne n'est entré dedans. L'imagerie thermique n'a rien donné.

– Donc, nous ne savons absolument pas à quoi ressemble l'intérieur de la maison ?

– Non. Mais c'est rarement le cas, et une maison est une maison, pas vrai ?

– Ouais, mais la loi de Murphy est la loi de Murphy. Aussi, lorsque nous ferons valider le scénario par le Red Team, n'oublions pas de mettre quelques portes en acier à l'intérieur – quelque chose qu'ils devront faire exploser. »

Le commandant du DevGru acquiesça d'un signe de tête. « Bonne idée. » Il jeta un coup d'œil au capitaine de frégate. « Quand les hommes arrivent-ils ?

– Demain. J'ai légèrement modifié l'organisation : 6-Charlie et 1-Alpha serviront de groupe d'assaut, avec 5-Charlie et 3-Bravo en soutien. Vous voulez organiser une visite ?

– Non, répondit Maurer. Pas de visite. Et certainement pas en plein jour. Ils dormiront ici, mais nous simulerons l'opération depuis Fort Campbell. Ils voleront pendant quatre-vingt-dix minutes, histoire de les bousculer un peu, puis ils arriveront par le nord, comme ce sera le cas dans la réalité.

– Quand leur dirons-nous ?, interrogea Loeser.

– Lorsque nous serons en vol, répondit Maurer. Lorsque nous aurons traversé la frontière pakistanaise. Au cours de l'approche, pas avant. Je ne veux pas qu'ils soient déstabilisés. Je veux qu'ils pensent qu'il s'agit d'une mission de capture/neutralisation comme les autres.

– Ce n'est pourtant pas le cas.

– Ça l'est, mais en même temps ça ne l'est pas. Je ne veux pas qu'ils cogitent là-dessus trop longtemps. Je veux qu'ils restent aux aguets. Je veux qu'ils soient concentrés sur ce qu'ils auront à faire, pas sur l'homme qu'ils devront tuer. Peut-être qu'il ne sera même pas là. D'autre part, aucune décision n'a encore été prise. L'amiral nous transmet ses informations en toute discrétion afin que nous puissions être prêts et réduire les effets de la loi de Murphy à leur minimum.

– Vous pensez que POTUS donnera le feu vert ?

– L'amiral pense que les probabilités sont de 60-40 %, ou peut-être même de 70-30 % en défaveur d'un assaut.

– Qu'en pense le directeur Mercaldi ?

– Vince ?, sourit Maurer en prononçant son nom. J'aime bien ce gars-là. Il m'a demandé de l'appeler Vince quand je l'ai rencontré avec l'amiral il y a dix jours. Il m'a dit : « Tom, vous me laissez m'occuper de tout ce qui est politique. Contentez-vous de vous montrer avec toutes ces breloques que vous portez sur la poitrine, de dire la vérité et de montrer à POTUS de quoi sont faits les SEALs. Montrez-lui ce que vous savez faire de mieux – tout ce cérémonial *hoo-yah.* Alors, je vous obtiendrai votre feu vert. Vous pourrez ainsi lancer l'opération afin que j'en retire tout le bénéfice. » Il a vraiment chantonné *hoo-yah,* comme s'il s'agissait d'une putain de corne de brume.

– Une corne de brume ?, sourit Loeser.

– Affirmatif. Je ne sais pas où il est allé pêcher cette idée.

– Mais, vous l'avez cru ? Après tout, c'est un politicien.

– Ouais, c'est un politicien. Mais il est… différent. Les politiciens n'hésitent pas à vous mentir en vous regardant droit dans les yeux. Ce gars-là ? Je dois vous dire, Dave, que j'ai cru en ce qu'il disait.

– Ce serait bien la première fois.

– En effet. » Maurer se tourna vers le nord. « Allons voir de l'autre côté – dans le champ au sud du compound. L'amiral aimerait savoir

où placer la défense en boîte sur ce côté pour le ventilo de la deuxième vague. Il prétend qu'il a déjà quelqu'un sur place pour nous installer des balises.

– Un service de première classe de la part de la CIA. » Loeser suivit son commandant sur le sentier. « Quel est le programme ?

– Il y a une réunion avec POTUS et le personnel du Conseil de sécurité nationale le 19 avril. Je dois y participer.

– Dans la cage avec les lions ?

– Si vous entendez par là qu'il faudra faire tout un show, oui.

– Aurons-nous le feu vert, le 19 avril ?

– Nous verrons. Si Vince apporte ce qu'il a dit qu'il apporterait, alors sans doute.

– Incroyable. » Loeser secoua la tête, incrédule. « Un politicien qui tiendrait parole ?… »

34

Bureau ovale, Maison Blanche
19 avril 2011, 16h30 (heure locale)

La secrétaire du directeur de cabinet du président frappa deux fois, puis passa sa tête dans l'embrasure de la porte : « M. le Président, le secrétaire d'État à la Défense est arrivé.

– Merci, Linda. » Le président se leva de son fauteuil, enfila sa veste et se regarda dans une glace pour s'assurer que sa cravate était bien droite. Il ramassa ensuite le porte-documents en cuir frappé du sceau présidentiel doré. Enfin, il tapota sa poche de chemise pour s'assurer qu'il y avait bien glissé un stylo. « Parfait, allons-y. »

Elle lui tint la porte. Il pivota sur la gauche, parcourut les 5 mètres qui le séparaient de la porte du Bureau ovale, et attendit qu'elle l'ouvre. Il entra dans la vaste pièce et rejoignit Richard Hansen.

« Rich, heureux de vous revoir.

– Moi aussi, M. le Président.

– Prêt ?

– Impatient, M. le Président.

– Alors, nous ferions mieux de nous y mettre. » Le président, suivi par le SecDef et deux membres des services secrets. Ils se frayèrent un chemin dans l'aile ouest, s'arrêtant momentanément lorsqu'un assistant présidentiel interpella le président pour dix secondes de conversation chuchotée, puis poursuivant jusqu'à l'escalier menant plus bas au Centre d'opérations des services secrets. Ils tournèrent à gauche, puis à droite, et encore à gauche. Un agent des services secrets ouvrit la porte au président lorsqu'ils atteignirent la salle de crise. Le président entra.

Il balaya l'assistance du regard, sourit et lança un « Bonjour » général avant de sourire largement au chœur de réponses qui suivit. Puis le sourire s'évanouit. « Mettons-nous au travail », annonça-t-il en prenant place en bout de table.

« M. le Président. » Vince Mercaldi se leva, avança vers le centre de la table de conférence et se posta derrière un grand capitaine de vaisseau.

« J'aimerais vous présenter le capitaine de vaisseau Tom Maurer. Le capitaine de vaisseau Tom Maurer est l'officier commandant le DevGru, l'unité choisie par l'amiral Bolin pour accomplir la mission baptisée « opération Neptune Spear ». L'opération sera effectuée par des Navy SEALs, des Rangers, ainsi que par la Task Force 160, l'unité d'hélicoptères de l'armée pour les opérations spéciales, avec des renforts de la Delta Force et d'autres unités militaires. Tous dépendent du JSOC. Cependant, pour des raisons légales, ils seront détachés auprès de la CIA pour la durée de la mission et affectés dans notre Division des Activités spéciales. »

Vince s'arrêta, prit une bouteille d'eau, l'ouvrit et en but une gorgée. « Ceci a été discuté et arrangé entre la CIA et le Pentagone », reprit-il avant de regarder le secrétaire d'État à la Défense. « Il n'y a aucune faille législative, n'est-ce pas, Rich ?

– C'est exact.

– J'ai demandé au capitaine de vaisseau Maurer de venir ici afin de vous décrire la mission étape par étape, M. le Président. Nous pensons qu'une fois que vous aurez vu de quelle manière cela sera accompli, vous ne réaliserez pas seulement que l'opération est réalisable, mais surtout qu'elle peut être réalisée en douceur et en sécurité. Après cela, l'analyste de la CIA au sein du Groupe Ben Laden, que vous connaissez sous le nom de George S. Nupkins et que nous appelons Spike, vous présentera un récapitulatif de l'affaire. »

Le directeur de la CIA fixa le président sans obtenir rien d'autre qu'un visage impassible. Il poursuivit sans se laisser déstabiliser. « Ainsi, capitaine de vaisseau Maurer, si vous voulez bien commencer ? »

Vince retourna s'asseoir. Tom Maurer, qui mesurait 1,93 mètre pieds nus, dominait la pièce. Il baissa les yeux vers le président, assis au bout de la table. « M. le Président, si vous voulez bien me permettre… » Maurer fit signe à un jeune engagé SEAL dont l'uniforme arborait trois rangées de rubans surmontés par une Bronze Star avec le « V » de « valeur au combat » et deux Purple Hearts. Ce dernier s'avança vers le président en poussant une table à roulettes couverte d'un tissu vert.

Maurer retira le tissu pour dévoiler un modèle réduit du compound des Khan et de leur voisinage, ainsi que trois modèles réduits d'hélicoptères : deux MH60-J Black Hawk et un Chinook MH 46 Opérations spéciales.

« Tout d'abord, M. le Président, j'aimerais préciser que cette mission n'a rien de particulier. Je la qualifierais même de « mission à risques réduits ». Mes hommes ont effectué près de 2 000 opérations similaires au cours de la seule année dernière. En fait, chaque nuit,

nous conduisons simultanément une bonne dizaine d'opérations de capture/neutralisation de cibles de haute valeur. Aussi, pour nous, cette opération n'est-elle guère qu'une opération nocturne de plus. »

Maurer resta silencieux quelques instants pour balayer l'assistance du regard tandis que ses mots faisaient leur chemin dans les esprits. Il fut heureux de voir l'analyste Spike lui adresser un sourire et un léger signe de tête.

Maurer saisit l'un des Black Hawk. « Nous arriverons par le nord, après avoir effectué un crochet sur notre plan de vol, puis nous nous poserons là. » Maurer manipula le modèle réduit de manière à ce qu'il repose sur le toit du bâtiment principal. « Il s'agit d'hélicoptères furtifs, M. le Président. Nous pouvons masquer leur signature afin qu'ils ressemblent plutôt à un essaim d'oiseaux qu'à un appareil pour un radar ennemi. En réalité, leur signature est si faible qu'il faudrait un radar dernier cri pour les repérer. Et les Pakistanais ne disposent pas de radar dernier cri.

» L'hélicoptère restera en stationnaire au-dessus du bâtiment principal. Six SEALs descendront en rappel sur le toit, puis sauteront sur la terrasse, 3 mètres plus bas, et feront irruption par les fenêtres et les portes dans la chambre à coucher – ici. » Maurer souleva le toit du bâtiment, révélant à la vue de tous une chambre à coucher – et trois figurines miniatures à l'intérieur.

» Pendant ce temps – Maurer prit le second Black Hawk des mains du jeune SEAL –, pendant ce temps, donc, le deuxième Black Hawk déposera huit SEAL et cinq Rangers dans la cour. » Il déposa l'hélicoptère dans la cour la plus éloignée. « Ils devront se frayer un passage à travers deux murs, puis ils se diviseront en deux groupes d'assaut. L'un d'eux entrera par la porte d'entrée du bâtiment principal, l'autre s'occupera de la maison d'hôtes. » Il releva les yeux. Le visage du président montrait qu'il était captivé. « Pendant ce même temps, les Rangers…

– Capitaine ?

Maurer s'interrompit au milieu de sa phrase et détourna son regard du président.

Dwayne Daley se passa la langue sur les lèvres. « Capitaine, comment pouvez-vous être si sûr que les Pakistanais ne vous verront pas et ne vous entendront pas ? Je sais d'expérien…

– Dwayne, l'interrompit Wes Bolin. Nous survolons Abbottabad depuis juillet dernier et les Pakistanais ne nous ont ni vus, ni entendus.

– Mais vous survolez la ville avec des Sentinel, insista le conseiller en contre-terrorisme. Ici, nous parlons d'hélicoptères, de trois hélicoptères.

– Dwayne. »

Le conseiller en contre-terrorisme se tourna vers la voix qui l'avait interpellé.

« M. le Président ?

– Laissez le capitaine finir, nous verrons les détails ensuite. »

Le silence s'instaura dans la pièce. Le président ramena son regard sur Maurer. « S'il vous plaît, poursuivez.

– Oui, M. le Président. » Maurer déplaça le Black Hawk. « Un élément des Rangers établira un périmètre de sécurité sur la route. Les autres assureront la sécurité à l'intérieur du compound. Vingt-cinq secondes après que le second groupe SEAL aura été déposé, l'hélicoptère de la seconde vague ira se poser dans le champ au sud du compound. » Maurer regarda le jeune SEAL positionner le MG-46 en modèle réduit au bon endroit. « Cet appareil transportera l'unité de commandement, des éléments du JMAU et du groupe SSE, une section de Rangers, ainsi qu'un Team d'assaut SEAL en réserve.

– Capitaine ?, intervint le directeur de cabinet de la Maison Blanche.

– Monsieur ?

– Cela fait beaucoup de jargon. Pourriez-vous m'expliquer en anglais ce que vous venez de dire ?

– Avec plaisir, Monsieur. Le JMAU est une équipe médicale. Ils peuvent effectuer des analyses médico-légales, identifier Ben Laden et recueillir des échantillons ADN de tous ceux qui seront présents dans le compound. Le groupe SSE est le groupe chargé de l'exploitation des sites sensibles en matière d'information. Nous les surnommons les "fétichistes". Ils vont récupérer tous les renseignements sur lesquels ils pourront mettre la main – disques durs, clés USB, calepins, notes, papiers, fonds de poche –, toutes sortes de choses qui peuvent fournir de formidables informations et constituer un véritable trésor pour les analystes. Les Rangers seront chargés de la sécurité. Et les SEALs seront gardés en réserve. »

Le directeur de cabinet sourit. « Merci pour votre traduction, capitaine. »

Le président désigna les six maisons voisines du compound. « Que se passera-t-il si des gens sortent de ces maisons à cause du bruit ? »

Vince Mercaldi prit la parole. « M. le Président, nous aurons un officier de la CIA parlant le pachtoun et habillé comme n'importe quel civil pakistanais qui accompagnera le groupe d'assaut. Il s'occupera des voisins les plus curieux. »

Le président pinça les lèvres. « Vous avez pensé à tout, Vince.

– Je l'espère bien, M. le Président, répondit le directeur de la CIA. L'amiral Bolin et le capitaine de vaisseau Maurer ont passé beaucoup de temps sur cette opération. Même si elle ne diffère pas en termes de tactique ou de méthode des milliers d'opérations qu'ils mènent chaque année, elle se caractérise, dirions-nous, par une signification particulière. Son résultat pourrait provoquer un changement majeur dans notre combat contre la terreur. C'est pour cette raison que nous devons nous assurer d'avoir tout prévu.

– C'est entendu », fit le président. Il se tourna vers la maquette. « Capitaine, poursuivez, je vous en prie.

– Bien sûr, M. le Président. » La main de Maurer se dirigea vers les deux Black Hawk miniatures. « La durée moyenne d'une intervention telle que celle-ci sur une cible de haute valeur est habituellement de trente minutes au sol. Il ne devrait pas en être autrement ici. Nous devrions avoir achevé notre progression à travers la maison six minutes après avoir touché le sol, dit-il. Le groupe SSE et le JMAU auront besoin d'une vingtaine de minutes de plus. Nous partirons alors avec nos prisonniers – ou leurs corps –, nous les chargerons dans le Chinook et nous repartirons à la maison. » Le jeune SEAL et lui soulevèrent les Black Hawk et le Chinook de la table, puis le jeune SEAL recula jusqu'à un angle de la pièce.

Le commandant du DevGru fixa POTUS. « Des questions, M. le Président ? »

Le président joignit les mains. « N'y a-t-il pas moyen d'arriver sur l'objectif sans avoir à survoler la ville ? » Il réfléchit. « Pourquoi ne pas se poser à l'extérieur d'Abbottabad et former un convoi pour entrer, frapper le compound, puis repartir jusqu'aux appareils ?

– Je suis heureux que vous ayez posé cette question, M. le Président. Dans le milieu des opérations spéciales, nous essayons de faire les choses au plus simple. Cela signifie que moins il y a d'étapes à franchir, plus grandes sont les chances de succès. Nous avons conçu cette opération en trois étapes : insertion, assaut et exploitation de site, extraction. Nous avons envisagé la solution du convoi – nous avons chargé un groupe d'en étudier les faiblesses. Et nous avons appris qu'avec un convoi, nous ajoutions deux étapes supplémentaires à la mission, des étapes qui comportaient de dangereuses inconnues.

– Des inconnues ?

– Des facteurs sur lesquels nous n'avons aucun contrôle. Or, le contrôle de la situation est primordial, M. le Président. Si nous devions former un convoi, nous devrions faire face à de multiples facteurs incontrôlables.

– Par exemple ?

– Des feux rouges. Une patrouille de police. Un checkpoint imprévu. Une crevaison. Une panne mécanique. Toutes sortes de possibilités. » Il regarda le président. « Trop d'occasions pour que la loi de Murphy ne s'en mêle, M. le Président. Nous avons repoussé cette option.

– Capitaine ? » Le conseiller à la sécurité nationale leva la main. « Quel sera le délai de réaction des forces pakistanaises, à votre avis ? Après tout, le compound se trouve à moins de 2 kilomètres de leur Académie militaire nationale ?

– Je vais répondre, intervint Wes Bolin. Il n'y a aucune force pakistanaise capable de monter un assaut terrestre qui soit mobilisable dans un rayon de 50 kilomètres. D'autre part, nous utiliserons des contremesures électroniques contre les installations radar pakistanaises à l'ouest et au nord. Leurs radars seront aveuglés, rendus sourds et muets. Nous avons déjà testé ces contremesures et elles fonctionnent. Le temps de réaction des troupes au sol sera au minimum d'une heure. L'aviation ne posera pas de problème.

– Mais si le pire se produit ?, insista Dwayne Daley en se mordant la lèvre. Le Pakistan n'est tout de même pas le tiers monde. Ils ont de bons équipements.

– Nous avons des moyens aériens dédiés en Afghanistan. Nous disposerons d'une couverture aérienne. Notre temps de réponse sera de dix minutes car les avions seront déjà en vol.

Bolin tourna les yeux vers le conseiller en contre-terrorisme. « C'est la base, Dwayne. Nous protégeons nos hommes. Nous prévoyons toutes les possibilités.

– Que se passera-t-il si nous perdons un Black Hawk ? Si l'un d'entre eux s'écrase ?, interrogea le président.

– Nous aurons le Chinook, répondit Bolin. Nous pourrons transférer tout le monde à bord pour l'exfiltration. Et nous ferons exploser le Black Hawk. L'équipage emporte avec lui les outils nécessaires pour détruire l'électronique. Et nous disposons d'explosifs pour détruire l'appareil en lui-même.

– Et s'il s'agissait du Chinook ? Vous auriez un appareil en réserve ?

– Nous nous en occuperons, M. le Président. Je peux avoir deux autres MH-47 positionnés sur la frontière afghane. Ajoutés à l'appui aérien, nous pourrons exfiltrer nos hommes quoi qu'il arrive.

– Parfait. » Le président fit une annotation sur son calepin. « Amiral, que se passera-t-il si nous capturons Ben Laden vivant plutôt que mort ? »

Bolin répondit par un haussement d'épaules. « C'est à vous de nous le dire, M. le Président. Nous ne sommes que la pointe de l'épée. Nous ne faisons pas de politique. Nous nous contentons d'exécuter les ordres.

– Vous l'avez bien briefé, Rich. » Le président adressa un clin d'œil au secrétaire d'État à la Défense. « Bonne réponse, amiral. »

Il reprit. « Et que ferons-nous si Ben Laden résiste et que vos hommes le tuent ? »

Bolin se tourna vers le directeur de la CIA. « Je crois que le directeur Mercaldi a une histoire intéressante à vous raconter », dit-il. « Au sujet de la mort de Che Guevara et des leçons qu'elle nous a enseignées. Je crois moi-même que c'est une histoire très intéressante au regard de notre situation actuelle. »

Bolin posa les yeux sur Vince. « M. le directeur ? »

35

Salle de crise, Maison Blanche, Washington
19 avril 2011, 17h45 (heure locale)

Le président baissa les yeux vers ses notes. « Tout cela était très instructif, Vince. Merci. Et je suis convaincu que ce que vous avez imaginé pour notre cible comme dernière demeure est une solution parfaite à ce qui aurait pu s'avérer être un problème épineux. »

Le visage du président affichait un soulagement certain. « Je dois dire que vous, ainsi que l'amiral Bolin et vous aussi, capitaine Maurer, vous avez fait une présentation très convaincante quant aux chances de réussite d'une opération héliportée. Vous avez pensé à ce qui pourrait déraper et vous avez apporté des réponses novatrices pour résoudre ces éventuelles défaillances. Après avoir écouté le capitaine Maurer, je n'ai aucun doute sur le fait que son équipe de SEALs, de pilotes, de Rangers ou d'autres spécialistes – y compris les maîtres-chiens, que je n'avais jamais imaginé devoir jouer un rôle dans un tel scénario – peut accomplir ce travail. »

Le président se désaltéra avec la bouteille d'eau placée devant lui, puis regarda le secrétaire d'État à la Défense et le président du Comité des chefs d'états-majors interarmées, assis l'un à côté de l'autre à la table de conférence.

« Rich, M. le président du Comité, je pense que vos hommes méritent toute notre gratitude, notre respect, et, bien sûr, nos meilleurs vœux de réussite pour votre succès. »

Le SecDef hocha respectueusement la tête dans la direction du président. Le président du Comité continua de regarder droit devant lui.

Le visage de Bolin trahissait la surprise autant que le plaisir. « Merci à *vous*, M. le Président. »

Le président laissa ses mots faire leur chemin, sans quitter Vince Mercaldi du regard.

C'est alors que le secrétaire d'État à la Défense Rich Hansen surprit l'esquisse d'un sourire sur le visage de Dwayne Daley. Instinctivement,

il sut ce qui allait se produire.

Et il n'y avait aucun moyen d'y échapper.

Car le président continua à parler. « Mais il y a un problème », commença-t-il. « Nous n'avons pas la certitude absolue qu'OBL se trouve dans ce compound. Et ce, au bout de… – il tendit neuf doigts – … neuf mois, Vince. *Neuf mois !* Nous n'avons pas la moindre preuve. Neuf mois. Et nous avons dépensé près d'un milliard de dollars. Mille millions ! Pour quel résultat ? Aucun. Aucun, Vince. »

Le silence enveloppa la pièce.

« Aucun résultat. » Le visage du président se ferma. « Pas le moindre début de preuve. » Il fixa le directeur de la CIA d'un œil froid. « Et vous voudriez que je décide d'un assaut aéroporté ? Que je viole l'espace aérien souverain d'un pays allié ? Que je viole les lois internationales ? Sans le début d'une preuve ? C'est bien cela, Vince ? C'est cela ? »

Ce fut Spike qui se leva. Il mesurait un peu plus de 1,80 mètre, ce qui lui donnait la silhouette d'un Falstaff[1] malgré son aspect négligé. « M. le Président », dit-il d'une voix grave, assurée et étonnamment agressive. « Avec tout le respect que je vous dois, M. le Président, vous vous trompez. »

On aurait pu entendre une épingle tomber sur la moquette.

« Quoi ? » Le visage du président s'empourpra sous l'effet de la colère.

« J'ai traqué cet homme pendant près de vingt ans, continua Spike. Je l'ai déjà eu trois fois dans ma ligne de mire. Une fois à Khartoum au début des années 1990, quand personne, à part moi et quelques autres cinglés – comme on nous surnommait à l'époque –, ne pensait que c'était un homme dangereux. Une fois à Kandahar en 1998, quand la Maison Blanche était réticente à lancer l'opération Rhino alors même que nous avions eu la confirmation de sa présence et qu'il venait de lancer une fatwa contre les États-Unis. Et une fois encore à Tora Bora, quand la Maison Blanche aussi bien que le Pentagone nous ont refusé les moyens nécessaires pour neutraliser cet assassin. »

Spike reprit son souffle. « Oui, M. le Président, vous pourriez – vous l'avez d'ailleurs fait lors de notre dernière réunion –, vous pourriez dire que les preuves de la présence d'OBL à Abbottabad sont "circonstancielles". Pour ma part, je préfère dire que les preuves sont empiriques. Car il y a une différence. "Empirique" signifie que la preuve est basée sur l'observation et/ou l'expérience. C'est ce que nous

1. Personnage créé par Shakespeare. Grand et corpulent, ruiné et ivrogne, son allure et ses manières gardent quelques traces de son ancienne grandeur.

avons fait depuis le mois d'août dernier. Observer et comparer tout ce que nous apprenions avec ce que nous savions déjà sur OBL. En d'autres mots, nous avons obtenu des preuves empiriques. Et, prises dans leur ensemble, elles sont incroyablement, prodigieusement et sans aucun doute concluantes.

» OBL nous combat de manière asymétrique : nous faisons appel à une technologie de dernier cri ; il transmet ses instructions de vive voix par l'intermédiaire de ses fidèles messagers. Nous utilisons des appareils d'écoute ; il monte le volume de sa chaîne hi-fi ou de sa télévision. Nous estimons avoir besoin d'une confirmation visuelle ; il reste cloîtré. Alors, que puis-je faire pour contrer cette asymétrie ? J'observe son monde. J'étudie la nourriture qu'il mange – de la nourriture arabe dans une maison censée être occupée par des Pakistanais, des Pachtounes. J'observe les occupants de la maison : deux hommes dont nous savons avec certitude – *avec certitude* – qu'ils sont les messagers en lesquels OBL a le plus confiance. J'observe la manière dont la maison a été construite. C'est une maison construite pour soustraire un homme de grande taille – 1,93 mètre – au regard des autres. Comment puis-je le savoir ? À cause des fenêtres opaques ou du mur de plus de 2 mètres de haut qui protège la terrasse, pour vous donner deux exemples. Mais j'observe aussi le tout dans son ensemble. Des caméras de surveillance sur les murs extérieurs. Du barbelé au sommet des murs d'enceinte, qui sont pour certains hauts de plus de 5 mètres. Aucun fil qui n'entre dans le compound, pas de matériel de réception satellite, pas de téléphone, pas de boîte aux lettres, pas de ramassage des ordures, jamais aucune livraison. » Il fit une pause. « Jamais de visiteurs. Jamais. »

Spike reprit son souffle. « Aussi, M. le Président, la question est de savoir qui peut vivre ainsi ? »

Le président resta muet.

L'analyste balaya l'assistance du regard. « Quelqu'un a une idée ? Qui peut vivre ainsi ? »

Le directeur de cabinet se lança. « Eh bien, un reclus ou un fugitif sont des choix évidents.

– Oui, Monsieur, fit Spike. Un reclus ou un fugitif. À cette différence près que ce reclus a deux familles vivant avec lui. Cinq enfants. Trois femmes. Deux voitures. Ce sont les familles qui font les courses, nettoient la maison et égorgent les moutons. Oh, et les autres hommes ? Ils sont armés. En tout cas, l'un d'entre eux au moins l'est, puisque nous avons vu l'arme. »

Il fit une pause. « Alors, un reclus ou un fugitif, Monsieur ? »

« Un fugitif reclus, peut-être ? » Le directeur de cabinet haussa les épaules en réaction aux rires étouffés que sa réponse avait provoqués.

« Bien vu, rétorqua Spike. C'est exactement ce que je pense. Et, en toute logique, qui pourrait être ce fugitif reclus vivant sous le même toit que les deux individus auxquels Oussama Ben Laden se fie le plus au monde ? »

L'analyste se tourna vers le président. « M. le Président, je vais être honnête avec vous. Il ne fait aucun doute dans mon esprit qu'il y a 76, 77 % de probabilités qu'OBL soit dans cette maison. Ni 100 %, ni 90 %, ni même 80 %. Mais dans le monde réel, dans *mon* monde réel, cela représente une probabilité suffisante pour justifier une action.

– C'est audacieux, répondit le président après un moment de silence. Ce que vous voulez faire est très risqué.

– M. le Président, reprit Spike, vous pourrez mettre ce que je vais dire sur le compte de mes racines irlandaises, mais cela fait trop longtemps que toutes nos décisions politiques dans des situations telles que celle-ci ont été prises en se basant sur l'aversion au risque plutôt que sur l'action. Nous aurions pu tuer OBL à Khartoum. Comme l'un de nos agents de la CIA l'a résumé à l'époque, cela nous aurait coûté le prix d'une balle à 10 cents et nous aurait évité le 11-Septembre. L'administration qui était alors en place n'a pas souhaité agir afin de ne pas prendre le risque d'offenser les Soudanais. Pour quelle raison ? Parce qu'il y avait tout ce pétrole au Soudan. » Il fit une pause. « Pétrole que les Chinois sont actuellement en train de s'accaparer. Nous avons eu une deuxième chance en 1998 : Kandahar. Mais cette fois encore, nous n'avons pas bougé. L'administration Clinton jugeait cela trop risqué. »

L'analyste planta son regard dans celui du président. « Ben Laden est là, M. le Président. Toutes les preuves empiriques sont là pour nous l'indiquer. Et si vous ne saisissez pas cette occasion, il s'écoulera peut-être encore dix années avant que nous n'ayons une nouvelle chance. Combien d'Américains pourra-t-il tuer au cours de ces dix années ? » Les yeux de Spike flamboyèrent. « Vous ne pouvez pas laisser passer cette opportunité, M. le Président. Ce serait…

– Ce serait quoi ? », l'interrompit brusquement le président. Il le regarda droit dans les yeux, le mettant au défi de poursuivre.

Spike ne se laissa pas intimider. *Attaque, attaque, attaque.* « Ce serait mal, M. le Président. Ce serait mal. Tant d'un point de vue moral que politique. Et d'un point de vue stratégique, ce serait une mauvaise chose que de ne pas agir maintenant. Ce n'est peut-être pas la décision politique la plus sûre à prendre, mais, avec tout le respect

que je vous dois, la politique ne peut pas tout résoudre. »

Le président retint sa respiration, comme s'il était sur le point de parler.

Mais Spike reprit la parole avant qu'il en ait eu le temps.

« M. le Président, il est temps. Vous devez tracer la ligne dans le sable. Pour vous-même, pour le pays, pour l'avenir. Car, si vous ne le faites pas, cela reviendra vous hanter. »

Le président demeura silencieux pendant une trentaine de secondes.

« Si *vous* vous trompez, Spike, dit-il enfin, cette administration sera gravement décrédibilisée aux yeux du monde entier. »

Spike savait que ce n'était pas l'administration dont se souciait le président. Mais, pour la première fois de la journée, il tint sa langue. « Ce ne sera pas le cas, répondit-il avec diplomatie. Il est là, M. le Président. Il est là. S'il y a une chose que je sais en ce monde, c'est qu'il est là. »

Le président ne répondit pas. Il resta assis, immobile, les mains croisées devant lui, le regard perdu dans le vide.

Finalement, il reprit la parole en s'adressant à Wes Bolin. « Amiral, vous avez mon accord provisoire – je répète, provisoire – pour poursuivre avec l'opération Neptune Spear. »

Puis il regarda Vince Mercaldi.

« M. le directeur, je veux que vous et Spike m'adressiez un briefing complet d'ici une semaine, précisément.

– Oui, M. le Président.

– Après quoi je signerai, ou je ne signerai pas… l'ordre d'exécution. » Il fixa Vince Mercaldi. « M. le directeur, rappelez-vous que c'est moi, et moi seul, qui pourrai sanctionner cette opération.

– C'est bien compris, M. le Président.

– Je l'espère. » Le président referma son porte-documents d'un geste sec. « Alors, ce sera tout. » Il se leva. « Merci, merci à tous pour le travail fourni. »

Il tourna les yeux vers Spike. « Et merci de m'avoir fait part de vos profondes convictions. Vous m'avez donné largement de quoi réfléchir.

– Je vous en prie, M. le Président.

– Et bonne chance à tous, nous en aurons besoin. » POTUS pivota et quitta la salle de crise, le secrétaire d'État à la Défense et le président du Comité dans son sillage.

Le directeur de cabinet, le conseiller à la sécurité nationale Don Sorken et Dwayne Daley les suivirent, leurs visages sombres reflétant la colère et la défaite.

Wes Bolin entendit la voix de Sorken implorer : « Mais, M. le Président », tandis que la porte se refermait derrière eux.

Personne ne dit rien pendant les dix secondes qui suivirent.

Puis « Oh, Dieu de miséricorde ! », soupira Vince Mercaldi en se laissant aller dans son fauteuil.

Tom Maurer, une lueur d'inquiétude dans les yeux, regarda le directeur de la CIA. Sa chemise portait des marques de transpiration. « Vous allez bien, M. le directeur ?

– Appelez-moi Vince », lâcha Vince. Il essuya les gouttes de sueur sur son visage et sa nuque avec un mouchoir froissé. « Je ne sais pas pour vous, les gars, mais moi je m'avalerais bien une boisson forte.

– Oh, Vince, renchérit Wes Bolin, moi je m'en avalerais bien plusieurs.

– Semper Fi[1], amiral, pareil pour moi », enchaîna Spike. Il fit un geste du pouce en direction de Vince. « Mais c'est lui qui devrait payer la tournée. »

1. *Semper fidelis* (Toujours fidèle) : devise du corps des Marines.

36

Ambassade des États-Unis, Islamabad, Pakistan
21 avril 2011, 16h03 (heure locale)

« Geoff, un appel pour vous. Langley.

– Merci, Courtney. » Geoffrey Woodward – un pseudo – était chef de poste de la CIA à Islamabad, un chef de poste assiégé. L'endroit n'était pas idéal. Les talibans et le réseau Haqqani avaient mis sa tête à prix. Al-Qaida avait fait de même. Ses relations avec l'ISI, les services de renseignement bipolaires du Pakistan, n'étaient pas des plus cordiales et, récemment, elles étaient même devenues hostiles.

Deux semaines plus tôt, le directeur général de l'ISI, Ahmad Shuja Pasha, avait ordonné à Woodward d'informer l'ISI à l'avance chaque fois qu'un de ses hommes envisagerait de s'aventurer au-delà des limites des villes – Islamabad, Lahore, Peshawar et Karachi – dans lesquelles ils étaient stationnés. Tout cela était lié à l'affaire Ty Weaver, dont l'ISI faisait toujours ses choux gras.

Woodward avait souri et répondu de manière évasive. Oh, ouais, il allait obéir, bien sûr.

Une autre exigence ridicule était qu'il identifie tous les personnels de la CIA au Pakistan ainsi que leurs agents.

En outre, ces mauvaises relations avec l'ISI n'étaient que l'un des fronts sur lesquels Woodward devait se battre. L'autre guerre l'opposait à un patron imbu de lui-même, l'ambassadeur américain Cletus Winthrop Hampshire IV. Cletus venait des beaux quartiers de Washington, où l'on pensait que l'art de la diplomatie consistait à parler, sans que les résultats importent véritablement. Et il valait mieux ne pas insister sur le fait qu'il se mêlait également de l'agressive campagne des drones de la CIA au Waziristan en se rangeant du côté des Pakistanais. Pour Cletus, tuer des terroristes n'était pas diplomatique et de ce fait, comme l'ambassadeur aimait à le dire, la chose était « à éviter ».

Grand, les cheveux prématurément gris, barbu, Woodward était chef de poste depuis neuf mois seulement. Le véritable nom et

l'adresse de son prédécesseur avaient été imprimés dans toute la presse pakistanaise, aux bons soins de l'ISI, car l'Américain avait réussi à implanter un réseau d'agents pakistanais au nez et à la barbe de l'ISI. Langley n'avait pas souhaité que cela se reproduise : Woodward s'était donc présenté à l'ambassade avec un passeport diplomatique dans lequel la seule donnée exacte était son prénom. Il était arrivé début octobre, juste à temps pour coordonner l'installation du camp de base Walhalla. Entre l'opération d'Abbottabad, l'affaire Ty Weaver et le double jeu de l'ISI, il avait été fort occupé.

Il prit la communication. « Woodward.

– Geoff, c'est Dick Hallett.

– Hé, ça fait du bien de t'entendre. Qu'est-ce qui se passe au GBL ?

– Nous sommes plus occupés qu'un unijambiste chargé de distribuer des coups de pied au cul. Écoute, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour toi.

– Va droit au but. » Woodward entendit le rire jovial et se mit à sourire lui-même.

« La bonne nouvelle, c'est que nous sommes sur le point de démanteler le Walhalla, alors, s'il te plaît, prépare-toi et ramenons les gars au pays.

– Je vais m'en occuper. » Woodward attendit un instant. « Et la mauvaise nouvelle ?

– Nous sommes sur le point de démanteler le Walhalla, alors, s'il te plaît, prépare-toi et ramenons les gars au pays.

– Très drôle. Quel est le calendrier ?

– Ça, c'est la vraie mauvaise nouvelle. Je n'en sais rien. Mais commence à te préparer dès maintenant car nous pourrions être amenés à fermer et à les exfiltrer en moins de vingt-quatre heures.

– Waouh. » Woodward soupira. « Nous avons une tonne d'équipement là-bas. Ça va être l'enfer pour déménager tout ça. L'ISI nous surveille, tu sais.

– Affirmatif. Mais le calendrier n'est pas de mon ressort. Ça vient d'en haut.

– Compris. Woodward réfléchissait déjà à toute vitesse, cherchant à voir de quelle façon il pourrait rapatrier pour plusieurs millions de dollars d'équipement de surveillance dans l'ambassade sans que les Pakistanais ou l'ambassadeur s'en rendent compte. « Quoi d'autre ?

– Tu en veux encore ? Tu veux une indigestion de punitions ? Combien de migraines veux-tu gérer à la fois ?

– Celle-ci me suffira, crois-moi.

– Alors, j'en ai fini avec toi, conclut Hallett. Merci, Geoff, il faut

que je file.

– Prends soin de toi, Dick. Et bois un Hendrick à ma santé au Charley's. » Le Charley's était un restaurant situé à l'angle de Chain Bridge Road et d'Old Dominion Drive, à cinq minutes du siège. Il opérait sous un autre nom aujourd'hui, mais les vétérans de la CIA l'appelaient toujours le Charley's. Il offrait une carte intéressante, de bons vins, et les barmen y préparaient de formidables Martini Hendrick frappés.

Hallett laissa échapper un petit rire. « Pas de problème. J'en boirai même deux.

– Ouais, profites-en.

– Fais gaffe à toi. On se reparle bientôt. »

La communication fut coupée. Woodward se leva, lissa son pantalon et se dirigea vers la salle de transmission. Il fallait qu'il contacte Abbottabad par message flash au plus vite.

37

180 kilomètres au nord-est de Fort Campbell
24 avril 2011, 0h27 (heure locale)

Il faisait suffisamment sombre dans l'hélico pour que les appareils de vision nocturne soient abaissés sur les visages. Et la carlingue était remplie. On y trouvait les SEALs de 6-Charlie, cinq Rangers, le maître-chien et son animal ainsi que le chef de soute, tous équipés de pied en cap.

Ils étaient en vol depuis cinquante-sept minutes, ballottés par les manœuvres des pilotes du Night Stalker qui viraient au gré des méandres du trajet qui amènerait les SEALs et les Rangers sur leur objectif dans plus ou moins trente secondes. Cette nuit-là se déroulait le troisième JRX[1] pour les SEALs et les équipages de la Task Force 160 qui avaient décollé de Fort Campbell, leur base, pour parcourir les 250 kilomètres les séparant de Fort Knox, là où se situait l'objectif.

La cible de ce soir s'appelait « Muhammed Maulavi », nom de code Tombstone, une cible de haute valeur qui avait été décrite par le commandant du Red Squadron, Dave Loeser, au briefing d'avant bataille, comme un important chef du réseau Haqqani. M2, comme l'avait surnommé Loeser, serait personnifié, ainsi que sa famille et ses gardes du corps, par des mannequins taille réelle habillés en costumes pachtouns et placés à des endroits stratégiques de la maison. Les mannequins portant des armes pouvaient être considérés comme hostiles et être abattus. Pas les autres.

La distance de vol entre la base du 160e, à Fort Campbell, sur la frontière entre le Kentucky et le Tennessee, et Fort Knox, situé près de la frontière de l'Indiana, était très exactement de 262 kilomètres. Mais elle nécessitait quatre-vingt-dix minutes de temps de vol car les appareils ne suivaient pas un cap rectiligne. Ils suivaient plutôt les contours du terrain, à basse altitude. Les SEALs et les Rangers ne le savaient pas, mais cette distance de vol entre Fort Campbell et

1. *Joint Readiness Exercise* (Exercice d'aguerrissement conjoint).

Fort Knox était égale à la distance entre Jalalabad, en Afghanistan, et Abbottabad, au Pakistan. Ce qui était précisément la raison pour laquelle Wes Bolin et Tom Maurer avaient choisi les deux sites pour le JRX et ordonné que le 160e prenne un cap sinueux pour que ce vol, même si les pilotes l'ignoraient également, ressemble au circuit qu'ils suivraient pour leur véritable mission.

Pour Troy, Padre, Jacko, Cajun, Heron et Rangemaster, cependant, ce n'était qu'une soirée de travail comme une autre. Cette phase de l'entraînement était surtout destinée aux équipages. Voler en formation, sans lumière, en suivant de complexes manœuvres évasives et en faisant en sorte que les deux Black Hawk arrivent sur leurs objectifs en même temps, à plus ou moins trente secondes de l'heure H, avec le Chinook MH-47G se posant précisément vingt-cinq secondes plus tard, tout cela nécessitait précision, confiance et, par-dessus tout, de la pratique.

Raison pour laquelle la force d'assaut de trois hélicoptères, l'hélicoptère de SEALs et de Rangers qui serait tenu en réserve, ainsi que la troisième équipe chargée de positionner la FAARP à moins de trente-cinq minutes de temps de vol de l'objectif, s'entraîneraient à pratiquer l'infiltration, l'assaut et l'exfiltration en temps réel, encore et encore. Jusqu'à ce que tout se déroule à la perfection et en douceur. Jusqu'à ce que les équipages puissent voler en tenant compte de la charge qu'ils embarquaient, à maximiser leur vitesse et leur furtivité tout en restant suffisamment éloignés les uns des autres pour ne pas afficher une trop grande signature radar, et jusqu'à ce que tout l'élément d'assaut aéroporté, le cordon de sécurité, l'unité de commandement, le JMAU et le groupe SSE puissent être déposés exactement là où ils devaient être déposés en s'assurant que la loi de Murphy reste en dehors de tout cela.

Ah, oui, il leur fallait aussi accomplir tout cela à la seconde près, loi de Murphy ou pas.

L'élément le plus décisif était la charge embarquée. La manière dont la charge était équilibrée était absolument essentielle pour que l'hélicoptère puisse fonctionner aux limites de ses capacités. Le pilotage au cordeau était une chose que les pilotes de la Task Force 160 faisaient mieux que quiconque. Et si la situation l'exigeait, ils pouvaient piloter leurs machines malgré un chargement déséquilibré. Ils préféraient cependant l'éviter quand cela était possible, afin de faciliter les choses.

Tous les appareils de la force d'assaut étaient équipés d'avionique et de radars multimodes qui leur permettaient d'échapper à la détection.

Les Black Hawk – le modèle furtif top secret MH-60J – étaient spécialement configurés dans une version dont la cellule recouverte de matériel composite absorbait les ondes radar et dont les rotors disposaient d'un réducteur de bruit permettant d'abaisser le volume sonore de 46 %. S'ils arrivaient dans le sens du vent, personne ne pourrait les entendre avant qu'ils soient sur l'objectif. Le MH-47G n'était pas aussi silencieux, mais il était équipé d'une vaste panoplie de contremesures électroniques qui lui permettait d'opérer – et de survivre – dans les environnements les plus hostiles.

0h54

« Six minutes », annonça la voix du pilote dans les écouteurs de Rangemaster. Il était le SEAL le plus gradé dans l'hélicoptère Chalk One. En sa qualité de leader Chalk, il était connecté sur le réseau audio de l'appareil.

Il pivota, mit ses mains en porte-voix et hurla par-dessus le bruit des rotors et du vent : « Six minutes. Six minutes ! »

Les SEALs et les Rangers allumèrent leurs radios, s'assurèrent que les prises étaient bien branchées dans leurs casques de communication Peltor, puis enfilèrent leurs casques.

« Trois minutes ! » Dans le cockpit, le pilote baissa le manche sur 90 nœuds. Les yeux rivés sur l'horloge de bord, le copilote activa le PAIT, un système de transpondeur sécurisé passif, lequel alluma les balises lumineuses infrarouges qui délimitaient les zones de poser.

« Deux minutes ! » Les SEALs vérifièrent une dernière fois leurs armes, s'assurèrent que les chargeurs étaient bien remplis et les balles bien alignées, firent jouer la culasse et regardèrent si la sûreté était engagée. Ils ajustèrent leurs armes sur eux pour s'assurer qu'elles ne les gêneraient pas pendant l'aérocordage et palpèrent leur harnais de sécurité.

Certains d'entre eux sortirent des gants Outdoor Research, qui étaient assez épais pour descendre en rappel si la distance était inférieure à 15 mètres, et assez fins pour pouvoir tirer avec. D'autres se fichaient de se brûler les mains et se contentaient de gants Oakley, ou, dernière mode au sein de l'unité, de gants de mécanicien.

Les membres d'équipage, qui portaient également des optiques de vision nocturne, ajustèrent leurs harnais de sécurité, puis ils se placèrent près des portes ouvertes côté babord et tribord où se trouvaient les cordes de 9 mètres prêtes à être déployées. Lorsque les hélicoptères approcheraient de l'objectif et l'illuminerait de leur phare infrarouge,

ils déploieraient alors les épaisses cordes, se décaleraient aussitôt sur les côtés afin de ne pas entraver la sortie des SEALs, puis ils libéreraient les goupilles retenant les cordes afin de les laisser choir dans le vide.

Le Black Hawk se balançait et slalomait désormais en arrivant sur son objectif.

« Une minute ! », annonça la voix dans les oreilles de Rangemaster. Tout en effectuant le compte à rebours dans sa tête, il se libéra du système d'attache de l'appareil, enfila son casque audio Peltor et son casque balistique, puis abaissa ses lunettes de vision nocturne.

« Trente secondes ! », cria Rangemaster dans son micro. « Trente ! » Les Rangers se libérèrent à leur tour et s'écartèrent des portes tandis que l'hélicoptère décélérait rapidement. Les Rangers, ainsi que le maître-chien et son animal, ne descendraient pas en rappel, mais seraient déposés à l'intérieur de la cour se trouvant à l'ouest du compound. Deux des Rangers perceraient les murs tandis que les autres nettoieraient cette cour, assureraient la sécurité de l'hélicoptère et viendraient appuyer les SEALs si nécessaire. Le maître-chien s'occuperait des habitants qui tenteraient de fuir, ou de ceux qui voudraient jouer à cache-cache.

Dans le cockpit, le copilote hurla : « Cinquante nœuds ! » Le pilote distinguait à présent les lucioles infrarouges disposées en défense en boîte qui allaient lui permettre de s'aligner sur son objectif.

« Quarante nœuds ! » Il manœuvra l'hélicoptère.

« Trente nœuds ! », fit-il en arrivant sur une ligne de trois balises.

« Vingt nœuds ! » Parfait.

Il redressa sa machine, les yeux fixés sur un point dans le ciel.

La terre s'éloigna.

Le nez de l'hélicoptère se releva de 45 degrés.

L'appareil demeura en stationnaire. Immobile pour un instant.

Les cordes furent jetées dehors.

Le nez de l'hélicoptère retomba presque à l'horizontale.

« Go ! », hurla Rangemaster.

*

0:02. Lunettes de vision nocturnes abaissées, Troy se laissa glisser le long de la corde, suivi par Padre et Jacko.

0:03. Troy se laissa rouler par-dessus le rebord du toit.

0:04. Il atterrit sur la terrasse, 3 mètres plus bas.

Arme braquée. Sécurité ôtée.

0:06. Il balaya du regard l'espace devant lui et respira.

Derrière lui, un cri : « Oh, merde ! »

0:08. « Go ! » La main de Padre pressa son épaule, le poussa en avant.

0:10. Un coup de pied dans la porte. Elle s'abattit d'un coup.

Ils entrèrent dans la pièce sombre. La balayèrent du regard. L'inspectèrent.

Rien.

Vide ?

Vérification.

Quelque chose derrière le lit. Le haut d'un visage humain.

Un canon d'AK était visible. « Une arme ! »

Troy : trois coups de feu rapides.

En plein dans la cible.

Deux coups de grâce.

0:13. Cajun et Heron passèrent devant Troy et Padre. La main de Cajun se colla contre la porte donnant accès au couloir.

Troy vérifia le lit. L'homme hostile était mort. « Go. »

0:16. La porte donnant sur le couloir était ouverte.

Une cacophonie de voix retentit dans les écouteurs de Troy. « Une arme ! » « Un homme hostile à terre ! » « Clair ! » « À gauche ! » « Une arme ! »

0:21. Heron jeta un œil prudent. Il balaya le couloir du regard. « Deuxième étage, clair. »

En avant.

Balayage du regard et respiration.

Avance rapide.

Escaliers droit devant.

0:25. Merde.

Rangemaster : « Porte blindée ! »

Heron : « Je m'en occupe. »

Le canon de Troy balaya l'extrémité du couloir car il était chargé de la sécurité arrière. Aucune menace. Il rendit compte. « Couloir clair. »

Heron fixa des petites charges sur les charnières, sortit des amorces de son gilet et disposa les détonateurs avant de reculer en déroulant un fil.

6-Charlie se mit à l'abri dans la chambre à coucher.

Heron brancha la mise à feu.

Padre : « Mise à feu ! »

Heron activa la mise à feu. Une explosion et de la fumée. Du brouillard pour les lunettes de vision nocturne. Merde.

1:21. Rangemaster donna un coup de pied dans la porte.

Padre dans son micro : « 6-Charlie descend vers le niveau 1. »

Des explosions retentirent à l'extérieur du bâtiment cible tandis que 1-Alpha perçait les murs extérieurs et progressait pour nettoyer le bâtiment secondaire.

Rangemaster répéta son appel : « Je répète : 6-Charlie descend vers le niveau 1. »

Rangemaster se méfiait de la loi de Murphy au combat n° 8, celle qui stipulait : « Les tirs amis n'ont rien d'amical. »

1:59. Le premier étage disposait de deux portes dans le couloir. 6-Charlie se divisa. Cajun, Heron et Rangemaster partirent sur la gauche, Troy et Padre sur la droite. Il manquait un homme.

Troy : « Où est Jacko ? »

Rangemaster : « Jacko est à terre. »

2:49 : Troy inspecta les charnières. Ne put pas les voir. La porte s'ouvrait de l'intérieur.

2:52. Coup de pied. La serrure explosa.

Coup d'œil. Il entra. Se décala tout de suite à gauche. Regarda…

Padre : « Hostile à droite. » Trois rapides coups de feu.

Troy : « Ami à gauche. » La silhouette était celle d'une femme tenant un bébé.

Le groupe de SEALs 6-Charlie entendit l'indicatif Jackpot à la radio, l'indicatif du quartier-maître Danny Walker, qui conduisait le groupe d'assaut : « 1-Alpha. Nous pénétrons au rez-de-chaussée. Mise à feu ! »

Puis une explosion. Ils en ressentirent le souffle jusque dans les semelles de leurs bottes. Sans doute une charge explosive Spider.

La fumée et l'odeur de la cordite envahirent le premier étage. Génial.

Padre : « Menotte la femme. »

Troy : « Reçu. »

4:05. La voix de Jackpot retentit dans les oreillettes du groupe 6-Charlie. « Tombstone EKIA. Je répète : Tombstone EKIA. »

Cela ne signifiait pas pour autant que les SEALs devaient s'arrêter. Les hommes de 6-Charlie resteraient sur leurs gardes jusqu'à ce que chaque centimètre de la maison ait été fouillé, jusqu'à ce que le maître-chien ait tout inspecté pour s'assurer que personne ne s'était caché sous un faux plancher ou derrière une fausse cloison, jusqu'à ce que le JMAU ait prélevé des échantillons d'ADN, relevé des empreintes digitales et pris des photos numériques des prisonniers et des corps, et jusqu'à ce que les fétichistes aient collecté tous les indices susceptibles d'être récupérés.

29:42. Les hélicoptères revinrent de leur site secondaire, un site sécurisé prédéterminé situé à trois minutes de l'objectif. Ce soir-là, ils s'étaient posés et avaient attendu pendant la durée de l'opération. À d'autres moments, il pouvait leur arriver de rester en stationnaire. Tout dépendait des paramètres de la mission.

30:45. Les SEALs, les Rangers et le personnel de soutien, épuisés, remontèrent à bord des hélicoptères pour leur vol de retour de quatre-vingt-dix minutes sur Fort Campbell. La mission avait été menée en conditions réelles. Il y avait même eu un blessé. Jack Young, le quartier-maître exubérant, indicatif Jacko, s'était cassé la cheville en se laissant rouler du rebord du toit sur la terrasse et en ratant son atterrissage. C'était une fracture nette, qui guérirait parfaitement, mais il resterait hors jeu pendant deux mois.

La nuit de travail était encore loin d'être achevée. Une fois arrivés à Fort Campbell, toute la force d'assaut – les pilotes, les SEALs, les Rangers, ainsi que les éléments de commandement et d'investigation – devrait subir un briefing exhaustif. L'assaut avait été enregistré par une douzaine de caméras de vision nocturne. Les tactiques seraient évaluées et décortiquées, les techniques affinées. Le débriefing n'aurait rien de personnel, mais il pourrait être brutal. L'objectif, après tout, était d'atteindre la perfection : vitesse, surprise et action violente pour parvenir à la capture/neutralisation d'une cible de haute valeur, à l'exploitation du matériel sensible et à l'identification de tous les individus présents sur le site.

Mais c'était la phase de neutralisation qui constituait le cœur de l'intervention des SEALs. Car ils savaient tous au fond de leur cœur, comme Charlie Becker le savait, que certaines personnes sur terre ne méritaient rien d'autre que la mort.

38

Siège de la CIA, Langley, Virginie
26 avril 2011, 11h25 (heure locale)

– Quelles sont les dernières nouvelles d'Abbottabad ?, demanda Vince Mercaldi en se penchant sur son bureau pour fixer Stu Kapos et Dick Hallett.

– Rien de neuf, répondit Hallett. Les frères Khan sont toujours sur place. Le mystérieux locataire, pour autant qu'il y en ait un, est toujours là lui aussi. Les familles maintiennent le silence radio et la nourriture servie est toujours arabe plutôt que pakistanaise. »

Le directeur scruta Stu Kapos. « Alors, que fait-on ?

– En premier ? Nous démantelons le camp de base Walhalla. Aujourd'hui et demain. Quoi que POTUS décide, nous devons débarrasser le plancher avant que les Pakistanais ne remarquent quoi que ce soit. »

Vince acquiesça d'un signe de tête. « Allez-y.

– Ensuite, Wes Bolin souhaite que nous ayons un homme qui soit bilingue en pachtoun sur les lieux pendant l'opération. En vêtements civils. Il devra incarner un agent de l'ISI ou un flic. Juste au cas où des voisins se montreraient curieux.

– Bonne idée. J'aurais aimé que nous y pensions avant.

– En fait, intervint Hallett, nous y avons pensé. J'en ai discuté avec Larry Bailey, le SEAL que Wes a détaché au sein du Groupe Ben Laden la semaine dernière. Il était à la recherche d'un candidat.

– Et ?

– Et nous avons déjà quelqu'un. » Hallett vit le regard perplexe du directeur. « Charlie Becker. Cela nous permettra d'économiser un billet d'avion. »

Le directeur éclata de rire. « Formidable. » Il fixa le responsable du Groupe Ben Laden. « Est-ce qu'il a ses jambes avec lui ?

– Non. Elles sont dans son casier au Service clandestin national. Du moins, elles y étaient. Maintenant, elles sont en route pour Fort Campbell, car le paquet va partir ce soir. Les phases lunaires

déterminent la fenêtre de tir, et le dernier quartier de lune durera du 29 avril au 5 mai. Que l'ordre soit donné ou non. Wes souhaitait que le paquet soit livré avant que ne s'ouvre la fenêtre de tir. »

Le directeur se mordit la lèvre. « Vous avez envoyé quelqu'un que Charlie connaît ?

– Affirmatif. Paul Fedorko, son chef de section.

– Alors assurez-vous que notre homme fasse partie de l'équipe d'assaut pour livrer les jambes. De cette manière, Charlie Becker ne se fera pas tirer dessus. »

Hallett prit note dans son calepin. « Je m'en occupe.

– De toute manière, il faudra qu'il soit présent car nous aurons besoin d'au minimum un agent senior de la CIA sur les lieux. Après tout, sur le papier, c'est une opération JSOC sous contrôle de la CIA. »

Hallett regarda le directeur. « Ce sera tout ?

– Affirmatif, répondit Vince. Vous pouvez y aller. Je dois discuter avec Stu. »

Hallett glissa son calepin dans son porte-documents. « J'y vais, fit-il. Merci, patron. »

Vince attendit que la porte se referme derrière le chef du Groupe Ben Laden. « Stu, il se peut que nous ayons un problème.

– Un problème ?

– Toute l'opération pourrait tomber à l'eau.

– Tu n'es pas sérieux ?

– Je le suis. Et ça se joue à guichets fermés. Mais quelqu'un qui travaille à la Maison Blanche m'a appelé chez moi hier. Sur la ligne terrestre. L'homme était nerveux, très nerveux.

– Et alors ?

– Voici ce qu'il m'a dit. Le conseiller politique du président, celui qui a remplacé Axelrod, est en train de conduire un sondage secret, en le sous-traitant à l'extérieur afin de ne pas mouiller la Maison Blanche. L'une des questions serait : « Si un assaut militaire devait échouer et que des soldats américains y trouvaient la mort, qui jugeriez-vous le plus coupable ? »

Kapos devint livide. « Oh, merde.

– Alors, ne sois pas surpris si je reçois un coup de téléphone demain ou le surlendemain.

– Bolin est au courant ?

– Non. Il a suffisamment de sujets de préoccupation à l'esprit. Il fait partir le groupe ce soir. Trois ou quatre Globemaster vont décoller de Fort Campbell.

– J'espère qu'ils feront un bon voyage. » Le chef du Service national

clandestin fit craquer ses jointures. Le son fit grimacer Vince. « Désolé, patron. » Kapos soupira. « Tu vois POTUS aujourd'hui ?

– Non, j'ai demandé à le voir, mais il a décliné. Trop occupé, ont-ils dit. Il ne sera pas disponible demain non plus. A priori, il est en déplacement toute la journée. Chicago pour l'émission télévisée *Oprah Show*, puis New York – pour voir des politiques et lever des fonds. Ils veulent me voir avec Wes dans la salle de crise jeudi matin, à 11h30. » Il fixa le plafond. « Wes sera déjà parti. J'emmènerai Spike avec moi. Bon Dieu, arrête de faire ça ! » Il jeta un regard mauvais au conseiller à la sécurité nationale, qui avait encore fait craquer ses doigts. « Je pense qu'ils cherchent à nous mettre sur la touche.

– Pourquoi ?

– Tu veux vraiment savoir ce que j'en pense ? » Le directeur de la CIA lança un regard sombre à son espion en chef. « Je pense qu'ils attendent les résultats de leur putain de sondage. »

39

Abbottabad, Pakistan
27 avril 2011, 3 heures (heure locale)

Charlie Becker scrutait la route face au compound qu'il avait surnommé Ground Zero, tout en se déplaçant aussi vite qu'il le pouvait, ses bras et ses mains gantées faisant l'essentiel du travail. Les instructions étaient simples : une implantation des lucioles en défense en boîte alignée sur le centre du mur haut de 3 mètres qui bordait la cour ouest, celle où ils brûlaient les déchets. Puis cinq autres lucioles devaient être disposées en ligne droite dans le sens est-ouest, alignées sur l'extrémité sud du champ labouré qui se trouvait juste à l'est d'une villa au toit blanc récemment construite.

Charlie avait reçu le 28 avril comme date limite pour achever l'implantation des lucioles. Ensuite, il devait se préparer à être opérationnel à partir du 29 avril. Il avait du mal à contenir son excitation. Il ferait partie de l'opération – quelle qu'elle puisse être.

Il avait observé les lieux au cours des trois derniers jours, mais la lune avait été trop pleine. Cette nuit, le ciel était couvert et la pluie devait tomber à l'aube. Puis il ferait beau toute la journée, les 28 et 29 avril. Un temps idéal pour une opération.

Il avait achevé tout le travail préparatoire. Les piles avaient été insérées et les balises fixées sur leurs supports. Il n'avait pas besoin de les allumer. Les pilotes d'hélicoptères les déclencheraient au cours de leur approche car les balises seraient réglées sur leurs transpondeurs. Elles avaient été réglées sur une fréquence spécifique – 217,32 par exemple – et les pilotes n'auraient qu'à se brancher sur cette fréquence, à transmettre, et les balises seraient activées. Elles seraient visibles à plus de 750 mètres par les pilotes munis de leurs lunettes de vision nocturne. Au moment de leur départ, ceux-ci éteindraient les balises et, avec un peu de chance, elles disparaîtraient lors des prochains labours du champ.

Le fait que les sillons des deux champs courent perpendiculairement à l'objectif facilitait son travail et l'aiderait à disposer ses lucioles en

ligne droite. Son seul obstacle : il ne fallait pas qu'il laisse de traces.

Il résolut le problème en coupant deux planches de 90 centimètres de long sur 40 centimètres de large dans les rebuts de la boutique du charpentier. Après avoir installé la première sur le sol, il se traînerait dessus, placerait la seconde planche devant lui, ramperait encore sur un mètre, puis recommencerait le processus. La longueur de 90 centimètres lui permettrait de s'assurer que les balises seraient implantées régulièrement. Les planches lui permettraient en même temps de ne pas laisser de traces dans les sillons.

Charlie installa les trois premières balises Phénix à proximité du mur bas du compound rectangulaire situé de l'autre côté de la rue de Ground Zero. Il les planta dans le sol à 4,50 mètres de distance les unes des autres, puis revint sur la route, se traîna avec ses planches 5 mètres plus à l'est, se remit au niveau de la première balise, puis en planta deux autres. Vingt-huit minutes plus tard, il avait dessiné une parfaite défense en boîte. Il était maintenant temps de disposer le deuxième ensemble.

*

4h45

Épuisé, Charlie traversa la ligne d'arbres adjacente au mur haut de 3 mètres qui bordait le côté sud-ouest du compound, de manière à pouvoir ranger ses planches sur la caisse et à se propulser jusqu'à chez lui. Il avait commencé à pleuvoir et il était trempé jusqu'aux os. Il avait froid. Et il avait mal. Mal ? Il souffrait de partout, mais la souffrance faisait partie de sa vie. Il avait accepté cette idée quand il avait été blessé à Mogadiscio. Il l'avait acceptée quand il avait perdu ses jambes lors d'un attentat-suicide d'Al-Qaida en Irak, dans un tunnel à la sortie de Mahmudiya, en 2004. Merde, la souffrance faisait partie de sa description de poste. Et, comme n'importe quel autre opérateur d'élite, il n'avait jamais accepté que cela influe sur ses performances. La mission primait sur tout le reste. Elle était au cœur de l'idéal des Rangers.

Alors oui, il souffrait. Mais il était également revigoré. Plein d'énergie, comme pouvaient l'être les Rangers lorsqu'ils effectuaient leurs missions. Les Rangers comme Charlie savaient qu'il n'y avait que deux façons de rentrer dans leur foyer : soit en achevant la mission et en allumant un cigare, peut-être même en buvant un verre de single malt, soit en étant rapatrié dans un sac mortuaire.

Il communiquerait par transmission flash au Walhalla la bonne implantation des balises dès qu'il aurait regagné sa remise à Hassan Town. Mission accomplie. Prêt à passer à l'action.

Prêt à rentrer à la maison.

40

Salle de crise, Maison Blanche, Washington
28 avril 2011, 10h52 (heure locale)

« M. le Président, la fenêtre de tir idéale pour l'exécution de l'opération Neptune Spear se situe dans les prochaines vingt-quatre heures. Le groupe d'assaut est prépositionné à Jalalabad. Les conditions météo sont clémentes. C'est la nouvelle lune, la luminosité est donc très faible. Toutes les cibles sont réunies au même endroit, et nous pouvons disposer d'une couverture aérienne en appui sans que les Pakistanais s'aperçoivent de rien. » L'analyste de la CIA surnommé Spike scruta le visage de POTUS.

Et il n'apprécia pas particulièrement ce qu'il y lut. Les signes non verbaux du président n'évoquaient rien d'encourageant.

« Bien qu'il n'y ait pas eu d'identification visuelle, chaque preuve empirique indique la présence d'OBL sur les lieux. » L'analyste fixait le président. « Et c'est une chose que nous ne pourrons plus garantir longtemps. »

Vince Mercaldi jugea qu'il était temps de renchérir. « M. le Président, la fenêtre de tir ne restera pas ouverte longtemps. Elle se referme à grande vitesse. »

Le directeur de la CIA aurait aimé que Wesley Bolin soit avec lui ce matin. Mais l'amiral était parti. Il s'était envolé à l'aube pour Jalalabad. L'assaut était programmé pour 1 heure le 29 avril. La phase lunaire était idéale, les conditions météorologiques également : des nuages, précédant une vague de froid avec de la pluie. Des conditions parfaites pour une mission furtive au cœur du Pakistan.

Le président fronça les sourcils à l'attention du directeur de la CIA et de Spike. L'agenda public du président, diffusé par la Maison Blanche, indiquait au monde entier que le président serait briefé à 10h50 par le Conseil de sécurité nationale au sujet de la Libye en salle de crise.

Et, franchement, le président aurait préféré que ce soit le cas.

La Libye était une bonne chose. Tant son conseiller à la sécurité nationale que son conseiller en contre-terrorisme lui avaient assuré

que la Libye était une opération gagnant-gagnant pour les États-Unis et leur administration.

Bien sûr, avait affirmé Don Sorken, ils avaient commis quelques erreurs au regard de ce qui s'était passé en Tunisie, au Bahreïn et en Égypte. Oui, ils avaient ignoré quelques signaux en provenance du Yémen et n'avaient pas idéalement décrypté la situation sur le terrain à Tripoli. Mais le conseiller à la sécurité nationale avait insisté, avec Dwayne Daley, sur l'opportunité que la crise libyenne offrait à l'administration pour montrer combien les États-Unis comprenaient le Printemps arabe. Les États-Unis avaient conduit avec succès les premiers bombardements contre les défenses aériennes de Kadhafi et demain, le 29 avril, les représentants de 40 pays se retrouveraient à Londres pour coordonner leurs efforts contre le dictateur. Daley avait affirmé que tout serait terminé en moins de quelques semaines et que l'OTAN pourrait en récolter tout le bénéfice. Même si les États-Unis avaient fourni tous les drones et les moyens de renseignement par satellite. Il était maintenant temps, avait-il indiqué, de se retirer.

Oh, bien sûr, les défaitistes de la CIA avaient expliqué que la situation en Libye pourrait se détériorer ; que Kadhafi était parfaitement retranché et financé ; que la situation pourrait s'éterniser sur plusieurs mois sans qu'il y ait vraiment de vainqueur et que, de toute manière, personne ne savait qui étaient vraiment les rebelles, ce qu'ils voulaient, et quelles seraient leurs relations avec les États-Unis s'ils devaient l'emporter. Pire, la CIA avait recommandé une approche clandestine : ravitailler les rebelles en secret, leur fournir des renseignements et une assistance militaire à travers l'OTAN.

« Mais, d'un autre côté – et c'est un "mais" avec un "M" majuscule, M. le Président, avait insisté Dwayne auprès du président moins d'une heure auparavant, quels sont les résultats probants que vous a récemment fournis la CIA ? Ils ont quarante-trois mille employés, un budget d'une dizaine de milliards de dollars, et ils sont incapables d'apporter la preuve que Ben Laden vit à Abbottabad. Et maintenant, Vince Mercaldi, l'homme que vous avez nommé à la tête de la CIA, voudrait vous forcer la main pour lancer une opération sur Abbottabad ? Sans aucune preuve ? »

Abbottabad, Abbottabad, Abbottabad.

Le président était fatigué, écœuré d'entendre parler d'Abbottabad.

Et pourtant, Vince ne voulait parler de rien d'autre que d'Abbottabad et de Ben Laden. Une mission risquée. Une source d'embarras possible pour l'administration. Il n'y avait rien à gagner, à moins que Ben Laden ne soit bien là et exécuté.

Soixante-seize, soixante-dix-sept pour cent de chances qu'il soit là. C'était le chiffre que Spike avait donné. Il n'y avait aucune garantie non plus sur ce chiffre. Il pourrait tout aussi bien s'agir de cinquante pour cent, ou de zéro. C'était bien le problème. *Ils n'en savaient rien.*

Et le président était un homme qui aimait les garanties. Les choses sûres. Son mode d'action se nourrissait de certitudes. C'était ainsi qu'il avait mené campagne ; c'était ainsi qu'il avait bâti toute sa carrière politique. Créer un environnement favorable, construire une organisation, développer les bases de son soutien, en agissant sous le radar de tout le monde. En faisant en sorte que les choses soient dans le sac, puis en passant à l'action comme s'il s'agissait d'une surprise. Et si ces prérequis n'étaient pas satisfaits, en poursuivant sa route jusqu'à ce qu'ils le soient.

Sauf que dans le cas présent, il ne lui était pas possible de poursuivre sa route. Il fallait une décision. Oui ou non.

Vince réclamait une décision aujourd'hui. Le président pouvait le lire dans le regard de son directeur de la CIA. Et dans celui de Spike.

C'était Spike qui lui avait affirmé, en le regardant droit dans les yeux, que ce serait une faute morale, une faute politique et une faute stratégique de ne rien faire. La décision de ne pas intervenir à Abbottabad viendrait le hanter, avait dit l'analyste.

Ces paroles adressées au Chef du Monde libre étaient un défi. Ces paroles l'avaient poussé dans ses retranchements.

Car elles étaient absolument fondées, jugeait le président.

Raison pour laquelle il y avait ces questions dans les sondages qu'il avait commandités en toute discrétion à l'issue de cette réunion en salle de crise.

Ces sondages confidentiels – il y en avait deux – avaient été supervisés par son conseiller politique.

Première question : Serait-il tenu pour responsable si l'on découvrait qu'il n'avait rien fait contre Ben Laden alors qu'il en avait eu l'opportunité ?

Deuxième question : Si une audacieuse opération militaire se transformait en désastre, en serait-il tenu pour responsable ?

Et troisième question : Si les réponses aux deux premières questions étaient oui, dans quelle mesure cela affecterait-il ses chances d'être réélu ?

Le président voulait connaître les réponses avant de se prononcer. C'était la base du métier d'avocat : ne jamais poser une question dont vous ne connaîtriez pas déjà la réponse. Sinon, cela reviendrait à se fier au hasard.

Pas son style.

Il avait affirmé la semaine précédente qu'il donnerait sa position aujourd'hui. Et il comptait s'y tenir.

Mais les sondages n'étaient pas encore achevés. Il y avait eu des loupés. Cette malheureuse information lui avait été chuchotée à l'oreille par le conseiller politique de la Maison Blanche comme ils quittaient le Bureau ovale.

Les résultats ne seraient pas disponibles avant vendredi matin. Demain matin.

Il ne pouvait rien leur dire aujourd'hui.

Le président se massa le menton. « Spike, vous avez encore fait une présentation extrêmement convaincante. » Elle l'avait été en effet. La seule réponse possible à cette présentation était : « Allez-y », et le président le savait. Comme tout le monde dans la pièce.

« Merci, M. le Président.

– Et donc.... » Le président marqua une pause.

Il pouvait lire l'anticipation dans leurs regards.

Mais il était le président. Il était le chef des armées. Ils ne pouvaient rien décider sans lui. C'était la loi.

Il n'y avait aucune raison de repousser ce moment. « Vous aurez ma décision finale demain. » Le président se leva de son fauteuil et s'en alla sans prononcer un mot de plus.

Vince Mercaldi était abasourdi. Demain ?

Demain était une journée de déplacement. Le président devrait quitter la Maison Blanche à 8h30 pour se rendre à Tuscaloosa, en Alabama, puis il s'envolerait pour Cap Canaveral afin d'assister au lancement de la navette spatiale Endeavour, après quoi il assisterait à un événement à Miami. POTUS ne rentrerait pas à la Maison Blanche avant minuit.

Le directeur de la CIA n'avait aucune idée de ce qui était en train de se passer. Et il n'aimait pas ça du tout.

Cependant il ne pouvait rien faire pour rectifier le tir. Ou forcer la décision.

Il n'avait pas poussé le président dans ses retranchements.

Du tout.

C'est le contraire qui s'était produit.

41

Joint Operations Center, Jalalabad, Afghanistan
28 avril 2011, 20h30 (heure locale)

« Levez l'état d'alerte des hommes, Mac. » Wesley Bolin se frotta le visage à deux mains. « Nous venons de recevoir un ordre dépêchez-vous-d'attendre de POTUS. Nous n'aurons rien d'autre avant demain. » Il marmonna quelque chose d'incompréhensible dans sa barbe.

« Amiral ?

– Je réfléchissais à haute voix. Mettez la main sur les équipages des Sentinel et faites revenir les drones que nous avons lancés sur l'itinéraire de vol. Gardez-en tout de même deux au-dessus d'Abbottabad. Il leur reste quelle autonomie de vol ? »

McGill vérifia sur son BlackBerry. « Dix-huit heures.

– Faites-les remplacer demain après-midi par de nouveaux appareils. Avec un peu de chance, nous aurons le feu vert demain soir.

– Nous avons une vague de froid prévue pour demain 15 heures, annonça le brigadier général Eric McGill en fronçant les sourcils. Nous serons sans doute cloués au sol même si nous avons le feu vert.

– Conneries.

– Que dois-je dire aux hommes ? » Le personnel des groupes d'assaut avait bien entamé son état d'alerte. Les hommes avaient été réveillés à 17 heures. À 18 heures, ils s'étaient mis au sport et avaient petit-déjeuné. Ils se trouvaient actuellement dans la chambre sourde pour leur briefing d'avant bataille, où on leur avait expliqué que la cible de cette nuit était une cible de haute valeur dénommée Hamid Gul Muhammed, un artificier taliban responsable de la mort de plus de vingt soldats et Marines américains. Ils avaient appris que Gul s'était réfugié au Pakistan et que le raid serait donc placé sous l'égide de la CIA.

Il n'y avait rien de très nouveau pour eux dans tout ça. Tous les raids transfrontaliers du JSOC étaient placés sous le contrôle de la CIA car, bien qu'il soit illégal pour les forces militaires américaines,

au regard de la loi internationale, d'effectuer un raid dans un pays souverain, le fait de pénétrer clandestinement dans un pays relevait tout à fait des attributions de la CIA.

« Dites-leur que c'est à cause du temps. Dites-leur que la cible a bougé. Je m'en contrefous. » Wes Bolin était énervé. Il aurait presque préféré que le président annule la mission plutôt que de les laisser ainsi dans l'incertitude.

Pire encore, quand l'amiral avait demandé à Vince ce qui était arrivé, le directeur de la CIA s'était muré dans le silence. Il n'avait pas pu – ou pas voulu – lui donner la raison de l'indécision de POTUS.

Cela importait peu. Le chef des armées était le chef des armées. Point final.

Le Joint Special Operations Command était un drôle d'animal. Il ne rendait de compte ni à la hiérarchie du Pentagone, ni à aucun des centres de commandement, même si la plupart des gens croyaient qu'il dépendait de l'USSOCom, le Special Operations Command situé sur la base aérienne de Tampa. Non, le JSOC était placé sous la direction de l'Autorité de commandement nationale, autrement dit le président et le secrétaire d'État à la Défense. Rien ne pouvait se faire sans l'autorisation de l'Autorité de commandement nationale.

Et pourtant, le délai imposé n'arrangeait pas les choses. Les unités d'élite étaient comme des pur-sang. Vous ne pouviez pas garder un cheval de course en position de départ toute une nuit.

Les pur-sang – les militaires comme ceux du Red Squadron – opéraient différemment, s'entraînaient différemment et travaillaient différemment des autres unités. Ils grillaient plusieurs dizaines de milliers de cartouches par an pour améliorer leur habileté. Les hommes pouvaient opérer en solitaire ou par binômes, en Squadrons, en Teams, en pelotons ou en sections selon la situation. Même leur manière de tirer était différente. Même si les SEALs du DevGru et les tireurs de la Delta Force portaient des armes automatiques, ils ne tiraient presque jamais autrement qu'en mode semi-automatique lors des assauts. Toutes ces rafales tirées par des hommes de la Delta Force ou des SEALs existaient surtout au cinéma. Les SEALs du DevGru et les hommes de la Delta Force n'avaient pour ainsi dire jamais besoin de tirer en mode automatique lors de leurs missions parce qu'ils pouvaient tirer deux ou trois balles dans un laps de temps si court que cela revenait à tirer à la même vitesse qu'en mode automatique.

Mais le facteur humain n'était pas la seule source d'inquiétude pour Wes Bolin. Ce soir, tous ses hommes étaient alignés comme à la parade. Ils étaient frais et préparés ; la météo était parfaite ; les cibles se

trouvaient exactement où elles étaient censées se trouver. Demain, les conditions pourraient se révéler différentes. Il pourrait faire orageux pendant toute la semaine prochaine. Crankshaft – le nom de code de Ben Laden – pourrait être amené à déménager. Un nombre incalculable d'événements pourrait amener les lois de Murphy à entrer en jeu et à tout gâcher. L'assaut ne serait pas rendu impossible, mais beaucoup plus difficile. « Tu ferais bien d'aller les prévenir, Mac.

– Reçu, amiral. » L'immense général des Rangers rangea son cigare éteint. « Au fait, le gars de la CIA, leur agent de liaison ?, dit-il.

– Fedorko.

– Ouais, Fedorko. Il a amené une paire de prothèses avec lui ?

– Affirmatif. Elles sont destinées à l'Archange – c'est l'homme sous couverture que la CIA a infiltré au Pakistan en novembre dernier.

– L'Archange ? McGill se gratta le crâne.

– C'est son indicatif. Il s'agit d'un double amputé des jambes, et nous l'exfiltrerons. Mais, pour la durée de la mission, nous avons besoin qu'il puisse se tenir debout car il est bilingue en pachtoun.

– Tu connais son vrai nom ?

– Je pourrais le trouver. Pourquoi ?

– Parce que j'ai eu un sergent-chef qui travaillait pour moi au 175e lorsque j'étais lieutenant-colonel et dont l'indicatif était Archange. Charlie Becker. Un mec costaud. On n'avait pas envie de l'embêter. Un formidable soldat, décoré de la Silver Star. Deux sauts de guerre. Ouaip, un formidable soldat. Il a pris sa retraite en 2001 ou 2002. Je crois me rappeler que quelqu'un m'avait dit qu'il était parti pour Langley.

– Possible. Je vais me renseigner, répondit Bolin. En attendant, tu leur dis de lever l'alerte, Mac. Nous resterons en mode dépêchez-vous-d'attendre tant que nous n'aurons pas de nouvelle de notre chef.

– Oui, amiral. »

42

Siège de la CIA, Langley, Virginie
29 avril 2011, 8h51 (heure locale)

« M. le directeur, j'ai le président pour vous sur la ligne sécurisée. »

Vince Mercaldi cligna des yeux. « Je le prends, merci. » Il décrocha le combiné et regarda la lumière verte s'allumer. « M. le Président ?

– Bonjour, M. le directeur. Il s'agit d'une téléconférence. L'amiral Bolin est également en ligne.

– Oui, M. le Président. Bonjour, amiral. »

La voix de l'amiral Bolin résonna dans l'oreille de Vince. « Bonjour depuis Jalalabad, M. le directeur. »

Vince brassa les feuilles sur son bureau, dénicha celle qu'il cherchait et fit courir son index dessus jusqu'à trouver la bonne ligne. « « Je vois que vous vous apprêtez à partir pour Tuscaloosa, M. le Président ?

– Nous allons bientôt décoller. Ensuite nous irons assister au lancement d'Endeavour – les filles sont impatientes de voir ça. Je ne voudrais pas les décevoir, mais je pense qu'il sera annulé. Le temps ne se montre pas très coopératif là-bas.

– Eh bien, j'espère qu'il en ira autrement, M. le Président. Ces décollages de navettes sont toujours très impressionnants. » L'humeur du président semblait s'être améliorée, nota Vince.

Il y eut un silence de quatre ou cinq secondes au cours duquel personne ne parla.

Puis le président reprit la parole. « Je vous appelle officiellement pour vous informer, vous et l'amiral Bolin, que je donne mon feu vert à l'opération Neptune Spear. J'ai signé l'ordre exécutif. »

Vince devança Bolin d'une milliseconde. « Merci, M. le Président. » Leurs paroles devaient avoir résonné en écho dans l'oreille du président.

Bolin dit d'une voix ferme : « Nous ferons en sorte que vous soyez fiers de nous, M. le Président. Nous gagnerons.

– Je sais que vous le ferez, amiral. » Il y eut une pause de quelques instants sur la ligne. « Que Dieu vous bénisse, amiral. Vous et tous vos hommes. Et que Dieu bénisse l'Amérique.

– Merci, Monsieur. Que Dieu vous bénisse également. »

La communication fut coupée.

Vince resta assis, pétrifié.

Ils avaient reçu le feu vert. Le président avait fait ce qui était juste.

Vince réfléchit à toute vitesse. Pourquoi maintenant ? Les résultats du sondage avaient-ils été annoncés ? L'avaient-ils fait changer d'avis ? Avaient-ils…

« Bon Dieu ! », s'exclama Vince en faisant claquer sa paume sur la surface de son bureau.

Car tout cela n'importait plus désormais. Les raisons pour lesquelles POTUS avait changé d'avis n'avaient plus d'importance. Le président ne l'avait pas dit au téléphone, mais l'ordre exécutif qu'il avait signé autorisait à tuer. Cette permission de tuer consistait en un document autorisant la CIA à lancer une opération entraînant des morts. Dans le cas présent, l'autorisation permettait à la CIA d'avoir recours à des moyens militaires pour pénétrer au Pakistan et éliminer Oussama Ben Laden.

La manière dont POTUS était arrivé à cette décision n'avait plus d'importance. Seul comptait le fait qu'ils étaient de nouveau dans la course. Quant aux sondages, Vince ne faisait que supposer que le président en avait commandité, en se basant sur des renseignements de seconde main. Des RumInt. Il n'était donc pas question qu'il en parle à quiconque.

D'autre part, sondages ou non, cela ne comptait plus.

Seul comptait le fait que POTUS avait signé pour l'opération Neptune Spear.

Ne pas se tromper de cible. C'est ce qu'il avait dit à Stu Kapos en février dernier. Cette affaire n'avait jamais concerné que Ben Laden. Rien d'autre.

Il appuya sur l'intercom. « Convoquez-moi Kapos et Hallett, tout de suite. Et rappelez-moi l'amiral Bolin sur une ligne sécurisée. *Pronto.* »

*

JSOC Joint Operations Center, Jalalabad, Afghanistan
29 avril 2011, 17h59 (heure locale)

« Ouais, Vince, nous sommes de nouveau dans la course, mais pas avant vingt-quatre heures. Les conditions météo nous empêchent de voler. Nous avons une grande vague de froid. Des tempêtes vont éclater

tout au long de la nuit sur l'itinéraire devant nous conduire au Pakistan. Nous ne pouvons pas prendre le risque avec notre électronique. » Wes Bolin pressait l'écouteur contre son oreille d'une main tout en consultant des papiers de l'autre. « Mais la bonne nouvelle, c'est que le temps est suffisamment pourri pour que Crankshaft ne sorte pas non plus. »

Il écouta le directeur de la CIA rire de bon cœur. « Deux choses. Tout d'abord, ton gars Fedorko partira avec Tom Maurer dans l'hélicoptère de la deuxième vague. Deuxio, quel est le vrai nom de ton gars sous couverture ? McGill croit le connaître, il aurait travaillé avec lui au 175e. » Bolin gribouilla quelque chose. « Becker. Merci. Je l'en informerai. »

Il fit une pause. « Vince, pourquoi ce retard ? Pourquoi nous a-t-il fait attendre ? »

L'amiral fronça les sourcils. « Comment ça, tu ne sais pas ? Tu diriges une putain d'agence de renseignement. Tu es censé tout savoir ! »

La réponse du directeur de la CIA déclencha l'hilarité de Bolin. « Non, tu n'es pas J. Edgar Hoover, Vince. En tout cas, je ne t'ai jamais vu habillé avec une robe. » Il redevint sérieux. « S'il te plaît, fais en sorte que ton gars soit au rendez-vous. Une heure du matin, plus ou moins trente secondes. Assure-toi qu'il tiendra une luciole. Comme cela, il ne se fera pas tirer dessus.

» Ouais, et comme ça moi non plus. On se reparle plus tard. Règle le réseau communication de telle sorte que la Maison Blanche puisse recevoir la transmission vidéo du Sentinel. Joe Franklin, mon adjoint, s'en occupera. OK, bye. » Bolin raccrocha le combiné sur son socle. Il n'avait plus rien d'autre à faire qu'attendre.

Il appuya sur l'intercom. « Convoquez-moi le général McGill, le capitaine de vaisseau Maurer et le capitaine de frégate Loeser. » Il avait programmé des séances d'exercices physiques – beaucoup d'exercices – pour les prochaines heures. Bolin savait que l'oisiveté est mère de tous les vices, surtout dans les esprits débordant de ressources et d'hormones des SEALs du DevGru, des Rangers ou des équipages de la Task Force 160. Des exercices les occuperaient, tant sur le plan physique que sur le plan mental. Il aurait besoin d'eux en pleine forme le lendemain. Il fallait donc les épuiser et les faire transpirer afin qu'ils bénéficient d'une bonne nuit de sommeil.

*

Abbottabad, Pakistan
29 avril 2011, 23h52 (heure locale)

Charlie Becker s'écarta de l'eau qui gouttait sur sa couchette et relut pour la troisième fois le message qu'il avait reçu deux heures plus tôt. Le camp de base Walhalla avait été fermé définitivement à 21 heures après lui avoir envoyé un dernier message : « Rendez-vous pour la prière du matin à 9 heures dans quatre jours, à la grande mosquée. Amen ez l'un des petits frères. »

Les codes étaient simples. Il fallait soustraire un jour et ajouter une heure et demi des messages écrits, et soustraire trois jours et huit heures des messages flash. Cela signifiait 1 heure du matin le 2 mai. La grande mosquée ? Il s'agissait du compound des Khan.

Et les petits frères ? Il devait s'agir des lucioles qui lui restaient. Charlie savait ce qu'ils voulaient – ils voulaient qu'il puisse s'identifier lui-même.

Ils allaient venir. Et il était temps.

Dès lundi, Shahid n'existerait plus. Parti. Disparu.

Et là aussi, il était vraiment temps. Après six mois, un nombre incalculable de tasses de thé et quantité de *zam-zam*, Charlie s'autorisait à penser qu'une bière glacée et un bon cigare ne seraient pas de trop, et cette pensée lui fit esquisser un sourire.

Demain serait l'une des journées les plus difficiles de sa vie. Il faudrait qu'il ne trahisse aucun sentiment – qu'il ne dévoile aucune impatience, aucune joie, aucun soulagement à l'idée de boire bientôt une bière – tandis qu'il ferait sa tournée habituelle. Mais il la ferait. Il donnerait la meilleure représentation de toute sa carrière.

43

JSOC Joint Operations Center, Jalalabad, Pakistan
1er mai 2011, 15 heures (heure locale)

« Procédez à CONOP Hotel 53. » Ce fut cette annonce officielle qui lança toute la machine. C'était un intitulé générique, qui n'avait rien de très différent des dizaines d'autres CONOP[1], ou plans d'urgence opérationnels, qui étaient décidés tous les jours.

De cette manière, personne ne pouvait savoir à quoi il se rapportait.

En fait, en même temps que CONOP Hotel 53 était initié, d'autres unités d'élite du JSOC – des SEALs, des hommes de la Delta Force et des Rangers – recevaient leur propre annonce CONOP.

Hotel 53 n'était pas la seule opération visant une cible de haute valeur qui serait conduite en cette nuit du 1er mai. Elle constituait sans doute la plus importante d'entre elles, mais moins d'une douzaine de personnes connaissaient sa signification. Pour la plupart des gens du JOC, il ne s'agissait que d'une opération, semblable aux onze autres, de capture/neutralisation programmées cette nuit-là par l'amiral Bolin et le général Eric McGill. Après tout, ils obéissaient simplement à l'une des maximes de Sun Tzu énonçant que la guerre était avant tout affaire de duperie.

À 15h53, Tom Maurer, le commandant du DevGru, récupéra le briefing de mission du JOC et le parcourut en détail en compagnie du commandant du Red Squadron, Dave Loeser, du commandant de l'unité des Rangers, le lieutenant-colonel David Brancato, et du pilote de tête de la Task Force 160, l'adjudant-chef Tom Letter.

La seule chose inhabituelle que Letter et Brancato notèrent au sujet de Hotel 53 venait du fait que Maurer avait annoncé qu'il ferait lui-même le briefing d'avant bataille. Deux jours plus tôt, ce briefing avait été fait par Loeser.

*

1. Contingency Operation Plan.

17 heures

La sonnerie façon corne de brume de l'iPhone de Troy Roberts le réveilla. Il roula sur le côté, reprit ses esprits et s'étira.

Le quartier-maître Danny Walker, de 1-Alpha, ne perdit pas de temps. Il alluma les lumières et gueula dans la chambre : « Parfait, Mesdemoiselles, lâchez vos bites et enfilez vos bas. » Il reçut une salve d'oreillers et un barrage de « Fais chier » en guise de réponse.

Troy pouvait entendre les autres dans la pièce adjacente, une pièce plus grande. Le reste de 1-Alpha ainsi que Heron Orth et Cajun Mistretta y étaient installés. Il jeta un coup d'œil en direction de Walker. « Tu crois qu'on va encore se dépêcher d'attendre ?

– Aucune idée, répondit Walker en haussant les épaules.

– J'espère que non. » Troy effectua quelques mouvements latéraux du buste, se pencha, plaqua les paumes sur le sol, puis maintint la position pendant une quinzaine de secondes avant de se redresser. « Mmmm, ça fait du bien. » Il regarda le quartier-maître faire de même. « Pas mal, pour un vieux.

– Suffisamment vieux pour te foutre des coups de pied au cul, gamin.

– Toi et tous tes copains des maisons de retraite ?

– Ouais – coups et blessures avec déambulateur, ça me convient.

– Très drôle. »

Le quartier-maître esquissa un sourire. « Je trouve aussi. »

Padre se glissa dans son pantalon de treillis et, tout en laissant échapper un bâillement, se dirigea vers les tinettes. Comme tout le monde, son horloge biologique était toujours réglée sur le fuseau horaire américain.

Les derniers jours avaient été longs. Le soir du 26 avril, tout le groupe d'assaut, y compris trois Black Hawk furtifs MH-60J du 160e, avait été chargé à l'intérieur de quatre Globemaster-III à Fort Campbell afin de partir pour ce long voyage qui devait les mener à Jalalabad. Une fois arrivés, ils avaient à nouveau inventorié leur matériel, vérifié leurs armes et entamé les préparatifs de la mission avant de devoir lever l'alerte à deux reprises, la nuit dernière en raison des conditions météo.

Padre était impatient de se mettre au travail, de finir le boulot et de passer à la mission suivante. Comme la plupart de ses collègues, il avait conduit plus d'une cinquantaine de missions capture/neutralisation au cours des neuf derniers mois – et ce chiffre tenait compte des deux mois de pause opérationnelle dus à l'affaire Norgrove. Et il n'avait pas travaillé aussi dur que certains SEALs qu'il connaissait bien. Une

serviette à la main, il descendit le couloir en bâillant. Une douche lui ferait du bien.

18h16

Ils auraient pu avaler un petit déjeuner matinal ou un dîner tardif chez IHOP ou Denny's[1], mais cela n'avait aucune importance – le mess proposait tout ce qu'il fallait. On y trouvait du bacon, des œufs, des toasts, des steaks, des hamburgers, des nuggets de poulet et des frites, mais aussi des yaourts, des céréales, des jus de fruits, du lait et du beurre frais en provenance d'Allemagne.

Comme à l'accoutumée, Cajun avait posé une double ration sur son plateau. Heron, Padre et Troy avaient fait de même. Il s'agissait d'une tradition : ils ne savaient pas quand ils auraient à nouveau la possibilité de manger.

« Le menu habituel, je vois. » Le plateau de Rangemaster ne contenait qu'un sandwich à l'œuf et au bacon, ainsi qu'une tasse de café noir.

Cajun adressa un regard blessé au SEAL longiligne. « Tu aurais besoin d'un peu de viande sur tes os, matelot. » Il fit un signe de tête en direction de son plateau débordant. « Les condamnés ont droit à un dernier repas.

– Et tu as été condamné à quoi ?

– À manger avec toi, mec. Tu as un appétit d'oiseau. Ce n'est pas bon. » Cajun décala sa chaise pour laisser un peu de place à son camarade. Il fit un geste en direction d'une table près du mur opposé, où Tom Maurer était assis en compagnie de Dave Loeser et d'un soldat à la carrure impressionnante portant une étoile sur ses épaulettes de treillis. « Je me demande ce qu'ils manigancent.

– C'est McGorilla avec le patron. » Rangemaster coupa son sandwich en deux portions parfaitement égales. « J'imagine qu'ils font ce que les galonnés font toujours : inventer un moyen de nous mettre dans la mouise. Nous compliquer la vie. Nous balancer quelques obstacles dans les pattes.

– C'est ce que j'aime chez toi : tu débordes toujours d'optimisme, commenta Heron en bâillant. Tout cet amour et cette foi chrétienne…

– Si je n'étais pas athée, ou bouddhiste, ou de la secte Wicca, je déborderais d'amour et de foi chrétienne », affirma Rangemaster. Il

1. IHOP (International House of Pancakes) et Denny's sont deux chaînes de restaurants américains.

coupa en deux chacune de ses moitiés de sandwich, sélectionna un morceau et l'engloutit en une seule bouchée. « Mais je ne le suis pas et je ne le serai pas. » Il avisa Padre. « Je suis quoi, déjà, Padre ?

– Païen. Je n'arrête pas de te le rappeler. Tu exiges des sacrifices humains, donc tu es un païen.

– Je croyais que les sacrifices humains étaient un truc des SEALs.

– Ça l'est. C'est la raison pour laquelle ils ont inventé la Semaine d'Enfer. » Fish se fraya un chemin jusqu'à la table en portant un plateau chargé d'un steak, d'œufs et d'un hachis de pommes de terre.

Rangemaster fit de la place pour le nouveau venu. « Laissez Sa Majesté s'asseoir.

– Merci. » Le SEAL posa son plateau et se gratta la barbe. « Quelqu'un a vu Gunrunner ? »

Cajun : « Il fait de la muscu, Fish. Il dit qu'il a besoin de perdre du poids.

– Parfait, grommela Fish. Parce qu'il était derrière moi dans le dernier stick à Knox. Il a descendu la corde en rappel dans mon dos et m'a aplati comme une crêpe. »

Heron : « C'était à toi d'aller plus vite.

– Je me débrouille mieux dans un environnement maritime. » Il versa un peu de sucre dans son café. « Je n'aime pas faire le poisson en dehors de l'eau. »

Rangemaster : « Original. Je parie que tu n'as jamais dit ça auparavant.

– Absolument. » Fish leva la main et salua en alignant trois doigts. « Parole de scout. » Il lorgna du côté de la table des officiers. « C'est qui, le général en taille XXL ?

– McGill.

– Le Ranger ? Du 75e ?

– Lui-même.

– Comment peut-il être un général des Rangers ? Il est trop gros. Il lui faudrait un parachute spécial fret aérien. » Fish pointa du pouce en direction de McGill. « Cet homme ne se contente pas d'un seul déjeuner par jour. » Le prédécesseur de Wes Bolin, le général des Rangers Stanley McChrystal, un homme mince, ascétique, était connu pour ne faire qu'un seul repas par jour.

« Que la vérité soit connue de tous, intervint T-Rob. Il semblerait que certains généraux Rangers mangent plus d'une fois par jour. »

Fish éclata de rire. « Et moi qui croyais que c'était le critère ultime pour décider de la nomination d'un général ! »

44

JSOC Joint Operations Center, Jalalabad, Pakistan
1er mai 2011, 19h15 (heure locale)

« OK, écoutez-moi. » Le capitaine Maurer se planta devant un écran plat de 1,50 mètre sur 90 centimètres pour faire son briefing d'avant bataille. Scotchées au mur autour de l'écran figuraient les photos des frères Khan, de leurs épouses et de leurs enfants prises par le personnel du Walhalla. Il y avait également des photos aériennes des portails du compound et des murs surmontés de barbelés qui entouraient le bâtiment principal. « Ce soir, notre CONOP s'intitule Hotel 53. Il s'agit d'une infiltration en territoire pakistanais, donc il est préférable que personne ne se perde ou rate la dernière navette pour rentrer, OK ? »

Il attendit que les rires se calment, puis il fit défiler la première slide PowerPoint. « En raison de cette infiltration en territoire étranger et de la possibilité que nous ayons à nous exfiltrer en combattant, les armes utilisées ce soir par le groupe d'assaut seront des HK416. Si les Rangers souhaitent apporter quelques calibres 7,62 mm, ça ne me pose pas de problème. Et nous aurons des portes à forcer, donc préparez de quoi ouvrir jusqu'à six portes ou portails.

» Comme d'habitude, nous avons une cible de haute valeur. Son nom : Hamid Gul Muhammad, nom de code : Undertaker[1] – la même cible qu'il y a deux jours. Et il est toujours aussi méchant. Il s'agit d'un artificier, formé en Iran et responsable de la mort de plus de vingt Américains. » Maurer scruta les visages des SEALs, des Rangers et des hommes d'équipage. « Alors, préparez-vous à planter une nouvelle tête sur une pique ce soir. *Hoo-yah !* »

Il attendit que les *hoo-yah* et les *hoo-ah* lui répondent et s'apaisent, puis il appuya sur la télécommande et fit défiler une seconde slide. Il s'agissait d'un cliché du compound des Khan. « Il vit ici, avec sa famille et deux autres familles. Donc, faites attention aux femmes et

1. Croque-mort.

aux enfants. Nous ne voulons pas de dommages collatéraux ce soir. Mais si vous voyez une femme avec une arme à la main, ou voulant attraper une arme, vous tirez. Même chose pour les enfants. Sinon, vous leur passez les menottes et vous les mettez de côté. »

Maurer afficha la troisième slide. Elle montrait deux X positionnés sur le côté sud du mur extérieur. Le X sur la droite était entouré d'un cercle vert. « Voici la zone stérile, pour les personnes que nous aurons fouillées et identifiées. » Sur l'image suivante, le deuxième X était entouré d'un cercle rouge. « Ici, vous avez la zone contaminée, pour toutes les autres personnes. »

Il regarda le fond de la salle. « Nous aurons deux hommes des renseignements de la Delta Force qui seront avec nous ce soir. Ils voyageront avec moi dans l'hélicoptère de la deuxième vague. Ils parlent pachtoun et arabe, donc ils pourront conduire les TQ et gérer le groupe SSE. » Le TQ était l'interrogatoire tactique, tandis que le SSE consistait en une exploitation du site : recherche de documents, prises d'échantillons d'ADN, photographies des prisonniers et des corps, etc. Plus il était possible d'en apprendre, plus le bilan de la chasse était bon.

Il poursuivit avec des slides qui montraient des photographies et des schémas des lieux où se poseraient les hélicoptères, où les murs seraient percés et où les Rangers établiraient leur cordon de sécurité. « Comme nous serons au Pakistan, nous nous inquiétons par rapport au voisinage », continua-t-il. « Aussi, nous retrouverons un personnel OGA sur le site de l'objectif. » OGA[1] signifiait « autre agence gouvernementale », ce qui était la façon qu'avait l'armée de se référer à la CIA. « C'est un agent sous couverture qui ressemble à un local, mais il aura une luciole sur lui, alors que personne ne lui tire dessus. OK ? » Maurer fit une pause. « Le gars fluet avec la barbiche blanche assis au fond de la pièce – lève-toi, Paul – s'appelle Paul Fedorko. Il travaille pour l'unité des opérations terrestres de l'OGA. Il connaît le personnel sous couverture, et il lui fournira un gilet, un casque et des lunettes de vision nocturne. Le personnel sous couverture de l'OGA gérera les voisins. »

Maurer promena son regard sur l'assistance. « Des questions ? »

Le silence lui répondit.

« OK », fit-il. « Le briefing est terminé. Mettons-nous au travail. »

1. *Other Government Agency* (Autre Agence Gouvernementale).

20h30

À 20 heures, le groupe d'assaut fut divisé en plus petits groupes de travail, chacun d'entre eux étudiant des photos aériennes de l'objectif, crayonnant des transparents, ou retranscrivant leurs grilles de quadrillage sur des fiches mémo que plusieurs d'entre eux porteraient au poignet à la manière des quarterbacks de la National Football League inscrivant leurs tactiques sur leurs poignets.

Rangemaster calcula la distance entre Jalalabad et Abbottabad. « Le capitaine a dit que nous nous infiltrerions en profondeur ? » Il secoua la tête. « Cela équivaut à la moitié du chemin jusqu'à San Francisco !

« Ce connard a tué plus de vingt Américains, répondit Geoff Ziebart. Ça vaut le déplacement.

– Nous ne nous sommes jamais infiltrés aussi profondément, Z, rétorqua Rangemaster en caressant sa moustache. Ça fait bizarre.

– Je suis d'accord. » Padre tapota la carte. « Sans compter tout l'entraînement ? Ce n'est pas habituel.

– Les ventilos 60J ne le sont pas non plus, enchaîna Gunrunner.

– Moi aussi, je trouve ça bizarre, confia Cajun. Mais d'un autre côté, ça semble normal. Peut-être que Gul est un pseudo. Peut-être qu'ils ont trouvé le Cyclope. » C'était le nom de code du chef taliban borgne qu'on appelait le mollah Omar.

– Ou le Docteur, comme nous l'avons dit à T-Rob la dernière fois. » Le Docteur était Ayman al-Zawahiri, le bras droit de Ben Laden.

« Ou son patron en personne. » Les SEALs se regardèrent. Padre chuchota le nom : « Crankshaft. »

Danny Walker, qui était resté avec les galonnés, avança vers le groupe de SEALs. « Messieurs ? »

T-Rob : « Quartier-maître, vous savez s'il y a quelque chose de spécial avec cette mission ?

– Ouais, je le sais. C'est vous qui êtes sur le coup.

– C'est tout ?

– Non. En fait, je dispose de quelques informations qui pourraient vous intéresser. Comme nos indicatifs de ce soir : Troop Leader – ce sera le capitaine Loeser ce soir, bien qu'il voyage dans Chalk Two à la place de Jack Young – aura pour indicatif X-Ray India One. L'indicatif du capitaine Maurer sera X-Ray Romeo One. Je dirigerai le premier groupe d'assaut, indicatif Jackpot. » Il regarda les hommes prendre des notes. « C'est clair ? »

Rangemaster : « Limpide, quartier-maître. »

Walker : « Parfait. Les procédures opérationnelles sont en vigueur

à compter de maintenant. » Les procédures opérationnelles voulaient que les éléments des groupes d'assaut soient équipés, et que les équipements aient été contrôlés trois fois plutôt qu'une avant que l'embarquement ne débute.

Le quartier-maître jeta un coup d'œil à sa montre. « Écoutez-moi. Procédures PCI[1] à 21 heures, et procédures PCC à partir de 21h30. » Les procédures PCI consistaient en la vérification des équipements des hommes par le chef du groupe d'assaut et ses adjoints. Les procédures PCC[2], effectuées avant l'assaut, voyaient les hommes vérifier entre eux leurs équipements respectifs de manière à ce que rien n'ait été oublié. C'était au cours des procédures PCC que les hommes règleraient leurs radios, se synchronisant les uns avec les autres pour vérifier que tout le monde était bien calé sur la même fréquence.

« Des questions ? » Walker scruta ses SEALs.

Ils restèrent silencieux.

Cela n'avait rien d'étonnant. Ils avaient déjà suivi ces procédures des centaines de fois. « Parfait, les gars. Allez vous équiper. »

*

Joint Operations Center
21h45

Wes Bolin vérifia les transmissions vidéo en direct des deux Sentinel qui vadrouillaient 12 000 pieds au-dessus du compound des Khan à Abbottabad. L'imagerie thermique indiquait que la maison d'hôtes et la maison principale étaient occupées. Trois autres Sentinel étaient déjà positionnés au-dessus de Peshawar, de Hasan Abdal et de Rawalpindi, où ils brouilleraient les radars pakistanais et les mettraient hors service si nécessaire, tout en surveillant les transmissions diffusées sur les réseaux radio sécurisés du Pakistan.

Si les Pakistanais sonnaient l'alarme, Bolin en serait aussitôt averti. Et il ferait tout de suite décoller ses moyens aériens pour venir en aide à ses hommes.

Il regagna son bureau à pas lents, s'assit dans son fauteuil et regarda l'horloge égrener les secondes sur le mur face à lui. C'était là un aspect du boulot d'amiral qui ne l'intéressait pas particulièrement. Ce soir, il resterait dans le JOC, sur le banc de touche, en se contentant de

1. *PreCombat Inspection* (Inspection d'avant combat).
2. *PreCombat Check* (Vérification d'avant combat).

transférer les informations à Washington. Il aurait préféré se trouver dans l'un des ventilos avec un groupe d'assaut, ou au minimum au milieu de l'élément de commandement dans l'hélicoptère de la deuxième vague.

Bien sûr, il avait parfois l'opportunité d'accompagner ses hommes. Et, de temps en temps, il voyait même de l'action, mais pas aussi souvent qu'il l'aurait souhaité. Il enviait ses officiers plus jeunes, les gamins comme Dave Loeser ou les étoiles montantes comme Tom Maurer et Scott Moore. Eux faisaient encore partie de cet univers confus et extrême où les guerriers faisaient du bilan chez l'ennemi et qui les avait attirés en premier lieu chez les SEALs ou les Rangers.

Les Rangers. Merde. Il avait oublié de transmettre à McGill l'identité du Ranger que ce dernier lui avait demandé de chercher. Il farfouilla dans ses papiers sur le bureau, mais fut incapable de retrouver sa note ou de se rappeler le nom. « Merde ! »

Il décrocha son téléphone et attendit que le lieutenant-colonel en charge du bureau opérations lui réponde. « Gary, demandez au capitaine Maurer de me dénicher le gars de l'OGA de CONOP Hotel 53 pour qu'il me donne le véritable nom de son personnel à Abbottabad. » Il écouta, puis ajouta : « Son indicatif est Archange. Faites aussi vite que possible, c'est urgent. »

45

Hassan Town, Abbottabad, Pakistan
1er mai 2011, 22h55 (heure locale)

Charlie Becker bascula de la palette où il avait coutume de dormir pour se laisser glisser dans sa caisse rembourrée par un tapis. Il vérifia lui-même son équipement dans la gestuelle classique « lunettes, couilles, montre et portefeuille ». Couteaux, contrôlé, contrôlé, contrôlé. Téléphone, contrôlé. Luciole, contrôlée.

C'était tout. Il abandonnerait derrière lui le bol qui lui avait servi pour les aumônes. Charlie n'éprouvait guère le besoin de garder des reliques futiles de cette affectation provisoire. Les souvenirs, jugea-t-il, seront amplement suffisants.

Surtout si la petite fête de ce soir se déroulait comme prévu.

Il ouvrit son téléphone et vérifia l'heure. Il lui faudrait une heure et demie pour atteindre l'extrémité de la rue longue de 400 mètres où se dressait le compound des Khan. Il avait reçu pour ordre d'être sur place à 1 heure du matin.

Les doigts dans le nez. En fait, il avait prévu de s'y rendre un peu à l'avance, afin de pouvoir observer le compound et s'assurer qu'il n'y avait rien d'anormal, puis d'assister à l'arrivée des groupes d'assaut. Charlie se cala dans sa caisse, prit ses bâtons et disparut dans la nuit.

46

Aire d'embarquement, Joint Operations Center, Jalalabad, Afghanistan
1er mai 2011, 23h10 (heure locale)

« Dave, tu remplaces Jack Young sur Chalk Two, c'est ça ? » Tom Maurer vérifia l'heure sur sa montre passée au poignet gauche. « Nous sommes à vingt minutes du départ.

– Oui, capitaine. » Dave Loeser sourit tout en se dirigeant vers le Black Hawk furtif afin de vérifier que tout était en ordre. Il avait voyagé sur Chalk Two durant la plupart des JTX de Fort Knox et pouvait facilement remplacer le SEAL blessé au pied levé. Il débordait d'énergie. Il s'était attendu à faire partie de la mission, mais au sein de l'unité de commandement dans l'hélicoptère de la deuxième vague. Désormais, il faisait partie du groupe d'assaut. Il n'aurait pas pu rêver mieux.

Bien qu'il soit l'officier commandant du Red Squadron, Loeser servirait ce soir sous les ordres du quartier-maître Danny Walker, le chef du groupe d'assaut de Hotel 53, indicatif Jackpot. Cela n'avait rien d'étonnant. Loeser avait peut-être effectué une douzaine d'opérations de capture/neutralisation au cours des dix-huit derniers mois mais, durant la même période, Jackpot en avait effectué plus d'une centaine.

Les SEALs étaient maintenant tous équipés : gilets pare-balles légers en céramique avec poche à eau ; casques Gen-III avec lunettes de vision nocturne. Les chargeurs de leurs HK416 étaient remplis de ces lourdes balles 70 grains Barnes TSX qui fonctionnaient si bien sur le théâtre AfPak, tandis que leurs Sig-Sauer 226 contenaient des balles 124 grains +P Speer Gold Dot. Les deux SEALs chargés de l'ouverture des portes, Heron Orth de 6-Charlie et Myles Fisher de 1-Alpha, portaient leur matériel d'effraction sur la poitrine, au-dessus des poches garnies de chargeurs – comme le faisaient les deux Rangers chargés du même travail.

Le personnel des groupes d'assaut serait mixte. Chacun des Black Hawk comporterait des SEALs, des Rangers, du personnel d'assaut, du personnel pour l'ouverture des portes et des snipers. De cette

manière, si l'un des hélicoptères devait connaître une défaillance, il y aurait tout de même suffisamment de personnel et d'équipement pour effectuer la mission et repartir en toute sécurité.

Maurer jeta une nouvelle fois un coup d'œil à sa montre. Les choses se passaient de manière relativement fluide. L'équipe FAARP était prête à s'envoler pour un lieu sûr situé à trente-cinq minutes de vol d'Abbottabad. Il y avait un total de cinq drones Sentinel dans les airs. Il pouvait même recevoir la liaison vidéo sécurisée de celui qui survolait le compound des Khan en direct sur la tablette numérique de sa poche de cuisse.

Il regarda les groupes d'assaut se diriger vers leurs hélicoptères respectifs. Leurs radios avaient été synchronisées de telle sorte que tous les hommes pouvaient communiquer entre eux. Leurs échanges seraient transférés simultanément au JOC, où Wes Bolin et Eric McGill regarderaient la liaison vidéo du Sentinel.

Cette liaison vidéo du Sentinel serait également transmise en direct à la Maison Blanche, où le brigadier général de l'armée de l'air Joseph Franklin, l'adjoint de Bolin, occupait une pièce annexe à la salle de crise. La liaison serait encore retransmise à Langley, où Stu Kapos et Dick Hallett la regarderaient depuis la salle des opérations de la CIA, ainsi qu'au Centre de commandement du JSOC à Pentagon City, en Virginie.

Maurer se retourna vers le JOC pour voir Wes Bolin et Eric McGill marcher vers lui. L'amiral apportait un téléphone crypté, qu'il tendit au SEAL.

« Un appel pour vous », annonça Bolin.

Tom colla le combiné contre son oreille. « Capitaine Maurer, j'écoute. »

Wes Bolin se délecta de voir la réaction de cet homme plus jeune que lui. Il s'agissait d'une réaction merveilleusement authentique, et tout à fait méritée.

« Merci, M. le Président, répondit Maurer. Nous le ferons. Oui, Monsieur. Merci, Monsieur. » Il rendit le téléphone à Bolin, les yeux arrondis par la surprise.

« Mettez-vous au boulot, Tom, lança Bolin. Faites ce qu'il faut. Faites en sorte que tout ait l'air facile.

– Seule la journée d'hier était facile, amiral.

– *Hoo-yah*, capitaine. Bonne chasse. »

*

Aire d'embarquement, Joint Operations Center, Jalalabad, Afghanistan
1er mai 2011, 23h30 (heure locale)

L'adjudant-chef Tom Letter, le pilote leader du SOAR, démarra le chronomètre de la mission à précisément 23h30, alors qu'il arrachait Chalk One du sol. L'arrivée sur Abbottabad était programmée pour 1 heure, à plus ou moins trente secondes. Chalk Two décolla dans la foulée. Moins de trente secondes plus tard, l'hélicoptère de la deuxième vague – le MH47-G qui emportait l'unité de commandement, le JMAU, le groupe SSE et le personnel OGA – décolla à son tour. Il fut suivi par un Black Hawk non furtif emportant à son bord quatre SEALs et neuf Rangers. Cet appareil de soutien disparaîtrait lorsque les groupes d'assaut traverseraient la frontière et se dirigeraient vers la FAARP.

Les MH60-J furtifs mirent quasiment cap plein sud à une altitude de 1 000 mètres, jusqu'à ce qu'ils passent au-dessus de la base d'opération avancée américaine de Shahi Kowt. Il s'agissait du premier checkpoint de Hotel 53.

23h37 : Tom Letter annonça dans sa radio cryptée : « Buick. » Il fit basculer son appareil sur la gauche, volant parallèlement aux lignes électriques sur 13 kilomètres en direction du nord, puis gagnant de plus en plus d'altitude tandis qu'il approchait de son second checkpoint à Tawr Kham, 50 kilomètres plus au sud-est. Il s'agissait d'une frontière naturelle : une chaîne de montagnes qui formait une colonne vertébrale courbe entre le Pakistan et l'Afghanistan. À 50 kilomètres au sud de Tawr Kham, les montagnes atteignaient plus de 3 300 mètres d'altitude. Une passe naturelle se trouvait à cet endroit. Letter grimpa jusqu'à 3 000 mètres et survola la passe d'une centaine de mètres.

23:59:37. « Cadillac. » Letter se sourit à lui-même. Ils pénétreraient au Pakistan dans vingt-six secondes. Il songea que celui qui avait choisi les noms de code des checkpoints avait un certain sens de l'humour.

Ils voleraient désormais en mode furtif, à grande vitesse et à basse altitude, se faufilant au cœur des zones de défense aérienne du Pakistan et des commandements militaires. Loin derrière eux, l'appareil FAARP devait être en train de quitter Jalalabad pour gagner sa zone d'opération avancée. Son troisième checkpoint se situait à 50 kilomètres au sud-est. Les pentes de la montagne déclinaient rapidement. Letter descendit lentement afin de coller au terrain.

Minuit 2 minutes et 33 secondes : le quartier-maître Danny Walker

pouvait entendre les conversations des pilotes sur ses écouteurs. En sa qualité de chef du groupe d'assaut, il était le seul à en être équipé en dehors de l'équipage. Les SEALs et les Rangers tenaient leurs casques et leurs protections auditives sur les genoux, serrés les uns contre les autres dans la carlingue du Black Hawk. Comme il s'agissait d'un appareil furtif, les portes avaient été fermées. En temps normal, entre le bruit des rotors et le souffle du vent, il aurait été impossible d'entendre quoi que ce soit à l'intérieur. Cependant, cette nuit, les SEALs pouvaient échanger un mot ou deux en se criant dans les oreilles.

Danny Walker avait entendu Tom Letter annoncer « Au sec » pour signifier qu'ils avaient traversé la frontière. Ils se trouvaient désormais au Pakistan. Il vérifia sa montre. Il restait moins d'une heure avant d'arriver sur l'objectif.

Puis il entendit une nouvelle voix dans ses écouteurs. Il s'agissait de la voix du capitaine Maurer, qui transmettait depuis le Chinook.

« CONOP Hotel 53, ici X-Ray Romeo One. La cible Undertaker est invalidée. La nouvelle cible de ce soir est la cible Geronimo, également connue sous le nom de Crankshaft. » La transmission s'interrompit quelques instants. « Confirmez. »

Danny Walker : « Hotel 53 Jackpot, je confirme. »

Depuis Chalk Two : « Hotel 53 Rangemaster, je confirme. »

Ce fut l'une des rares fois de sa vie où Danny Walker fut réellement surpris. Il débrancha ses écouteurs de la carlingue, s'agenouilla au centre et cria à ses hommes : « Nouvelle cible ! Indicatif Geronimo. » Il vit leurs regards étonnés à travers ses lunettes de vision nocturne, sourit, puis hurla : « Il s'agit de Crankshaft, Messieurs !

– OBL ! On va se faire OBL ! »

*

« Pontiac. » T-Rob ajusta le faisceau de sa torche infrarouge sur la grille de référence qu'il portait sur l'avant-bras gauche. Ils venaient de franchir le troisième checkpoint, près de 160 kilomètres à l'intérieur du territoire pakistanais. Au sud de Campbellpore. A l'est de l'Indus. Bientôt, ils vireraient au nord, pour dépasser le checkpoint « Chevrolet » et approcher Islamabad en se faufilant dans l'étroit corridor de vallées situées entre les cimes montagneuses. C'était à partir de là que ça commencerait à secouer.

Mais peu importait que les hommes du groupe d'assaut souffrent du mal de l'air. Ils volaient vers Crankshaft. Ce n'était pas n'importe

quelle mission, c'était la mission d'une vie. Son Tay. Eagle Claw. Entebbe. Autant d'opérations spéciales dont il avait lu le récit dans *Spec Ops*. C'était ce pour quoi il vivait, lui, Padre et tous les SEALs du Red Squadron – ce pour quoi ils étaient devenus des SEALs, ce pour quoi il avait enduré la Semaine d'Enfer.

Non que les autres missions ne fussent pas spéciales. Elles l'étaient. Mais celle-ci se situait à un autre niveau. C'était un univers totalement différent. C'était le salopard qui avait tué des milliers et des milliers d'Américains. L'homme qui avait été traqué pendant dix ans par le monde entier – ou tout au moins par une bonne partie du monde. La cible de haute valeur dans la traque de laquelle d'innombrables SEALs, Rangers et autres opérateurs des forces spéciales avaient sacrifié leur vie.

À présent, l'heure des représailles avait sonné. Et, coup de chance, le sort avait choisi le Red Squadron pour mener l'opération, avec 6-Charlie et 1-Alpha comme groupes d'assaut.

Troy resta figé dans le vacarme de l'appareil, l'esprit tournant à pleine vitesse.

Et il pria.

Il remercia Dieu de lui avoir donné la chance de se trouver au bon endroit, au bon moment.

Il remercia Dieu de lui avoir fait don de son habileté au tir et de lui avoir fait la grâce d'une force de caractère suffisante pour réussir le stage BUD/S.

Il remercia Dieu de l'avoir entouré de formidables camarades, eux aussi bénis par Son infinie générosité ce soir.

Ainsi que pour son épouse extraordinaire, son enfant et ce nouveau bébé qui s'annonçait.

Un bébé qui naîtrait dans un monde plus sûr car, le jour de sa naissance, plusieurs mois se seraient écoulés depuis que Crankshaft aurait rendu son dernier souffle.

C'était… incroyable.

Dieu, songea Troy, est réellement grand.

Et pourtant, en y songeant, il y avait autre chose d'encore plus incroyable.

Ceci : CONOP Hotel 53 n'était rien d'autre que trois hélicoptères remplis de SEALs anonymes partant en mission pour accomplir l'une des huit, neuf ou dix missions de capture/neutralisation de cette nuit. En dehors de l'importance de la cible – qui était, il fallait bien le dire, d'ordre stratosphérique – ce n'était qu'une mission de plus. Une autre nuit de travail dont il ne pourrait parler à personne – à l'exception

des autres passagers de Chalk et de ses camarades à Dam Neck. Au final, OBL n'était qu'une autre de ces cibles de haute valeur qui ne gaspilleraient plus l'oxygène de qui que ce soit demain matin.

Puis la réalité heurta T-Rob de plein fouet. En pleine figure.

Sainte Mère de Dieu. Ils observaient probablement tout cela en direct à la Maison Blanche.

Et au Pentagone.

Et à Langley.

Il fallait donc que les choses se déroulent parfaitement. Aucune loi de Murphy. Pas de conneries. Rien du tout.

T-Rob donna un coup de coude à Padre, se rapprocha de lui et lui cria dans l'oreille : « Superbe nouvelle, pas vrai ? »

Padre hocha la tête de haut en bas, comme l'un de ces chiens articulés que l'on voit sur la plage arrière d'une voiture. « Putain de bonne nouvelle ! » Il se cala contre son camarade tandis que l'hélicoptère entamait des manœuvres évasives.

Troy : « Nous allons bientôt mettre le cap au nord. » Il tapota la grille de référence sur son avant-bras. « Islamabad. »

« Bien reçu. » Le pilote manœuvrait à présent son appareil à basse altitude et pleine vitesse. Padre espéra qu'ils échapperaient aux défenses aériennes pakistanaises sans trop laisser d'empreinte radar. Padre avait perdu plusieurs collègues dans des crashes d'hélicoptères ; ils étaient méchamment abîmés.

Puis il songea : Non, pas ce soir. Ce soir, *Inch'Allah,* ils s'en sortiraient sans une égratignure. Ce soir, tout se déroulerait comme prévu. Un cas d'école. Et cela s'achèverait par la tête de Crankshaft plantée sur une pique. OBL signifierait bientôt « Oublié Ben Laden ».

Padre frappa l'épaule de son camarade. « Celui qui tire sur Crankshaft et le manque paye la tournée. Fais passer.

– Bien vu. » Troy lui fit ensuite le signe du pouce renversé. « Mais ça ne risque pas de m'arriver, camarade.

– À moi non plus, mon pote. »

47

Salle de crise, Maison Blanche, Washington
1er mai 2011, 15h37 (heure locale)

Les membres du Conseil de sécurité nationale commencèrent à arriver juste après 13 heures, informés de ce que quelque chose d'important était en préparation. Certains d'entre eux arrivèrent avec des sandwiches achetés dans les distributeurs de l'Old Executive Office Building[1], d'autres se contentèrent d'un café dans un gobelet en carton blanc frappé d'un sceau présidentiel doré. Ces tasses en papier provenaient de ce qui avait été connu, à l'ère mésozoïque, comme le mess de la Maison Blanche, mais qui était désormais le « Service de restauration présidentiel ».

Peu après 14 heures, le président arriva, habillé de manière informelle en chemise blanche sans cravate et en coupe-vent. Il avait joué au golf. Il était accompagné du directeur de cabinet de la Maison Blanche, de son conseiller à la sécurité nationale et de Dwayne Daley. Vers 15 heures, il fut rejoint par le vice-président, le secrétaire d'État à la Défense Rich Hansen, le chef d'état-major interarmées et la secrétaire d'État, Kate Semerad. Vince Mercaldi arriva vers 15h15, accompagné de Spike.

Chacun d'eux, à son arrivée, se vit remettre un classeur blanc à trois anneaux. Une légende, imprimée en rouge vif, était inscrite sur la couverture :

NOM DE CODE TOP SECRET – NOFORN[2]
Usage strictement réservé à la salle de crise
de la Maison Blanche

Dès 14 heures, l'adjoint de Wes Bolin, le brigadier général de l'armée de l'air Joe Franklin, avait installé son ordinateur portable dans

1. Bâtiment de l'administration présidentielle.
2. *« Not releasable to foreign nationals »* (Diffusion interdite auprès des ressortissants étrangers).

la petite annexe contigüe à la salle de crise, de manière à pouvoir relayer la liaison vidéo du Sentinel en vadrouille au-dessus du compound des Khan jusqu'à l'un des quatre écrans plats de la salle de crise. L'officier de l'armée de l'air chargé des opérations spéciales recevait en direct la même liaison vidéo que celle que recevaient Wes Bolin et Eric McGill au JOC de Jalalabad. Tandis que les autres officiels prenaient place dans la salle de crise, Appelez-moi-Vince et Spike restèrent derrière Franklin, pour regarder les images et écouter les échanges radio.

Il ne se passa pas grand-chose. Jusqu'à 15h34.

Les haut-parleurs de l'ordinateur portable s'éveillèrent alors à la vie.

« Six minutes. » Vince ne le savait pas, mais il venait d'entendre l'adjudant-chef Tom Letter annoncer que Chalk One se trouvait à six minutes de l'objectif.

« Que se passe-t-il ? », interrogea le directeur de la CIA.

Joe Franklin : « Ils entament les derniers préparatifs à bord des hélicoptères, M. le directeur. Ils branchent leurs radios, enfilent leurs casques, enfoncent leurs chargeurs et arment leurs fusils. » Il se retourna vers le directeur et lui adressa un sourire. « Les procédures habituelles qui font monter la pression.

– Comme vous dites. » Vince pivota et désigna la salle de crise d'un geste. « Vous allez diffuser tout ça sur un écran ? »

Le général secoua la tête. « Il n'y aura pas de canal audio, mais je retransmets en effet le canal vidéo, répondit-il.

– Hmmm. » Vince passa dans la salle de crise. Le grand écran plat qui faisait face à la table de conférence de la salle de crise montrait une image aérienne du compound des Khan prise par la caméra infrarouge du Sentinel. Il n'y avait aucun mouvement à l'intérieur de l'enceinte du compound ni aucun bruit. Il regarda le président et annonça : « Les groupes d'assaut se rapprochent, M. le Président. Ils sont à plus ou moins cinq minutes de l'objectif et, si vous souhaitez entendre aussi bien que voir ce qui va se passer, vous devriez vous rendre dans la pièce d'à côté, auprès du général Franklin. »

Le président se leva. « Il faut que je voie ça », dit-il avant de se diriger vers l'annexe.

Le vice-président se leva à son tour. « Hé, c'est une sacrée affaire. Je veux regarder aussi. » Il bouscula un membre du Conseil de sécurité nationale hors de son chemin et avança vers la porte voisine, entraînant dans son sillage le secrétaire d'État à la Défense, la secrétaire d'État, le directeur du renseignement national et le chef d'état-major interarmées. En quelques secondes, la pièce annexe fut remplie de personnalités.

4,25 nautiques au sud-ouest d'Abbottabad, Pakistan
2 mai 2011, 0h57 (heure locale)

« Trois minutes ! » La voix de Tom Letter explosa dans le crâne du quartier-maître Danny Walker. Jackpot débrancha ses écouteurs, installa son casque de communication et de protection auditive Peltor sur ses oreilles, puis approcha le micro de sa bouche. Enfin, il enfonça son casque balistique sur sa tête, serra la jugulaire et abaissa ses lunettes de vision nocturne.

Il alluma sa radio. « Ici Jackpot. Tout le monde m'entend ? » Il regarda les pouces levés. « Bien reçu. Trois minutes. »

Ils sentirent la décélération du Black Hawk. Ils ne volaient plus qu'à 90 nœuds, vitesse que Tom Letter maintiendrait jusqu'à ce qu'ils soient à trente secondes de l'objectif.

Désormais, le copilote commencerait à annoncer la vitesse et l'altitude à voix haute tandis que Letter ralentirait pour placer son appareil au-dessus du toit du bâtiment principal, de manière à l'éclairer avec son phare infrarouge. À trente secondes, l'équipage ouvrirait les portes. À l'instant même où le Black Hawk illuminerait le toit à l'infrarouge, les cordes de rappel seraient lancées dans le vide. Et les SEALs suivraient.

Dans le cockpit, Letter fit virer le Black Hawk dans un virage serré sur la droite, amorçant son approche finale vers l'objectif. Il regarda en bas et vit l'autoroute conduisant vers le nord, en direction de Mansehra. Il jeta un coup d'œil à l'horloge de bord. Ils avaient seulement 18 secondes d'avance sur l'horaire. Parfait. Il avisa le copilote : « Allume les lucioles. »

Le copilote composa la fréquence qu'il avait recopiée sur son poignet et activa le PAIT : « Lucioles allumées. »

Abbottabad, Pakistan
2 mai 2011, 0h59 (heure locale)

Charlie Becker n'entendit pas les Black Hawk arriver avant qu'ils ne soient juste au-dessus du compound. Il ne les vit pas non plus. Ils étaient juste… là. Arrivant par le nord.

Le premier Chalk arriva rapidement, illumina le deuxième étage du bâtiment principal à l'infrarouge. Puis soudain – oh, merde, il bascula côté sud et disparut. Chalk Two vira brusquement au sud et reprit de l'altitude. Charlie Becker ne put rien faire d'autre que regarder.

Vous parlez d'une approche foireuse ! Bienvenue à Abbottabad, les gars.

14 mètres au-dessus du compound des Khan, Abbottabad, Pakistan
0h59 (heure locale)

« Je ne le contrôle plus ! » Tom Letter savait parfaitement ce qui était en train de se produire – mais il ne pouvait rien y faire. Il n'avait plus de portance, comme si tout s'était déréglé au même moment. Il lutta pour récupérer de la puissance.

Hors de question qu'il percute le toit. Cela les tuerait tous. Il combattit le tourbillon de pression négative, ramena le nez à la verticale.

L'appareil se stabilisa, nez côté sud, au-dessus du mur arrière du compound. Letter recouvrit suffisamment le contrôle de son appareil pour le faire pivoter vers le nord. Il pouvait voir devant lui la grande cour orientée à l'ouest. Il pouvait y poser son appareil.

Il avait presque franchi le mur lorsque l'appareil descendit à plat. Letter lutta avec les instruments de bord pour garder le contrôle et empêcher que l'appareil ne se retourne, les tuant tous.

La poutre arrière heurta violemment le mur et tous les hommes furent projetés en avant tandis que les rotors labouraient le sol.

Puis – contact. Ils avaient tapé le sol. Instinctivement, Letter éteignit le moteur. Il se retourna en se tordant le dos. « Go ! Go ! Go ! »

Annexe de la salle de crise, Maison Blanche, Washington
1er mai 2011, 15h59 (heure locale)

« Mon Dieu, il va s'écraser !, lâcha la secrétaire d'État Kate Semerad en plaquant sa main sur sa bouche.

– Je vous avais prévenus, je vous avais prévenus, s'étrangla Dwayne Daley sans s'adresser à quiconque en particulier. Nous allons avoir un nouveau Desert One ! »

Le regard du président était hypnotisé par les images. Il se pencha en avant. L'image vidéo n'offrait pas assez de relief pour qu'ils puissent comprendre exactement ce qui se passait. Mais ils avaient tous vu les mouvements désordonnées du Black Hawk et, maintenant, tandis qu'ils observaient l'écran, sa poutre de queue heurta le mur sud-ouest du compound et l'appareil tomba, ses rotors soulevant tant de poussière qu'il finit par disparaître totalement.

Après ce qui sembla être une éternité, la poussière retomba et le Black Hawk réapparut sur l'image. Et ils purent voir les SEALs et les Rangers se ruer hors de l'appareil pour se diriger vers le mur du compound.

Le président soupira bruyamment, ainsi que presque toutes les autres personnes présentes dans la pièce. « Dieu merci », murmura Vince Mercaldi dans un souffle.

Le chef d'état-major interarmées adressa un regard à Vince de l'autre côté de la pièce et articula silencieusement « Amen ».

Le second Black Hawk apparut à son tour à l'image, ses rotors tournoyant tandis qu'il libérait treize SEALs et Rangers, ainsi qu'un maître-chien – avec son animal, un malinois du nom de Cairo –, dans le champ situé au sud-ouest du compound.

« Le groupe d'assaut a été débarqué avec succès », annonça le général Franklin. Il pivota dans son fauteuil jusqu'à croiser le regard chagrin de Dwayne Daley. « Nous sommes très loin d'une situation à la Desert One. »

Il fixa le conseiller au contre-terrorisme d'un air glacé. « Nous en sommes loin, très loin… Monsieur. »

48

Cour ouest du compound des Khan, Abbottabad, Pakistan
2 mai 2011, 1 heure 55 secondes (heure locale)

Danny Walker avait déjà envisagé un tel coup dur. Ils l'avaient tous envisagé. Ils avaient simulé l'opération dans son ensemble, en soulevant tous les points susceptibles de mal tourner et avaient anticipé tous les ajustements nécessaires pour pallier les lois de M. Murphy. Putain, le même accident s'était produit lors d'une mission héliportée de 6-Charlie dans la province du Helmand il y avait moins de neuf mois de cela. Pour tous ces SEALs, il ne s'agissait que d'une journée de plus dans leur monde SNAFU : « *Situation Normal, All Fucked Up !* »[1]

Aussi, Jackpot n'hésita pas un instant à annoncer dans son micro : « Procédez à l'exécution d'Hotel 53. » Tout se déroulerait comme prévu. Puis il hurla : « Le Ranger chargé des portes, avec moi, MAINTENANT ! »

Et il gicla de la carlingue, suivi par les autres SEALs.

Ouais, ils avaient été secoués, mais pas abattus.

Et l'horloge tournait.

01:01:29. Jackpot savait qu'il leur faudrait percer deux murs avant d'atteindre le bâtiment principal. Il désigna le portail du mur de 3 mètres au Ranger. « Fais-le sauter. »

Le Ranger sortit une charge Spider prête à l'emploi de sa musette de poitrine, y planta l'initiateur de tube de choc, puis repartit à reculons en déroulant le fil du détonateur. Il s'écarta de 6 mètres jusqu'au hangar, alluma le détonateur, hurla « Mise à feu ! » et appuya dessus.

Le portail explosa. « Tu restes ici. Tu vois du personnel hostile, tu le neutralises », indiqua Jackpot au Ranger.

Encore un portail à faire sauter avant qu'ils n'atteignent la porte d'entrée.

01:02:55. Avec deux minutes et demie de retard sur leur planning, les SEALs s'apprêtèrent à pénétrer dans le compound principal.

1. Situation normale, tout est foutu.

Ils entendirent alors une seconde explosion, celle provoquée par les éléments de Chalk Two qui avaient percé le mur sud-ouest du compound. Le ventilo Chalk Two s'était posé dans le champ, y avait déversé sa cargaison de SEALs, de Ranger et son maître-chien, puis était reparti dans la nuit pour rejoindre le site secondaire à trois minutes de vol, dans la vallée à l'ouest de l'autoroute et au nord d'Abbottabad. L'appareil demeurerait là, rotors tournants, jusqu'à ce qu'il soit rappelé sur zone.

01:03:40. Jackpot fut le premier à émerger du nuage de fumée et à pénétrer dans le corridor de 4,50 mètres de large. Les SEALs suivirent en se dispersant sur les flancs, balayant du regard le nord et le sud. Clair. Le deuxième portail se trouvait devant eux.

Jackpot : « Heron, fais-le sauter ! »

*

01:05:15. L'hélicoptère de la seconde vague atterrit une fois que Chalk Two eut dégagé l'espace. Les Rangers dévalèrent la rampe et se dirigèrent vers la route pour y établir un périmètre de sécurité. Ils furent suivis par Paul Fedorko, qui courut derrière eux en portant dans ses bras un gilet porte-plaques, un casque avec lunettes de vision nocturne et deux prothèses de jambes.

01:06:37. « Mise à feu ! » Heron fit exploser la porte d'entrée. Jackpot et Gunrunner se précipitèrent à l'intérieur.

Jackpot : « Une arme, à droite ! » Deux détonations rapprochées claquèrent, suivies de trois autres. « Ennemi abattu. »

Troy : « Je prends à gauche. »

La voix de Padre : « Porte. Explosifs ! »

La voix de Gunrunner dans leurs écouteurs : « Enfants à gauche. Des bébés. Halte au feu ! »

01:07:25. Une voix dans les écouteurs de Jackpot : « Mouvement, à gauche ! »

L'annonce fut suivie de plusieurs coups de feu tirés depuis la maison d'hôtes au sud du compound.

Dans ses écouteurs : « Ennemis abattus. » Il y en avait plusieurs.

Les SEALs de 6-Charlie progressèrent rapidement à travers le rez-de-chaussée. À la différence des équipes d'intervention SWAT de la police, qui se déplaçaient à bon escient et en formation, ces opérateurs fonctionnaient sans jamais s'arrêter, en binôme ou par groupe de trois.

Cela ressemblait à un chaos organisé. Ils appelaient cela la violence de l'action.

La vision périphérique de Padre, en limite extrême de ses lunettes de vision nocturne, lui permit de voir Z récupérer deux enfants hurlants dans ses bras.

Padre en éprouva un soulagement : des enfants courant en liberté, cela signifiait que la maison n'était sans doute pas piégée.

En tout, pas à ce niveau.

01:09:35. Heron fit exploser la porte interdisant l'accès à la cage d'escalier.

Rangemaster s'engouffra dans le nuage de fumée et grimpa les marches, son HK416 à silencieux braqué devant lui vers le haut, les deux yeux ouverts, le dos collé au mur, balayant l'espace devant lui et respirant calmement. Le point lumineux rouge de sa lunette de visée infrarouge Aimpoint brillait à travers ses lunettes de vision nocturne.

01:09:55. Rangemaster décela des mouvements. Et cria : « Palier ! Une arme ! »

Il tira deux rapides coups de feu.

Il rendit compte. « Ennemi abattu, cage d'escalier. »

Il continua à avancer jusqu'au palier débouchant sur le premier étage.

Jackpot le suivait.

01:10:25. Le canon de Heron était pointé vers le sommet de la cage d'escalier. Il vit quelque chose sur le palier du deuxième étage à travers ses lunettes de vision nocturne. Un visage. Une barbe grise. « Ennemi ! »

L'homme le regarda. Heron pressa deux fois sur la détente de son arme.

Et manqua l'homme. « Merde ! »

T-Rob enjamba le corps, celui d'un gamin barbu d'une vingtaine d'années vêtu d'un T-shirt blanc. Il abaissa le canon de son arme et lui tira une balle en pleine tête en passant au-dessus de lui.

Une assurance. Au moindre doute, il fallait tuer les salopards deux fois plutôt qu'une. Pour être sûr qu'ils ne vous prennent pas à revers.

01:11:00. T-Rob et Padre étaient déjà passés devant Rangemaster et Jackpot, occupés à nettoyer le premier étage.

Heron arrivait derrière. Lui aussi tira une balle dans la tête du cadavre. Il entendit : « Premier étage, clair. » Il continua à avancer.

La voix de Padre lui parvint d'un peu plus haut. « Heron, une porte ! »

Heron plongea la main dans une poche de son gilet pour en sortir une charge explosive.

*

01:11:00. Charlie Becker, assis par terre, était en train d'envelopper ses moignons de bande élastique. Satisfait de son travail, il prit l'une des prothèses des mains de Fedorko et l'attacha à son moignon, la testa, puis attrapa la seconde prothèse.

Lorsqu'elle fut fixée à son tour, Fedorko et un Ranger l'aidèrent à se mettre debout.

« Comment te sens-tu ? »

Charlie vacillait comme un ivrogne. « J'imagine qu'il me faudra un certain temps pour retrouver le pied marin. » Il se redressa en chancelant, mit un pied devant l'autre, puis recommença. « C'est un peu comme le vélo… »

Il prit appui contre Fedorko. « Merci, camarade.

– De rien, c'est la CIA. Livraison dans le monde entier. » L'agent plongea la main dans la poche de poitrine de son treillis et tendit à Charlie un énorme cigare dans son étui de protection en aluminium. « Un énorme général une étoile m'a donné ça pour toi à Jalalabad. »

Charlie : « Un général une étoile ?

– Le général McGill. Il travaille pour Wes Bolin au JSOC.

– Eric McGill. » Charlie éclata de rire. « Énorme est le terme qui convient. Nous l'appelions McGorilla. Putain, nous étions en Irak ensemble en 1990. Dans les Rangers. » Il ouvrit l'étui, fit glisser le cigare à moitié, puis le promena sous son nez. « Ah. » Il examina l'étui à travers les lunettes de vision nocturne que lui avait confiées Fedorko.

« Tu vois ça ? C'est un putain de Romeo y Julieta Churchill de Cuba. » Charlie leva sa main gauche mutilée pour imiter le célèbre « V de la victoire » de Churchill, sauf que les pattes de son V n'étaient pas d'égale longueur. « Le meilleur cigare du monde. » Il sourit à Fedorko. « Merci. Je pense que je vais le garder pour plus tard. »

Charlie balaya du regard la rue vide. « Alors, maintenant que je tiens sur mes deux jambes, qui voulez-vous que j'aille tuer ? » Il pencha sa tête en arrière, puis éclata de rire. Il se sentait formidablement bien, à la verticale.

« Charlie, j'ai quelque chose d'encore meilleur à te proposer », répondit Fedorko, qui lut un regard d'étonnement sur les visages des deux Rangers. « OK, OK, il n'y a rien de mieux que tuer, mais, ce soir… »

Fedorko sortit de sa poche de cuisse un ensemble de fausses cartes officielles de l'ISI et les tendit à Charlie. « Tu es désormais assermenté comme officier des renseignements militaires pakistanais.

» Voilà comment ça marche. Tu vas patrouiller avec les Rangers et si les voisins viennent se plaindre du bruit, tu leur dis qu'il s'agit d'une opération de l'ISI menée conjointement avec les Américains et qu'ils feraient mieux de retourner se coucher s'ils ne veulent pas se faire arrêter.

– Ça me va. » Charlie jeta un coup d'œil à son collègue de la CIA, dont le visage apparaissait vert à travers ses lunettes de vision nocturne. « Quel est mon grade ? J'ai droit à une arme ?

– Pas besoin de grade pour l'ISI, Charlie », répondit Fedorko. « Quant à l'arme, nous savons tous que tu n'en as pas besoin. Tu *es* une arme. »

49

Compound des Khan, Abbottabad, Pakistan
2 mai 2011, 01:12:25 (heure locale)

Troy parvint le premier sur le palier du deuxième étage. Un mouvement sur sa droite. Un fuyard disparut.

Une porte claqua.

Il avança dessus. Décocha un coup de pied. Elle s'ouvrit vers l'intérieur, rebondit contre le mur.

Heron se trouvait juste derrière lui.

01:12:29. Troy entra dans la pièce. « Troy, à gauche. »

Deux femmes devant un homme.

Un homme de grande taille.

Barbu.

Le visage grimaçant.

Crankshaft.

« Geronimo, Geronimo, Geronimo », annonça Troy dans son micro.

01:12:31. Les femmes chargèrent. En hurlant : « Fils de chiennes ! »

Positionné derrière Troy, Heron tira une balle dans la jambe de la première d'entre elles.

Elle s'écroula en gémissant.

Troy entendit la voix de Padre. « Padre, à droite. »

01:12:33. La seconde femme continua de se rapprocher.

Heron s'élança.

Le puissant SEAL bouscula la femme et l'envoya s'écraser au sol.

Il attrapa la femme blessée par ses vêtements et la traîna vers le mur le plus éloigné.

01:12:35. Le barbu de grande taille se tourna vers Troy. Il portait une *shalwar qameez* de couleur claire et était coiffé d'un bonnet de paysan en coton.

01:12:36. Le réticule de T-Rob s'aligna sur le centre de la masse corporelle de Crankshaft.

Les femmes hurlaient à l'assassin.

T-Rob pressa deux fois, trois fois, quatre fois sa détente.

Crankshaft fut projeté en arrière.

Il commença à tomber.

01:12:37. Le canon du HK416 de Padre était relevé. Il tira une seule balle en direction de l'œil gauche de l'homme. La tête de Crankshaft vola en arrière.

Il mourut avant même de toucher le sol.

Heron essayait de calmer les femmes, de les faire taire et de les empêcher de se débattre sans avoir à les tuer.

01:12:42. Padre enjamba le corps, son HK416 braqué vers le sol, le doigt sur la détente.

Si ce fils de pute bouge ne serait-ce que le petit doigt, il s'en prend deux de plus dans le crâne.

Mais le fils de pute resta inerte.

Il était mort.

Sa traque avait nécessité dix années. Et l'hallali ? Moins de dix secondes dans la pièce crade d'une baraque située dans un trou paumé du Pakistan dont personne n'avait jamais entendu parler.

Jusqu'à cette nuit.

« Geronimo, EKIA », annonça Padre dans son micro.

T-Rob et lui aidèrent Heron à menotter les deux garces hurlantes afin de les conduire jusqu'à la Zone contaminée.

01:13:45. Les trois SEALs jetèrent un coup d'œil au cadavre de Ben Laden. Les cheveux et la barbe de ce fils de pute avaient grisonné. Il avait été défiguré par la balle tirée par Padre. Mais c'était bien lui. Il était impossible de ne pas reconnaître le visage. Ce nez. Ces lèvres.

Merci, mon Dieu, pour m'avoir permis de participer à cela sans commettre d'erreur, songea T-Rob.

Dix ans que nous courons après ce salaud, et malgré tout le battage médiatique, il ne diffère absolument pas de toutes les autres merdes que nous avons liquidées, songea Padre.

Putain, j'ai manqué ce fils de pute. Comment ai-je pu manquer ce fils de pute ? Je suis bon pour payer les bières, songea Heron.

Pièce annexe de la salle de crise, Maison Blanche, Washington 1er mai 2011, 16h13 (heure locale)

« Nous l'avons eu, annonça solennellement le président. Nous l'avons eu.

– Cela aura pris du temps, souligna le secrétaire d'État à la Défense Rich Hansen. Une longue traque. »

Le président hocha la tête. « Maintenant, il faut nous assurer qu'il s'agit bien de lui. »

Il avisa Vince, qui se tenait au fond de l'antichambre, hors du champ des appareils photo. « C'est en cours, M. le directeur ?

– Au moment même où nous parlons, M. le Président. »

Le président se leva. « Dans ce cas, je suggère que nous retournions dans la salle de crise, où nous serons plus confortablement installés, et que nous attendions la confirmation de son identité. »

Il chercha son directeur de cabinet du regard. « Bill, commençons à rédiger une déclaration, dit-il. Je voudrais m'adresser à la nation ce soir, aussitôt que nous aurons la confirmation formelle qu'il s'agit bien de Ben Laden. »

16h17

Vince Mercaldi attendit qu'ils soient tous partis. Il s'approcha de Joe Franklin et lui posa la main sur l'épaule. « Bon travail, général. »

L'officier de l'armée de l'air releva les yeux. « Merci, Monsieur.

– Appelez-moi Vince. » Mercaldi regarda par-dessus l'épaule de Franklin les images diffusées sur l'écran partagé de son ordinateur. Il savait ce que Wes Bolin était en train de faire : il devait vérifier que la dizaine d'autres missions de capture/neutralisation de cette nuit se déroulaient sans accroc. Ils auraient bientôt l'occasion de parler, et il n'était donc pas nécessaire de l'appeler maintenant. D'autre part, il n'y avait pas grand-chose à dire. Le fils de pute était mort. C'était l'objectif, et ils l'avaient atteint. Il était temps de passer à autre chose.

Il entendait dans son dos le brouhaha de la salle de crise. Ils allaient maintenant se disputer les honneurs de l'opération. En se vantant de savoir qui avait fait quoi auprès de leurs contacts. En montrant combien ils étaient importants et de quelles informations privilégiées ils avaient disposé.

Certains le feraient, d'autres non. Kate Semerad garderait le silence. Ainsi que Rich Hansen et le chef des états-majors interarmées. C'étaient des professionnels. Ils avaient un minimum de jugeote. Mais cet imbécile de vice-président, un homme qui ne prenait jamais le temps de réfléchir avant d'ouvrir la bouche, ou encore ces conseillers politiques du président, comme Dwayne Daley, ou Don Sorken, le conseiller à la sécurité nationale – eux, Vince savait qu'ils déballeraient tout. Ce serait la même chose avec ces clowns du Congrès. Ils appelleraient leurs amis journalistes, leur diraient tout ce qui ne devait pas être raconté : qui, quoi, quand, où et surtout comment.

Sauf qu'ils déformeraient les faits et la vérité. Certains d'entre eux le feraient parce qu'ils ne connaissaient rien des faits ou de la vérité, et d'autres parce qu'ils ne se souciaient guère de la vérité. Seule la légende les intéressait.

Une légende qui était en train d'être écrite dans la salle de crise.

Vince ôta ses lunettes et en nettoya les verres avec un mouchoir. Une réplique d'un vieux film de John Wayne, intitulé de manière appropriée *L'homme qui tua Liberty Valance*, lui vint alors à l'esprit : « *Quand la légende dépasse la réalité, on publie la légende.* »

Dans ce cas de figure, la légende imprimée ferait en sorte de passer sous silence les objectifs politiques de la Maison Blanche.

Car, après tout, les élections de 2012 étaient au coin de la rue.

Vince espérait que Wes Bolin et Tom Maurer parviendraient à protéger l'identité des SEALs et des Rangers du tsunami médiatique qui allait bientôt s'abattre sur tout le monde. Ces hommes travaillaient dans l'ombre et, pour continuer à réussir, ils devaient continuer à travailler dans l'ombre.

Il savait que lui-même, Dick Hallett et Stu Kapos arriveraient à protéger Charlie Becker, Spike, Ty Weaver et tous les hommes qui avaient fait partie du camp de base Walhalla. Car ils ne parleraient jamais d'eux. Ou ne révéleraient jamais leur rôle. Et parce que Charlie et les autres étaient de vrais professionnels, ils garderaient eux aussi le silence.

Car ils savaient tous, comme Vince, que personne ne pouvait prédire quand il faudrait recommencer.

« Vince ? »

Le directeur de la CIA cligna des yeux et chaussa ses lunettes.

C'était le directeur de cabinet de la Maison Blanche.

« Oui, Bill ?

– Le président souhaiterait vous remercier.

– Merci. J'arrive. »

Vince soupira et asséna une claque sur le bras de Joe Franklin. « Ca y est, ça commence », lâcha-t-il avant de sortir de la pièce.

50

Deuxième étage, compound des Khan, Abbottabad, Pakistan
2 mai 2011, 01:17:25 (heure locale)

Des bruits dans la cage d'escalier. Troy se retourna pour voir qui arrivait.

Il découvrit Loeser, Jackpot et le capitaine tels des spectres fluorescents à travers ses lunettes de vision nocturne.

Tom Maurer fut le premier à pénétrer dans la chambre à coucher. Il regarda le désordre tout autour de lui. « Quel trou à rats. »

Il avisa les femmes menottées et hurlantes, puis se retourna vers Danny Walker. « Quartier-maître, faites monter quelqu'un ici qui puisse les escorter en bas où elles seront interrogées. »

Le commandant du DevGru étudia ensuite le cadavre de Crankshaft. Il baignait dans son sang.

Il fixa Padre. « Qui l'a tué ?

– C'est nous, répondit Padre. Nous tous. »

Le commandant se baissa pour examiner les blessures de Crankshaft. « Beau travail. Bravo Zoulou. »

Padre esquissa un sourire à l'attention de son commandant. « Pour Dieu et pour le pays, pas vrai, capitaine ?

– Parfaitement, fiston. Pour Dieu et pour le pays. C'est pourquoi nous portons des bachis blancs.

– Qui était le gamin du premier étage ?, interrogea Troy.

– Khalid Ben Laden », répondit Loeser. « L'un de ses enfants. »

Il contempla le cadavre, en cherchant quelque remarque incisive à faire. Mais il ne trouva rien à dire. Le cadavre se suffisait à lui-même.

« Beau travail », répéta-t-il à ses hommes.

Maurer se tourna vers Loeser et Walker. « Nous avons déjà mis les fétichistes au travail », dit-il. Il désigna le corps d'un geste du pouce. « Étiquetez-le et mettez-le dans un sac mortuaire, afin que le JMAU puisse commencer à prélever des échantillons d'ADN et à noter les autres signes d'identification.

– Oui, capitaine. » Walker avait passé la plus grande partie de sa

vie adulte sur le front. La plupart du temps en prenant part à des opérations clandestines ou secrètes – et elles l'étaient restées. Cet assaut-là, cependant, ferait la une des journaux. Sur toute la planète. Il espéra que l'unité resterait à l'écart de tout cela. Le quartier-maître promena son regard sur ses hommes. Ils resteraient silencieux. Il espéra que les politiciens agiraient de même. Mais c'était sans doute trop demander.

Mais bon, ce n'était pas son problème. « T-Rob, Padre, étiquetez et emballez cette ordure. »

Maurer jeta un coup d'œil à sa grosse montre sur son poignet gauche. « Nous avons déjà passé plus de vingt-deux minutes au sol, et il nous faut encore détruire le Black Hawk endommagé, mais les Pakistanais n'ont aucune idée de notre présence ici. Je souhaite donc profiter au mieux de chaque seconde qu'il nous reste. »

Il fit une pause. « Hé, les gars, faites de la place et laissez les fétichistes entrer afin qu'il puissent ramasser un maximum de billes.

– Il y en a beaucoup ? », interrogea Heron.

Le commandant acquiesça d'un signe de tête. « Ce maudit endroit est une véritable mine d'or. Des disques durs, des clés USB, des ordinateurs portables. Cela va occuper nos services pendant plusieurs mois – et sans doute accélérer le rythme des prochaines missions.

– Vous voulez dire que ça va nous garantir la sécurité de l'emploi, capitaine ?, insinua Troy.

– La sécurité de l'emploi ?, sourit Maurer. Hé, fiston, vous allez bientôt travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, trois cent soixante-cinq jours par an jusqu'à ce que vous ayez 30 ans. »

Le capitaine observa ses hommes à travers ses lunettes de vision nocturne tandis qu'ils descendaient les escaliers.

Il était fier d'eux. Le démarrage de l'assaut avait été laborieux, mais ils étaient passés outre.

Ils avaient suivi le principe inscrit en lettres capitales sur le fronton de la maison de tir de Dam Neck : ADAPTE-TOI, TRIOMPHE OU MEURS.

Ils avaient respecté les deux premiers principes – et Crankshaft leur avait fait l'obligeance d'obéir au troisième.

Maurer regarda ses SEALs, les Rangers et le reste des hommes de cette manière qu'avaient les meilleurs officiers de penser à leurs soldats : avec un mélange de fierté, d'humilité et d'intense gratitude envers eux pour avoir eu le privilège de conduire ces incroyables guerriers au combat.

Et de les ramener tous en vie ? Et de tuer Crankshaft ? Une cerise sur le putain de gâteau.

Ce qui s'était produit ce soir, il l'éprouvait au plus profond de son être, représentait l'une des expériences les plus impressionnantes qu'un officier pouvait connaître. Il comprenait désormais pourquoi de grands chefs guerriers comme Stan McChrystal, Wes Bolin et Bill McRaven avaient insisté pour participer à des CONOP en tant que simple tireur au sein des groupes de combat, plutôt qu'en officier général.

Cela vous donnait du recul. Cela vous permettait de faire preuve d'honnêteté, d'humilité.

51

Au sud du compound des frères Khan, Abbottabad, Pakistan
2 mai 2011, 1h30 (heure locale)

Le vétéran des Rangers s'avança dans le champ labouré jusqu'au sac mortuaire que les deux jeunes SEALs s'apprêtaient à charger dans le Chinook. Il leva le bras comme un agent de la circulation et cria par-dessus le grondement des turbines Lycoming qui tournaient au ralenti : « Hé, les gars, laissez-moi jeter un coup d'œil ! »

Les SEALs commencèrent par lui adresser un regard dédaigneux, puis ils remarquèrent la barbe de sept mois de Charlie, ses cheveux en désordre et ses habits sales surmontés par son casque, ses lunettes de vision nocturne et son gilet de Ranger. Le temps qu'ils en arrivent au gilet, leurs yeux s'étaient déjà élargis comme des soucoupes.

Car c'était lui.

L'Archange.

Le double amputé qui avait grenouillé sous couverture dans Abbottabad pendant plusieurs mois. En travaillant sans filet. Un putain de dur à cuire. L'autre OGA barbu l'avait surnommé « le Ranger solitaire ».

« Bien sûr, camarade. » Les SEALs redéposèrent le sac au sol et celui qui avait un visage juvénile fit glisser la fermeture éclair. Le Ranger alluma sa lampe torche Surefire à lentille verte et baissa les yeux. C'était bien lui, même s'il avait été défiguré. Les balles avaient tendance à faire ça. Surtout s'il s'agissait de balles Barnes 70 grains TSX tirées à moins de 5 mètres de distance.

Une balle l'avait touché juste au-dessus de l'œil gauche. L'homme devait avoir le visage tourné vers le tireur car elle était ressortie derrière l'oreille droite, emportant avec elle un bon morceau de boîte crânienne et de matière cervicale. Entre la lueur verte de la lampe et les lunettes de vision nocturne du Ranger, le sang et les matières apparaissaient en noir. Mais ce n'était pas tout. Le choc et l'énergie cinétique avaient fait gonfler la tête de sorte que le mort semblait hydrocéphale.

Ça faisait des dégâts, ces balles.

Même dans la lueur verte, il pouvait voir que la barbe en bataille et les cheveux bouclés avaient pour la plupart viré au gris. Ce salopard s'était donc teint les cheveux pour tourner ses vidéos. Cette pensée fit naître un sourire sur ses lèvres. Il songea : *Je me demande ce que dit le Coran au sujet de la coloration Just for Jihad.*

Il se baissa avec effort et fit glisser la fermeture éclair jusqu'au niveau du torse.

Whaou. Crankshaft s'était pris une belle rafale en plein corps. Quatre, peut-être cinq balles, voire plus. Toute la cage thoracique avait été transformée en une masse gélatineuse et spongieuse ensanglantée. Une légère odeur fécale indiqua à Charlie qu'elles avaient probablement touché aussi le côlon.

Il ne faisait aucun doute que Washington n'évoquerait rien de tout cela. Le Ranger se fit le pari que le rapport officiel annoncerait quelque chose du type « une balle dans la poitrine et une balle dans la tête ». Après tout, nous étions les gentils. Transformer l'architecte du 11-Septembre en hamburger ? Ce serait pire que politiquement incorrect. Ce ne serait pas digne de l'Amérique.

Et pourtant, cette vision engendra un sourire sur son visage. Les jeunots avaient fait du bon travail. Pas de blessure embarrassante, du genre au bras ou à la jambe.

Un beau tir meurtrier.

Il se tourna vers le SEAL qui semblait le plus jeune. Le gamin avait un visage si juvénile qu'il ressemblait au personnage de Spanky McFarland dans cette série des années 1930, *Les Petites Canailles.*

Charlie hurla pour se faire entendre par-dessus le bruit des turbines. « Il a dit quelque chose ? »

Le SEAL secoua la tête. « Pas un mot. Il s'est écroulé comme un sac de vous savez quoi. Mais la femme, bon Dieu, elle a vraiment une grande gueule.

– Les femmes, hein ? On ne peut pas vivre sans elles, on ne peut pas vivre avec elles. » Il éclata de rire et désigna le cadavre. « En tout cas, *lui,* il ne pourra plus. » Ils éclatèrent tous de rire.

L'autre SEAL ajusta la sangle de son fusil d'assaut à canon court tandis que le Ranger remontait son long pantalon bouffant, qui recouvrait près de 250 000 dollars de prothèses orthopédiques. Le gamin resta sans voix. Finalement, avec une timidité d'adolescent, le SEAL fit un geste maladroit en direction des genoux de Charlie. « Vous les avez perdues où ? »

Le Ranger resserra la bande velcro du gilet pare-balles qui lui avait été attribué. Celui-ci était beaucoup trop large. Il avait perdu 12 kilos

au cours des six derniers mois. « En Irak.

– Quand ?

– 2004.

– *Quand ?* »

Le Ranger mit ses mains en cornet pour répéter plus fort : « En deux mille quatre ! »

Le SEAL remarqua alors les mains abîmées du Ranger. Son visage trahit un profond respect. Il montra à nouveau les prothèses.

« Elles marchent bien ?

– Pas mal, mais elles n'ont pas trop servi encore. J'en saurai plus dans dix ans, après la révision des 50 000 kilomètres. » – Le Ranger fit un geste en direction des femmes et des enfants, tous menottés par des liens en plastique, qui étaient assis contre le mur extérieur du compound, près de pieds de cannabis sauvage. – « Qu'est-ce que vous allez faire d'eux ?

– On va les laisser aux Pakistanais.

– Ca me semble être une bonne chose », acquiesça le Ranger d'un signe de tête.

Il déplaça le faisceau de sa lampe de manière à éclairer le chemin menant à la rampe abaissée de l'hélicoptère, pivota dans sa direction puis se retourna à moitié vers les SEALs. « Hé, les gars, merci. Du beau travail », leur dit-il. « Bravo Zoulou. Maintenant, vous pouvez le charger. »

Les gamins rayonnèrent. « Oui, Monsieur. »

Charlie : « Oh, ne m'appelle pas Monsieur, fiston. »

« Alors, je vous appelle comment, grand-père ? Je ne sais pas qui vous êtes », dit-il en souriant.

« Qui je suis ? » C'était une bonne question.

Charlie n'avait pas encore la réponse.

Aussi, au lieu de répondre, il les précéda sur la rampe en serrant ses dents jaunies durant la courte ascension, qui lui fit un mal de chien, mais il était déterminé à n'en rien laisser paraître. Il se harnacha dans l'un des sièges de toile qui bordaient le fuselage du MH47 et se massa au-dessus des prothèses. Il ne les avait pas portées depuis plus de cinq mois et elles lui écrasaient les moignons et les fessiers.

Il sortit l'énorme cigare cubain que lui avait fait parvenir le général McGill, mordit l'extrémité et l'alluma, sans se soucier de l'équipage ou des règlements qui pourraient interdire de fumer dans un appareil militaire américain.

Il avait gagné le droit de le faire, à la manière d'un Ranger.

Il tira quelques profondes bouffées, puis porta le cigare devant

son nez pour admirer l'aspect parcheminé et l'odeur poivrée du vieux Churchill.

Les SEALs achevèrent de charger le sac mortuaire à bord, puis ils le calèrent contre la cloison avant de le sangler.

Le SEAL au visage poupin commença à repartir, puis s'arrêta devant Charlie. « Allons, grand-père, vous pouvez nous dire qui vous êtes. Vous devez être quelqu'un de vraiment spécial pour être ici, et vous êtes ici. Ce qui fait de vous quelqu'un de *vraiment-vraiment* spécial. Alors, vous êtes qui ? »

Charlie tira longuement sur son Churchill. Il garda la fumée dans sa bouche afin d'en savourer pleinement le goût. Puis il exhala un rond parfait.

Quel plaisir. Quel merveilleux goût doux et épicé que vous ne pouviez éprouver qu'avec les meilleurs habanos.

Il adressa au gamin un énorme sourire de satisfaction.

Et lui révéla la vérité : « Je suis un Ranger des troupes aéroportées qui s'apprête à rentrer chez lui, fiston. Voilà qui je suis. »

Épilogue

Porte-avions USS *Carl Vinson*
2 mai 2011, 12h24 (heure locale)

Le capitaine de corvette qui signait ses mails EyeSpy, car il servait à bord du *Carl Vinson* en qualité d'officier renseignement, regarda depuis la passerelle de commandement les deux CV-22B Osprey à rotors basculants des opérations spéciales approcher à basse altitude par le nord de la mer d'Arabie. Levant les yeux, il repéra un peu plus haut l'avion citerne MC130J Combat Shadow II, l'appareil à partir duquel ils s'étaient ravitaillés au cours de leur long vol, qui cerclait paresseusement dans le ciel.

Le pont d'envol avait d'ores et déjà été vidé de ses occupants, à l'exception des quelques membres d'équipage qui s'occuperaient des Osprey à l'issue de leur appontement. Bien avant midi, le pacha avait ordonné que tous les équipements audiovisuels du navire soient éteints. Le circuit de télévision interne, que ce soit sur le pont, l'îlot, la passerelle, la poupe ou la proue, ne retransmettait plus rien. En réalité, le navire avait été placé en isolement au cours des douze dernières heures. Il n'y avait plus de communications téléphoniques, plus d'Internet, ni de mails ; les membres d'équipage, en dehors de quelques officiers et sous-officiers, avaient été consignés dans leurs quartiers. Aucun iPhone, BlackBerry ou autre smartphone n'enverrait de cliché, de vidéo ou de texto en souvenir de cette journée. Il n'y aurait aucun commentaire sur un blog, aucun mail, aucun message téléphonique. Pas de Skype. Pas de Facebook ni de Youtube. Rien. Pas aujourd'hui, surtout entre 12 heures et 13h30. Avec un peu de chance, il n'y aurait jamais rien.

L'amiral l'avait annoncé en personne peu avant midi. Il y aurait des visiteurs à bord. Ce qui se passerait au cours de leur visite et après leur départ n'était l'affaire de personne, et personne n'aurait le droit de parler, de chuchoter, d'écrire, de blogger ou de déblatérer à ce sujet. La moindre incartade ferait l'objet d'une sévère – il répéta deux fois l'adjectif – sanction disciplinaire. Que ce soit maintenant ou plus tard.

En tant qu'officier renseignement, EyeSpy se doutait depuis déjà vingt-quatre heures qu'il allait se passer quelque chose. Il avait été l'un des rares à être informés que des VIP viendraient, que quelque chose était dans l'air, mais sans avoir plus d'information que cela.

Oh, il avait bien une petite idée, en raison notamment de l'augmentation du volume de transmissions en mode sécurisé. Et il avait des amis au JSOC. Alors… il avait cogité. Oui, c'était peut-être *lui*. OBL. Le Graal. Mais il était impossible d'en être sûr. Des opérations de ce genre étaient toujours basées sur la duplicité – pour vous faire croire par exemple qu'ils se poseraient sur l'USS *Carl Vinson* alors qu'en réalité ils rejoindraient un autre porte-avions, ou se contenteraient d'ouvrir la tranche arrière en plein vol et… oups, de balancer Oussama dans le vide à 10 000 pieds d'altitude.

Alors, il n'en avait rien conclu. Jusqu'à maintenant.

Car maintenant, en un battement de cœur, il réalisait ce qui se passait. Qui – non, *ce qui* – avait été convoyé sur le *Carl Vinson*.

C'était le Graal. Ben Laden. Ou, plus précisément, le corps de Ben Laden. Ils allaient l'immerger en pleine mer. À partir de son navire.

Pétrifié, il regarda les deux appareils à rotors basculants se poser sur le pont qui tanguait légèrement. Les moteurs furent coupés. Normal : les gaz d'échappement propulsés vers le bas auraient risqué d'endommager la surface du pont.

Puis la rampe du premier Osprey s'abaissa. EyeSpy empoigna ses jumelles. Il s'agissait d'un groupe d'opérateurs – des Navy SEALs en tenue de combat. Ils se dispersèrent et se dirigèrent vers le second Osprey, dont la rampe avait commencé à s'abaisser vers le pont.

Deux SEALs sortirent du deuxième appareil. Puis encore deux autres. Et deux autres. Puis un homme barbu, habillé de vêtements apparemment pakistanais, mais portant un gilet balistique et un casque américain. Un deuxième homme barbu sortit à son tour, vêtu celui-ci d'un jean et d'une chemise bleue.

EyeSpy plissa les yeux, perplexe. Puis : *Aah, ce sont sans doute les imams.*

EyeSpy observa tandis que les SEALs se regroupaient. Deux d'entre eux retournèrent ensuite à l'intérieur de l'Osprey.

Ils en ressortirent en transportant un sac mortuaire, qu'ils déposèrent sur la rampe de l'appareil.

Un quartier-maître s'approcha. Il s'adressa à l'un des SEALs, visiblement le plus gradé. EyeSpy braqua ses jumelles sur eux, mais il fut incapable de lire sur leurs lèvres.

Le quartier-maître fit un geste en direction de l'ascenseur n° 4,

l'ascenseur côté poupe. Le SEAL acquiesça. Il s'adressa à l'homme en jean, puis aux deux SEALs qui avaient transporté le sac mortuaire.

Ils le soulevèrent à nouveau. EyeSpy retint son souffle. Le sac avait laissé une tache sombre sur la rampe de l'appareil. Il avait probablement traîné dans une flaque d'huile durant le vol.

Puis il se concentra sur la tache. Non – elle était rouge sombre.

Le petit groupe, mené par le quartier-maître, avança jusqu'à l'ascenseur, où ils installèrent le sac mortuaire. Au bout d'une soixantaine de secondes, l'ascenseur disparut du champ de vision d'EyeSpy. Il avait conservé durant tout ce temps ses jumelles braquées sur le sac mortuaire et, là encore, il avait vu se former une petite flaque dessous.

Après avoir regardé l'ascenseur disparaître au niveau du hangar, EyeSpy ramena ses jumelles sur l'horizon jusqu'à repérer le C-130 qui cerclait dans le ciel à près de 8 kilomètres de distance. *C'est tout de même étrange*, songea-t-il soudain. Étrange qu'ils aient utilisé l'ascenseur n° 4, car cet ascenseur se situait sur bâbord, à côté de la poupe, alors qu'habituellement les corps étaient plutôt immergés à hauteur du milieu du navire.

C'étaient les déchets dont on se débarrassait côté poupe.

Sans même parler du fait que l'immense porte-avions nucléaire était propulsé par quatre gigantesques hélices alimentées à l'énergie nucléaire, et que chacune d'elles possédait cinq pales monstrueuses. En immergeant quelque chose du côté de la poupe, il y avait une chance – une petite chance, mais une chance tout de même – que cela soit transformé en bouillie. En nourriture à poissons. En appât pour requins.

Un dessert.

Un dessert pour les requins, en fait.

Cette pensée amena un sourire sur le visage d'EyeSpy. Il avait perdu des camarades à cause du cadavre qui se trouvait dans le sac. Il n'éprouvait aucune pitié à son égard. Vraiment aucune. Il pivota et observa les quelques autres personnes présentes sur la passerelle. Il n'y avait aucun sourire, aucune exclamation de joie, aucun geste de célébration. Bien sûr qu'il n'y avait rien de tout cela : ils savaient tous que la guerre n'était pas terminée. Et de loin. Mais cette bataille – une bataille significative – n'en avait pas moins été remportée. Définitivement.

EyeSpy, promotion 1998 de l'Académie navale, troisième génération de sa famille au service de la Navy, poussa un soupir et exprima ses remerciements. *Que Dieu bénisse la Navy.*

*

Il était presque 13 heures lorsque l'ascenseur n° 4 réapparut avec les SEALs au complet et les imams. Celui qui portait un casque mordillait un cigare éteint. EyeSpy se concentra sur lui et le vit sourire alors qu'il remontait dans l'Osprey.

EyeSpy pivota et braqua à nouveau ses jumelles sur la plate-forme de l'ascenseur. Les traces de sang avaient été complètement nettoyées.

Remerciements

Je n'aurais pu bénéficier d'un meilleur collaborateur sur ce projet que mon éditeur, Adam Korn. Les suggestions d'Adam ont permis d'améliorer cet ouvrage, ce dont je lui serai éternellement reconnaissant. Travailler avec l'équipe de Morrow s'est révélé formidable. L'éditeur Liate Stehlik, l'éditeur associé Lynn Grady, le directeur du marketing Jean Marie Kelly, le directeur associé en charge des relations presse Danielle Bartlett, l'éditeur Kim Lewis, les correcteurs Lorie Young et Andrea Molitor ainsi que l'assistant éditorial Trish Daly ont fait preuve d'une incroyable dose d'audace et d'énergie tout en soutenant ce projet avec passion. Je les considère comme mon propre Groupe de guerre asymétrique.

Paul Fedorko, le Sun Tzu des agents littéraires, a été à l'origine de l'idée de ce livre.

J'ai commencé à écrire sur les opérations des SEALs et de la CIA il y a plus de vingt ans, et j'éprouve une grande fierté à l'idée que de nombreuses personnes m'ayant aidé avec la série des *Rogue*, ainsi qu'avec *SOAR, Jack in the Box* et *Direct Action* soient toujours présentes pour me conseiller sur un certain nombre de détails techniques, opérationnels et militaires. J'ai également eu la chance de faire la connaissance de plusieurs personnes qui travaillent ou ont travaillé pour la CIA au fil des années, et j'ai largement dépendu de leurs conseils et de leur expérience pour ce projet.

Écrire sur la communauté du renseignement ou l'armée peut s'avérer difficile. Écrire sur ce que réalise la communauté du renseignement ou l'armée peut s'avérer proche de l'impossible. Je suis redevable à un petit groupe de personnes qui m'ont facilité la tâche et fourni des conseils avisés au cours des ans. Notamment le commandant Kent Bolin, USMC (CR), le capitaine Bob Stumpf, USN (CR), l'amiral James A. « Ace » Lyons Jr, USN (CR), Christopher Michel, Myles Fisher, le lieutenant colonel Gary Bloesl, USMC (CR), Richard Hallett, Duane

Clarridge, Geoffrey Hancock, le Dr Roger Orth, M. D., Kevin Gors, « M. Wade », Lionel Bourgeois, Buz Mills, Robert K. Brown, John F. Musser, Eliot Jardines, Paul R. Collis, Jerry Glazebrook, Kerry Brendel, Mauro DiPreta, Hardy Ernsting, ainsi que quelques dizaines d'autres personnes dont je ne peux citer ni les noms ni les initiales en raison des fonctions qu'elles occupent actuellement ou de ce qu'elles font.

Mais elles sauront se reconnaître. Et nous continuerons à rire ensemble tout en sirotant du vin, du Jameson, ou un bon whisky, en fumant des Padilla 1932 ou des Montecristo Petit Coronas et en saccageant des comptoirs de bars, en regardant l'équipe de la Navy battre à plates coutures celle de l'Université méthodiste du Sud, et en traînant au U-Club, au Cosmos, sous une véranda ou dans un jardin en fonction de notre humeur et de nos envies.

Une grande partie de cet ouvrage s'attache à des personnalités. Bob Corbin, de Prescott, en Arizona, m'a servi de modèle lorsque j'ai rédigé les passages abordant ce qu'il était « juste de faire ». Bob, ancien président de la National Rifle Association, élu à trois reprises en tant que procureur général de l'Arizona, a toujours vécu selon l'idée que la loi était la loi, que ce qui était juste était juste, et que la politique ne devait pas interférer. Il s'agit d'un principe auquel devraient obéir de nombreux politiciens, directeurs de cabinet et procureurs généraux. En y pensant, je songe que nous devrions tous y obéir.

Enfin, merci, merci à Deb Corbin, pour m'avoir permis d'achever ce marathon littéraire en un seul morceau.

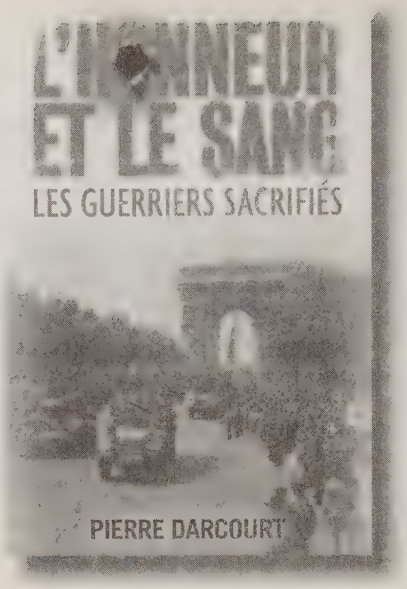
Beau livre

Illustré par plus de 100 photographies couleur prises par le photographe Jean-François Maunoury, l'album *Forces spéciales, notes de production et sources d'inspiration* revient sur l'extraordinaire odyssée de ce film tourné sur trois continents. À travers des entretiens avec l'équipe de production et les conseillers militaires qui ont participé au suivi de production, ou encore avec les acteurs immergés dans l'univers des forces spéciales, l'album *Forces spéciales* explore l'envers du décor et offre un regard inédit sur les notions d'engagement et de sacrifice des soldats de l'armée française.

Récit autobiographique

Engagé dans les troupes de marine en 2001 à l'âge de 20 ans, Yohann Douady intègre le 2e RIMa comme grenadier-voltigeur. Ses premiers déploiements l'amènent en Bosnie-Herzégovine, puis en Côte d'Ivoire, pour des opérations de maintien de la paix parmi des populations déchirées par des affrontements entre forces rebelles et forces loyalistes. En 2004, déployé à nouveau en Côte d'Ivoire, dans la ville de Bouaké, il vit en première ligne les événements dramatiques qui conduisent au bombardement des positions françaises par les Sukhoï SU-25 du président Laurent Gbagbo, puis participe à la charge des troupes de marine sur Abidjan en proie aux émeutes, avant de prendre position avec ses camarades à l'hôtel Ivoire, bientôt assiégé par des milliers de « jeunes patriotes » ivoiriens.

Promu sergent en 2005, transféré à la Compagnie d'éclairage et d'appui dans la section Tireurs d'élite en 2007, Yohann Douady retourne en Côte d'Ivoire avant de se préparer avec son régiment pour un futur déploiement en Afghanistan. Après la prise en main du régiment par un nouveau chef de corps, le colonel Héluin, le 2e RIMa s'envole pour la vallée de Tagab en décembre 2010. Les patrouilles, les missions héliportées, les missions d'appui et les investigations dans les villages se succèdent alors à un rythme infernal au cours d'opérations qui vont voir les marsouins du 2e RIMa affirmer leur suprématie sur les insurgés, mais également en payer le prix, sans jamais faillir à leur devise, « Fidélité et honneur sur terre et sur mer ».



Prix littéraire Erwan Bergot de l'Armée de Terre 2012

Du sacrifice des cadets de Saumur aux batailles des marches de l'Empire ; des combats mortels de la Porte de Chine ou de la forteresse de Lang Son à ceux de la cuvette de Diên Biên Phu, une terrible traînée de sang a coulé des plaines de France jusqu'aux montagnes indochinoises. Refusant de se rendre, des hommes sont morts debout, face aux hordes allemandes, japonaises et vietminh, ou se sont accrochés au terrain jusqu'à épuisement total de leurs munitions.

À Lang Son, les prisonniers, face aux mitrailleuses des bourreaux nippons, fauchés par la mitraille, ont entonné *La Marseillaise*. Ils ont fini achevés à coups de pioches et de baïonnettes. D'autres ont prié à genoux. C'est l'amour immense de ces hommes pour la France qui doit s'inscrire dans notre Histoire.

« J'ai retenu dans ce livre des faits d'armes symboliques parce qu'au milieu de l'écroulement de l'armée française, dans l'immense défaite de 1940 que subit la France et ses conséquences dramatiques, ils témoignent de la volonté farouche de quelques poignées de soldats qui se sont sacrifiés pour relever la fierté de leurs armes. »

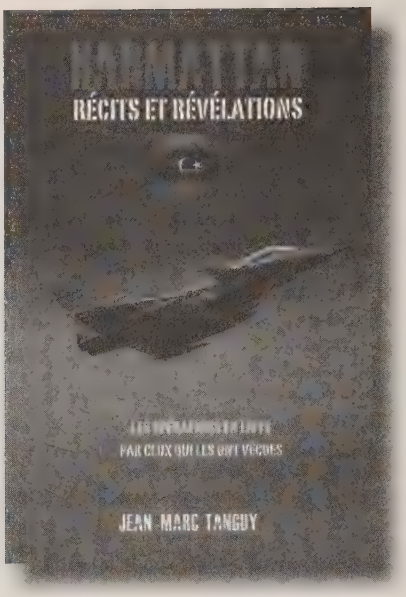
Pierre Darcourt

Document

En un siècle de présence de la Légion étrangère en Indochine, de 1883 à 1955, ces paroles du célèbre Boudin ne se sont jamais démenties. Sur la terre jaune, la Légion a écrit quelques unes des plus belles pages de son histoire, tant durant la conquête à Sontay, à Bac-Ninh où à Tuyen-Quang, que lors du coup de force japonais du 9 mars 1945 et de la retraite vers la Chine après une résistance héroïque. La guerre d'Indochine, de 1945 à 1954, « contre les viets » chanteront les légionnaires parachutistes du 1er BEP, lui ouvrira les portes de l'épopée.

Les drames y côtoient les faits d'armes les plus éclatants, les anecdotes les plus truculentes voisinent avec les plus sombres tragédies personnelles issues d'une autre vie. La plaine des Joncs, la « Rafale », Phu-Tong-Hoa, la route maudite et Cao-Bang, Hoa-Binh et la rivière Noire, Na-San et pour finir, le crépuscule des Asiates à Dien-Bien-Phu… autant d'étapes du chemin de croix légionnaire.

Les plus prestigieuses unités et des hommes d'exception sont entrés dans la légende de la Légion en Indochine, mais aussi celles qu'on a appelées un peu péjorativement les « petites unités » du génie, du matériel et du train qui connurent anonymement la sueur d'un labeur ingrat et le sang versé à la manière des anciens. C'est tout ceci, jusqu'au martyr des prisonniers, que ce livre ambitionne de présenter aux lecteurs

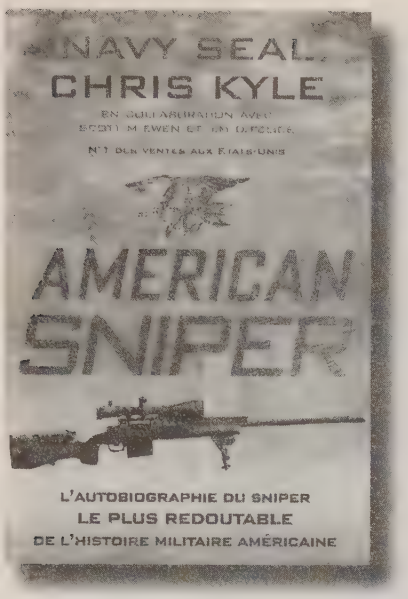


Document

Harmattan est le récit de l'opération du même nom menée en Libye par les militaires français qui y ont participé, dans les airs et sur mer, mais aussi dans les couloirs des centres de commandement. C'est le résultat de plusieurs mois d'enquête menée par le journaliste spécialisé Jean-Marc Tanguy avant, pendant et après l'opération, pour décoder ce qui sera la première et… la dernière guerre du genre.

Les détails qu'il révèle permettent de mieux comprendre pourquoi la France a pris le risque de s'engager seule le 19 mars 2011, à la stupéfaction des Américains.

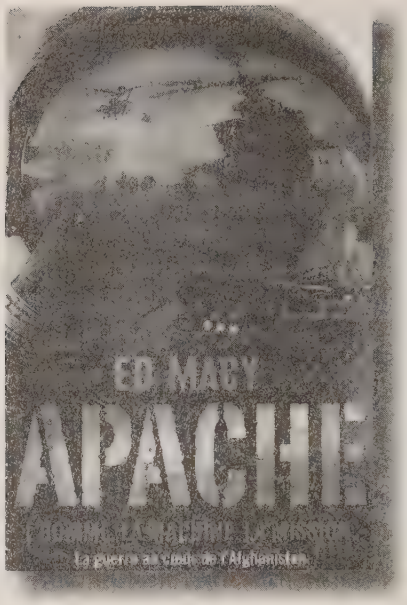
Depuis ce mois de mars, il a rencontré les acteurs du conflit – militaires, industriels, politiques et hommes de l'ombre – afin de tirer les enseignements d'une opération qui a mis en valeur les capacités des militaires français, mais aussi les limites de leur équipement et de l'outil de défense national.



Récit autobiographique

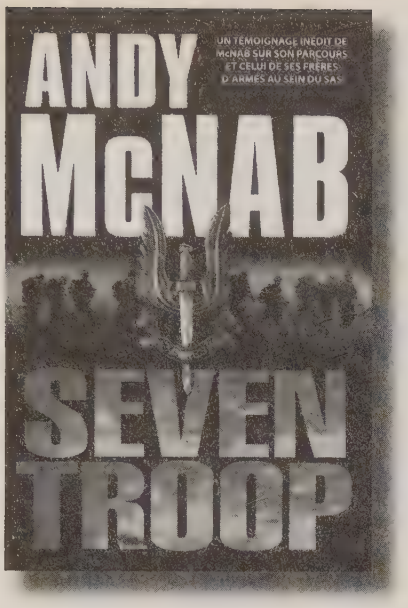
Chris Kyle est le sniper le plus redoutable de toute l'histoire militaire américaine. Surnommé « Al-Shaitan » (le Diable) par ceux qu'il traquait et « la Légende » par ses frères d'armes des Navy SEALs, il est crédité de 255 ennemis tués.

Déployé à quatre reprises en Irak dans le cadre de l'opération Iraqi Freedom, il a été engagé dans les combats urbains les plus terribles du conflit : Fallouja, Ramadi ou encore Sadr City. Progressant au cœur des fournaises insurgées, investissant les maisons en tête des groupes d'assaut, protégeant ses camarades depuis son poste de tir, pris pour cible par les insurgés qui mirent sa tête à prix, Chris Kyle a été de toutes les batailles. Témoin des atrocités de la guerre et de la malveillance d'un ennemi fanatique, il livre un récit brut et dévoile au grand public son quotidien de SEAL et de sniper, mais aussi les conséquences de celui-ci sur sa vie personnelle.



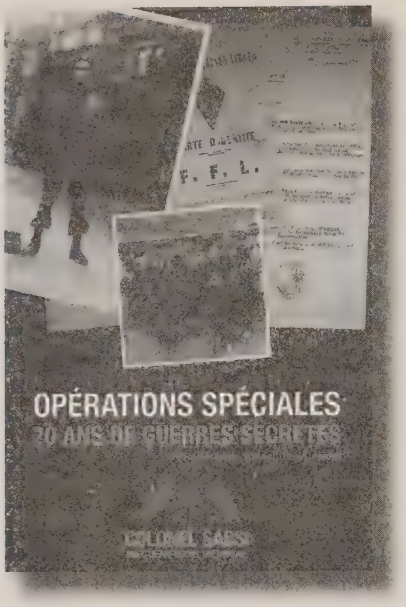
Récit autobiographique

Après un accident de moto qui met un terme à sa carrière au sein d'un régiment de parachutistes, Ed Macy refuse de baisser les bras. Lorsque l'armée initie son impitoyable programme de formation destiné aux futurs pilotes d'hélicoptère Apache, il est le premier à se porter volontaire et l'un des rares à parvenir au terme d'un processus de sélection cauchemardesque. En 2006, l'escadron d'Apache d'Ed Macy est déployé en Afghanistan afin de venir en soutien aux hommes à terre. Les missions se succèdent, plus terribles les unes que les autres, jusqu'au jour où un soldat des Royal Marines est porté disparu au cours de l'assaut donné à un fortin dans lequel près de 200 talibans sont retranchés. L'unique chance de pouvoir retrouver cet homme et le sauver repose alors sur les épaules d'Ed Macy et de ses coéquipiers. Une mission dont l'audace et le succès lui vaudront d'être récompensé par la reine d'Angleterre en personne.



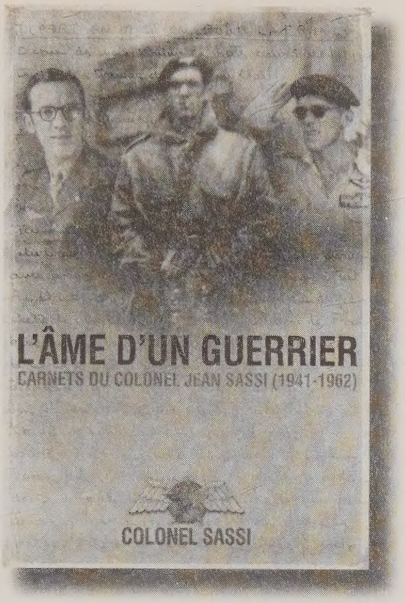
Récit autobiographique

Vingt ans après son best-seller, *Bravo Two Zero*, Andy McNab livre un nouveau témoignage poignant sur la fraternité d'armes et l'humanité des soldats des forces spéciales. En 1983, Andy McNab est affecté au Squadron B, l'une des quatre sections Sabre du Special Air Service (SAS) et, à l'intérieur de celui-ci, à l'unité aéroportée – également connue sous le nom de Seven Troop. *Seven Troop*, récit autobiographique, retrace le parcours d'Andy McNab depuis le jour où, après s'être vu remettre son béret couleur sable, il rejoint ses collègues dans la jungle de Malaisie jusqu'à celui où, dix ans plus tard, il rend son béret pour retourner à la vie civile. Au cours de ces dix années, Andy McNab et ses camarades sont acteurs ou témoins d'événements qui les poussent jusqu'à leurs limites – et parfois au-delà. Tous n'en sortiront pas indemnes.



Récit autobiographique

C'était l'élite de l'élite. En 1943, le Commandement suprême interallié recrute des volontaires parachutistes, britanniques, américains et français, pour l'épisode le moins connu de la Seconde Guerre mondiale : l'opération Jedburgh. Triés sur le volet, formés à toutes les techniques de la guerre non conventionnelle, ces 300 commandos Jedburghs, précurseurs des forces spéciales contemporaines, sont parachutés par équipes de trois sur l'Europe occupée en été 1944. Parmi eux, Jean Sassi, un jeune Corse, déjà vétéran de la campagne de France et des Corps francs d'Afrique. Un engagement qui va le conduire des maquis du Vercors aux jungles du Laos, contre les Allemands, puis contre les Japonais. Officier instructeur du 11e Choc, il sera envoyé en Indochine pour commander les Hmongs du Laos, guérilleros anti-Viêt-minh et pro-français, au sein du GCMA (Groupement de commandos mixtes aéroportés). Avec eux, il tentera en vain de sauver Diên Biên Phu, contre l'avis de l'état-major, qui se méfie de ce seigneur de la guerre, trop pur, trop dur. Après l'Indochine, ce sera l'Algérie, où l'attendent d'autres déceptions, d'autres trahisons. Pendant des années, cet homme de l'ombre choisit de se taire, fidèle à la loi du silence des Jedburghs. Quelques mois avant sa mort, il décide finalement de raconter l'extraordinaire aventure que fut sa vie.



Carnets posthumes

« Je t'ai dit que je rentrais de voyage. Oui, nous sommes allés à la rencontre de ce monde qui se refusait à nous. Drôle de voyage ! »

La publication posthume de ces carnets de route permet de découvrir une nouvelle facette du colonel Sassi. Celle d'un franc-tireur de la littérature, surdoué et méconnu. Un épistolier au style violent, enlevé, érudit, percutant. Cet ensemble de lettres, qui retrace vingt ans de sa vie turbulente (1941-1961), témoigne de l'humanité, de la finesse et de l'humour d'un soldat inflexible, déterminé, mais qui vécut des moments de doute, voire de désespoir, lorsqu'il se retrouva confronté à l'attente, à l'irrésolution et à l'inaptitude de ses supérieurs, à l'insanité du monde qui l'entourait. Lucide et sans concessions, tant sur lui-même que sur les événements militaires ou politiques qu'il traverse la rage au cœur, le colonel Sassi évoque la lumière et les ténèbres qui s'abattent tour à tour sur ceux qui mettent leur vie au service de la France.
Depuis les tréfonds du désert saharien jusqu'à l'immensité de la jungle indochinoise et l'hostilité du djebel algérien, Jean Sassi prouve une nouvelle fois que les plus grands guerriers peuvent aussi se révéler les plus humains.

Récit autobiographique

En 1940, la famille du prince Michel de Bourbon-Parme, chassée de France par les nazis, se réfugie à New York. Descendant de Saint Louis par son père et du roi de Danemark par sa mère, le jeune homme s'engage à 17 ans dans l'armée américaine. Repéré par l'OSS, ancêtre de la CIA, il est envoyé en Angleterre pour intégrer l'unité top secrète des commandos Jedburgh - 300 Français, Américains et Britanniques, sélectionnés pour leur physique et leur mental, puis entraînés à la guérilla. Son équipe sera parachutée dans le Massif Central en juin 1944 afin d'encadrer la Résistance locale et de harceler la Division *Das Reich*, en route vers la Normandie.

Après la Libération, le lieutenant Michel de Bourbon-Parme se porte volontaire pour l'Indochine, où les communistes viêtminhs viennent de décréter l'indépendance et se battent contre la présence française. Parachuté le 28 août 1945 au-dessus de l'Annam avec cinq autres officiers, il est fait prisonnier le jour-même et restera huit mois en captivité, traîné de camp en camp. Après plusieurs tentatives d'évasion avortées, la dernière sera la bonne mais ils ne seront que deux à survivre à cette infernale odyssée. Démobilisé à 20 ans en 1946, Michel de Bourbon-Parme entame alors une nouvelle vie, tout en restant fidèle à sa devise forgée dans les camps viêts : « Si on abandonne, on meurt. »

Les coulisses de l'opération Geronimo, depuis les réunions en salle de crise à la Maison Blanche, le travail préparatoire de la CIA, jusqu'au déploiement des hommes sur le terrain et l'affrontement avec les services secrets pakistanais.

Dans ce récit basé sur des faits réels tels qu'ils ont été vécus par des hommes dont l'identité a été préservée – Rangers, Navy SEALs du DevGroup, opérateurs et analystes de la CIA ou encore hommes politiques –, John Weisman parvient à retracer les événements qui ont conduit à l'opération « Geronimo » qui visait à capturer ou à neutraliser Oussama Ben Laden, le terroriste le plus recherché de la planète.

Depuis les terrains d'affrontements politiques de Washington jusqu'aux ruelles poussiéreuses de Peshawar, de Lahore ou d'Abbottabad au Pakistan, en passant par les champs de bataille afghans, les terrains d'entraînement top secret de Virginia Beach et les bureaux de la CIA à Langley, John Weisman révèle petit à petit l'incroyable mécanique mise en place pour aboutir au raid le plus audacieux mené par l'unité militaire la plus secrète des États-Unis.

En mettant en scène les hommes, les tactiques et les moyens opérationnels qui ont contribué au succès de cette mission exceptionnelle, John Weisman offre au lecteur une vision inédite sur la détermination de quelques décideurs politiques et l'expertise des soldats choisis pour aller risquer leur vie sur le terrain.

« Nous ne saurons sans doute jamais la vérité exacte sur la manière dont Oussama Ben Laden a été traqué, puis exécuté au Pakistan. Mais le récit de John Weisman est certainement ce qui s'en rapproche le plus. » ***The New York Times***

« Absolument passionnant. Ce livre montre également de manière captivante comment les SEALs peuvent influer sur les conflits du XXI^e^ siècle. »

Robert Baer, ancien officier de la CIA, auteur de La Chute de la CIA.

Cover design by Magdalena Kuc © by Społeczny Instytut Wydawniczy "Znak"

21 €

9 782915 243512